PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FLAVIUS JOSÈPHE

TRADUITES EN FRANÇAIS

SOUS LA DIRECTION DE

THÉODORE REINACH
MEMBRE DE L'INSTITUT

Tome sixième

GUERRE DES JUIFS

LIVRES IV-VII

TRADUCTION DE

RENÉ HARMAND
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, DOCTEUR ÈS-LETTRES

REVISÉE ET ANNOTÉE PAR

S. REINACH & J. WEILL

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VIe)

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

FLAVIUS JOSÈPHE

LIVRE IV[1]

I

1. *Soumission de presque toute la Galilée.* — 2-5. *Siège de Gamala ; revers des Romains.* — 6. *Vespasien relève le moral de ses troupes.* — 7-8. *Découragement des gens de Gamala ; siège du mont Itabyrios.* — 9. *Les Romains prennent Gamala.*

1. 1. Tous les Galiléens qui, après la prise d'Iotapata, avaient fait défection des Romains, se soumirent quand Tarichées succomba ; les Romains occupèrent alors toutes les citadelles et les villes, excepté Gischala et le mont Itabyrios, tenu par des
2. révoltés. De concert avec ces derniers se souleva la ville de Gamala, située de l'autre côté du lac, en face de Tarichées[2]. Elle appartenait d'ailleurs au domaine d'Agrippa, comme Sogané et Séleucie[3], qui dépendaient également toutes deux de la Gaula-

1. La nouvelle édition (grec et anglais) des livres IV-VII de la *Guerre* parf eu Thackeray (Loeb Library, Londres, 1928), où il est tenu compte des corrections de Niese, Herwerden, Destinon, etc., permet de réduire ici le commentaire critique. La traduction a été conférée avec le dernier texte. — S. R.

2. Tarichées, au sud de Tibériade, près de Kerak (Schürer, I[4], p. 614) ; Gischala, dans le nord de la Galilée, est El Djish (*ibid.*, p. 617). Le Mont Itabyrios est le Mont Thabor (*ibid.*, p. 616). Gamala est probablement Djamle (*ibid.*, p. 615).

3. Sogané (Gaulanitide) est distincte d'une bourgade homonyme en Galilée ; on n'en connaît pas l'emplacement. Séleucie (Selukiyeh) est au nord-est de Bethsaida. Ces places avaient été fortifiées par Josèphe.

3. nitide; mais Sogané faisait partie de la Gaulanitide supérieure ou Gaulanâ, Gamala de la Gaulanitide inférieure. Quant à Séleucie, elle est située sur le lac Séméchonitis [1], large de trente stades, long de soixante ; ses marais s'étendent jusqu'au pays de Daphné [2], que d'autres avantages rendent délicieux, et dont les sources alimentent le petit Jourdain, avant de l'envoyer dans le grand
4. fleuve, au pied du temple de la vache d'or [3]. Agrippa s'était concilié par un traité, dès le début de la révolte, les citoyens de Sogané et de Séleucie ; mais Gamala ne se soumit pas, plus con-
5. fiante encore qu'Iotapata dans les difficultés du terrain. Car une crête escarpée, prolongement d'une montagne élevée, dresse une hauteur centrale qui s'allonge et s'incline en avant et en arrière, offrant ainsi une figure semblable à celle d'un chameau ; c'est de là que la ville a pris son nom, les habitants du pays
6. ayant altéré l'initiale de ce mot [4]. Sur les côtés et de face, le sol est sillonné de vallons infranchissables ; mais, en arrière, il se dégage un peu de ces obstacles, vers l'endroit où il se rattache à la montagne ; les habitants l'avaient d'ailleurs coupé par un fossé
7. transversal et rendu cette région difficile d'accès. Sur le flanc de l'escarpement où elles étaient construites, les maisons se pressaient étroitement les unes contre les autres ; la ville semblait ainsi suspendue en l'air et s'effondrer sur elle-même du
8. point culminant des rochers. Tournée vers le midi, elle avait de ce côté pour acropole une montagne très élevée ; au-dessous [5], un précipice, qu'on n'avait point enclos d'une muraille, plongeait en une vallée d'une extrême profondeur ; il y avait une source à l'intérieur du rempart et c'était là que se terminait la ville.
9. **2.** Cette ville, que sa nature même rendait ainsi d'un accès très

1. Petit lac dit Bahiret el Huleh, au nord du lac de Gennesaret.

2. Reland lit *Danès* (*Antiq.*, t. VIII, p. 226) ; probablement Khurbet Dufna, au sud de Laish.

3. Il s'agit d'un des veaux d'or de Jéroboam (I *Rois*, XII, 29).

4. Observation singulière, car *Kamala* serait une forme grecque ; le nom sémitique du chameau commence par un G (Thackeray).

5. [ ] δὲ ὑπ' αὐτῆς κρημνός, leçon de Niese (mss. ὑπὲρ).

malaisé, Josèphe l'entoura de murailles et la fortifia encore par des mines et des fossés. Sa situation donnait à ses habitants plus
10. d'assurance que n'en avaient ceux d'Iotapata ; les hommes en état de porter les armes y étaient moins nombreux, mais ils mettaient leur confiance dans les avantages du terrain, au point de n'en pas accueillir d'autres pour grossir leur nombre ; car la ville était remplie de fugitifs, grâce à sa forte position ; c'est pour cela qu'elle avait résisté durant sept mois aux troupes qu'Agrippa envoya pour l'assiéger.

11. **3**. Cependant Vespasien partit d'Ammathus[1], où il avait dressé son camp en face de Tibériade. Le sens de ce nom, si l'on voulait l'interpréter, serait les Eaux Chaudes, car la ville possède
12. une source chaude ayant des propriétés curatives. Arrivé à Gamala, comme il ne pouvait cerner de troupes toute la ville, à cause de sa situation, il plaça des postes aux endroits où cela
13. était possible et occupa la montagne qui la dominait. Les légions, suivant leur habitude, établirent sur ce sommet un camp fortifié ; Vespasien fit commencer les terrassements à l'arrière. La partie tournée vers l'Orient, où se trouvait une tour, dressée dans le lieu le plus élevé de la ville, fut comblée par la quinzième légion ; la cinquième dirigea ses travaux vers le centre de la ville ; la
14. dixième remplit de terre les fossés et les ravins. Sur ces entrefaites, comme le roi Agrippa s'était approché des remparts et s'efforçait de conseiller la capitulation à leurs défenseurs, un des frondeurs le
15. blessa d'une pierre au coude droit ; les gens de sa suite l'entourèrent aussitôt. Quant aux Romains, ils furent d'autant plus animés à poursuivre le siège, irrités qu'ils étaient de ce qui était arrivé au
16. Roi et craignant pour eux-mêmes, car il fallait s'attendre à un excès de férocité à l'égard d'étrangers et d'ennemis de la part de gens qui exerçaient ainsi leur fureur contre un compatriote, un conseiller dévoué à leurs intérêts.

17. **4**. Les terrassements s'achevèrent avec rapidité, grâce au grand nombre de bras et à l'habitude qu'avaient les Romains de

1. Ammaus ou Ammathus, Auj. Hammam, entre Tibériade et Tarichées.

18. ces travaux. On mit en place les machines. Alors Charès et Joseph, qui étaient les citoyens les plus considérables de la ville, rangèrent leurs soldats ; ceux-ci étaient effrayés, car ils doutaient de pouvoir résister longtemps au siège, médiocrement appro-
19. visionnés qu'ils étaient d'eau et des autres subsistances. Cependant leurs chefs, en les exhortant, les conduisirent sur le rempart, où ils repoussèrent quelque temps ceux qui amenaient les machines ; mais, frappés par les projectiles des catapultes et des onagres,
20. ils retournèrent à la ville. Les Romains mirent en position en trois endroits les béliers et ébranlèrent le mur ; puis, se précipitant par la brèche avec un grand bruit de trompettes, un grand cliquetis d'armes et des cris de guerre, ils se jetèrent contre les défenseurs
21. de la ville. Ceux-ci, postés à l'entrée des passages, les empêchèrent quelque temps de pousser plus loin et résistèrent avec courage
22. aux Romains ; mais forcés de tous côtés par le nombre, ils battent en retraite vers les quartiers élevés de la ville, et, comme les ennemis les suivent de près, ils se retournent, les repoussent sur la pente et les égorgent, entassés dans des passages étroits et
23. difficiles. Ceux-ci, ne pouvant refouler les Juifs qui occupaient la crête, ni se frayer un chemin à travers leurs propres compagnons qui s'efforçaient de monter, cherchèrent un refuge sur les maisons
24. des ennemis, peu élevées au-dessus du sol. Mais bientôt, couvertes de soldats et ne pouvant supporter leur poids, elles s'écroulèrent. En tombant, il suffisait que l'une d'elles renversât celles qui étaient placées au-dessous pour qu'à leur tour celles-ci entrainassent
25. les autres placées plus bas. Cet accident causa la mort d'un grand nombre de Romains , car, dans leur détresse, ils sautaient sur les toits, bien qu'ils les vissent s'affaisser. Beaucoup furent ainsi ensevelis sous les débris ; beaucoup fuyaient, estropiés, atteints sur quelque partie du corps ; un très grand nombre
26. périssaient, étouffés par la poussière. Les habitants de Gamala virent dans cette catastrophe une intervention divine ; oubliant les pertes qu'ils subissaient eux-mêmes, ils redoublaient leurs attaques, repoussaient les ennemis vers les toits des maisons. Les Romains glissaient dans les passages escarpés ; chaque fois

qu'ils tombaient, les Juifs placés au-dessus d'eux les massa-
27. craient. Les débris de leurs demeures leur fournissaient des pierres en abondance, et les corps des ennemis tués leur procuraient du fer ; ils arrachaient, en effet, leurs glaives à ceux qui
28. étaient tombés et s'en servaient contre les mourants. Enfin,
29. beaucoup de Romains, voyant les maisons sur le point de s'écrouler, s'en précipitaient eux-mêmes et se donnaient la mort. Pour ceux mêmes qui lâchaient pied, la fuite n'était pas facile ; car, dans leur ignorance des chemins, au milieu des nuages de poussière, ils ne se reconnaissaient pas entre eux, s'embarrassaient et se renversaient les uns les autres.

30. **5**. Ainsi, trouvant à grand'peine des issues, une partie des Romains sortirent de la ville. Vespasien ne cessa de rester auprès des troupes qui soutenaient cette lutte pénible ; pénétré de douleur à la vue de cette ville qui s'écroulait sur son armée, il oubliait sa
31. propre sécurité, s'avançant peu à peu, à son insu même, jusqu'aux points les plus élevés, où il se trouva abandonné, au cœur du
32. danger, avec un très petit nombre d'hommes. Il n'avait pas alors auprès de lui son fils Titus, qu'il venait de dépêcher en Syrie,
33. auprès de Mucianus[1]. Cependant, il ne jugea ni sûr ni honorable de fuir ; il se souvint des périlleux travaux qu'il avait accomplis depuis sa jeunesse et de sa propre vertu. Cédant à une sorte d'inspiration divine, il fit serrer ses compagnons les uns contre les autres, protégés par leurs armures, et soutint sur la hauteur ce
34. flot de la guerre qui le submergeait. Il résista ainsi, sans reculer devant la multitude des hommes et des traits, jusqu'au moment où les ennemis, frappés par cette intrépidité divine, attaquèrent avec
35. moins de vigueur. Comme ils le poursuivaient plus mollement, Vespasien recula pied à pied, sans tourner le dos jusqu'à ce
36. qu'il fût hors du rempart. Cette bataille coûta la vie à un grand nombre de Romains ; parmi eux fut le décurion Ebutius, homme qui non seulement dans le combat où il périt, mais auparavant, dans toutes les rencontres, montra la plus noble bravoure et fit

1. Légat de Syrie, un des plus fermes soutiens de Vespasien.

37. beaucoup de mal aux Juifs. Un centurion, du nom de Gallus, enveloppé avec dix soldats au milieu du tumulte, se glissa dans
38. la maison d'un citoyen et, comme il entendit les habitants de cette demeure s'entretenir pendant le souper des plans que le peuple avait arrêtés contre les Romains et de leurs moyens de défense (Gallus était Syrien, comme aussi ses compagnons), il s'élança contre eux pendant la nuit, les égorgea tous et, sain et sauf, rejoignit avec ses soldats les lignes romaines.

39. **6**. Cependant Vespasien voyait l'armée découragée. Ignorant la défaite, n'ayant nulle part jusqu'à ce jour subi un tel désastre [1], elle avait aussi honte d'avoir laissé seul son général au milieu des dangers. Il rassurait les soldats, évitant toute allusion à
40. lui-même. Pour ôter à son discours la moindre apparence de blâme, il leur dit qu'ils devaient supporter courageusement des maux communs à tous, en considérant ce qu'était la guerre ; la victoire n'est jamais acquise sans effusion de sang ; la fortune est,
41. de sa nature; inconstante [2] ; après avoir tué tant de milliers de Juifs, ils ont eux-mêmes payé à la divinité une légère redevance.
42. Comme il y a sottise à trop s'enorgueillir du succès, il y a lâcheté à se laisser abattre dans la défaite ; car dans l'une et dans l'autre occurrence, le changement est prompt, et celui-là est le plus courageux qui garde la modération dans le succès pour rester ferme et
43. de bonne humeur dans les revers. « Certes, ces fâcheux événements qui nous arrivent maintenant ne viennent ni d'un affaiblissement de notre valeur [3], ni du courage des Juifs; leur avantage et notre insuccès ont pour cause la seule difficulté des lieux.
44. Ce qu'on pourrait blâmer, c'est l'excès de votre ardeur ; car lorsque les ennemis avaient fui vers les hauteurs, il fallait vous contenir, ne pas rechercher les périls du terrain élevé, mais vous emparer de la ville basse, et attirer peu à peu les fuyards à un combat sûr et bien assis. C'est en vous élançant tumultueusement à la victoire

1. ἀγνοίᾳ πταισμάτων (Destinon). On a proposé ἀνοίᾳ et ἐννοίᾳ.

2. παλίμπους, mot poétique peut-être emprunté ici à une épigramme de Méléagre, *Anth. Pal.*, V, 163 (Thackeray).

3. ἡμῶν est préférable à ὑμῶν.

45. que vous avez négligé votre propre sécurité. Le manque de circonspection dans la guerre, la folle ardeur de l'attaque ne nous conviennent pas à nous, Romains, qui dirigeons toutes choses avec méthode et avec ordre, mais aux Barbares, et c'est là ce
46. qui fait la valeur des Juifs. Il nous faut donc retourner à notre propre forme de courage et éprouver de la colère plutôt que du
47. découragement devant cet échec immérité. Demandez donc, chacun de votre côté, à votre bras la meilleure consolation ; ainsi vous
48. vengerez les morts et punirez les meurtriers. Pour moi, je tâcherai, dans tous les combats, comme je l'ai fait naguère, d'être à votre tête en marchant à l'ennemi et de revenir le dernier. »

49. **7**. Par ces paroles, Vespasien releva le courage de l'armée. Quant aux habitants de Gamala, ils furent quelque temps pleins de confiance par suite du succès inattendu et considérable qu'ils
50. avaient obtenu ; mais ils réfléchirent ensuite que l'espérance même d'un accommodement leur était ravie et, d'autre part, qu'ils ne pouvaient se sauver, car ils manquaient déjà de vivres. Ils tombèrent alors dans un terrible découragement et restèrent
51. comme abattus. Cependant, ils ne négligeaient pas de travailler à leur salut dans la mesure de leurs moyens ; ainsi les plus braves gardaient la brèche, les autres ce qui restait intact des défenses.
52. Mais comme les Romains renforçaient les terrassements et tentaient un nouvel assaut, la plupart des Juifs s'enfuirent de la ville par les ravins escarpés, où ne se trouvaient pas de postes
53. ennemis, et par les galeries de mines. Tous ceux qui restèrent, craignant d'être pris, mouraient de faim, car les vivres avaient été requis de toutes parts pour nourrir les hommes capables de combattre.

54. **8**. Tandis que ceux-ci continuaient à résister dans ces épreuves, Vespasien joignit aux travaux du siège l'investissement des Juifs qui avaient occupé le mont Itabyrios, situé entre la grande plaine [1]
55. et Scythopolis ; sa hauteur s'élève à trente stades et il est à peine accessible sur le versant septentrional. Le sommet forme un

1. Plutôt la plaine d'Asochis (*Vita*, 207) que celle d'Esdraelon (Thackeray).

plateau de vingt-six stades, tout entier enclos de murailles [1].
56. C'est cette enceinte considérable que Josèphe éleva en quarante jours [2] ; il tirait de la plaine tout le bois et l'eau nécessaires, car les habitants de la montagne ne disposaient que des eaux plu-
57. viales. Comme une nombreuse multitude s'y était rassemblée,
58. Vespasien y envoya Placidus avec six cents cavaliers [3]. L'escalade était impossible ; Placidus exhorta donc à la paix la foule de ces Juifs en leur donnant l'espérance d'un traité et d'un pardon.
59. Ceux-ci descendirent, en effet, mais avec des desseins perfides ; Placidus, de son côté, leur parlait avec douceur, cherchant à les surprendre dans la plaine ; mais eux, feignant d'être depuis longtemps gagnés, descendaient pour l'attaquer et mettre à profit
60. son manque de précaution. Cependant la ruse de Placidus réussit ; car lorsque les Juifs commencent le combat, il simule la fuite, les attire après lui sur une grande étendue de la plaine, fait tourner contre eux ses cavaliers, les met en déroute, et en tue un très grand nombre ; le reste de la multitude fut coupé et se vit inter-
61. cepter le chemin du retour. Ceux qui avaient ainsi quitté le mont Itabyrios s'enfuirent à Jérusalem ; les habitants du pays, qui manquaient d'eau, acceptèrent les promesses de Placidus et lui livrèrent, avec la montagne, leurs propres personnes.
62. **9**. A Gamala, les plus aventureux fuyaient en secret, tandis que les faibles mouraient de faim [4]. Mais les combattants sou-
63. tinrent le siège jusqu'au vingt-deux du mois d'Hyperberetaios [5] ; alors trois soldats de la quinzième légion atteignirent en rampant, vers l'heure de la première veille, à l'aurore, la tour qui faisait
64. saillie de leur côté et la sapèrent en silence. Les gardes qui étaient placés au sommet ne s'aperçurent ni de l'arrivée (car il faisait nuit), ni de la présence des ennemis. Quant aux soldats romains,

1. Les chiffres du texte sont inexacts : Josèphe les a donnés de mémoire.
2. Josèphe, *Vita*, 188.
3. Sur ce tribun, voir *Vita*, 213 ; *Bell.*, III, 59, 110 et IV, 419.
4. Cf. plus haut, § 52.
5. 9 novembre 67.

ils dégagèrent, tout en évitant le bruit, cinq des plus grosses
65. pierres ; puis ils s'élancèrent au dehors. Soudain la tour s'écroula
avec un fracas effroyable, entraînant les gardes. Frappés de
66. terreur, les hommes des autres postes s'enfuirent ; les Romains
en firent périr beaucoup, qui essayaient audacieusement de se
faire jour, et parmi eux Joseph [1], qu'un soldat atteignit d'un
trait et tua au moment où il franchissait en courant la partie
67. de la muraille qui avait été détruite. Mais ceux qui étaient à
l'intérieur de la ville, épouvantés par le bruit, couraient de toutes
parts, en proie à une extrême agitation, comme si tous les ennemis
68. s'étaient précipités sur eux. Alors Charès, alité et malade, rendit
le dernier soupir, par l'effet de la terreur intense qui vint s'ajouter
69. à sa maladie et causa sa mort. Mais les Romains, se souvenant
de leur précédent échec, ne firent pas irruption dans la ville
avant le vingt-trois de ce même mois.

70. **10**. Ce jour-là Titus, qui venait d'arriver, indigné de l'échec
que les Romains avaient essuyé en son absence, choisit deux
cents cavaliers, accompagnés de fantassins, et fit tranquillement
71. son entrée dans la ville. S'apercevant de son arrivée, les gardes
coururent aux armes et appelèrent à l'aide. Bientôt après, quand
ceux de l'intérieur furent assurés de cette invasion, les uns
saisirent en hâte leurs enfants et leurs femmes et s'enfuirent vers
la forteresse, avec des gémissements et des cris ; les autres,
72. résistant à Titus, furent tués les uns après les autres ; tous
ceux que l'on empêchait de s'échapper vers le sommet tombaient
égarés au milieu des postes romains. Partout retentissaient les
lamentations ininterrompues des victimes ; la ville entière était
73. inondée du sang qui coulait sur les pentes. Cependant Vespasien
amenait contre les fuyards réfugiés dans la citadelle le renfort
74. de toute son armée. Mais le sommet était de toutes parts ro-
cailleux et d'accès difficile, s'élevant à une immense hauteur,
75. entouré de précipices [2]. Les Juifs maltraitèrent les assaillants

1. Aussi nommé *Josès*.
2. Le texte est altéré.

en les accablant de projectiles variés, en particulier de quartiers
de roches qu'ils faisaient rouler sur eux, étant eux-mêmes, grâce
76. à la hauteur, difficiles à atteindre. Mais il survint, pour le malheur
des Juifs, un orage miraculeux qui, portant de leur côté les traits
77. ennemis, détournait et dispersait obliquement les leurs. La vio-
lence du vent les empêchait de se tenir sur les escarpements,
78. de conserver une assiette ferme, et même de voir les assaillants.
Alors les Romains gravissent les pentes et se hâtent d'encercler
les Juifs, dont les uns se défendent et les autres tendent des mains
suppliantes. Mais ce qui redoublait la colère des Romains, c'était
79. le souvenir des soldats tombés dans le premier assaut. La plupart
des Juifs, désespérant de leur salut et entourés de toutes parts,
embrassèrent leurs enfants et leurs femmes et se précipitèrent
avec eux dans la vallée profonde qui avait encore été approfondie
80. au pied de l'acropole. Ainsi la fureur des Romains parut moins
meurtrière que le désespoir qui anima contre eux-mêmes les
défenseurs, car les Romains n'en tuèrent que quatre mille, tandis
81. qu'on en trouva cinq mille qui s'étaient précipités dans l'abîme.
Nul n'échappa, sauf deux femmes, filles d'une sœur de Philippe,
et Philippe lui-même, fils d'un certain Iakimos (Joachim), per-
sonnage considérable qui avait été tétrarque du roi Agrippa.
82. Ils survécurent parce qu'ils s'étaient cachés lors de la prise
de la ville, car à ce moment les Romains étaient tellement irrités
qu'ils n'épargnaient pas même les enfants ; des soldats, à maintes
reprises, en saisirent un grand nombre pour les lancer, comme des
83. balles de fronde, du haut de l'acropole. C'est ainsi que Gamala
fut pris le 23 du mois d'Hyperberetaios ; la défection de cette
ville remontait au 24 du mois de Gorpiaios [1].

1. 10 novembre et 12 octobre 67.

II

1-2. *Jean provoque la rébellion à Gischala, qu'assiège Titus.* — 3-4. *Jean trompe Titus; il s'enfuit à Jérusalem.* — 5. *Titus entre à Gischala.*

84. 1. Seule, la petite ville de Gischala[1] en Galilée restait insoumise. Les habitants y étaient animés de sentiments pacifiques,
car la plupart étaient cultivateurs et leur esprit était entièrement
occupé par les espérances de la prochaine récolte. Mais, pour
leur malheur, ils avaient laissé s'introduire parmi eux une troupe
85. assez considérable de brigands, dont quelques-uns même des
citoyens partageaient les sentiments. Ceux-ci avaient été entraînés et organisés par Jean, fils d'un certain Lévi, imposteur à
l'esprit très souple, enclin à de vastes desseins et apte à les réa-
86. liser, laissant d'ailleurs voir à tous qu'il aimait la guerre afin de
se saisir du pouvoir. A son incitation se forma à Gischala un
parti de factieux, à cause duquel le peuple, qui peut-être eût
87. envoyé des députés pour négocier sa soumission, prit une attitude hostile, en attendant l'attaque des Romains. Vespasien
envoie contre eux Titus, avec mille cavaliers, et appelle à Scytho-
88. polis la dixième légion. Lui-même, avec les deux qui restaient,
retourna à Césarée, où il leur accorda du repos après leurs continuelles fatigues, pensant que l'abondance de la vie urbaine fortifierait le corps et l'ardeur des soldats pour les luttes à venir ;
89. car il voyait que Jérusalem lui réservait encore d'assez fortes

1. Hébreu *Gousch-Halab*, auj. Ed Djidj.

épreuves. C'était, en effet, une ville royale, la capitale de la nation
90. entière, et tous les fuyards de la guerre y accouraient. Outre la force naturelle de sa position, cette ville, protégée par des remparts, lui inspirait une sérieuse inquiétude ; il considérait que, même sans les murailles, le courage et l'audace des hommes
91. étaient difficiles à abattre. Aussi exerçait-il ses soldats comme des athlètes, en vue de la lutte attendue.

92. **2.** Titus s'était avancé jusqu'à Gischala à la tête de sa cavalerie. Il lui était facile de s'emparer de cette place par une brusque attaque, mais il savait que, si elle était prise ainsi, les soldats massacreraient sans mesure la multitude ; or, il était déjà rassasié de carnage et éprouvait de la pitié pour la foule inoffensive, égorgée sans discernement avec les coupables. Il préférait donc
93. soumettre la ville par un accord. Aussi, comme le rempart était couvert de défenseurs qui, pour la plupart, faisaient partie de la troupe des brigands, il s'adressa à eux-mêmes pour exprimer sa surprise :

« D'où leur vient donc leur confiance, quand seuls, après la prise de toutes les autres villes, ils résistent aux armes romaines ?
94. Ils ont vu des places beaucoup plus fortes succomber dès la première attaque ; tous ceux, au contraire, qui se sont fiés aux pro-
95. messes des Romains jouissent en sûreté de leurs biens. Cette main, il la leur tend encore sans leur garder rancune de leur insolence ; car l'espérance de la liberté est licite, mais non la
96. persévérance dans une entreprise impossible. S'ils ne se laissent pas persuader par l'indulgence de ses propositions et le gage qu'il leur donne de sa foi, ils éprouveront l'impitoyable rigueur de ses armes et verront bientôt que les murs ne sont qu'un jeu pour les machines romaines, alors que, seuls des Galiléens, comme d'insolents prisonniers, ils y mettent leur confiance. »

97. **3.** Les citoyens ne purent répondre à ce discours, car on ne leur permit pas même de monter sur le rempart que les brigands avaient déjà occupé tout entier. Des gardes étaient aussi placés aux portes pour que nul Juif ne les franchît avec des propositions
98. de paix, que nul cavalier romain ne pût passer au travers. En

99. réponse à Titus, Jean déclara agréer ses propositions, et promit de persuader ou de contraindre ceux qui résisteraient ; mais il ajouta qu'il fallait pourtant accorder ce jour, qui était le sabbat, à la loi des Juifs, car elle leur interdisait, ce jour-là, non seulement de prendre les armes, mais encore de conclure un traité de
100. paix. « Les Romains, dit-il, n'ignoraient pas que le cercle de la semaine ramenait la cessation complète de tout travail, et que violer le sabbat était une égale impiété pour ceux qui y étaient
101. contraints et pour celui qui les y contraignait. Ce délai n'apporterait d'ailleurs aucun dommage à Titus. Quelle autre résolution que la fuite peut-on prendre dans la nuit ? Il lui est loisible de prévenir cette entreprise en établissant son camp autour de la
102. ville. Mais pour eux, c'est un important avantage que de ne transgresser aucune des lois de leurs ancêtres. Il convient assurément à celui qui accorde ainsi une paix inattendue d'observer
103. les lois de ceux qu'il sauve. » Ces discours de Jean trompèrent Titus ; ce Juif avait moins en vue le sabbat que son propre salut, car, craignant d'être appréhendé aussitôt après la prise de la
104. ville, il mettait son espoir dans la nuit et la fuite. Assurément, ce fut l'œuvre de Dieu qui sauvait Jean pour la perte de Jérusalem, si Titus non seulement se laissa persuader par le prétexte dont Jean colorait ce retard, mais encore dressa son camp assez
105. loin de la ville, près de Cydasa [1]. C'est un bourg fortifié, situé au milieu du territoire des Tyriens, toujours dans un état de haine et d'hostilité envers les Galiléens ; sa forte population et sa position solide l'encouragent dans ses différends continuels avec les Juifs.

106. **4.** La nuit venue, comme Jean ne voyait autour de la ville aucun poste romain, il saisit l'occasion et, prenant avec lui non seulement ses fantassins, mais encore un grand nombre de citoyens
107. non armés avec leurs familles, il s'enfuit vers Jérusalem. Sur une étendue de vingt stades, cet homme, que pressaient la crainte

1. Ailleurs Kedasa ou Kadasa (II, 459) ; peut-être Kedesch-Naphtali. Voir les *Corrigenda* de Thackeray, t. III.

d'être capturé et le désir anxieux de vivre, put entraîner à sa suite la foule des femmes et des enfants ; mais quand il s'avança
108. davantage, ceux-ci furent laissés en arrière. Les abandonnés poussaient d'affreux gémissements, car plus ils se trouvaient éloignés de leurs parents, plus ils se croyaient près des ennemis. Glacés d'effroi, ils se figuraient que ceux qui devaient les prendre étaient déjà là ; au bruit que leurs compagnons faisaient en courant, ils se retournaient, comme s'ils voyaient déjà survenir ceux qu'ils
109. fuyaient ; la plupart s'égaraient dans des chemins impraticables, et, dans leur effort commun pour arriver les premiers à la route, s'écrasaient en très grand nombre. Les femmes se lamentaient,
110. les enfants périssaient. Quelques femmes s'enhardirent jusqu'à invoquer avec des clameurs leurs maris et leurs parents, en les
111. suppliant de rester ; mais les exhortations de Jean étaient les plus fortes ; il leur crie de se sauver eux-mêmes et de se réfugier là où ils pourront se venger sur les Romains de ceux qu'ils abandonnent, si l'ennemi les fait prisonniers. C'est ainsi que la foule des fugitifs se dispersa suivant l'endurance et l'agilité de chacun.
112. **5**. Quand Titus, le lendemain, se rendit au pied des remparts
113. pour conclure le traité, le peuple lui ouvrit les portes, et les citoyens, s'avançant avec leurs familles, saluèrent en lui leur
114. bienfaiteur, celui qui avait délivré la cité de sa garnison. Ils dénoncèrent en même temps la fuite de Jean et supplièrent Titus de les épargner et d'entrer dans la ville pour punir ceux des fac-
115. tieux qui restaient encore. Mais lui, négligeant les prières du peuple, envoya à la poursuite de Jean une section de cavalerie qui ne put le capturer, car il avait pris les devants et s'était réfugié à Jérusalem ; mais cette troupe tua environ six mille fugitifs,
116. cerna et ramena près de trois mille femmes et enfants. Titus fut mécontent de n'avoir pas sur-le-champ puni Jean de sa ruse. mais il trouva une consolation suffisante à son échec dans le
117. grand nombre des prisonniers et des morts. Il entra dans la ville au milieu des acclamations et donna aux soldats l'ordre de détruire la muraille sur une faible longueur, pour en marquer la capture. Il apaisa par des menaces plutôt que par des châtiments

118. les perturbateurs de la cité ; car il savait que beaucoup, cédant
à des haines privées et à des inimitiés personnelles, dénonceraient
des innocents, s'il recherchait lui-même les coupables. Il valait
donc mieux laisser les coupables tenus en suspens par la crainte,
que de perdre avec eux quelqu'un de ceux qui ne méritaient point
119. de punition ; peut-être celui-là deviendrait-il plus sage par la
crainte du châtiment et par un sentiment de respect pour le par-
don accordé aux fautes passées ; mais il n'y a point de remède à
120. la peine de mort que l'on inflige par erreur. Il s'assura donc de la
ville en y mettant une garnison, destinée à réprimer les factieux
et à relever le courage des partisans de la paix qu'il y laissait.
C'est ainsi que la Galilée fut soumise tout entière ; les grands
efforts qu'y déployèrent les Romains furent pour eux une prépa-
ration à la lutte contre Jérusalem.

III

1. *Réception de Jean à Jérusalem.* — 2. *Mouvements en Judée.* — 3. *Les zélateurs font irruption à Jérusalem.* — 4-6. *Excès des zélateurs.* — 7-8. *Insurrection d'Ananos ; les zélateurs occupent le Temple.* — 9-10. *Indignation populaire ; discours d'Ananos.* — 11-12. *Combat contre les zélateurs, qui sont bloqués dans le Temple.* 13. *Trahison de Jean de Gischala.* — 14. *Jean conseille aux zélateurs de solliciter une aide étrangère.*

121. 1. A l'entrée de Jean dans cette ville, tout le peuple se répandit
au-devant de lui, et la multitude, groupée autour de chaque fugitif,
le questionnait sur les malheurs survenus au dehors. La respira-
122. tion brûlante et encore haletante de ces hommes témoignait
de leur détresse ; mais ils montraient de la jactance dans l'infor-
tune, déclarant qu'ils n'avaient pas fui devant les Romains, mais
123. qu'ils venaient pour les combattre sur un terrain sûr. « Il eût été,
disaient-ils, déraisonnable et inutile d'exposer témérairement nos
vies pour Gischala et d'aussi faibles bourgades, alors qu'il faut
réserver et employer nos armes et nos forces pour la défense de la
124. métropole. » Ils racontèrent ensuite la prise de Gischala, et la
plupart des auditeurs comprirent que c'était bien une fuite qu'ils
125. décoraient pompeusement du nom de retraite. Mais quand il
apprit les nouvelles relatives aux prisonniers, le peuple fut extrê-
mement consterné et vit là une annonce du sort qui l'attendait
si la ville était prise. Jean, sans rougir d'avoir abandonné ces
126. malheureux, s'empressait auprès des groupes des citoyens et les

exhortait à la guerre en exaltant leurs espérances. Les Romains, disait-il, étaient faibles ; ils disposaient eux-mêmes de grandes
127. forces ; raillant l'ignorance du vulgaire, il prétendait que les Romains, eussent-ils des ailes, ne pourraient jamais franchir les murs de Jérusalem, après avoir éprouvé tant d'échecs autour des villages de Galilée et perdu tant de machines devant leurs remparts.

128. **2.** Ces propos séduisirent la plupart des jeunes gens et les décidèrent à la guerre ; quant aux sages et aux vieillards, il n'y
129. en avait pas un qui ne prévît les événements à venir et ne fût dans le deuil, comme si déjà la ville était perdue. Le peuple était donc en pleine confusion ; mais la multitude des campagnes
130. avait précédé Jérusalem dans la voie de la sédition. Titus, passant de Gischala à Césarée, et Vespasien de Césarée à Jamnia et Azot, soumirent ces villes et s'en retournèrent après y avoir établi des garnisons, emmenant avec eux un grand nombre
131. de citoyens qui avaient engagé leur foi. Dans chaque cité s'élevaient des troubles et des luttes intestines ; à peine les Juifs respiraient-ils, à l'abri de l'hostilité des Romains, qu'ils tournaient contre eux-mêmes leurs propres bras. Entre les partisans de la guerre et ceux qui souhaitaient la paix, la discorde était
132. acharnée. D'abord ce fut dans les maisons que la querelle sépara des hommes longtemps unis ; ensuite on vit des gens, liés d'une étroite amitié, s'élever les uns contre les autres, et, chacun s'attachant à ceux de son parti, ils se divisèrent en camps opposés.
133. La sédition était partout ; l'élément révolutionnaire et belliqueux triomphait par sa jeunesse et son audace des vieillards et des
134. hommes prudents. Les deux partis commencèrent par piller leurs voisins ; puis on vit paraître des bandes de brigands qui dévastaient la contrée. Par leurs cruautés et leurs vexations, ces Juifs, aux yeux de leurs victimes, ne se distinguaient en rien des Romains ; même les populations ravagées trouvaient moins dur le sort de ceux qui étaient captifs des étrangers.

135. **3.** Cependant les garnisons des villes, soit par crainte d'un échec, soit par haine de la nation juive, n'apportaient que peu ou

point de secours à ceux qui étaient ainsi molestés. Enfin, rassasiés du pillage de la campagne, les chefs des bandes de brigands répandues partout se réunirent, et, formant une armée du mal,
136. s'introduisirent, pour sa ruine, dans la ville de Jérusalem. Celle-ci n'avait pas de chef militaire et, suivant la coutume des ancêtres, accueillait tous les gens de même nation, en ce moment surtout où l'on croyait que tous les arrivants étaient animés
137. de sentiments bienveillants et venaient en alliés. Ce fut là ce qui devait plus tard précipiter la ville dans l'abîme, en dehors même de la sédition ; car cette multitude inutile et oisive consomma les subsistances qui auraient suffi à l'entretien des combattants ; outre la guerre, les habitants attirèrent sur eux-mêmes la discorde et la famine.

138. **4**. D'autres brigands vinrent aussi de la campagne à la ville et, se joignant aux brigands encore pires qu'ils y trouvèrent, ne
139. s'abstinrent plus d'aucun forfait. Ne se bornant pas à des pillages et à des vols de vêtements, leur audace s'emporta jusqu'à des assassinats, qu'ils ne se contentaient pas de commettre la nuit, ou en secret, ou sur le premier venu, mais ouvertement, en plein
140. jour, en commençant par les plus illustres citoyens. D'abord ils saisirent et emprisonnèrent Antipas, homme de race royale, et l'un des plus importants citoyens, à qui même avait été confié le
141. trésor public [1] ; après lui ce furent un certain Levias, un des notables, et Syphas, fils d'Arégétès, tous deux également de sang royal [2], et d'autres encore qui paraissaient occuper dans le
142. pays un rang élevé. Alors une panique se déchaîna dans le peuple et, comme si la ville avait été prise d'un coup de force, chacun ne songea plus qu'à pourvoir à son salut.

143. **5**. Cependant, il ne suffisait pas aux brigands de mettre en prison ceux qu'ils avaient saisis ; ils ne trouvaient pas prudent
144. de garder ainsi des personnages si puissants, car leurs familles,

1. Josèphe (*Bell.*, II, 418) nomme Saül, Antipas et Costobaros parmi les membres de la famille d'Hérode qui prièrent vainement les Romains d'étouffer l'insurrection juive à ses débuts.

2. Ces hommes sont inconnus.

où les hommes ne manquaient pas, étaient capables de les venger ;
ils craignaient aussi que le peuple ne se soulevât contre de pareilles
145. illégalités. Ils résolurent donc de les tuer, et chargèrent de cette
mission le plus sanguinaire d'entre eux, un certain Jean, qui dans
le langage du pays s'appelait « fils de Dorcas » [1] ; dix compa-
gnons se rendirent avec lui dans la prison, armés de glaives, et ils
146. tuèrent les prisonniers. Ils colorèrent d'un grand mensonge cet
affreux forfait, prétextant que ces citoyens étaient entrés en
pourparlers avec les Romains pour leur livrer Jérusalem, et qu'ils
avaient été mis à mort comme traîtres à la cause commune de
la liberté ; en un mot, ils se vantèrent de leurs crimes comme s'ils
étaient les bienfaiteurs et les sauveurs de la cité.

147. **6.** Enfin, le peuple se trouva réduit à un tel degré d'impuissance
et de terreur, et les factieux s'emportèrent à un tel degré de folie
148. qu'ils prirent en mains l'élection des grands-prêtres. Sans tenir
aucun compte des familles parmi lesquelles les grands-prêtres
étaient choisis alternativement [2], ils élevèrent à cette charge des
hommes inconnus et de basse origine, pour trouver en eux des
149. complices de leurs impiétés ; car ceux qui obtenaient, sans en
être dignes, les plus grands honneurs, devaient être nécessairement
150. soumis à ceux qui les leur avaient procurés. Quant aux prêtres
qui étaient en charge, les factieux les mettaient aux prises par des
machinations et des mensonges, cherchant leur propre avantage
dans les querelles de ceux qui pouvaient leur faire obstacle ;
jusqu'au moment où, rassasiés de crimes commis envers les
hommes, ils élevèrent leur insolence contre Dieu et portèrent
leurs pieds souillés dans le sanctuaire.

151. **7.** La multitude commençait d'ailleurs à se soulever contre eux,
à la voix du plus âgé des grands prêtres, Ananos, homme d'une
parfaite modération et qui peut-être eût sauvé la ville, s'il avait
échappé aux mains des conjurés. Mais ceux-ci firent du Temple de

1. C'est-à-dire de la Gazelle, *Bar Tabitha* ; le nom de Tabitha était surtout donné à des femmes. Une Tabitha ou Dorcas, guérie par l'apôtre Pierre, est mentionnée. *Actes*, IX, 36 (R. H.).

2. Voir Schürer, 4e éd., t. II, p. 275. Il traduit κατὰ διαδοχάς par *abwechselnd*.

Dieu leur citadelle et leur refuge contre les troubles civils ; le
152. Saint des Saints devint l'asile de leur tyrannie. A tout cela s'ajouta
de la bouffonnerie, plus pénible encore que les forfaits ; car pour
153. éprouver l'abattement du peuple et mesurer leur propre puis-
sance, ils entreprirent de tirer au sort les grands-prêtres, alors
qu'ils se succédaient, comme nous l'avons dit, au sein des mêmes
154. familles. Ils donnaient pour prétexte de cette innovation un
ancien usage, prétendant que le tirage au sort avait aussi, dans
l'antiquité, régi la fonction sacerdotale ; mais en fait, il y avait là
une violation d'une loi solidement établie, et un moyen pour eux
d'acquérir de l'autorité en s'attribuant à eux-mêmes le droit
de conférer de hautes fonctions.

155. **8**. En conséquence, ils mandèrent une des tribus pontificales,
la tribu Eniachim [1], et procédèrent au choix par le sort d'un
grand-prêtre ; le hasard désigna un homme dont la personne
témoignait trop bien de leur infamie. C'était un nommé Phanni,
fils de Samuel, du bourg d'Aphthia [2]. Non seulement il n'appar-
tenait pas à une famille de grands-prêtres, mais il était ignorant
au point de ne pas savoir ce qu'étaient les fonctions sacerdotales.
156. Ils l'arrachèrent donc malgré lui à la campagne et, comme un
acteur en scène, le parèrent d'un masque étranger ; ils lui firent
revêtir les vêtement sacrés et l'instruisirent de ce qu'il avait à
157. faire. Pour ces gens, une si grande impiété n'était qu'un sujet de
moquerie et de badinage ; mais les autres prêtres, contemplant de
loin cette dérision de la loi, ne pouvaient retenir leurs larmes
et pleuraient sur cette dégradation des honneurs sacrés.

158. **9**. Ce dernier trait d'audace parut insupportable au peuple
159. qui se souleva en masse comme pour abolir la tyrannie. Ceux qui
passaient pour les chefs du peuple, Gorion, fils de Joseph [3], et
Siméon, fils de Gamaliel [4], encouragèrent dans les assemblées un

1. Inconnue d'ailleurs.
2. Bourg connu par les sources rabbiniques (Derenbourg, p. 269).
3. Il est question plus haut (II, 563) de Joseph, fils de Gorion, peut-être le père de celui-ci.
4. Voir *Vita*, 190.

grand nombre de Juifs, qu'ils visitaient d'ailleurs chacun en particulier, à punir sans tarder les violateurs de la liberté, à purifier le
160. sanctuaire de ces meurtriers. Quant aux grands-prêtres, les plus illustres d'entre eux, Jésus, fils de Gamalas [1], et Ananos, fils d'Ananos, reprochaient au peuple, dans des réunions, son indo-
161. lence, et l'excitaient contre les zélateurs ; car ils s'étaient donné ce nom à eux-mêmes, comme si des actions vertueuses, et non les entreprises les plus criminelles, étaient l'objet véritable de leurs efforts [2].

162. **10**. La multitude se réunit donc en assemblée. Tous étaient irrités de l'usurpation des lieux saints, des pillages et des meurtres. Mais on n'essayait pas encore d'opposer de la résistance, par peur des difficultés, assurément réelles, qu'on voyait à se délivrer des zélateurs. Ananos, debout au milieu de cette foule, après avoir plusieurs fois jeté sur le Temple ses yeux remplis de pleurs,
163. s'exprima ainsi : « Certes, il eût été beau pour moi de mourir avant de voir la maison de Dieu pleine de si affreux sacrilèges, et les lieux sacrés devenus inaccessibles, pouvant à peine offrir assez de
164. place aux meurtriers qui s'y pressent. Mais revêtu du vêtement de grand-prêtre, et portant le plus honorable des noms qui inspirent le respect, je vis, j'aime cette lumière du jour, sans que ma vieillesse même me réserve une mort glorieuse; mais je suis seul, et c'est dans la solitude, pour ainsi dire, que je donnerai ma vie
165. seule pour la cause de Dieu [3]. Car pourquoi vivre au milieu d'un peuple insensible à ses malheurs, qui a perdu la faculté de réagir contre les misères qui pèsent sur lui ? Aux pillages vous opposez la résignation, aux coups le silence : vous ne gémissez même pas
166. ouvertement sur les victimes ! O l'amère tyrannie ! Mais pourquoi blâmer les tyrans ? N'ont-ils pas été encouragés par vous et votre
167. résignation ? N'est-ce pas vous qui, dédaignant les premiers auteurs de troubles, encore peu nombreux, avez grossi leurs rangs

1. Voir *Vita*, 193 et plus bas IV, 316.
2. Le texte grec est incertain, mais le sens général est sûr.
3. Le texte est douteux.

par votre silence, qui êtes demeurés inactifs tandis qu'ils s'armaient ? N'avez-vous pas tourné ces armes contre vous-mêmes quand il fallait briser leurs premières attaques, au moment où leurs
168. outrages s'adressaient à vos compatriotes ? Par votre négligence, vous avez excité au pillage ces scélérats ; vous ne teniez aucun compte des maisons saccagées ; aussi s'en prirent-ils bientôt à leurs possesseurs, et quand ceux-ci étaient entraînés à travers la ville,
169. nul ne les défendait. Ils ont chargé de honteuses chaînes ceux que vous avez trahis. Je n'ai pas besoin de dire leur nombre et leur condition ; mais ces prisonniers, qui n'avaient été ni accusés ni jugés, nul ne leur porta secours. Le résultat fut que vous les vites
170. encore massacrer. Ce spectacle, nous l'avons contemplé, avec la même indifférence que celui d'un troupeau de bêtes dénuées de raison, où l'on choisit successivement, pour les traîner à la mort, les plus belles victimes ; nul n'a haussé la voix, bien loin de lever
171. la main. Supportez donc, supportez la vue des lieux saints foulés aux pieds de ces hommes, et, quand vous aurez vous-mêmes dressé sous les pas de ces sacrilèges tous les échelons de l'audace, ne vous montrez point impatients qu'ils soient au sommet ! Car ils auraient risqué quelque entreprise plus monstrueuse encore s'ils en connaissaient une plus abominable que la destruction des lieux saints.

172. « Le point le mieux fortifié de la ville est entre leurs mains ; il faut maintenant appeler le Temple une acropole, une forteresse ; mais quand vous êtes soumis à une tyrannie si bien fortifiée, quand vous apercevez vos ennemis au-dessus de vos têtes, quels desseins formez-vous, contre qui votre colère s'échauffe-t-elle ?
173. Attendrez-vous donc que les Romains portent secours à nos lieux sacrés ? La ville en est-elle venue à ce point d'infortune, en sommes-nous à cette extrémité de misère que vos ennemis mêmes
174. doivent avoir pitié de nous ? Ne vous soulèverez-vous pas, ô les plus malheureux des hommes ! et n'allez-vous pas, en vous rebiffant contre les coups, comme le font même les bêtes sauvages, résister à ceux qui vous frappent ? Ne vous souviendrez-vous pas, chacun de vous, de vos propres malheurs et, vous rappelant ce

que vous avez souffert, ne vous exciterez-vous pas contre eux à la
175. vengeance ? Avez-vous donc laissé périr en vous le sentiment le plus honorable et le plus instinctif, l'amour de la liberté ? Sommes-nous devenus amis de l'esclavage, de la tyrannie, comme si nos
176. ancêtres nous avaient légué l'esprit de soumission ? Mais ils avaient, eux, soutenu pour leur indépendance de nombreuses et grandes guerres ; ils n'ont cédé ni à la domination des Égyptiens, ni à celle des Mèdes, parce qu'ils étaient décidés à ne pas accepter
177. d'ordres. Mais pourquoi faut-il parler des actions de nos ancêtres ? Cette guerre actuelle contre les Romains (avantageuse, opportune ou non, je ne veux pas l'examiner), quelle autre cause a-t-elle
178. que la liberté ? Et alors, quand nous ne supportons pas les maîtres du monde, endurerons-nous la tyrannie de compatriotes ?
179. Assurément, la soumission à des étrangers peut être expliquée par une défaveur temporaire de la fortune ; mais l'obéissance à des
180. concitoyens scélérats n'est qu'ignominie et servilité. Et puisque je viens une fois de parler des Romains, je ne vous dissimulerai pas l'idée qui, tombant au milieu de mon discours, a donné un nouveau cours à ma pensée : c'est que, fussions-nous en leur pouvoir (puisse la réalité démentir ces paroles !), nous n'aurons pas à souffrir de traitement plus cruel que celui qui nous est infligé
181. par ces misérables. N'est-ce pas un spectacle digne de larmes que de voir, dans le Temple même, les offrandes des Romains [1], et, d'autre part, le produit des vols de nos compatriotes, qui ont violé et souillé la gloire de la capitale, mettant à mort des hommes sur lesquels nos ennemis mêmes, vainqueurs, n'auraient pas porté les
182. mains ? Les Romains n'ont jamais franchi les limites accessibles aux profanes, ni transgressé aucun de nos saints usages ; ils ont
183. contemplé de loin et avec respect l'enceinte des lieux consacrés, et il nous faut voir des hommes, nés dans ce pays, nourris dans nos traditions et appelés Juifs, qui vont et qui viennent au milieu du sanctuaire, les mains encore chaudes du sang de leurs frères !

1. Par l'effet d'une « piété devenue cosmopolite » ; voir, sur les offrandes des païens, Schürer, 4e éd., t. II, p. 358-363.

184. Après cela, craindra-t-on encore la guerre étrangère et des gens qui, comparés à nos concitoyens, sont beaucoup moins cruels ? Car, si l'on doit adapter aux choses des appellations exactes, on trouvera peut-être que les Romains sont les soutiens de nos lois, alors que ceux qui habitent dans ces murs sont leurs ennemis.
185. Mais en ce qui touche ces criminels conspirateurs contre la liberté, et l'impossibilité de trouver un châtiment à leur mesure, je pense que vous étiez convaincus chez vous avant mon discours et
186. exaspérés contre ceux dont vous avez souffert les méfaits. Peut-être cependant la plupart d'entre vous sont-ils effrayés de leur nombre et de leur audace, et aussi de l'avantage des lieux qu'ils occupent.
187. Mais c'est votre négligence qui a produit cette situation, et vos délais l'aggraveraient encore ; car leur multitude se grossit chaque jour de tous les mauvais citoyens qui passent dans les rangs de
188. leurs semblables. L'absence de tout obstacle, jusqu'à présent, excite leur audace, et ils profiteront sans doute de la supériorité du terrain pour préparer leurs actes, si nous leur en laissons le
189. temps. Croyez que, si nous marchons contre eux, leur conscience troublée sera pour eux une cause de faiblesse ; leurs réflexions
190. détruiront l'avantage qu'ils doivent à l'élévation du terrain. Peut-être Dieu, qu'ils ont outragé, va-t-il rejeter contre eux leurs projectiles et détruire ces impies par leurs propres traits. Montrons-
191. nous seulement à eux, et les voilà en déroute. Il est beau, d'ailleurs, s'il y a danger, de mourir près des portiques sacrés, et de se sacrifier, sinon pour les enfants ou les femmes, du moins pour
192. Dieu et son culte. Moi-même, je vous seconderai de la pensée et de la main ; je n'épargnerai aucun moyen d'assurer votre salut, et vous ne me verrez point ménager mon corps. »
193. **11.** Telles sont les paroles par lesquelles Ananos excitait la multitude contre les zélateurs. Il n'ignorait pas que leur nombre, leur jeunesse, leur ferme courage et surtout la conscience de leurs forfaits les rendaient difficiles à renverser ; ils ne se livreraient pas, dans l'espoir d'avoir la vie sauve, après ce qu'ils avaient perpétré.
194. Cependant il aimait mieux endurer toutes les souffrances que
195. de négliger les intérêts publics dans une pareille crise. Le peuple

lui-même demandait à grands cris qu'il le menât contre ceux qu'il dénonçait ; chacun était parfaitement prêt à affronter les premiers périls.

196. **12**. Mais tandis qu'Ananos recrutait et organisait ceux qui pouvaient combattre, les zélateurs, informés par ceux qui leur apprenaient tous les événements de la cité, s'irritent, s'élancent impétueusement hors du Temple, en masse ou par petites troupes,
197. sans épargner aucun de ceux qu'ils rencontrent. De son côté, Ananos réunit en hâte les citoyens, supérieurs en nombre,
198. mais inférieurs par l'armement et l'habitude de combattre. Au reste, dans les deux partis, l'ardeur suppléait à ce qui manquait, car les citoyens étaient animés d'une fureur plus puissante que les armes, et la garnison du Temple d'une audace
199. plus efficace que le nombre. Les uns jugeaient qu'ils ne pourraient plus habiter cette ville s'ils n'en exterminaient les brigands ; les zélateurs comprenaient que, à moins d'une victoire, ils auraient à subir tous les supplices. Ainsi poussés par leurs
200. passions, ils s'entrechoquèrent. Ce fut d'abord, dans la ville et dans le voisinage du Temple, une lutte à distance, à coup de pierres et de javelots ; puis, quand une troupe lâchait pied, l'autre l'attaquait à l'épée. Il y eut grand massacre des uns et des autres,
201. et une multitude de blessés. Ces derniers étaient transportés dans leurs maisons par leurs parents, tandis qu'un zélateur blessé rentrait dans le Temple, ensanglantant le sol sacré ; on a même pu dire que seul le sang des zélateurs souilla le sanctuaire.

202. Les brigands obtenaient l'avantage dans les engagements, à chacune de leurs sorties, tandis que les citoyens, exaspérés, dont le nombre s'accroissait à chaque instant, injuriaient ceux qui reculaient, ou placés aux derniers rangs et se portant en avant
203. coupaient la retraite aux fuyards. Enfin, toute la puissance dont ils disposaient fut tournée contre les ennemis. Les zélateurs, ne pouvant plus résister à la violence de l'attaque, se retirèrent pas à pas dans le Temple, poursuivis par Ananos et ses gens qui les pressaient.
204. Repoussés de la première enceinte, la terreur les saisit ; ils fuient
205. rapidement à l'intérieur et ferment les portes. Mais Ananos ne crut

pas devoir attaquer les portiques sacrés, surtout sous la grêle de
traits que lançaient de haut les défenseurs ; il jugea aussi qu'il y
avait sacrilège, fût-il vainqueur, à y introduire une foule sans
206. l'avoir préalablement purifiée. Il fit désigner par le sort, dans toute
cette multitude, environ six mille hommes bien armés auxquels
207. il confia la garde des portiques ; d'autres devaient relever les
premiers ; à tous fut imposée la tâche d'exercer à tour de rôle
cette fonction. Mais beaucoup de Juifs d'un rang élevé, affectés à ce
service par ceux que l'on reconnaissait pour chefs, soudoyèrent
des citoyens pauvres et les envoyèrent prendre la garde à leur place.
208. **13.** Celui qui causa la perte de tous ces hommes fut Jean,
le fuyard de Gischala, dont nous avons parlé ; c'était un homme
plein de ruse, nourrissant dans son cœur un violent amour de la
209. tyrannie ; depuis longtemps, il conspirait contre l'État. A ce
moment, feignant d'être du parti du peuple, il accompagnait
Ananos dans ses délibérations quotidiennes avec les principaux
citoyens et dans ses visites nocturnes aux postes ; puis il rapportait les secrets aux zélateurs, de sorte que les ennemis connurent
par lui tout les projets du peuple, avant même que celui-ci les eût
210. bien examinés. S'ingéniant d'ailleurs à ne pas éveiller de soupçons,
il témoignait à Ananos et aux chefs du peuple un empressement
211. immodéré. Mais ce zèle tourna contre lui, car ses extravagantes
flatteries le rendirent suspect ; sa présence en tous lieux, sans
qu'on l'appelât, le fit soupçonner de révéler ce qu'on tenait caché.
212. On remarquait, en effet, que les ennemis étaient informés du détail
de toutes les résolutions, et nul, plus que Jean, ne justifiait le
213. soupçon de transmettre ces nouvelles. Il n'était cependant pas
facile de se débarrasser d'un homme dont la perversité faisait la
force ; ce n'était pas d'ailleurs un homme obscur et il ne manquait
pas de partisans dans les réunions. Aussi résolut-on de lui faire
214. attester par serment sa loyauté. Jean s'empressa de jurer qu'il serait
toujours dévoué au peuple, ne rapporterait à ses adversaires ni un
projet ni un acte, que, par son bras comme par son conseil, il
215. s'emploierait à briser les attaques des ennemis. Dès lors, Ananos
et ses compagnons, confiants dans les serments de Jean, écar-

tèrent tout soupçon ; ils l'admirent dans leurs conseils et l'envoyèrent même auprès des zélateurs pour négocier une réconciliation ; car ils se préoccupaient de ne pas souiller le Temple, du moins par leur faute, et d'éviter que nul de leurs compagnons ne périt dans cette enceinte.

216. **14.** Jean, comme s'il avait juré aux zélateurs de leur être dévoué, et non prêté serment contre eux, entra dans le Temple et, admis au sein de l'assemblée, s'exprima ainsi : « Souvent, dans votre intérêt, je me suis exposé à des périls, pour ne pas vous laisser dans l'ignorance des secrets desseins qu'Ananos et ses
217. amis avaient formés contre votre parti ; maintenant, je cours avec vous tous le plus grand danger, à moins qu'une aide divine
218. n'intervienne pour vous sauver. Car Ananos, impatient de tout délai, a persuadé au peuple d'envoyer à Vespasien des députés, pour que celui-ci accoure en diligence et s'empare de la ville. Bien plus, il a prescrit des purifications pour le lendemain ; il veut que ses gens s'introduisent dans le Temple en prétextant le service divin, ou y pénètrent de force, pour ensuite tomber sur vous.
219. Je ne vois pas jusqu'à quand vous pourrez supporter le siège actuel ou soutenir le choc d'un si grand nombre d'hommes ». Il ajouta qu'un dessein providentiel l'avait fait choisir comme député pour négocier la paix ; car Ananos ne prétexte des négo-
220. ciations que pour attaquer des ennemis sans méfiance. Ils doivent donc, s'ils ont souci de leur vie, ou bien supplier les assiégeants, ou se procurer quelque secours du dehors ; ceux qui entretiennent
221. l'espoir du pardon, en cas de défaite, oublient leurs propres violences, à moins qu'ils ne pensent qu'à la faveur de leur repentir une réconciliation doive promptement rapprocher les
222. criminels et les victimes. Mais le repentir même des hommes injustes est souvent un objet de haine, et les ressentiments de ceux qui ont subi l'injustice deviennent plus cruels quand ils
223. sont les maîtres. Les zélateurs sont surveillés par les amis et les parents des morts, et par le grand nombre des citoyens qu'exaspère la destruction des lois et des tribunaux. Si même une partie du peuple est accessible à la pitié, ce sentiment serait étouffé par la colère de la majorité.

IV

1-2. *Les zélateurs demandent secours aux Iduméens, qui marchent sur Jérusalem.* — 3-4. *Discours du grand-prêtre aux Iduméens et réponse de Simon.* — 5-6. *Les Iduméens campent sous les murs de la ville.* — 7. *Les zélateurs ouvrent les portes aux Iduméens.*

224. 1. Par ces propos habilement variés il répandait la crainte dans tous les esprits, et s'il n'osait pas désigner ouvertement l'alliance étrangère dont il parlait, il laissait entendre qu'il s'agissait des Iduméens. Pour toucher en particulier les chefs des zélateurs, il accusait Ananos de cruauté, assurant que celui-ci
225. les menaçait plus que tous les autres. Ces chefs étaient Eléazar, fils de Gion [1], et un certain Zacharie, fils d'Amphicallès [2], tous deux de famille sacerdotale, qui, dans ce parti, semblaient avoir le plus de crédit lorsqu'il s'agissait de proposer d'utiles
226. mesures ou de les exécuter. Quand ils eurent appris, outre les dangers qui menaçaient toute la faction, ceux qui les visaient personnellement, quand ils surent que le parti d'Ananos, se réservant de garder le pouvoir, appelait les Romains (c'était là un nouveau mensonge de Jean), ils restèrent longtemps indécis, se demandant ce qu'ils devaient faire dans la situation si pres-

1. La plupart des mss. portent *Simon* au lieu de *Gion* ; sur cet Eléazar, voir plus haut, II, 564.

2. Peut-être le Zacharia ben Akboulos nommé dans le Talmud ; voir Derenbourg, *Hist. de la Palestine*, p. 266 sq.

227. sante où ils étaient réduits ; le peuple était prêt à les attaquer avant peu, et la soudaineté de ce dessein interdisait l'espoir des secours qu'ils pourraient demander au dehors ; ils subiraient tous les malheurs bien avant que la nouvelle en fût parvenue à
228. aucun de leurs alliés. Cependant ils décidèrent d'appeler les Iduméens, à qui ils adressèrent une courte lettre, annonçant qu'Ananos avait trompé le peuple et livrait la métropole aux Romains, qu'eux-mêmes avaient fait sécession dans l'intérêt de
229. la liberté, qu'ils étaient assiégés dans le Temple. Leur salut dépend de courts instants, et si les Iduméens ne leur portent secours en toute hâte, ils seront bientôt eux-mêmes aux mains d'Ananos et de leurs ennemis, et la ville sera au pouvoir des Romains. Ils confièrent aussi aux messagers un grand nombre de renseignements que ceux-ci devaient transmettre oralement aux
230. chefs des Iduméens. Pour cette mission, il choisirent deux des hommes les plus actifs, habiles à exposer une affaire et à persuader, et, qualité plus utile encore, d'une agilité remarquable à la
231. course. Ils ne doutaient pas que les Iduméens seraient aussitôt persuadés ; c'est une nation turbulente et indisciplinée, portée aux séditions, éprise de changements ; à la moindre flatterie de ceux qui l'implorent, elle prend les armes et s'élance au combat
232. comme à une fête. La célérité était essentielle à cette mission ; ceux qui en étaient chargés ne manquaient pas de zèle. Tous deux (ils se nommaient l'un et l'autre Ananias) furent bientôt en présence des chefs Iduméens.

233. 2. Ceux-ci, frappés de stupeur en lisant la lettre et en entendant les paroles des messagers, coururent, comme des furieux, à travers le peuple et firent proclamer l'expédition guerrière par un
234. héraut. La multitude, par sa rapidité à s'émouvoir, devança l'appel, et tous ramassèrent leurs armes, comme pour défendre la
235. liberté de la capitale. Réunis au nombre de vingt mille, ils marchent sur Jérusalem, sous la conduite de quatre chefs : Jean, Jacob, fils de Sosas, Simon fils de Thacéas et Phinéas, fils de Clousoth [1].

1. Ce dernier n'est pas mentionné ailleurs ; Jean est tué (plus bas, V, 290) ; Jacob est nommé souvent dans la suite.

236. **3**. Ananos, pas plus que les sentinelles, ne s'aperçut de la sortie des messagers ; mais il n'en fut pas de même lors de l'approche des Iduméens. Dès qu'il en fut avisé, Ananos fit fermer les portes
237. devant eux et garnit les murailles de défenseurs. Toutefois, il ne voulut pas d'abord leur opposer la violence, préférant essayer de les persuader par des discours avant de recourir aux armes.
238. Alors se dressa sur la tour, située en face des Iduméens, Jésus, le plus âgé des grands-prêtres après Ananos, et il s'exprima ainsi : « Au milieu des désordres nombreux et divers auxquels la ville est en proie, la Fortune n'a rien fait de plus étonnant à mes yeux
239. que de fournir une aide inopinée aux méchants. Vous arrivez donc au secours des hommes les plus scélérats pour lutter contre nous, avec un zèle que l'on attendrait à peine alors même que la
240. métropole invoquerait votre aide contre des Barbares. Si je voyais votre troupe composée d'hommes semblables à ceux qui vous ont appelés, je ne trouverais rien de déraisonnable dans votre ardeur, car il n'est pas de lien plus solide que la ressemblance des mœurs pour nouer des sympathies ; mais, en réalité, si l'on passait en revue un à un les hommes de ce parti, on les trouverait
241. tous dignes de mille morts. Écume et souillure du pays tout entier, ces misérables, après avoir dissipé dans la débauche leurs propres patrimoines, après avoir exercé leurs rapines dans les bourgades et les villes du voisinage, ont, à l'insu de tous, envahi la Ville
242. sainte ; dans l'excès de leur impiété, ces brigands outragent même l'inviolable parvis ; on peut les voir s'enivrer sans scrupule dans l'enceinte sacrée, et consumer, pour la satisfaction de leurs insatiables appétits, le fruit qu'ils tirent des dépouilles de leurs vic-
243. times. Mais vous, à la fois nombreux et brillants de l'éclat de vos armes, vous êtes tels qu'on le souhaiterait si la capitale vous appelait, par une décision commune, pour la secourir contre l'assaut d'étrangers. N'est-ce pas là vraiment un méchant caprice de la Fortune, qu'une nation entière armée pour porter aide à une association de misérables ?

244. « Je me demande depuis longtemps quel motif vous a si promptement soulevés, car ce n'est pas sans une cause grave que vous

avez pu vous armer de pied en cap en faveur de brigands et contre
245. un peuple de votre race. Mais je viens d'entendre parler de Romains
et de trahison ; c'est ce que murmuraient à l'instant quelques-uns
d'entre vous, disant qu'ils venaient pour la libération de la capitale. Eh bien ! ce qui m'étonne le plus chez ces scélérats plus
encore que leurs autres actes, c'est l'invention d'un pareil men-
246. songe ! Car des hommes, naturellement amis de la liberté et disposés précisément, pour ce motif, à lutter contre un ennemi du
dehors, ne pouvaient être exaspérés contre nous que par ce bruit,
faussement répandu, qu'une liberté aimée de tous était trahie.
247. Mais vous devez vous-mêmes considérer qui sont les calomniateurs
et ceux qu'ils calomnient, et démêler la vérité non dans des récits
pleins de mensonges, mais dans la connaissance des affaires pu-
248. bliques. Pourquoi, en effet, négocierions-nous maintenant avec les
Romains, quand nous pouvions ou bien ne pas nous soulever,
ou bien, après nous être soulevés, revenir à leur alliance, au moment
249. où les contrées voisines n'étaient pas encore dévastées ? Maintenant, au contraire, même si nous le voulions, une réconciliation
serait difficile, en un temps où la soumission de la Galilée a exalté
l'orgueil des Romains, où nous nous couvririons d'une honte plus
insupportable que la mort en les flattant, quand ils sont déjà à
250. nos portes. Pour moi, je préférerais la paix à la mort, mais une
fois en guerre et aux prises avec l'ennemi, je préfère une noble
mort à la vie d'un captif.
251. « Que dit-on ? Est-ce nous, les chefs du peuple, qui avons
envoyé secrètement des messagers aux Romains, ou bien y a-t-il eu
252. à cet effet un décret public du peuple ? Si l'on nous accuse, que
l'on cite les amis que nous avons députés, ceux de nos agents
qui ont négocié notre trahison ! A-t-on surpris le départ de quel-
253. qu'un ? capturé un messager à son retour ? Est-on en possession
de lettres ? Comment aurions-nous caché notre jeu à ce grand
nombre de citoyens, auxquels nous nous mêlons à toute heure ?
Comment un petit nombre d'hommes, étroitement surveillés, à
qui il est impossible même de sortir du Temple pour pénétrer
dans la ville, connaîtraient-ils une entreprise secrète, accomplie

254. sur les lieux-mêmes ? Ne l'ont-ils connue que maintenant, alors qu'ils doivent être punis de leurs méfaits, alors que personne de nous n'a été suspect de trahison quand ils se sentaient en sécurité ?
255. Si, d'autre part, ils portent cette accusation contre le peuple tout entier, certes la délibération a été publique, nul n'était absent de l'assemblée, et, dans ce cas, la nouvelle certaine vous serait parvenue plus vite que par la bouche d'un dénonciateur.
256. Quoi donc ? N'aurait-il pas fallu envoyer des députés, après avoir voté l'alliance avec les Romains ? Qui a été désigné pour cela ?
257. Qu'on le dise ! Ce ne sont là que des prétextes d'hommes destinés à une mort déshonorante et cherchant à éviter les châtiments qui les menacent. Si c'était un arrêt du destin que la ville dût être trahie, seuls nos calomniateurs oseraient accomplir ce crime de trahison, car c'est le seul qui manque encore à leurs forfaits.
258. « Vous devez donc, puisque vous vous présentez ici en armes, prendre le parti le plus juste : défendre la capitale et aider à détruire les tyrans qui ont aboli les tribunaux, foulé aux pieds
259. les lois et rendu leurs sentences à la pointe de leurs glaives. Ils ont enlevé du milieu de la place publique des hommes considérables, qu'on ne pouvait mettre en accusation ; ils les ont chargés outrageusement de chaines et, sans leur permettre ni paroles
260. ni prières, les ont massacrés. Vous pourrez, en entrant dans nos murs par un autre droit que celui de la force, voir les preuves de mes allégations : maisons que leurs pillages ont rendues désertes,
261. femmes et enfants des morts vêtus de deuil. Vous pourrez entendre dans la ville entière des gémissements et des lamentations, car il n'y a personne qui n'ait eu à pâtir de ces scélérats. Dans l'excès de leur fureur, ils ne se sont pas contentés de transporter leurs brigandages de la campagne et des villes du dehors jusqu'à cette cité, image et tête même de toute notre nation, mais, après la
262. ville, ils s'en sont pris au Temple même. Ce Temple est devenu pour eux une forteresse, un asile, l'arsenal où ils fourbissent leurs armes contre nous, et ce lieu révéré du monde entier, même par les étrangers les plus éloignés de nous qui ont entendu publier sa

gloire [1], est foulé aux pieds de ces bêtes féroces nées en ce pays
263. même. Et maintenant, dans leur désespoir, ils veulent mettre aux prises peuples contre peuples, villes contre villes, armer la nation
264. elle-même contre son propre sein. Aussi, le parti le plus beau, le plus convenable, est-il pour vous, comme je l'ai déjà dit, de nous aider à détruire ces criminels, en les punissant aussi de vous avoir trompés, puisqu'ils ont osé appeler comme alliés ceux qu'ils auraient dû craindre comme des vengeurs.
265. « Si pourtant vous faites cas de l'appel de pareilles gens, vous pouvez encore déposer les armes, entrer dans la ville avec l'attitude de parents et, prenant un nom intermédiaire entre ceux
266. d'allié et d'ennemi, devenir des arbitres. Considérez combien ils gagneront à être jugés par vous pour des crimes si manifestes et si grands, eux qui n'ont pas même accordé le droit de défense à
267. d'irréprochables citoyens! Qu'ils récoltent donc cet avantage de votre venue! Si, enfin, vous ne devez ni vous associer à notre colère, ni vous ériger en juges, il vous reste un troisième parti, qui est de nous laisser là les uns et les autres, sans insulter à
268. nos malheurs, sans vous unir aux ennemis qui trament la perte de la capitale. Car si vous soupçonnez fortement quelques citoyens d'intelligence avec les Romains, vous pouvez surveiller les abords de la ville, et dans le cas où vous découvririez quelque fait à l'appui des accusations, accourir alors, entourer de troupes la capitale et punir les coupables ; car les ennemis ne sauraient vous
269. surprendre, puisque vous campez tout près de cette ville. Que si cependant aucun de ces partis ne vous paraît prudent ou modéré, ne vous étonnez pas de vous voir fermer les portes, tant que vous serez en armes. »
270. **4.** Telles furent les paroles de Jésus. Mais la masse des Iduméens n'y prêta pas l'oreille, furieux qu'ils étaient de ne pas trouver l'entrée libre. Leurs chefs s'indignaient à la pensée de déposer les armes, assimilant à la condition de captifs l'obligation
271. d'agir ainsi sur l'ordre de quelques-uns. Un de leurs chefs était

1. Voir plus haut, IV, 181, note.

Simon, fils de Caatha. Après avoir, non sans peine, calmé le tumulte de ses compagnons, il se plaça dans un endroit d'où il pouvait être entendu des grands-prêtres et prit la parole :

272. « Je ne suis plus surpris de voir les défenseurs de la liberté enfermés dans le Temple, quand certains Juifs interdisent l'accès
273. des portes de cette ville, patrimoine de tous, et se préparent à recevoir bientôt les Romains, pour lesquels même ils orneraient les portes de guirlandes. Mais les Iduméens, c'est du haut des tours qu'on s'entretient avec eux ; on leur ordonne de jeter les
274. armes qu'ils ont prises pour la cause de la liberté. Ces Juifs ne confient pas à des hommes, qui sont de leur race, la défense de la capitale, mais leur proposent d'être les arbitres de leurs différends ; ceux qui accusent certains citoyens d'avoir procédé sans jugement à des exécutions prononcent ainsi une sentence d'infamie contre
275. la nation entière. Vous excluez maintenant vos parents d'une
276. ville qui est ouverte pour le culte à tous les étrangers. Car c'est bien, d'après vous, à des massacres et à une guerre fratricide que nous courons, nous qui n'avons fait diligence que pour sauvegar-
277. der votre liberté. Voilà sans doute les injustices que vous avez subies des Juifs que vous tenez enfermés, et ce sont, je pense, des soupçons aussi vraisemblables qui vous ont animés contre eux !
278. Enfin, tenant sous bonne garde ceux des habitants de la ville qui veillent aux intérêts de l'État, après avoir fermé la ville à des peuples qui vous sont étroitement apparentés, après leur avoir donné des ordres insolents, vous prétendez être tyrannisés, et vous attribuez le nom de despotes à ceux qu'accable votre propre
279. despotisme ! Qui donc pourra supporter ce plaisant abus des mots, s'il considère la contradiction que présentent les faits ? Serait-ce que les Iduméens vous repoussent de la capitale, eux à qui vous interdisez vous-mêmes la participation au culte ances-
280. tral ? On blâmera justement ceux que vous assiégez dans le Temple, et qui ont osé punir ces traîtres — appelés par vous, leurs complices, hommes distingués et irréprochables — de n'avoir pas commencé par vous-mêmes, de n'avoir pas détruit tout
281. d'abord les fauteurs principaux de la trahison. Mais s'ils se

sont montrés, par leur mollesse, inférieurs aux circonstances, nous saurons, nous, Iduméens, préserver la maison de Dieu et combattre pour notre commune patrie, en traitant comme des ennemis les envahisseurs du dehors et les traîtres du dedans.
282. Nous resterons ici en armes devant les murailles, jusqu'à ce que les Romains soient fatigués de vous entendre, ou que vous-mêmes vous soyez convertis à la cause de la liberté. »

V

1-2. *Massacre des soldats d'Ananos ; Ananos est tué.* — 3. *Massacre des nobles.* — 4. *Meurtre de Zacharias.* — 5. *Les Iduméens regrettent d'être venus à Jérusalem.*

283. **1.** La multitude des Iduméens accueillit ce discours par des cris favorables, et Jésus se retira découragé ; il voyait que les Iduméens étaient sourds aux conseils de la raison et que, dans la
284. ville, deux partis se faisaient la guerre. Les Iduméens eux-mêmes n'étaient pas sans inquiétude ; irrités de l'outrage qu'on leur avait infligé en les repoussant de la ville, et croyant les forces des zélateurs considérables, ils éprouvaient de l'embarras à ne pas les voir accourir à leur aide et beaucoup regrettaient déjà d'être ve-
285. nus. Mais la honte de retourner sur leurs pas sans avoir rien fait l'emporta sur leurs regrets, en sorte qu'ils restèrent sur place,
286. misérablement campés devant les murs ; car un orage affreux éclata pendant la nuit, accompagné de violents coups de vent, de très fortes averses, d'éclairs fréquents, de coups de tonnerre
287. effroyables et de prodigieux grondements du sol ébranlé. C'était manifestement pour la perte des hommes que l'harmonie des éléments était ainsi troublée ; on pouvait conjecturer que ce tumulte présageait de terribles événements.

288. **2.** Les Iduméens et les Juifs de la ville pensaient de même à ce sujet. Les uns estimaient que Dieu était irrité de leur expédition et qu'ils n'échapperaient pas à ses coups, pour avoir porté les armes contre la capitale ; les autres, Ananos et ses compagnons, se croyaient vainqueurs sans combat et que Dieu combattait

289. pour eux. Ils étaient donc de mauvais juges de l'avenir, en pré-
sageant à leurs ennemis des malheurs qui allaient fondre sur leur
290. propre parti. Car les Iduméens, se serrant les uns contre les
autres, se préservèrent du froid et, en réunissant leurs longs
boucliers au-dessus de leurs têtes, subirent moins fortement les
291. atteintes de la pluie. Quant aux zélateurs, moins inquiets du
péril qu'ils couraient que du sort de leurs alliés, ils s'assem-
blèrent pour rechercher s'ils trouveraient quelque moyen de les
292. secourir. Les plus ardents étaient d'avis que l'on forçât en armes
le passage à travers les postes de surveillance, pour se précipiter
ensuite au milieu de la ville et ouvrir, devant tous, les portes aux
293. alliés ; car les gardes, déconcertés par une attaque imprévue,
céderaient le terrain, d'autant plus que la plupart étaient sans
armes, sans expérience de la guerre, et que la multitude des gens
de la ville, enfermés dans leurs maisons pour échapper à l'orage,
294. seraient difficiles à rassembler. Si ce parti comportait quelque
péril, c'était un devoir pour eux de tout supporter plutôt que de
voir avec indifférence une si grande multitude honteusement
295. détruite pour leur cause. Les plus prudents désapprouvaient cette
tentative, parce que non seulement les troupes de garde qui les
entouraient étaient en force, mais que l'arrivée des Iduméens avait
296. rendu plus vigilante la garde des remparts. Ils croyaient aussi
qu'Ananos était partout présent, inspectant les postes à toute
297. heure. Telle, en effet, avait été sa conduite les nuits précédentes,
mais cette fois il s'était abstenu, non certes par nonchalance,
mais par suite de l'ordre du Destin, le condamnant à mourir avec
298. tous ses gardes. La même fatalité voulut qu'au moment où la
nuit s'avançait, où l'orage était dans toute sa force, les gardes du
portique s'endormirent ; les Zélateurs eurent alors l'idée de saisir
299. les scies des sacrifices et de couper les barreaux des portes. Ce
qui leur facilita cette tâche et empêcha leurs ennemis d'entendre
le bruit, fut le fracas du vent et la succession ininterrompue des
coups de tonnerre.

300. **3**. Sortis donc du Temple sans éveiller l'attention, ils courent
à la muraille et se servent des mêmes scies pour ouvrir la porte

301. du côté des Iduméens. Ceux-ci, d'abord, croyant à une attaque d'Ananos et des siens, furent saisis de crainte ; chacun mit la main à son épée pour se défendre ; mais bientôt, reconnaissant
302. ceux qui venaient à eux, ils entrèrent dans la ville. S'ils s'étaient alors répandus partout, rien n'aurait pu empêcher le massacre de tout le peuple, tant était violente leur colère ; mais ils commencèrent par libérer les zélotes du blocus, exhortés à cela par ceux qui les avaient introduits. « N'abandonnez pas aux dangers,
303. disaient-ils, ceux dont l'intérêt vous a conduits ici ; ne vous exposez pas à un péril plus grand encore. Les gardes une fois pris, il sera facile de marcher contre la ville ; mais si vous lui
304. donnez l'alarme, vous ne pourrez plus résister aux citoyens, qui, avisés de votre présence, vont se rassembler en nombre et, bloquant les rues, s'opposer à votre marche vers les hauts quartiers. »
305. **4.** Les Iduméens approuvèrent ces conseils et montèrent jusqu'au Temple à travers la ville. Les zélateurs, anxieux, épiaient leur arrivée ; quand leurs alliés entrèrent, ils s'avancèrent avec
306. confiance au devant d'eux, hors de l'enceinte intérieure. Puis, se mêlant aux Iduméens, ils se jetèrent sur les postes et massacrèrent quelques sentinelles endormies. Aux cris de ceux qui s'éveillaient, toute la troupe se dressa ; les soldats, frappés de stupeur, saisirent
307. leurs armes et entreprirent de se défendre. Tant qu'ils crurent à une attaque des seuls zélateurs, ils se montrèrent résolus, comptant que leur nombre leur donnerait la victoire ; mais quand ils virent d'autres ennemis affluer du dehors, ils comprirent que
308. c'était une attaque des Iduméens. La plupart d'entre eux, abandonnant leurs armes avec leur courage, se répandirent en lamentations. Quelques jeunes gens, il est vrai, se pressant les uns contre les autres, reçurent vaillamment le choc des Iduméens et protégèrent
309. quelque temps la multitude devenue inerte. Ceux qui étaient dans la ville apprirent le malheur par les cris de la foule, mais nul n'osa secourir les combattants, quand on apprit que c'étaient les Iduméens qui étaient entrés de force ; on répondait par de vaines clameurs, par des gémissements ; nombreuses s'élevaient les lamentations des femmes, qui avaient quelqu'un des leurs en dan-

310. ger parmi les gardes. De leur côté, les zélateurs unissaient leurs clameurs à celles des Iduméens, et le fracas de la tempête redoublait encore l'horreur de ces cris. Les Iduméens n'épargnaient personne, étant de leur nature très cruels et portés à tuer; maltraités par l'orage, ils tournaient leur fureur contre ceux qui les
311. avaient exclus de la ville. Ils agissaient de même envers ceux qui les suppliaient et ceux qui se défendaient, perçant de leurs épées beaucoup d'hommes qui leur rappelaient la parenté des deux peuples et les suppliaient de respecter ce Temple, leur commun
312. sanctuaire. Nul endroit où chercher refuge, nul espoir de salut ; étroitement pressés les uns contre les autres, les Juifs étaient taillés en pièces ; beaucoup, renonçant à toute résistance, ne voyant aucun lieu de retraite, au moment où les meurtriers se jetaient sur eux, se précipitaient de ces hauteurs dans la ville ;
313. cette mort volontaire était, à mon avis, plus affreuse que celle à laquelle ils échappaient. Toute la partie extérieure du Temple fut inondée de sang, et le jour y fit voir huit mille cinq cents cadavres.

314. **5**. Cette tuerie ne rassasia pas la fureur des Iduméens, qui, se tournant contre la ville, pillèrent toutes les maisons et mirent à
315. mort ceux qu'ils rencontraient. Mais toute cette multitude leur paraissait peu digne de les occuper; ils allèrent à la recherche des grands-prêtres, et comme la plupart se portaient contre eux,
316. ils furent bientôt pris et massacrés. Se dressant au-dessus des cadavres d'Ananos et de Jésus, ils raillaient l'un de son dévouement au peuple, l'autre du discours qu'il avait prononcé du
317. haut de la muraille. Ils poussèrent l'impiété jusqu'à abandonner ces corps sans sépulture, alors que les Juifs s'acquittent de ce devoir avec un tel soin qu'ils enlèvent avant le coucher du soleil et
318. ensevelissent même les corps des suppliciés, attachés au gibet [1]. Je

1. *Deutéronome*, XXI, 22 : « Quand un homme, convaincu d'un crime qui mérite la mort, aura été exécuté, tu ne laisseras pas séjourner son cadavre sur le gibet, mais tu auras soin de l'enterrer le même jour, car un pendu est chose abominable pour Dieu. » Thackeray traduit à tort par *sentenced to crucifixion*, le supplice de la croix étant inconnu du droit pénal juif.

ne crois pas me tromper en disant que la mort d'Ananos fut le com
mencement de la prise de Jérusalem, que les murs furent ren-
versés et l'État juif ruiné dès le jour où l'on vit, au milieu de la ville,
le grand-prêtre égorgé, lui qui avait travaillé si activement au
319. salut commun. C'était un homme vénérable et juste, qui, malgré sa
noble naissance, sa dignité et ses honneurs, aimait traiter les plus
320. humbles comme ses égaux. Passionnément épris de la liberté, il
était un partisan ardent de la démocratie et plaçait toujours le bien
public au-dessus de ses propres intérêts. Il estimait la paix à très
haut prix ; il savait les Romains invincibles, mais la nécessité
l'obligeant à pourvoir aussi aux préparatifs de guerre, il fit en sorte
que les Juifs, à défaut d'une réconciliation avec Rome, eussent
321. des moyens efficaces de soutenir la lutte. Pour tout dire en un
mot, si Ananos avait vécu, il eût mis un terme à la guerre, car il
était habile à parler et à persuader le peuple ; il commençait
même à ramener à lui les opposants. Si la guerre avait pourtant
continué, les Juifs auraient, sous un pareil chef, arrêté longtemps
322. les progrès des Romains. Quant à Jésus, il était attaché à Ananos,
inférieur à ce dernier, si on les compare, mais surpassant tous les
323. autres. Dieu qui avait, comme je le crois, décrété la destruction
de cette ville souillée, qui voulait purifier par le feu le sanctuaire,
supprima ceux qui leur étaient attachés et leur vouaient toute
324. leur affection. Ainsi les hommes qui, peu de temps auparavant,
avaient porté le vêtement sacré, qui présidaient au culte du
Dieu cosmique, révéré des étrangers venus dans cette ville de
toutes les parties de l'univers, étaient exposés nus aux regards,
325. servant de proie aux chiens et aux bêtes sauvages. Je crois que
la Vertu même gémit sur ces hommes, et qu'elle pleura d'être
ainsi vaincue par le Crime. Telle fut la fin d'Ananos et de Jésus.
326. Après eux, les zélateurs et la foule des Iduméens poursuivirent
le peuple, qu'ils égorgèrent comme un troupeau de bêtes impures.
327. Ils tuaient les gens du commun sur la place même où ils les sur-
prenaient : quant aux jeunes nobles, ils les chargeaient de chaînes
et les enfermaient dans une prison, espérant attirer dans leur
parti un certain nombre d'entre eux, s'ils différaient de les exé-

328. cuter. Mais nul ne se laissa gagner ; tous, plutôt que de se ranger parmi les méchants contre leur patrie, préférèrent la mort, mal-
329. gré les cruels traitements que leur valait leur refus. Ils étaient flagellés, torturés ; c'est seulement quand leur corps ne pouvait plus supporter les sévices qu'on les jugeait, non sans peine, dignes
330. du glaive. Ceux que l'on prenait pendant le jour étaient exécutés la nuit ; on emportait les cadavres, on les jetait au dehors, pour faire
331. de la place à d'autres prisonniers. Si grand était l'effroi du peuple que nul n'osait ni pleurer ouvertement un parent mort, ni l'ensevelir. C'est en secret et derrière des portes verrouillées qu'on pleurait, et alors même avec prudence, car on craignait d'être entendu
332. des ennemis ; celui qui donnait des marques de deuil subissait le sort de celui qui en était l'objet. La nuit venue seulement, on prenait des deux mains un peu de poussière que l'on jetait sur les corps ; les plus hardis agissaient de même pendant le jour.
333. C'est ainsi que périrent douze mille jeunes nobles.
334. **6**. Cependant les massacreurs, dégoûtés de ces meurtres multipliés, imaginèrent des parodies de tribunaux et de jugements.
335. Ils avaient décidé de mettre à mort un des citoyens les plus illustres, Zacharie, fils de Baris[1] ; ils lui en voulaient surtout de sa haine contre les méchants et de son amour de la liberté ; de plus, il était riche, ce qui leur donnait l'espérance non seulement de mettre ses biens au pillage, mais de se débarrasser d'un homme
336. capable de les perdre eux-mêmes. Ils convoquent donc, par ordre, au Temple, soixante-dix citoyens notables, les décorent, comme au théâtre, d'un appareil judiciaire sans autorité, accusent Zacharie de livrer l'État aux Romains et d'envoyer des messages de trahi-
337. son à Vespasien. Il n'y avait ni preuve ni témoignage pour soutenir ces accusations, mais ils déclaraient en être bien informés
338. eux-mêmes et prétendaient que cela suffisait à la vérité. Zacharie, comprenant qu'il ne lui restait aucun espoir de salut, qu'on l'avait insidieusement mené à une prison et non devant un tribunal, renonça à la vie, mais non à la parole. Debout dans l'as-

1. *Barouch* en hébreu.

semblée, il railla l'invraisemblance des accusations et réfuta en
339. peu de mots les griefs dont on le chargeait. Ensuite, tournant son discours contre ses accusateurs, il énuméra successivement toutes leurs injustices et déplora longuement le désordre des affaires
340. publiques. Les zélateurs protestèrent avec bruit, et c'est à grand'-peine qu'ils retinrent leurs épées, bien qu'ils fussent résolus à conserver jusqu'à la fin les apparences de cette parodie de tribunal, désireux d'ailleurs d'éprouver les juges et de voir s'ils mettraient
341. la justice au-dessus des périls qui les menaçaient. Mais les soixante-dix citoyens donnèrent tous leurs suffrages à l'accusé, aimant mieux mourir avec lui que de porter la responsabilité de sa
342. mort. Alors les zélateurs hurlèrent contre l'acquittement ; tous s'irritaient contre des juges qui n'avaient pas compris le carac-
343. tère fictif de l'autorité qu'on leur donnait. Deux des plus audacieux attaquent et égorgent Zacharie au milieu du Temple ; quand il tomba, les meurtriers lui dirent, en manière de raillerie : « Voici maintenant notre sentence ; c'est une mise en liberté plus sûre que l'autre » ; et ils le jetèrent aussitôt du haut du
344. Temple dans le ravin situé plus bas [1]. Quant aux juges, ils les chassèrent de l'enceinte à coups de plat d'épée dans le dos ; ils ne s'abstinrent de les tuer que pour leur faire porter à tous, en se dispersant dans la ville, le témoignage de la servitude où tous étaient réduits.

345. 7. Cependant les Iduméens commençaient à regretter d'être
346. venus et blâmaient la conduite de leurs alliés. Alors un des zélateurs alla les trouver en secret, les rassembla pour leur détailler les crimes commis par eux, avec ceux qui les avaient appelés, et passer
347. en revue la situation de la capitale. Ils avaient pris les armes, dit-il, dans la pensée que les grands-prêtres livraient la ville aux Romains, mais ils n'avaient trouvé aucune preuve de trahison ; ils protégeaient ceux qui en machinaient les apparences et qui
348. osent accomplir des actes de guerre et de tyrannie. Il leur eût

1. On a cru, probablement à tort, voir une allusion à ce meurtre dans *Matth.* XXIII, 35. Cf. Loisy, *Evangiles synoptiques*, II, p. 386.

convenu, dès l'abord, d'y mettre un terme ; mais puisqu'ils sont
allés jusqu'à s'associer au massacre de leurs frères, ils doivent du
moins mettre des bornes à ces crimes, et ne pas continuer à secon-
349. der ceux qui abolissent les institutions des ancêtres. S'il y en a
parmi eux qui s'irritent encore d'avoir trouvé les portes closes
et de s'être vu dénier l'autorisation d'entrer en armes dans la
ville, ceux qui furent responsables de ces refus ont été punis :
Ananos est mort, et presque tout le peuple a été détruit en une
350. nuit. Ils savent, d'ailleurs, qu'un grand nombre de leurs conci-
toyens regrettent ces actes, alors que parmi ceux qui les ont
appelés et qui ne respectent pas même leurs libérateurs, il n'y a
351. que brutalité sans mesure ; sous les yeux mêmes de leurs alliés,
ces hommes commettent les forfaits les plus honteux, et ces ini-
quités peuvent être attribuées aux Iduméens tant qu'aucun d'eux
352. ne s'y oppose ou ne s'en dissocie. Donc, puisque c'est la calomnie
qui a fourni ces bruits de trahison, et qu'on ne s'attend pas à
l'arrivée des Romains, puisqu'enfin un pouvoir difficile à ren-
verser s'est emparé de la ville, les Iduméens doivent rentrer dans
leurs foyers et, rompant toute alliance avec les scélérats, se dégager
de la responsabilité des crimes auxquels la fourberie d'autrui les
a fait participer.

VI

1. *Nouveaux crimes des zélateurs, après le départ des Iduméens.* — 2. *Vespasien songe à attaquer Jérusalem.* — 3. *Beaucoup de Juifs se rendent aux Romains.* — 4. *Accomplissement des prophéties.*

353. 1. Persuadés par ce langage, les Iduméens commencèrent par mettre en liberté environ deux mille citoyens qui se trouvaient dans les prisons ; ceux-ci s'enfuirent aussitôt de la ville et allèrent rejoindre Simon, dont nous parlerons prochainement. Ensuite les
354. Iduméens quittèrent Jérusalem pour retourner chez eux. Leur départ surprit les deux factions ; le peuple, ignorant leurs regrets, retrouva quelque courage, car c'étaient, à ses yeux, des ennemis
355. dont il était délivré. Les zélateurs, de leur côté, n'en furent que plus insolents, car pour eux ce n'étaient pas des alliés qui les abandonnaient, mais des gens qui se mêlaient de les conseiller
356. et de les détourner de la violence. Désormais, on fut criminel sans hésitation ni réflexion ; les entreprises étaient décidées avec la plus grande promptitude et les décisions exécutées en moins de
357. temps qu'il ne leur en fallait pour y penser. Ils poursuivaient surtout, dans leurs meurtres, le courage et la noblesse, détruisant celle-ci par jalousie, celui-là par crainte ; leur seul moyen de salut, croyaient-ils, était de ne laisser aucun citoyen notable en
358. vie. Ainsi Gorion [1] fut massacré avec beaucoup d'autres ; distingué

1. Voir plus haut, IV, 159 ; il n'est pas sûr que ce Gorion soit identique à Gorion ben Joseph.

par la considération dont il jouissait et par sa naissance, il n'en avait pas moins des sentiments démocratiques et, autant qu'aucun Juif, était rempli d'amour pour la liberté. Ce qui le perdit, outre
359. ses autres avantages, fut la franchise de sa parole. Niger de la Pérée [1] n'échappa pas non plus à leurs mains ; c'était un homme qui avait montré la plus grande valeur dans la guerre contre les Romains. Poussant de grands cris et montrant ses cicatrices,
360. il fut traîné à travers la ville. Quand on l'eut conduit hors des portes, il désespéra de son salut et supplia ses meurtriers de lui donner une sépulture ; mais ceux-ci, après l'avoir menacé de ne pas lui accorder ce coin de terre, objet de son plus vif désir, le
361. mirent à mort. Tandis qu'on l'égorgeait, les imprécations de Niger appelaient sur eux la vengeance des Romains, la famine et la peste jointes à la guerre, et, outre tous ces maux, la discorde
362. civile. Dieu ratifia toutes ces malédictions contre les scélérats, y compris celle qui les condamnait à éprouver bientôt, dans une
363. lutte fratricide, la juste fureur de leurs concitoyens. Le massacre de Niger calma, il est vrai, les craintes des zélateurs concernant la conservation du pouvoir ; mais il n'y avait pas de section du peuple pour la destruction de laquelle ils ne cherchassent un
364. prétexte. Ceux qui les avaient anciennement offensés étaient déjà parmi leurs victimes ; il restait à inventer, à l'occasion, des accusations contre ceux qui, en temps de paix, ne leur avaient pas donné sujet de plainte. Un tel était soupçonné d'insolence parce qu'il n'allait jamais les visiter ; un autre, de mépris, parce qu'il s'approchait d'eux librement ; un troisième, de complot, à cause
365. de son empressement. Il n'y avait qu'un châtiment, la mort, pour les accusations les plus graves comme pour les plus frivoles. Nul n'échappait, sinon par hasard, s'il n'était de très humble condition.

366. **2.** Cependant, tous les généraux romains, considérant ces dissensions des ennemis comme une bonne fortune, préparaient

1. Il est plusieurs fois question de lui dans le *Bellum* (II, 520 et 566 ; III, 11-28).

avec ardeur l'attaque de la ville et exhortaient Vespasien à agir,
comme le maître de la situation. Ils disaient que le Providence
divine les favorisait, puisque leurs adversaires tournaient leurs
367. armes contre eux-mêmes ; mais cet état de choses avantageux
pouvait être bref, car bientôt les Juifs se réconcilieraient soit par
368. lassitude, soit par repentir de leurs discordes. A quoi Vespasien
répondit qu'ils se trompaient singulièrement sur la conduite à
tenir ; ils désiraient étaler, comme sur un théâtre, leur puissance
et leurs armes, sans tenir compte de leur intérêt ni de leur sécu-
369. rité. En effet, s'il marche aussitôt contre la ville, il opérera la ré-
conciliation des ennemis et retournera contre lui-même leurs
forces intactes. Mais s'il attend, il les trouvera amoindris, épuisés
370. par les dissensions. Dieu est meilleur général que lui-même, quand
il livre les Juifs aux Romains sans que ceux-ci fassent d'efforts,
371. et accorde à son expédition une victoire sans péril. Ils doivent
donc demeurer à l'écart des dangers, spectateurs lointains des
luttes où leurs adversaires se déchirent de leurs propres mains
et s'abandonnent au plus grand des maux, la guerre civile,
plutôt que de combattre des hommes qui cherchent la mort et se
372. disputent avec rage. Si quelqu'un juge un peu flétris des lauriers
d'une victoire remportée sans combat, qu'il sache qu'un succès
paisiblement assuré a plus d'avantages que s'il est obtenu par
373. le hasard des armes ; en effet, il ne faut pas regarder comme
moins glorieux que des vainqueurs à la guerre ceux qui, par sang-
froid et sagacité, obtiennent des résultats identiques. En même
temps que diminuera le nombre des ennemis, son armée, reposée
374. de ses continuelles fatigues, sera devenue plus forte. Surtout, ce
n'est pas le moment de chercher l'illustre renommée d'une vic-
375. toire ; car ce n'est pas de préparer des armes, d'élever des murs,
ni de convoquer des alliés que s'occupent les Juifs. S'il en était
ainsi, notre retard tournerait à notre détriment. Mais, étreints par
la guerre civile et les dissensions, ils souffrent chaque jour des
maux plus cruels que s'ils tombaient vaincus entre nos mains.
376. Si donc on tient compte de la sécurité, il faut laisser ces hommes se
détruire les uns les autres ; si l'on considère la gloire du succès, il

ne faut pas s'attaquer à une cité qui est en proie à un mal intérieur ; car on dirait avec raison que la victoire n'est pas de leur fait, mais celui de la sédition.

377. **3**. Les officiers approuvèrent ces paroles, et l'on vit bientôt l'habileté stratégique de cette décision ; car, tous les jours, de nombreux Juifs faisaient défection, fuyant le parti des zélateurs.
378. S'échapper était difficile, car ils avaient entouré de postes toutes les issues, et exécutaient les citoyens qui, pour une raison ou une autre, s'y trouvaient pris, comme suspects de passer du côté
379. des Romains. Au reste, on était relâché si l'on donnait de l'argent ; celui-là seul était traître qui n'en donnait pas ; de cette manière, les riches achetaient le droit de fuir, et il n'y avait que les pauvres
380. qui fussent égorgés. D'énormes tas de cadavres s'amoncelaient dans les rues ; plus d'un, que tentait la désertion, changeait d'avis et préférait périr à l'intérieur de la ville, car l'espérance d'obtenir la sépulture faisait trouver moins cruelle la mort subie sur le sol
381. de la patrie. Mais les zélateurs poussèrent la cruauté jusqu'à n'accorder de terre ni à ceux qu'on égorgeait dans la ville, ni à
382. ceux que l'on tuait sur les chemins. Comme s'ils avaient par un pacte juré de détruire à la fois les lois de leur patrie et celles de la nature, et, dans leurs crimes contre les hommes, d'outrager Dieu
383. lui-même, ils laissaient les corps pourrir au soleil. Ceux qui ensevelissaient quelqu'un de leurs parents subissaient, comme les déserteurs, la peine la mort, et quiconque rendait ainsi service à
384. autrui avait bientôt besoin du même office. En un mot, parmi les malheurs du temps, il n'y avait pas de sentiment généreux qui eût disparu au même degré que la pitié ; ce qui aurait dû inspirer la commisération ne faisait qu'exciter ces scélérats, dont les fureurs
385. passaient des vivants aux morts et des morts aux vivants. La terreur était telle que les survivants enviaient le sort des victimes qui les avaient précédés ; ceux qu'on accablait de tortures dans les prisons estimaient heureux les morts, même privés de sépul-
386. ture. Toute loi humaine était foulée aux pieds par ces scélérats ; ils tournaient en dérision les choses divines et raillaient les
387. oracles des prophètes comme autant de propos de charlatans. Et

pourtant ces paroles des prophètes enseignaient bien des choses sur le vice et la vertu ; en agissant à l'encontre, les zélateurs tra-
388. vaillèrent à vérifier les prophéties contre leur propre patrie. Car il y avait une ancienne parole, due à des hommes animés de l'esprit divin, annonçant que la ville serait prise et le Saint des Saints incendié par la loi de la guerre au temps où éclaterait la sédition et où les mains mêmes des citoyens souilleraient le sanctuaire de Dieu ; or les zélateurs, tout en ne croyant pas à cette prédiction [1], travaillaient à son accomplissement [2].

1. Le texte porte οὐκ ἀπιστήσαντες, qui n'a pas de sens ; la négation est de trop.

2. On ne sait au juste à quelle prophétie le texte fait allusion. Thackeray rappelle un passage des *Oracles sibyllins*, IV, 117. D'autres ont pensé à Daniel 9 ou à Zacharie 14.

VII

1. *Jean assume le pouvoir absolu.* — 2. *Les sicaires occupent Masada.* — 3. *Vespasien occupe Gadara.* — 4. *Défaite des Gadaréniens.* — 5. *Défaite des Péréens.*

389. **1.** Jean, qui aspirait déjà à la tyrannie, dédaignait de partager
les honneurs avec ses égaux ; s'attachant peu à peu quelques-uns
390. des pires, il entrait en lutte avec sa propre faction. Toujours il
désobéissait aux décisions des autres et imposait les siennes en
véritable despote, prétendant manifestement à l'autorité suprême.
391. Quelques-uns lui cédaient par crainte, d'autres par attachement,
car il était habile à se concilier des sympathies par la tromperie et
l'éloquence ; beaucoup d'ailleurs pensaient être plus en sûreté si
la responsabilité des forfaits déjà commis pesait sur un seul et
392. non sur tous. Alors que son activité physique et intellectuelle lui
393. assurait des satellites assez nombreux, beaucoup de dissidents
l'abandonnaient, les uns par jalousie et parce qu'ils ne supportaient pas d'être soumis à un homme qui était naguère leur égal,
les autres parce qu'ils avaient horreur d'un régime monarchique ;
394. une fois maître des affaires, ils ne pourraient pas l'abattre aisément
et ils craignaient que leur opposition au début ne lui fournît un
prétexte à agir contre eux [1]. Chacun résolut donc de tout souffrir
dans la lutte plutôt que d'être esclave volontaire et de périr en es-
395. clave. Ainsi, le parti se divisa, et Jean se posa en maître absolu contre

1. Texte et sens également incertains.

396. ses adversaires. Mais les deux factions se tenaient sur leurs gardes
et n'engageaient que peu ou point d'escarmouches ; l'une et l'autre
opprimaient le peuple et rivalisaient à qui s'assurerait le plus riche
397. butin. Comme la ville était donc en proie aux trois plus grandes
calamités — la guerre, la tyrannie et les factions, — la guerre était,
en comparaison, la moins dure pour les habitants ; aussi les
voyait-on fuir leurs concitoyens pour se réfugier auprès des
étrangers et chercher chez les Romains la sécurité qu'ils déses-
péraient de trouver parmi les leurs.

398. **2**. Un quatrième fléau s'éleva pour la perte de la nation.
399. Il y avait, non loin de Jérusalem, une très forte citadelle, cons-
truite par les anciens rois pour y transporter secrètement leurs
richesses pendant les vicissitudes de la guerre et y abriter leurs
400. personnes ; on l'appelait Masada [1]. Ceux qu'on nommait sicaires
s'en étaient emparés. Pendant quelque temps, ils coururent les
campagnes voisines, sans prendre autre chose que ce qui leur
était nécessaire pour vivre et se faisant scrupule de prendre
401. davantage ; mais quand ils apprirent que l'armée romaine restait
inactive et que les Juifs de Jérusalem étaient en proie aux dis-
cordes et à la tyrannie, ils se livrèrent à des entreprises plus
402. audacieuses. Pendant la fête des Azymes — que les Juifs célèbrent
comme une fête du salut depuis le temps où, délivrés de la capti-
vité égyptienne, ils revinrent dans leur patrie — les brigands,
déjouant, à la faveur de la nuit, toute surveillance, firent une
403. descente sur la petite ville d'Engaddi [2]. Ceux des habitants qui
auraient pu les repousser n'eurent pas le temps de prendre les
armes et de se grouper, mais furent dispersés et chassés de la
ville ; quant à ceux qui ne pouvaient fuir, femmes et enfants,
404. ils furent massacrés au nombre de plus de sept cents. Les
brigands pillèrent ensuite les maisons, ravirent les produits du sol
405. les plus mûrs et ramenèrent leur butin à Masada. Ils ravagèrent
de même toutes les bourgades voisines de la forteresse et déso-

1. Sebbeh, sur la rive ouest de la Mer Morte (Schürer, I⁴, p. 639).
2. Aïn Djidi (Schürer, II⁴, p. 233).

lèrent toute la contrée, fortifiés chaque jour par de nouveaux ma-
406. landrins qui se joignaient à ceux. Alors, dans les autres régions de la Judée, les brigands, jusque-là inactifs, se mirent en campagne. Comme en un corps dont l'organe essentiel est enflammé on voit les
407. autres s'infecter en même temps, ainsi les factions et les désordres de la capitale assurèrent aux scélérats de la province l'impunité de leurs brigandages ; les uns et les autres pillaient les bourgades
408. de leur voisinage et fuyaient ensuite au désert. Quand ils se réunissaient et se liaient par des serments, leurs troupes, moins nombreuses qu'une armée, plus nombreuses qu'une bande,
409. tombaient sur les lieux sacrés et les villes. Il leur arrivait sans doute d'être repoussés par ceux qu'ils attaquaient et d'avoir le dessous comme à la guerre ; mais ils avaient toujours la ressource d'échapper au châtiment en prenant la fuite, comme des brigands, avec leur butin [1]. Il n'y avait donc aucune partie de la Judée qui ne partageât le sort affreux de la ville principale.

410. **3**. Les transfuges apprenaient à Vespasien ces événements. Car si les factieux entouraient de postes toutes les issues et mettaient à mort ceux qui s'en approchaient sous quelque prétexte que ce fût, plusieurs cependant trompaient cette surveillance et se réfugiaient auprès des Romains, exhortant le général à secourir la ville et à
411. sauver les restes du peuple ; car c'était leur bon vouloir pour les Romains qui avait causé la mort du plus grand nombre et mis
412. en péril les survivants. Vespasien, déjà ému de pitié pour leurs malheurs, leva le camp comme pour assiéger Jérusalem, en réalité
413. pour la délivrer d'un siège. Mais il fallait d'abord supprimer les obstacles qui restaient encore, et ne rien laisser derrière lui qui
414. pût le gêner dans les opérations du siège. Il marcha donc contre Gadara, ville forte et capitale de la Pérée [2], et y entra le quatrième

1. Thackeray comprend autrement cette phrase : « Les malheureuses victimes de leurs attaques souffraient les misères de prisonniers de guerre, mais sans possibilité de revanche, parce que leurs ennemis, à la façon de brigands, décampaient à l'instant avec leur butin. »

2. Gadora es-Salt ? Sur la Gadara de la Décapole (Mukes), qui paraît différer d'une ville homonyme de la Pérée, voir Schürer, II[4], p. 122.

jour du mois de Dystros [1] ; car les principaux citoyens lui avaient déjà envoyé des messagers, à l'insu des factieux, pour négocier la reddition de la ville, tant par désir de la paix que pour conserver leurs biens ; Gadara comptait en effet un grand
415. nombre de riches. Leurs ennemis ignorèrent cette ambassade et ne l'apprirent qu'à l'approche de Vespasien. Ils désespérèrent de pouvoir eux-mêmes conserver la ville, étant inférieurs en nombre à leurs adversaires et voyant les Romains à une assez faible dis-
416. tance. Alors ils décidèrent de fuir, mais non toutefois sans verser du sang et sans châtier ceux qui causaient leur malheur. Ils se saisirent donc de Dolésos qui n'était pas seulement, par l'autorité et la naissance, le premier citoyen de la ville, mais qui leur semblait encore l'instigateur de l'ambassade ; ils le tuèrent et, dans l'excès
417. de leur fureur, outragèrent son cadavre. Puis ils prirent la fuite. Quand les troupes romaines commencèrent à entrer dans la ville, le peuple de Gadara accueillit Vespasien avec des acclamations, et reçut de lui des assurances formelles de sa foi, avec une garnison de cavaliers et de fantassins pour repousser les attaques des
418. fugitifs. Car ils avaient détruit leurs remparts sans attendre la demande des Romains ; ils donnaient ainsi un gage de leur amour de la paix, en se mettant dans l'état de ne pouvoir faire la guerre, même s'ils l'eussent voulu.

419. **4**. Vespasien envoya contre les fuyards de Gadara, sous les ordres de Placidus, cinq cents cavaliers et trois mille fantassins ;
420. puis, avec le reste de l'armée, il retourna à Césarée. A peine les fugitifs eurent-ils aperçu les cavaliers lancés à leur poursuite qu'ils se réunirent, avant de livrer combat, dans un bourg nommé
421. Béthennabris [2]. Ayant trouvé là un nombre assez considérable de jeunes gens auxquels ils firent en toute hâte prendre les armes, de bon gré ou par violence, ils s'élancèrent témérairement contre
422. Placidus et ses compagnons. Ceux-ci, au premier choc, reculèrent un peu et s'ingénièrent en même temps à les attirer plus loin des

1. 21 mars 68.
2. Beth Nimrah, aussi dit Tell Nimrin.

423. remparts ; puis ils les reçurent dans une position avantageuse, les entourèrent et les accablèrent de leurs javelots. Tandis que les cavaliers coupaient la route à ceux qui fuyaient, l'infanterie tuait
424. sans faiblir ceux qui soutenaient le combat. Les Juifs périssaient, sans autre dessein que de montrer leur courage. Ils se heurtaient aux rangs serrés des Romains, dont les armures leur opposaient comme un rempart, sans y trouver aucun intervalle par où faire pénétrer leurs traits, sans aucune possibilité de rompre leurs rangs.
425. Eux-mêmes tombaient transpercés par les traits ennemis et, semblables à des bêtes féroces, se jetaient sur le fer. Les uns succombaient, frappés en plein visage par les glaives, les autres étaient dispersés par les cavaliers.
426. **5**. Placidus mettait ses soins à arrêter leur course vers la
427. bourgade. A cet effet, sa cavalerie se portait de ce côté, les dépassait, puis revenait sur eux en lançant des traits ; on tuait sûrement les plus rapprochés, tandis que la crainte faisait fuir les autres. Pourtant, les plus courageux se frayèrent un passage et s'enfuirent
428. vers les remparts. Les gardes étaient dans l'embarras ; ils ne pouvaient se résoudre à repousser les fugitifs de Gadara, qui avaient été recrutés dans la ville ; d'autre part, s'ils les accueillaient, c'était s'exposer à être tués avec eux. Ce qu'ils
429. craignaient arriva. Car dès que les fugitifs eurent été poursuivis jusqu'à la muraille, il s'en fallut de peu que la cavalerie romaine n'y pénétrât en même temps ; mais on avait devancé l'attaque et fermé les portes quand Placidus se porta en avant. Après avoir vaillamment lutté jusqu'au crépuscule, il s'empara des murs et
430. du bourg. Les vainqueurs massacrèrent la multitude inoffensive, tandis que les plus ingambes s'enfuyaient. Les soldats pillèrent
431. les maisons et y mirent le feu. Quant aux fuyards, ils alertèrent les habitants des campagnes ; exagérant leurs propres malheurs, ils dirent que toute l'armée romaine faisait irruption. Frappés de terreur, les habitants quittèrent en foule leurs demeures et s'en-
432. fuirent du côté de Jéricho ; seule, en effet, cette ville, forte par le nombre de ses citoyens, leur offrait une espérance de salut.
433. Placidus, se fiant à sa cavalerie et enhardi par le succès, les pour-

suivit jusqu'au Jourdain. Il tua tous ceux qu'il put prendre, puis, quand il eut repoussé cette foule vers le fleuve, dont les eaux grossies par les pluies opposaient une barrière infranchissable, il
434. rangea ses troupes en face d'elle. La nécessité contraignit au combat ces gens qui n'avaient aucun moyen de fuir ; allongeant leurs rangs sur une très grande étendue de la rive, ils affrontèrent les traits et les charges des cavaliers, qui en frappèrent un grand
435. nombre et les précipitèrent dans les flots. Quinze mille hommes tombèrent sous les coups des Romains ; une foule innombrable
436. dut se jeter d'elle-même dans le Jourdain. Environ deux mille deux cents hommes furent faits prisonniers ; le butin, très abondant, comprenait des ânes, des moutons, des chameaux et des bœufs.

437. **6**. Cette défaite fut la plus grave qu'eussent subie les Juifs et parut encore plus terrible qu'elle ne l'était, car non seulement tout le pays à travers lequel ils avaient fui était un champ de carnage, mais les morts amoncelés formaient comme un pont sur le Jourdain ; même le lac Asphaltite regorgeait de cadavres que le
438. fleuve y avait entraînés. Placidus, profitant du succès, se jeta en hâte sur les petites villes et bourgades du voisinage ; il emporta Abila, Julias, Besimoth [1] et toutes les places jusqu'au lac Asphaltite ; il établit partout comme garnisaires des gens choisis
439. parmi les transfuges. Ensuite, faisant monter les soldats sur des bateaux, il extermina les Juifs qui avaient cherché un refuge sur le lac. C'est ainsi que la Pérée entière, jusqu'à Machaeron [2], se soumit ou fut conquise par les Romains.

1. Abel-Schittim (?) ; Beth-Haram ; Beth Yesimoth (Sueimeh). On trouve aussi les formes Bethasimouth, Bêth Hayeshimôth (Josué, XII, 3).
2. Mkawe, à l'est de la Mer Morte (Schürer, I[4], p. 638).

VIII

1. *Soulèvement en Gaule; Vespasien subjugue la Judée.* — 2-3. *Description de Jéricho.* — 4. *Le lac Asphaltite.*

440. 1. Sur ces entrefaites se répandit la nouvelle du soulèvement
de la Gaule ; Vindex, avec l'élite de la population, s'était révolté
contre Néron ; les historiens ont fait un récit détaillé de ces événe-
441. ments. Ces nouvelles poussèrent Vespasien à hâter la guerre, car
il prévoyait déjà les prochaines discordes civiles, le danger auquel
serait exposé l'Empire entier, et il espérait, en pacifiant l'Orient,
442. calmer les inquiétudes de l'Italie. Mais l'hiver durait encore ;
Vespasien se contenta d'assurer par des garnisons la sécurité des
bourgs et des petites villes qui avaient fait leur soumission ;
il préposa des décurions à la garde des bourgs, des centurions à
celle des villes ; il releva aussi nombre de places qui avaient
443. été ruinées. Au commencement du printemps, il transféra la plus
grande partie de ses troupes de Césarée à Antipatris [1] ; il y passa
deux jours pour rétablir l'ordre dans la ville et partit, le troi-
444. sième, pour ravager et brûler les bourgades d'alentour. Ayant ainsi
soumis la toparchie de Thamna [2], il marcha sur Lydda [3] et
Jamnia [4], villes précédemment réduites ; il y installa comme
habitants un nombre suffisant de Juifs qui s'étaient déjà ralliés à
445. lui, puis se rendit dans la toparchie d'Ammathus [5]. Après avoir

1. Kalat Ras el' Ain, au nord-est de Jaffa.
2. Ainsi nommée d'une bourgade voisine de Lydda.
3. Plus tard Diospolis, dans la plaine de Sharon, auj. Lydd.
4. Yebna, entre Diospolis et Azot.
5. Aussi dite Ammaus, Emmaus, auj. Amwas.

occupé les passages qui conduisaient à la métropole, il y éleva un camp retranché, laissa dans cette ville la cinquième légion, et, avec le reste de ses forces, s'avança jusqu'à la toparchie de
446. Bethleptenpha [1]. Il la ravagea par le feu, comme aussi le district voisin et les pourtours de l'Idumée ; puis il éleva des fortins aux
447. points favorables. En s'emparant de deux bourgs situés au centre del'Idumée, Betabris et Caphartoba [2], il tua plus de dix mille
448. hommes, en fit prisonniers plus de mille et chassa le reste de la population, en place de laquelle il établit une partie assez consisidérable de ses propres troupes, qui firent des courses dans les
449. montagnes et les ravagèrent. Puis, il revint à Ammathus avec le reste de son armée ; il en descendit à travers la Samaritide, en passant près de la ville de Néapolis, que les gens du pays appellent Mabartha [3], jusqu'à Corea [4], où il campa le deuxième jour du
450. mois de Daesios [5]. Le lendemain, il se rendit à Jéricho où il fut rejoint par Trajan, un de ses généraux [6], qui lui amenait les troupes de la Pérée, après la soumission de la contrée située au delà du Jourdain.

451. **2.** La plupart des habitants de Jéricho, devançant l'arrivée des Romains, s'étaient enfuis dans la contrée montagneuse qui fait face à Jérusalem ; un assez grand nombre, qui étaient restés sur
452. place, furent mis à mort. Les Romains occupèrent donc une cité déserte. Située dans une plaine, elle est dominée par une montagne
453. nue et aride qui, sur une grande longueur, s'étend du côté du nord jusqu'au territoire de Scythopolis [7], du côté du midi jusqu'au

1. Peut-être Beit-Nettif, au sud d'Emmaus (Schürer, II[4], p. 233). La forme du nom est incertaine ; cf. Pline, *N. H.*, V, 14, 70.

2. On n'en connaît pas l'emplacement.

3. Flavia Neapolis, auj. Nablus, sur le site de Mabartha (Pline, *N. H.*, V, 13, 69).

4. Tell et Mazar.

5. 20 juin 68.

6. Le père de l'empereur Trajan.

7. Beisan. Le nom paraît dû aux Scythes dont l'invasion est rapportée par Hérodote, I, 105.

pays de Sodome et aux limites du lac Asphaltite. C'est un pays
fort accidenté et, à cause de sa stérilité, dépourvu d'habitants.
454. En face se dressent les monts du Jourdain ; ils commencent à
Juliade [1] du côté du nord, et s'étendent vers le midi jusqu'à
Somorron [2], qui confine à la ville arabe de Petra. Là est une
montagne, dite « de fer » [3], qui se prolonge jusqu'au pays des
455. Moabites. La contrée qu'entourent ces deux chaînes se nomme
la Grande Plaine [4] ; elle s'étend du bourg de Ginnabris [5] au
456. lac Asphaltite, sur une longueur de mille deux cents stades,
une largeur de cent vingt ; le Jourdain la traverse en son milieu ;
elle renferme deux lacs, l'Asphaltite et celui de Tibériade, qui
sont d'une nature toute différente. Le premier est salé et sans
557. vie ; le second est un lac d'eau douce, peuplé d'animaux. Dans
la saison d'été, la plaine est brûlée par le soleil ; l'excès de séche-
458. resse rend malsain l'air qu'on y respire, car tout le territoire
n'offre pas d'autres eaux que celles du Jourdain ; aussi les pal-
miers qui croissent sur ses rives sont-ils plus florissants et d'un
meilleur rapport que ceux qui se trouvent à quelque distance de là.
459. **3**. Il y a près de Jéricho une source abondante et très propre
à fertiliser le sol par des irrigations [6] ; elle jaillit dans le voisinage
de l'ancienne ville qui fut la première du pays de Chanaan dont
s'empara, par le droit de la guerre, Jésus (Josué), fils de Navé,
460. général des Hébreux. La légende rapporte que cette source, à
l'origine non-seulement détruisait les productions de la terre
et les fruits des arbres, mais encore faisait avorter les femmes, et
qu'elle entretenait de toutes manières la maladie et la corruption ;
ce fut, dit-on, le prophète Elisée qui en adoucit les eaux et les
461. rendit très saines, très propres à répandre la vie [7]. Élisée était

1. Et-Tell ; voir plus haut, II, 168.
2. Khirbat al Samra ?
3. On ne l'a pas encore retrouvée.
4. Vallée du Jourdain.
5. Aussi dit Sennabris (plus haut, III, 447 et la note).
6. Source dite du Sultan, à 2 kil. au nord de la route de Jérusalem.
7. Voir II *Rois*, II, 21.

l'élève et le successeur d'Élie. Comme il avait été reçu par les habitants de Jéricho avec une extrême bienveillance, il les gratifia en échange, eux et leur territoire, d'un bienfait impérissable.
462. S'étant avancé vers la source, il jeta dans le courant une cruche de terre pleine de sel ; puis, levant la main droite vers le ciel et répandant sur le sol des libations propitiatoires, il demanda à la terre d'apaiser l'âcreté des ondes et d'ouvrir des veines plus
463. douces, à Dieu de mêler à ces ondes un air plus fécond, d'accorder en même temps aux hommes du pays l'abondance des fruits et des enfants pour leur succéder, de ne point laisser tarir cette eau productrice de tous ces biens, tant qu'ils resteraient un
464. peuple de justes. Il joignit à ces prières de nombreux gestes des mains, exécutés avec sagesse, et changea ainsi la nature de la source ; cette eau qui auparavant infligeait aux habitants la stérilité et la disette, devint, dès ce moment, productrice d'heu-
465. reuses naissances et de biens. Ses irrigations ont une telle vertu que, eût-elle seulement effleuré le sol, elle le rend plus fertile que ne le
466. feraient des eaux qui y séjourneraient longuement. C'est pourquoi l'on trouve peu de profit à en user très abondamment, tandis
467. qu'une petite quantité confère de grands avantages. Cette source irrigue une surface supérieure à celle qu'arrosent toutes les autres ; elle traverse une plaine qui a soixante-dix stades de longueur et vingt de largeur et y fait croître et fleurir de très nom-
468. breux jardins d'une extrême beauté. Les palmiers ainsi arrosés appartiennent à des espèces de qualités et d'appellations très diverses, dont le goût et les vertus médicales diffèrent ; les palmes les plus grasses font couler, si on les presse sous le pied, un miel abondant, à peine inférieur à celui des abeilles que le
469. pays nourrit en grand nombre ; on y trouve aussi le baumier, dont le fruit est le plus estimé de la région, le cyprès et le myrobalan, en sorte qu'on ne se trompera pas en qualifiant de *divine* une région où naissent en quantité les produits les plus rares et les plus
470. exquis. Pour les autres fruits aussi, il n'y a pas un climat au monde que l'on puisse comparer à celui-là, tant les semences qu'on y
471. jette se multiplient ! La cause m'en paraît être la chaleur de l'air

et la fécondité des eaux ; l'air excite et épanouit les végétaux ;
l'humidité accroît la force de leurs racines, augmente leur vigueur
en temps d'été, alors que le pays d'alentour est si brûlant que les
472. hommes craignent de sortir de chez eux. L'eau puisée avant le
lever du jour et ensuite exposée en plein air devient très fraîche
à l'encontre du milieu environnant ; en hiver, par un phénomène
opposé, elle s'attiédit et fait une impression très agréable à ceux
473. qui s'y baignent. L'atmosphère est si douce que les habitants
portent des vêtements de toile, alors même que le reste de
474. la Judée est couvert de neige. Ce pays est à cent cinquante stades
de Jérusalem, à soixante du Jourdain. De là à Jérusalem, la campagne est déserte et rocheuse ; vers le Jourdain et le lac Asphaltite,
475. le sol est plus bas, mais également inculte et stérile. Je crois en
avoir assez dit sur l'extrême richesse de Jéricho.

476. **4.** Il n'est pas sans intérêt de décrire la nature du lac Asphaltite qui est, comme je l'ai dit, salé et stérile ; la légèreté de ses eaux est si grande [1] qu'elles font flotter les objets qu'on y jette ;
il n'est pas même facile, quand on s'y applique, de plonger au
477. fond [2]. Aussi rapporte-t-on que Vespasien, étant arrivé sur ses
bords, fit jeter au fond du lac quelques hommes qui ne savaient
pas nager, et dont on avait lié les mains derrière leur dos ; or,
ils surnagèrent tous, comme si un souffle d'air les avait poussés de
478. bas en haut. Ce qui est aussi merveilleux dans ce lac, ce sont
les changements de couleur ; trois fois par jour, l'aspect de sa surface se modifie, et les rayons du soleil, en s'y réfléchissant, lui
479. donnent un éclat variable. Sur un grand nombre de points, il
rejette des masses noires de bitume, qui flottent à la surface,
comparables, pour la figure et la grandeur, à des taureaux sans
480. tête. Les riverains s'y rendent en barques et tirent sur cet asphalte
coagulé qu'ils hissent à leur bord ; mais quand ils en ont rempli
leurs embarcations, il n'est pas facile d'en détacher leur charge,

1. Evidente ineptie ; cf. Tacite, *Hist.*, V, 6.

2. Pour ce qui suit, Josèphe et Tacite (*Hist.*, V, 6 sq.) paraissent suivre une source commune, peut-être Posidonios, connu de Tacite à travers Pline ; cf. Strabon, p. 763. Voir surtout Fabia, *Sources de Tacite*, p. 255.

481. car cette matière s'y fixe et s'y agglutine ; il faut, pour la dissoudre, du sang menstruel et de l'urine de femme, qui seuls la font céder. Le bitume n'est pas seulement utile pour assujettir la membrure des navires, mais encore pour la guérison des maladies ; il entre, en effet, dans la composition de nombreuses drogues.
482. La longueur de ce lac est de cinq cent quatre-vingts stades ; il s'étend donc jusqu'à Zoara, ville d'Arabie [1] ; sa largeur est de
483. cent cinquante stades. Dans son voisinage est la région de Sodome [2], territoire jadis prospère grâce à ses productions et à la richesse de ses villes, maintenant tout entier desséché par le feu.
484. On dit, en effet, que l'impiété des habitants attira sur eux la foudre qui l'embrasa ; il subsiste encore des traces du feu divin, et l'on peut voir les vestiges presque effacés de cinq villes. On y trouve aussi des fruits remplis d'une cendre renaissante, revêtus d'une couleur semblable à celle des fruits comestibles, et qui, dès qu'on y porte la main pour les cueillir, se dissolvent en vapeur
485. et en cendre. Telles sont les légendes relatives à la région de Sodome, confirmées par le témoignage des yeux.

1. El Keryeh ?
2. Djebel Usdum ?

IX

1. *Jérusalem est isolée de la Palestine.* — 2. *Vespasien apprend la mort de Néron.* — 3. *Simon, fils de Gioras, rejoint les brigands de Masada.* — 4. *Il réunit une troupe contre les zélateurs.* — 5. *Il les repousse.* — 6. *Trahison de Jean l'Iduméen.* — 7. *Simon prend Hébron.* — 8. *Capture de la femme de Simon par les zélateurs.* — 9. *Guerre civile en Italie.* — 10. *Terreur à Jérusalem.* — 11-12. *Sédition parmi les zélateurs, que Simon attaque dans le Temple.*

486. 1. Cependant Vespasien, pour encercler Jérusalem, dressa des
camps à Jéricho et à Adida [1] ; il y établit des garnisons prises
487. dans l'armée romaine et dans les contingents des alliés. Il envoya
à Gérasa [2] Lucius Annius avec un escadron de cavalerie et de
488. nombreux fantassins. Celui-ci, ayant pris d'assaut la ville, tua
mille jeunes gens, qui n'eurent pas le temps de fuir, réduisit en
captivité leurs familles et autorisa les soldats à piller les biens
des habitants, puis il incendia les maisons et marcha contre les
489. bourgs voisins. Les citoyens robustes fuyaient, les faibles péris-
490. saient, et tout ce qui restait devenait la proie des flammes. Alors,
comme la guerre s'étendait sur la montagne et la plaine entières,
les habitants de Jérusalem n'en purent plus sortir ; car si les
zélateurs tenaient en étroite surveillance ceux qui voulaient
déserter, l'armée, répandue de toutes parts autour de la ville,

1. Haditheh ? Voir Schürer, I[4], p. 238.
2. Jerash. Voir plus haut, III, 47.

s'opposait à la sortie de ceux qui n'étaient pas encore favorables aux Romains.

491. **2.** Vespasien venait de rentrer à Césarée et se préparait à marcher contre Jérusalem avec toutes ses forces, quand il apprit que Néron avait été mis à mort, après un règne de treize ans, huit mois
492. et huit jours [1]. On sait comment ce prince se porta aux excès du pouvoir, après avoir confié la direction des affaires aux hommes les plus scélérats, à Nymphidius et à Tigellinus, indignes affran-
493. chis ; comment tous ses gardes l'abandonnèrent, quand ses favoris ourdirent une conjuration ; on sait sa fuite dans les faubourgs, avec quatre de ses affranchis restés fidèles, et son suicide ; les châtiments infligés peu de temps après à ceux qui l'avaient ren-
494. versé ; la fin de la guerre des Gaules ; les circonstances qui firent désigner comme empereur et ramenèrent Galba d'Espagne à Rome, l'accusation d'avarice lancée par les soldats contre ce prince, son assassinat perpétré par trahison au milieu même du
495. forum romain et l'élévation d'Othon à l'empire ; sa campagne contre les généraux de Vitellius, et sa perte ; ensuite les troubles du principat de Vitellius, la bataille livrée autour du Capitole, le rôle d'Antonius Primus et de Mucianus, qui, ayant anéanti Vitellius et ses légions de Germanie, étouffèrent la guerre civile.
496. J'ai écarté le récit détaillé de tous ces événements, parce qu'ils sont devenus fastidieux pour tous et que nombre de Grecs et de Romains ont écrit cette histoire ; mais pour conserver l'enchaînement des faits et éviter le défaut d'une narration discontinue, je note sommairement chacun d'eux.

497. Tout d'abord, Vespasien différa l'expédition contre Jérusalem, attendant avec impatience à qui passerait le pouvoir après Néron ;
498. ensuite il apprit que Galba était empereur, et, comme celui-ci ne lui avait encore adressé aucune instruction relative à la guerre, il n'entreprit rien, mais lui envoya son fils Titus pour le saluer et
499. recevoir ses ordres au sujet des Juifs. Pour les mêmes raisons, le roi Agrippa s'embarqua en même temps que Titus, afin d'aller

1. Exactement 13 ans, 7 mois et 28 jours.

trouver Galba. On était en hiver, et tandis qu'ils naviguaient sur des vaisseaux de guerre le long de la côte d'Achaïe, Galba fut tué après un règne de sept mois et d'un nombre égal de jours.
500. Othon, qui faisait valoir ses droits, prit le pouvoir. Agrippa n'en résolut pas moins de se rendre à Rome, sans se laisser effrayer par
501. la révolution ; au contraire, Titus, par une inspiration divine, passa de Grèce en Syrie et rejoignit en toute hâte son père à Césarée.
502. Ces chefs, que l'état de l'Empire tenait en suspens, comme si une tempête le bouleversait, négligeaient la campagne contre les Juifs, et les craintes qu'ils concevaient pour leur patrie leur faisaient juger inopportun de poursuivre la guerre contre des étrangers.
503. **3**. Mais une autre guerre menaçait maintenant Jérusalem. Il y avait un certain Simon, fils de Gioras [1], natif de Gérasa. Cet adolescent, inférieur en ruse à Jean, qui dominait déjà dans la
504. cité, le surpassait par la vigueur et l'audace ; chassé pour cette raison même par le grand-prêtre Ananos de la toparchie de l'Acrabatène [2] qu'il administrait, il s'était joint aux brigands qui occu-
505. paient Masada. Tout d'abord il leur fut suspect ; ils lui permirent seulement de s'établir à l'étage inférieur de la forteresse, avec les femmes qu'il avait amenées, tandis qu'eux-mêmes occupaient
506. l'étage supérieur. Ensuite, la ressemblance de son caractère avec le leur et la confiance qu'il leur inspirait le firent associer à leurs incursions de pillage ; il sortit avec eux et ravagea en leur compa-
507. gnie les environs de Masada. Toutefois, malgré ses exhortations, il ne pouvait les entraîner à de plus grandes entreprises ; car les brigands, accoutumés à vivre dans la forteresse, n'osaient s'éloi-
508. gner longtemps de leur tanière. Mais lui, qui aspirait à la tyrannie et rêvait de grands desseins, dès qu'il eut appris la mort d'Ananos, s'enfuit dans la montagne, annonçant par la voix du héraut que les esclaves seraient libres et que les hommes libres recevraient des récompenses. Ainsi il réunit autour de lui tous les malfaiteurs de la région.

1. Il est question de ce personnage plus haut, II, 521 et 652.
2. Toparchie d'Akrabatta, à 13 kil. au sud-est de Nablus (Schürer, II⁴, p. 228).

509. **4**. Quand ses troupes devinrent nombreuses, il fit des courses parmi les bourgs de la montagne ; puis, de nouveaux partisans affluant sans cesse, il s'enhardit jusqu'à descendre dans
510. la plaine. Comme il devenait redoutable aux cités, de nombreux Juifs de qualité furent séduits, pour leur malheur, par sa puissance et par la facilité de ses succès. Bientôt ce ne fut plus seulement une armée d'esclaves et de brigands, mais on y vit un nombre assez considérable de citoyens qui lui obéissaient comme à un
511. roi. Dès lors, il fit des incursions dans la toparchie de l'Acrabatène et jusqu'aux confins de la Grande Idumée. Dans un bourg nommé Naïn [1], il éleva une muraille et en fit une forteresse pour
512. sa sûreté ; dans le vallon de Phérété [2], il élargit de nombreuses cavernes et en trouva d'autres toutes préparées, qu'il transforma
513. en dépôts de ses trésors, en magasins pour son butin. Il y accumula aussi les récoltes enlevées et y logea la plus grande partie de ses soldats. Son but était clair : c'était contre Jérusalem qu'il exerçait sa troupe et multipliait ses préparatifs.

514. **5**. Alors les zélateurs, qui craignaient ses desseins secrets et qui voulaient prévenir cette puissance croissante opposée à la leur, sortirent en grand nombre, les armes à la main. Simon marche à leur rencontre, en fait un grand carnage et chasse vers
515. la ville ceux qui restent. Mais comme il n'avait pas encore une entière confiance dans ses forces, il recula devant un assaut et entreprit d'abord de soumettre l'Idumée. Avec vingt mille fan-
516. tassins, il envahit les frontières de ce pays. Mais les gouverneurs de l'Idumée rassemblèrent en toute hâte les hommes les plus propres à porter les armes, au nombre d'environ vingt-cinq mille, laissèrent la masse de leurs concitoyens défendre leurs biens contre les incursions possibles des sicaires de Masada et attendirent Simon
517. sur la frontière. Le combat s'engagea et dura toute la journée; on ne put savoir qui était vainqueur ou vaincu. Simon se retira
518. à Naïn, tandis que les Iduméens regagnaient leurs foyers. Mais

1. On ne sait où il était.
2. Khurbet Farah ?

peu de temps après, Simon revint avec des troupes plus nombreuses et envahit leur territoire ; il campa dans un bourg du nom de Thécoué [1] et envoya auprès de la garnison d'Hérodion [2], qui était dans le voisinage, un de ses compagnons, Eléazar, pour
519. persuader aux défenseurs de livrer leurs remparts. Les sentinelles le reçurent avec empressement, ignorant la raison pour laquelle il venait ; mais quand il eut parlé de reddition, les soldats, tirant leurs épées, le poursuivirent, et Eléazar, n'ayant pas d'endroit où fuir, se jeta du haut de la muraille dans le vallon
520. qu'elle dominait. Il mourut sur le coup, et les Iduméens, qui appréhendaient la force de Simon, jugèrent opportun de faire reconnaître l'armée ennemie avant de se mesurer avec elle.

521. **6**. Jacob, un des chefs, s'offrit volontiers pour remplir cette
522. mission, avec le dessein de trahir. Il partit donc du bourg d'Alouros [3], où se concentrait alors l'armée des Iduméens, et fut
523. trouver Simon. D'abord, il s'engage à lui livrer sa patrie, moyennant la promesse, confirmée par serments, qu'il continuerait toujours à jouir d'honneurs ; il promit lui-même que son concours
524. assurerait la sujétion de toute l'Idumée. Reçu par Simon avec bienveillance et exalté par de brillantes promesses, il commença, quand il fut retourné parmi les siens, par exagérer mensongère-
525. ment l'effectif de l'armée de Simon ; ensuite, accueillant auprès de lui les officiers et, par petits groupes, tous les soldats, il leur persuadait de recevoir Simon et de lui livrer sans combat le
526. commandement. En même temps qu'il exécutait ces desseins, il faisait appeler Simon par des messagers et lui promettait de
527. disperser les troupes des Iduméens, en quoi il tint parole. Car, comme l'armée ennemie approchait, il sauta le premier sur un
528. cheval et s'enfuit avec ceux qu'il avait gagnés. L'effroi s'empare de toute la multitude ; avant d'engager le combat, tous se débandent et se retirent chacun dans ses foyers.

529. **7**. Simon entra donc en Idumée sans avoir versé de sang, contre

1. Patrie d'Amos, à 6 milles romains au sud de Bethléhem, auj. Tekua.
2. El Fureidis, où fut enseveli Hérode.
3. Hulhul, au nord d'Hébron.

son attente ; il commença par attaquer à l'improviste la petite
ville de Hébron, où il fit un butin considérable et pilla d'abon-
530. dantes récoltes. Suivant les récits des habitants du pays, Hébron
n'est pas seulement la plus ancienne des villes de cette province,
mais elle surpasse en antiquité la cité égyptienne de Memphis ;
531. on lui attribue deux mille trois cents ans de date [1]. On raconte
aussi qu'elle fut le séjour d'Abraham, l'ancêtre des Juifs, après
sa migration de Mésopotamie ; c'est de là que ses fils partirent
532. pour descendre en Égypte. On montre encore dans cette petite
ville leurs tombeaux, d'un très beau marbre et d'un travail
533. délicat [2]. A six stades de Hébron on voit aussi un térébinthe
gigantesque [3], et l'on prétend que cet arbre subsiste à cette place
534. depuis la fondation de la ville. Simon partit de là pour parcourir
toute l'Idumée ; non content de ravager les bourgades et les
villes, il dévastait encore la campagne. Outre son infanterie
régulière, quarante mille hommes le suivaient, en sorte que cette
535. multitude ne trouvait pas de vivres en quantité suffisante. Ces
besoins étaient aggravés par sa cruauté, sa fureur contre la na-
tion, et cela explique comment l'Idumée fut dévastée de fond en
536. comble. De même que toute une forêt peut être dépouillée par
un passage de sauterelles, le pays que l'armée de Simon laissait
537. derrière elle n'était plus qu'un désert. Les soldats brûlaient,
détruisaient ; toutes les productions du sol étaient anéanties,
soit foulées aux pieds, soit consommées comme nourriture. La
marche de ces hommes rendait la terre cultivée plus dure que la
lande stérile. En un mot, aucun vestige de ce qui avait été
n'était épargné par les ravageurs.

538. **8**. Ces événements excitèrent l'ardeur des zélateurs, qui
appréhendèrent, à la vérité, d'engager contre lui, Simon, une lutte
ouverte, mais tendirent une embuscade dans les défilés et sai-
sirent la femme de Simon avec un grand nombre de ses serviteurs.
539. Joyeux comme s'ils avaient fait prisonnier Simon lui-même, ils

1. *Nombres*, XIII, 22 : « Hébron a été bâtie sept ans avant Tanis d'Egypte. »
2. Au-dessous, dit-on, de la mosquée actuelle.
3. *Genèse*, XIII, 18 ; XIV, 13.

retournèrent à la ville, espérant que celui-ci ne tarderait pas à
540. déposer les armes et à les supplier de lui rendre sa femme. Mais,
au lieu de la pitié, ce fut la rage que cet enlèvement lui inspira ;
il s'approcha des murs de Jérusalem et, comme une bête blessée
qui ne s'est pas vengée sur l'auteur de sa blessure, il tourna son
541. ressentiment contre tous ceux qu'il rencontrait. Quiconque
s'avançait hors des portes pour cueillir des légumes ou ramasser
du bois mort, hommes désarmés ou vieillards, il les prenait, les
torturait et les massacrait ; dans l'excès de sa fureur, peu s'en
542. fallut qu'il ne goûtât à la chair de ses victimes. Il y en eut beau-
coup dont il coupa les mains et qu'il renvoya ainsi, pour effrayer
ses ennemis et pour soulever le peuple contre ceux qui étaient
543. responsables de ses maux. Il ordonnait à ses victimes de dire que
Simon jurait par Dieu, témoin de toutes choses, de pratiquer une
brèche dans la muraille, si on ne lui rendait aussitôt sa femme ;
il ferait subir un pareil traitement à tous les habitants de la ville,
sans épargner aucun âge et sans distinguer entre les innocents et
544. les coupables. Sous ces menaces, le peuple et même les zélateurs,
frappés de terreur, lui renvoyèrent sa femme ; alors seulement il
s'adoucit un peu, et interrompit le cours de ses massacres.
545. **9**. Ce n'est pas seulement en Judée que régnaient la sédition
546. et la guerre civile, mais encore en Italie. Galba avait été massacré
au milieu même du forum romain, et Othon, désigné pour l'em-
pire, était en guerre avec Vitellius, qui prétendait à la même
547. dignité et qu'avaient élu les légions de Germanie. Dans le combat
qu'il livra à Bédriaque en Gaule[1], contre Valens et Cæcina, géné-
raux de Vitellius, Othon fut vainqueur le premier jour ; mais le
548. second jour, l'armée de Vitellius remporta la victoire ; après un
affreux carnage, Othon se tua de sa propre main à Brixellum[2], où
il apprit la défaite ; il avait occupé le pouvoir pendant trois mois
549. et deux jours. Son armée passa aux généraux de Vitellius, qui
descendit lui-même vers Rome avec toutes ses forces.

1. Bebriac ou Bedriac, entre Vérone et Crémone.
2. Brescello près de Parme.

550. En ce temps-là, Vespasien quitta Césarée, le cinq du mois de Daisios [1], et marcha contre les régions de la Judée encore insou-
551. mises. Gagnant les collines, il occupa les deux toparchies de la Gophnitide [2] et de l'Acrabétène [3], ensuite il prit les bourgades de Bethela et d'Ephraïm [4], où il laissa des garnisons. Puis il chevaucha avec sa cavalerie vers Jérusalem ; en route, il tua beaucoup de monde et fit un grand nombre de prisonniers. De son
552. côté, Céréalis [5], un de ses généraux, avec une partie des cavaliers et des fantassins, ravageait l'Idumée supérieure ; il prit d'assaut et incendia Caphétra, qui prétendait mériter le nom de ville [6] ; arrivé devant une autre bourgade, appelée Charabis [7], il en fit le
553. siège. Mais les murailles étaient fortes, et Céréalis s'attendait à y perdre du temps, lorsque les défenseurs ouvrirent soudain les
554. portes et vinrent en suppliants se livrer à lui. Céréalis, après leur soumission, marcha vers Hébron, autre ville très ancienne, située comme je l'ai dit, dans la région montagneuse à une faible dis-
555. tance de Jérusalem. Il y entre de vive force, met à mort toute la jeunesse et incendie la ville. Le pays entier était déjà soumis à l'exception d'Hérodion, de Masada et de Machaeron, dont les brigands s'étaient emparés ; les Romains se proposèrent alors Jérusalem pour seul objectif.

556. **10**. Dès que Simon eut recouvré sa femme des mains des zélateurs, il se retourna encore contre les restes de l'Idumée ; ses courses incessantes sur ce territoire obligèrent la foule des habi-
557. tants à chercher refuge à Jérusalem. Il les suivit lui-même jusqu'à cette ville et, cernant de nouveau les remparts, se mit à tuer tous les travailleurs qui s'aventuraient dans la campagne et
558. tombaient entre ses mains. Hors des murs, Simon était pour le

1. 23 juin 68.
2. Gophna, auj. Juphna, sur la route de Jérusalem à Nablous.
3. Voir plus haut, IV, 504.
4. Beitin et El Tayibeh.
5. Sur ce personnage, voir plus haut, III, 310.
6. On ne sait où était Caphétra.
7. Ou Capharabis, également inconnue.

peuple un plus terrible fléau que les Romains ; à l'intérieur, les zélateurs étaient plus cruels que les Romains et que Simon. Parmi ceux-ci, la troupe des Galiléens se distinguait par la faculté
559. d'innover dans le crime et par l'audace ; car c'étaient eux qui avaient élevé Jean au pouvoir ; et lui, pour les payer à son tour de l'autorité qu'il avait acquise, permettait à chacun d'agir à sa
560. guise. Insatiables de pillage, ils perquisitionnaient dans les maisons des riches ; le meurtre des hommes, le viol des femmes
561. étaient leurs jeux ; en même temps qu'ils s'abreuvaient de sang, ils dévoraient en débauches le produit de leurs vols. On les voyait outrager impunément la nature, et pour cela arranger leurs cheveux avec art, revêtir des vêtements féminins, s'inonder de parfums,
562. se farder les yeux pour rehausser leur teint. Non seulement ils empruntaient la parure, mais ils imitaient même le sexe des femmes, imaginant, dans leur lubricité, toutes sortes de voluptés défendues ; ils se vautraient dans la ville comme dans un lieu de pros-
563. titution et la souillaient tout entière de leurs impuretés. Sous l'aspect et l'accoutrement de femmes, ils avaient des mains meurtrières ; leur démarche était molle, mais, s'élançant tout à coup, ils se transformaient en combattants, et tirant leur glaive de dessous leurs fins manteaux de couleur, ils transperçaient celui qu'ils
564. rencontraient. Ceux qui fuyaient Jean tombaient sur Simon, plus meurtrier encore, et si l'on échappait au tyran qui régnait à l'intérieur des murs, on était égorgé par celui qui commandait
565. devant les portes. Mais il était impossible, vu que toute voie de sortie était coupée, de passer du côté des Romains.

566. **11.** Cependant l'armée conspirait contre Jean. Tous les Iduméens qui s'y trouvaient firent sécession et se soulevèrent contre le tyran, tant par jalousie de sa puissance que par haine de sa
567. cruauté. Ils en vinrent aux mains, tuèrent beaucoup de zélateurs et repoussèrent le reste dans le palais qu'avait construit Grapté,
568. parente d'Iza [1], roi des Adiabéniens. Les Iduméens se ruent à l'assaut de cet édifice, en chassent les zélateurs qu'ils refoulent

1. Iza ou Izabès ; voir *Antiq.*, XX, 17 et suiv. On ne sait rien de Grapté.

569. dans le Temple et se mettent à piller le trésor de Jean. Celui-ci habitait, en effet, ce palais et y avait déposé le butin de la tyran-
570. nie. Entre temps, la multitude des zélateurs, dispersée dans la ville, se réunit au Temple, auprès des fugitifs, et Jean se prépara
571. à les lancer contre le peuple et les Iduméens. Ceux-ci, étant plus exercés à la guerre, craignaient moins une attaque de leurs adversaires qu'un accès de fureur : ils pouvaient se glisser la nuit hors
572. du Temple et mettre le feu à la ville. Ils allèrent donc délibérer avec les grands-prêtres sur le moyen de s'opposer à pareille ten-
573. tative. Mais Dieu tourna leurs décisions à leur propre ruine : le remède qu'ils imaginèrent pour leur salut fut pire que n'eût été leur perte. Pour renverser Jean, ils résolurent d'accueillir Simon et d'appeler parmi eux, à force de supplications, un second
574. tyran. La décision fut suivie d'effet ; ils envoyèrent à Simon le grand-prêtre Mathias, et prièrent d'entrer dans leurs murs celui qu'ils avaient tant redouté. Leur requête était appuyée par les émigrés de Jérusalem qui, fuyant les zélateurs, cédaient cepen-
575. dant au regret d'abandonner leurs maisons et leurs biens. Simon accepta avec hauteur la tyrannie et fit son entrée dans la ville comme s'il devait la débarrasser des zélateurs, salué par le peuple
576. du nom de sauveur et de protecteur. Une fois qu'il y eut pénétré avec ses troupes, il ne songea qu'à exercer sa puissance et considéra comme ses ennemis tant ceux qui l'avaient appelé que ceux contre qui on l'appelait.

577. **12.** C'est ainsi que Simon devint maître de Jérusalem, la troisième année de la guerre, au mois de Xanthikos [1]. Jean et la foule des zélateurs se voyaient donc enfermés dans l'enceinte du Temple ; ils avaient d'ailleurs perdu tout ce qu'ils possédaient dans la cité, car les partisans de Simon pillèrent aussitôt leurs biens.
578. Alors ils désespérèrent de leur salut. Simon, avec le concours du peuple, donna l'assaut au Temple, mais les zélateurs, placés sur les portiques et près des créneaux, repoussaient les attaques.
579. Les soldats de Simon tombèrent en grand nombre, et l'on emporta

1. Avril-mai 69.

beaucoup de blessés ; car les zélateurs, dans cette position forte
et élevée, pouvaient lancer avec facilité des traits qui portaient.
580. Ayant l'avantage du lieu, ils l'accrurent encore en construisant
quatre très grandes tours pour lancer les projectiles de plus haut.
581. Elles se dressaient, l'une à l'angle nord-est, la seconde au-dessus du Xyste [1], la troisième dans un autre angle, vis-à-vis la
582. ville basse ; la quatrième dominait le sommet des Pastophories [2],
où, suivant la coutume, se tient un des prêtres, pour annoncer le
soir, au son de la trompette, le commencement du sabbat et, le
lendemain soir, par le même moyen, la fin de la fête, appelant
583. ainsi le peuple à l'arrêt ou à la reprise du travail. Sur ces tours
ils placèrent, de distance en distance, des catapultes et des
584. onagres, des archers et des frondeurs. Simon se montra dès lors
plus timide dans ses attaques, car la plupart de ses hommes faiblissaient ; pourtant, l'avantage du nombre lui permit de se
maintenir, bien que les projectiles des machines, portant à une
grande distance, tuassent un grand nombre de ses soldats.

1. Voir plus haut, II, 344.
2. On appelait ainsi les chambrettes réservées aux prêtres ou servant de magasins. Elles étaient placées sous les toits.

X

1. *Vitellius campe à Rome.* — 2. *Colère de Vespasien.* — 3. *Ses soldats l'incitent à la révolte.* — 4. *Ils le proclament empereur.* — 5-6. *Vespasien s'assure de l'Egypte ; il est partout acclamé.* — 7. *Josèphe est remis en liberté.*

585. **1.** En ce même temps, d'affreux malheurs fondirent aussi sur
586. Rome. Vitellius arrivait de Germanie, entraînant à la suite de son armée une multitude d'autres gens ; comme les quartiers réservés aux soldats ne lui suffisaient pas, il transforma Rome entière en
587. camp et remplit de soldats toutes les maisons. Ceux-ci, voyant pour la première fois la richesse des Romains, entourés qu'ils étaient partout d'argent et d'or, réprimaient à grand'peine leur soif de pillage, au prix de la vie de ceux qui s'y opposeraient. Tel était alors l'état des affaires en Italie.

588. **2.** Cependant Vespasien, après avoir ravagé les environs de Jérusalem, était de retour à Césarée, quand il apprit les troubles
589. de Rome et l'élévation de Vitellius à l'Empire. Quoiqu'il sût aussi bien obéir que commander, cette nouvelle l'indigna ; il refusait de reconnaître un maître dans celui que sa fureur poussait
590. au souverain pouvoir comme si c'eût été une place vide ; en proie à une vive douleur, il ne pouvait supporter cette épreuve, et,
591. quand sa patrie était ravagée, conduire d'autres guerres. Mais si son ressentiment l'excitait à la vengeance, la pensée de l'éloignement où il se trouvait l'en détournait ; il estimait que les vicissitudes de la Fortune pouvaient le prévenir avant qu'il n'eût

le temps de passer en Italie, surtout par une navigation d'hiver. Il retenait donc sa colère près d'éclater.

592. **3.** Mais les chefs et les soldats se réunirent en conciliabules ; ils projetaient déjà ouvertement de tout changer ; ils s'écriaient avec indignation que les soldats de Rome [les prétoriens], amollis par les délices et ne tolérant pas même qu'on leur parlât de guerre, portaient à l'Empire des hommes de leur choix, guidés seulement
593. par l'espoir du lucre. Ceux, au contraire, qui ont passé par tant d'épreuves et vieilli sous le harnais, cèdent le pouvoir à d'autres, alors qu'ils ont parmi eux un homme digne entre tous de com-
594. mander. Quelle plus juste occasion trouveront-ils jamais de le payer de la bienveillance qu'il leur témoigne, s'ils négligent celle qui se présente ? Les titres de Vespasien à l'Empire sont aussi supérieurs à ceux de Vitellius que les leurs à ceux des soldats qui
595. l'ont désigné. Les guerres qu'ils ont soutenues n'ont pas été plus faciles que celles de Germanie ; ils ne sont pas moins bons soldats
596. que ceux qui ont ramené de ces régions un tyran. Il n'y aura pas besoin de combattre, car le Sénat et le peuple romain ne supporteront pas les débauches de Vitellius, comparées à la modération de Vespasien ; ils ne préféreront pas à un chef vertueux le plus cruel des tyrans, ni à un père un maître sans postérité. C'est, en effet, le principal gage d'une paix assurée que la légitime hérédité des
597. princes. Si donc le pouvoir convient à l'expérience de la vieillesse, ils ont Vespasien ; s'il est le privilège de la vigueur de la jeunesse, ils ont Titus ; les avantages de ces deux âges leur seront offerts
598. ensemble. Pour eux, ils ne fourniront pas seulement à ces princes, une fois désignés, les forces de trois légions et les auxiliaires royaux. « Nous leur assurons, disaient-ils, tout l'Orient et toutes les contrées de l'Europe qui échappent par l'éloignement à la
599. terreur de Vitellius, mais aussi les alliés d'Italie, le frère et le second fils de Vespasien ; l'un s'adjoindra une grande partie des jeunes gens de qualité ; l'autre, s'est déjà vu confier la garde de la cité, chose très importante pour faciliter l'accès du pouvoir [1].

1. Il s'agit de Flavius Sabinus, *praefectus urbis*, et de Domitien.

600. En résumé, s'ils tardent eux-mêmes, c'est le Sénat qui désignera bientôt le chef que ses soldats, ses compagnons de labeur, auront paru dédaigner ».

601. **4**. Tels étaient les propos que les soldats répandaient dans leurs réunions. Puis, se rassemblant en masse et s'encourageant les uns les autres, ils saluent Vespasien du nom d'empereur ; ils l'in-
602. vitent à sauver l'Empire en danger. Le général se préoccupait depuis longtemps des plus grands intérêts de l'État, mais il n'avait nullement le dessein de commander lui-même ; il s'en jugeait digne par ses actions, mais il préférait aux périls de la
603. gloire la sécurité d'une condition privée. En présence de ses refus, les officiers redoublaient d'instances, et les soldats, tirant leurs épées, menaçaient de le tuer s'il ne voulait vivre comme il le
604. méritait. Après leur avoir donc longtemps opposé les raisons pour lesquelles il refusait l'empire, Vespasien vit enfin qu'il ne pouvait les convaincre et céda à ceux qui l'appelaient au pouvoir.

605. **5**. Mucianus et les autres généraux exhortèrent Vespasien à se comporter en empereur ; et le reste de l'armée demanda à combattre ses ennemis. Pour lui, il s'occupa d'abord d'Alexandrie, connaissant l'extrême importance de l'Égypte dans l'Empire à
606. cause de ses ressources en blé [1] ; il espérait, en s'en rendant maître, dût-il même user de violence, ruiner Vitellius, car le peuple de
607. Rome ne supporterait pas la famine ; il voulait de plus s'adjoindre les deux légions qui tenaient garnison à Alexandrie et faire de cette région un boulevard contre les surprises de la Fortune. L'Égypte est, en effet, difficile à attaquer du côté de la terre
608. et manque de ports sur son littoral. Les déserts arides de la Libye la défendent au couchant ; au midi, c'est Syène, qui la sépare de l'Éthiopie, et les cataractes de son fleuve, inaccessibles à la navigation ; vers l'orient, la mer Rouge, qui remonte jusqu'à Coptos.
609. Elle a pour rempart au nord cette portion de territoire qui s'étend jusqu'à la Syrie, et la mer dite d'Égypte, complètement dépour-
610. vue de mouillages. Ainsi l'Égypte est défendue de toutes parts.

1. Voir plus haut, II, 386 et la note.

Entre Péluse et Syène, sa longueur est de deux mille stades ; le trajet par mer de Plinthina[1] à Péluse est de trois mille six cents
611. stades. Le Nil est navigable jusqu'à la ville dite des Éléphants[2], au delà de laquelle le passage est intercepté par les cataractes dont
612. nous avons parlé. Quant au port d'Alexandrie, il est d'un accès difficile même en temps de paix, car l'entrée en est étroite et des roches sous-marines forcent les navires à se détourner de la
613. ligne droite. Sur la gauche, le port est fortifié par des murs construits avec art ; à droite, émerge l'île de Pharos, dont la haute tour éclaire les navigateurs sur une étendue de trois cents stades, pour les avertir de mouiller à distance pendant la nuit, à cause des
614. difficultés de la navigation. Cette île est entourée de puissants remparts, élevés par la main des hommes ; la mer, qui bat ces murailles et se brise contre les obstacles qui lui sont opposés, a
615. un fort remous dans le passage étroit et le rend périlleux. Cependant le port intérieur offre une parfaite sécurité ; il a trente stades de long. C'est là qu'on transporte les denrées étrangères que le pays ne produit pas et dont il a besoin ; c'est de là aussi que le surplus des produits indigènes est distribué dans tout l'univers.
616. **6**. Ce n'est donc pas sans raison que Vespasien, en vue de l'intérêt de tout l'Empire, désirait être le maître dans ce pays. Il écrivit aussitôt à Tibère Alexandre[3], gouverneur de l'Égypte et d'Alexandrie, pour lui faire part du zèle de son armée et lui déclarer que, contraint à assumer le poids de l'Empire, il le prendrait
617. volontiers pour collaborateur et pour auxiliaire. Après avoir lu cette lettre en public, Alexandre s'empressa de faire prêter serment à Vespasien par les légions et par le peuple ; les uns et les autres obéirent avec joie, car la campagne dirigée par Vespasien
618. dans le voisinage leur avait révélé sa valeur. Alexandre, déjà dépositaire des desseins de Vespasien sur l'Empire, préparait

1. On ignore l'emplacement exact de cette localité côtière, à l'ouest d'Alexandrie.

2. Eléphantine, île vis-à-vis d'Assouan (Syène).

3. Procurateur de Judée sous Claude (plus haut, II, 220). Voir, sur ce personnage, Schürer, I[4], p. 624.

tout pour son arrivée. Plus rapide que la pensée, la renommée répandit le nom de cet empereur en Orient. Toutes les villes fêtaient la bonne nouvelle et célébraient des sacrifices en son
619. honneur. Les légions de Moesie et de Pannonie qui, peu de temps auparavant, s'étaient soulevées contre l'insolence de Vitellius, jurèrent, avec une joie plus vive encore, fidélité à l'em-
620. pire de Vespasien. Celui-ci partit de Césarée et se rendit à Berytus[1], où se présentèrent à lui de nombreuses ambassades, venues de Syrie et des autres provinces ; elles lui apportaient des couronnes et des adresses de félicitations envoyées par les diverses cités.
621. Mucianus, le commandant de la province, était là aussi ; il lui annonça l'empressement des peuples et les serments prononcés par les villes en sa faveur.

622. **7.** Comme la Fortune favorisait partout les vœux de Vespasien et que les circonstances, en général, le secondaient, il en vint à penser que ce n'était pas sans un dessein providentiel qu'il arrivait à l'empire et qu'un juste décret faisait passer entre ses mains
623. le souverain pouvoir; il se rappelle alors, parmi les présages nombreux qui, partout, lui avaient annoncé son élévation à l'autorité suprême[2], les paroles de Josèphe[3], qui, du vivant même de Né-
624. ron, avait eu la hardiesse de le saluer du nom d'empereur[4]. Il s'étonna que cet homme fût encore un de ses prisonniers. Appelant alors Mucianus avec ses autres généraux et amis, il leur raconta d'abord l'énergique conduite de Josèphe et les épreuves
625. qu'ils avaient, à cause de lui, endurées devant Jotapata ; puis les prédictions de ce Juif, qu'il avait prises d'abord pour des fictions dictées par la crainte, mais dont le temps et les événements con-
626. firmaient l'origine divine. « C'est donc une honte, dit-il, que celui qui m'a prédit l'Empire, que l'interprète de la voix divine subisse

1. Beyrouth.

2. D'autres présages sont rapportés par Tacite (*Hist.*, II, 78) et par Suétone, qui nomme Josèphe (*Vesp.*, 5) W. Weber, *Josephus und Vespasian*, Berlin, 1921, a traité en grand détail de ces *omina imperii*.

3. Ἰωσήπου φωνή, expression évidemment traduite du latin (*voces*).

4. Voir plus haut, III, 401.

encore la condition d'un prisonnier, le sort d'un captif ». Là-dessus, faisant appeler Josèphe, il ordonna de le mettre en liberté[1].
627. Les officiers, d'après les égards que Vespasien témoignait à cet étranger, conçurent pour eux-mêmes de brillantes espérances.
628. Alors Titus, placé auprès de son père : « Il est juste, dit-il, ô mon père, que la disgrâce de Josèphe tombe avec ses chaînes ; car il sera semblable à un homme qui n'a jamais été enchaîné si nous brisons ses liens au lieu seulement de les desserrer ». C'est, en effet, le procédé dont on use à l'égard de ceux qui ont été injustement
629. mis aux fers. Vespasien fut de cet avis ; un homme se présenta et brisa les anneaux d'un coup de hache. Josèphe, qui reçut ainsi, en récompense de sa prédiction, la pleine jouissance de ses droits, passa désormais pour un sûr garant des choses à venir.

1. A partir de ce moment, Josèphe appartient, peut-être comme interprète, à la maison militaire du prince. On a supposé qu'il était protégé par Bérénice, la maîtresse juive de Titus (Weber, *op. laud.*, p. 57. 101).

XI

1. *Vespasien envoie Mucianus en Italie.* — 2. *L'armée de Mœsie marche contre Vitellius.* — 3. *Cæcina passe à Antonius, qui défait Vitellius.* — 4. *On se bat au Capitole; mort de Vitellius.* — 5. *Vespasien à Alexandrie, d'où il regagne Césarée.*

630. **1.** Vespasien, après avoir donné audience aux députations et distribué les commandements avec équité et suivant le mérite de
631. chacun, partit pour Antioche ; là, il délibéra sur la direction à prendre, et estima que la marche sur Rome était plus importante que la marche sur Alexandrie, car il voyait que cette dernière ville était assurée, alors que Vitellius excitait un trouble général dans
632. l'autre. Il envoya donc Mucianus en Italie, avec une force considérable de cavalerie et d'infanterie. Mais il craignit de s'embarquer dans le fort de l'hiver, et conduisit son armée par la voie de terre à travers la Cappadoce et la Phrygie.

633. **2.** Cependant Antonius Primus, ayant pris avec lui la troisième légion, parmi celles qui occupaient la Moesie dont il était gouverneur, hâtait sa marche pour livrer bataille à Vitellius.
634. Ce dernier envoya au-devant de lui Cæcina Alienus avec une forte armée, car la victoire de ce général sur Othon inspirait à Vitellius une grande confiance. Cæcina partit donc rapidement de Rome et rencontra Antonius dans le voisinage de Crémone, ville de
635. Gaule située sur les confins de l'Italie. Mais là, quand il vit le

grand nombre et la discipline des ennemis, il n'osa pas engager
le combat, et, jugeant la retraite difficile, prépara sa défection.
636. Il réunit donc les centurions et les tribuns placés sous ses ordres
et les engagea à passer à Antonius, rabaissant la puissance de
637. Vitellius et exaltant celle de Vespasien, disant que l'un avait
seulement le titre du pouvoir suprême, tandis que l'autre en avait
la réalité. « Mieux vaut pour vous, disait-il, prendre les de-
vants, tourner en bonne grâce ce qui deviendra une nécessité;
sûrs d'être vaincus les armes à la main, devancez le péril par
638. vos décisions. Car Vespasien est capable, même sans vous, d'ob-
tenir tout le reste, tandis que Vitellius, même avec vous, ne peut
garder ce qu'il possède. »
639. **3**. Par beaucoup de propos de ce genre, il réussit à les persua-
640. der et passa avec son armée du côté d'Antonius. Mais dans la
même nuit, les soldats de Cæcina furent pris de regret; ils crai-
gnirent celui qui les avait envoyés là, s'il venait à vaincre.
Tirant leurs épées, ils s'élancèrent contre Cæcina pour le tuer, et
ils auraient accompli ce forfait si les tribuns n'étaient intervenus
641. pour les en dissuader par leurs prières. Ils renoncèrent donc au
meurtre, mais enchaînèrent le traître, et se disposaient à l'envoyer
à Vitellius. Dès qu'il fut informé de ces choses, Primus alerta
aussitôt ses soldats et les conduisit en armes contre les mutins.
642. Ceux-ci, se mettant en ligne, résistèrent quelque temps, puis ils
furent repoussés et s'enfuirent vers Crémone. Primus, avec sa
cavalerie, les empêcha d'entrer et, coupant la route aux fuyards,
cerna un grand nombre d'entre eux devant la ville et les mas-
sacra ; ensuite il tomba sur le reste et permit à ses soldats de
643. piller. Il y périt beaucoup de marchands étrangers ou indigènes, et
toute l'armée de Vitellius, forte de trente mille deux cents hommes;
Antonius, de son côté, perdit quatre mille cinq cents de ses légion-
644. naires de Mœsie. Cæcina, mis en liberté, fut envoyé auprès de
Vespasien pour lui faire le récit de ce qui s'était passé. Il fut, dès
son arrivée, bien accueilli par le général, et les honneurs inespérés
qu'il reçut effacèrent la honte de sa trahison.
645. **4**. A Rome, Sabinus reprenait déjà courage, à la nouvelle

qu'Antonius approchait ; il rassembla les cohortes des « vigiles » [1]
646. et, pendant la nuit, s'empara du Capitole. Au lever du jour, il se
vit rejoint par un grand nombre de citoyens distingués, entre
autres Domitien, fils de son frère, sur qui reposait principalement
647. l'espérance de la victoire. Quant à Vitellius, il n'était pas trop
inquiet au sujet de Primus ; mais les conjurés qui avaient suivi
Sabinus excitèrent sa fureur ; cédant à sa cruauté naturelle, ayant
soif d'un sang noble, il lança contre le Capitole celles de ses
648. troupes qu'il avait ramenées avec lui. Les assaillants et ceux qui
combattaient du haut du temple firent preuve d'un grand cou-
rage, mais enfin, supérieurs en nombre, les soldats germains
649. s'emparèrent du sommet. Domitien et beaucoup de Romains de
qualité échappèrent comme par miracle ; mais tout le reste fut
massacré. Conduit devant Vitellius, Sabinus fut mis à mort, et
les soldats, après avoir pillé les offrandes sacrées, incendièrent le
650. temple [2]. Le lendemain, Antonius arrivait avec son armée ; les
soldats de Vitellius, marchant à sa rencontre, combattirent en
651. trois quartiers de la ville et périrent tous. Alors Vitellius sortit
du palais, ivre à la fin d'un banquet plus luxurieux que jamais.
652. Traîné à travers la foule, accablé de toute espèce d'outrages, il
fut égorgé au cœur même de Rome, après avoir régné huit mois
et cinq jours [3]. S'il eût vécu plus longtemps, je crois que l'Empire
653. tout entier n'eût pu suffire à ses orgies. On compta cinquante
654. mille autres morts. Ces événements s'accomplirent le troisième
jour du mois d'Apellaios [4]. Le lendemain, Mucianus fit son entrée
avec son armée. Il arrêta le massacre auquel se livraient les soldats
d'Antonius ; car ceux-ci fouillaient encore les maisons et tuaient
en foule, non seulement les soldats de Vitellius, mais ses partisans,
trop furieux, d'ailleurs, pour distinguer exactement entre leurs
victimes. Mucianus amena donc Domitien et le présenta à la mul-
655. titude comme son chef en attendant l'arrivée de son père. Le

1. Police nocturne et corps de pompiers.
2. Comparez le récit de Tacite, *Histoires*, III, 69 et suiv.
3. Du 17 avril au 20 décembre 69.
4. Voir la note précédente.

peuple, enfin délivré de la terreur, salua Vespasien du nom d'empereur et fêta tout ensemble l'établissement de son autorité et la ruine de Vitellius.

656. 5. Vespasien était arrivé à Alexandrie quand y parvinrent les bonnes nouvelles de Rome et de joyeuses ambassades du monde entier, qui dès lors lui appartenait. Cette ville, la plus grande de toutes après Rome, fut trop étroite alors pour la foule qui l'en-
657. combrait. Maintenant que tout l'Empire était soumis à Vespasien et l'État romain sauvé contre toute espérance, l'empereur tourna
658. ses vues contre les reste de la Judée [1]. Lui-même, il est vrai, avait hâte, voyant l'hiver à son terme, de naviguer vers Rome ; il régla donc rapidement les affaires d'Alexandrie, et envoya son fils Titus, avec l'élite de l'armée, s'emparer de Jérusalem. Ce prince
659. s'avança par terre jusqu'à Nicopolis, qu'un trajet de vingt stades sépare d'Alexandrie [2] ; de là, ayant fait embarquer son armée sur des navires de guerre, il remonta le Nil à travers le nome
660. de Mendès jusqu'à la ville de Thmouis [3]. Là il débarque et marche vers la bourgade de Tanis [4] où il campe. Sa seconde étape
661. fut Héracléopolis, sa troisième Péluse [5]. Il y passa deux jours ; puis, reprenant sa marche avec l'armée, il franchit dans la troisième journée les bouches de Péluse, fait une étape dans le désert et campe près du temple de Zeus Casios [6] ; le lendemain il était à Ostrakiné [7]. Cette station manque d'eau ; les habitants la font
662. venir du dehors. Il se repose ensuite à Rhinococura [8], et pousse

1. Ἐπ' τὰ λείψανα τῆς Ἰουδαίας τὸν λογισμὸν ἐπιστρέφει, expression qui correspond à Tacite (*Hist.*, IV, 51) : *ad reliqua Judaici belli perpetranda.* Il faut admettre une source latine commune (Weber, *op. laud.*, p. 185-7).

2. Situation incertaine sur le canal qui joignait Canope à Alexandrie, à environ 3 milles et demi de cette ville (R. H.).

3. Tell Ibn es-Salam, au sud-ouest de Mendès.

4. Zoan dans l'Anc. Test., auj. San, sur la branche tanitique du Nil.

5. Bord ouest du lac Menzaleh ; Tineh près de Damiette.

6. El Kas ou El Katieh, au sud du lac Sirbonis.

7. On ne sait où c'est.

8. Aussi écrit Rhinocolura, auj. El Arish.

jusqu'à Raphia [1], terme de la quatrième étape ; c'est la première
663. ville du territoire de Syrie. A la fin de la cinquième marche, il établit son camp à Gaza, passa alors par Ascalon et Jamnia, atteignit ensuite Joppé et Césarée, où il avait décidé de concentrer le reste de ses forces [2].

1. Refah, la première ville syrienne sur ce parcours.

2. Comparez, pour le voyage de Titus, Tacite, *Hist.*, II, 1-4. Les données de Josèphe sont trop détaillées et trop précises pour n'avoir pas été empruntées à un document officiel, probablement aux *Commentarii principis* ou à un ouvrage latin qui les avait mis en œuvre. Voir Weber, *op. laud.*, p. 188, 191.

LIVRE V

I

1-2. *Ancienne et nouvelle faction à Jérusalem.* — 3. *Rôle de Simon fils de Gioras.* — 4-5. *Menace de famine et misère du peuple.* — 6. *Avance de Titus.*

1. **1.** Cependant Titus, après avoir traversé, comme nous l'avons dit, le désert qui s'étend de l'Égypte à la Syrie, parvint à Césarée
2. où il avait décidé de rassembler d'abord ses forces. Or, tandis qu'il affermissait à Alexandrie, de concert avec son père, l'empire que Dieu venait de leur assigner, l'insurrection de Jérusalem, reprenant des forces, se trouva divisée en trois factions ; l'un des partis se tourna contre lui-même. On peut dire que ce fut un bien
3. dans le mal et que ce fut justice. Car cette usurpation des zélateurs sur le peuple, qui amena la ruine de la ville, nous en avons montré avec exactitude l'origine, et l'extrémité des maux qu'elle causa.
4. On ne se trompera donc pas en disant que ce fut une sédition née d'une sédition, comme lorsque une bête féroce, prise de rage, commence, faute d'une proie étrangère, par se jeter sur ses propres chairs.
5. **2.** Eléazar, fils de Simon, après avoir tout d'abord séparé du peuple et entraîné dans le Temple les zélateurs — feignant, il est vrai, un sentiment d'irritation contre les forfaits quotidiens de

Jean, qui n'interrompait point ses meurtres, alors qu'en réalité il ne pouvait supporter d'être soumis à un tyran plus jeune que lui — Eléazar fut poussé à la sécession par l'ambition du pouvoir et
6. le désir de dominer tout lui-même. Il entraîna Judas fils de Chélica [1], Simon fils d'Esron, tous deux notables, et avec eux
7. Ezéchias, fils de Chobaris, qui n'était pas sans réputation. Chacun d'eux était accompagné d'un assez grand nombre de zélateurs ; ils se rendirent maîtres de l'enceinte intérieure du Temple et posèrent leurs armes au-dessus des portes sacrées sur les métopes
8. du Saint des Saints. Pourvus de copieuses ressources, ils prenaient confiance ; car les offrandes sacrées [2] s'offraient à eux en abondance, surtout pour des gens aux yeux desquels il n'y avait rien d'impie ; mais leur petit nombre leur inspirait des craintes ; ils restaient
9. donc le plus souvent inactifs là où ils étaient. Quant à Jean, s'il avait la supériorité des effectifs, il occupait une position désavantageuse ; les ennemis, qu'il avait devant lui, garnissaient la hauteur ; ses attaques n'étaient pas sans danger, alors que sa rage
10. lui interdisait l'inaction. Il subissait plus de pertes qu'il n'en infligeait à Eléazar et à sa troupe, et cependant il ne renonçait pas à son dessein. Il y avait donc des combats continuels ; sans cesse on lançait des traits ; partout le sanctuaire était souillé de carnage.
11. 3. Cependant Simon, fils de Gioras, que le peuple, dans une situation désespérée, avait appelé à lui et accepté pour tyran, parce qu'il comptait sur son appui, tenait la ville haute et une grande partie de la ville basse ; il commençait à attaquer avec plus de violence le parti de Jean, qui était lui-même assailli d'en haut ; car, dans les assauts, il était sous la main de ses adversaires, comme ceux-ci sous celle du parti qui occupait le sommet.
12. Jean, pressé ainsi des deux côtés, subissait et infligeait des pertes avec une égale facilité, et de même qu'il était inférieur aux troupes d'Eléazar, ayant les siennes placées plus bas, la possession d'un

1. Ou Chelcias ; la version latine porte *Chelicae*.
2. Destinon lit ἀπαρχῶν, non πραγμάτων.

13. terrain élevé lui donnait l'avantage sur Simon. Aussi repoussait-il d'un bras vigoureux les attaques venues d'en bas, tandis que ses machines contenaient l'effort de ceux qui, sur la crète, lançaient
14. leurs javelots du haut du Temple ; il avait, en effet, en assez grand nombre, des oxybèles, des catapultes et des onagres, dont les projectiles non seulement repoussaient les ennemis, mais
15. tuaient beaucoup de gens occupés aux sacrifices. Les Juifs, bien qu'incités par la rage à tous les sacrilèges, n'en laissaient pas moins entrer ceux qui voulaient sacrifier — leurs concitoyens, avec défiance et en les observant, les étrangers, en les fouillant.
16. Ceux-ci, même après avoir apaisé la cruauté des factieux pour obtenir l'entrée, devenaient souvent les victimes accidentelles de la sédition. En effet, les traits des machines, lancés avec toute leur force jusqu'à l'autel et au Temple, atteignaient les prêtres et
17. ceux qui offraient des sacrifices. Beaucoup de ceux qui, venus des extrémités de la terre, s'empressaient autour de ce lieu sacré, si révéré de tous les hommes, tombaient eux-mêmes devant les victimes et arrosaient de leur sang l'autel vénéré de tous les
18. Grecs et des Barbares. Les corps des habitants du pays et des étrangers, des prêtres et des laïcs gisaient confondus ; le sang de ces divers cadavres formaient des mares dans les enceintes sacrées.
19. Quel traitement aussi affreux, ô la plus infortunée des villes, as-tu subi de la part des Romains qui entrèrent pour purifier par le feu les souillures de la nation ? Car tu n'étais plus, et tu ne pouvais rester le séjour de Dieu, puisque tu étais devenue la sépulture des cadavres de tes citoyens et que tu avais fait du Temple le charnier d'une guerre civile. Mais tu pourras redevenir
20. meilleure, si tu apaises jamais le Dieu qui t'a dévastée ! Cependant le devoir de l'historien doit réprimer sa douleur, car ce n'est pas le moment des lamentations personnelles, mais du récit des faits. J'expose donc la suite des événements de la sédition.
21. **4.** Tandis que les ennemis de la cité se divisaient ainsi en trois partis, celui d'Eléazar, gardant les prémices sacrées, dirigeait sa fureur ivre contre Jean ; les compagnons de celui-ci pillaient les citoyens et étaient furieux contre Simon ; ce dernier usait des subsis-

22. tances de la ville contre les autres factieux. Quand il était attaqué des deux côtés, Jean se défendait sur l'un et l'autre front : il repoussait ceux qui montaient de la ville en les accablant de traits du haut des portiques, tandis qu'il maltraitait avec ses machines
23. ceux qui lançaient leurs javelots du haut du Temple. Etait-il délivré des adversaires qui le pressaient d'en haut, quand la fatigue et l'ivresse mettaient fin à leur action — et le cas était fréquent — il s'élançait avec plus de sécurité, entraînant un plus
24. grand nombre d'hommes contre les partisans de Simon. Chaque fois qu'il les chassait d'un quartier de la ville, il brûlait les maisons remplies de blé et d'approvisionnements divers. Dès qu'il se retirait, Simon l'attaquait à son tour et faisait de même ; on eût dit que ces chefs détruisaient à dessein, dans l'intérêt des Romains, les ressources que la cité avait préparées en vue d'un siège et
25. coupaient les nerfs de leur propre force. Ainsi tous les environs du Temple furent incendiés, et cette dévastation fit de la ville comme un champ de bataille pour la guerre civile [1]. Presque tout le blé fut la proie des flammes ; il eût suffi à un siège de plusieurs années.
26. Ce fut donc la famine qui perdit les Juifs ; il n'aurait pu en être ainsi s'ils n'avaient préparé eux-mêmes ce malheur.
27. **5**. Tandis que les factieux et la populace à leur suite attaquaient de tous côtés la ville, les citoyens, entre ces partis, étaient déchirés
28. comme un grand corps. Les vieillards et les femmes, poussés au désespoir, faisaient des vœux pour les Romains et attendaient avec impatience la guerre étrangère qui les délivrerait de leurs
29. maux domestiques. Les honnêtes gens étaient frappés de terreur, assaillis par la crainte, car ils ne voyaient pas la possibilité de s'entendre pour changer le cours des affaires, ni aucune espé-
30. rance de paix ou de fuite pour ceux qui la désiraient. Tous les passages, en effet, étaient gardés, et les chefs des brigands, d'ailleurs divisés, considérant comme des ennemis communs ceux qui songeaient à obtenir la paix des Romains ou qu'ils soupçonnaient de défection, les mettaient à mort. Ils n'étaient d'accord que

1. Texte incertain.

31. pour égorger ceux des citoyens qui étaient dignes d'être sauvés. Jour et nuit les combattants poussaient des cris ininterrompus; plus affreux encore étaient les gémissements que l'effroi arrachait
32. à ceux qui pleuraient. Les malheurs apportaient de continuels motifs de plaintes, mais la crainte réprimait les lamentations, et les habitants, faisant taire leur douleur, étaient torturés par les
33. sanglots qu'ils étouffaient. Les vivants n'obtenaient plus aucuns égards de leur proches ; on ne se souciait plus de donner la sépulture aux morts. La cause de cette double apathie était le désespoir de chacun ; ceux qui n'appartenaient pas aux factions avaient perdu tout ressort, dans la pensée qu'ils allaient mourir bientôt d'une
34. manière ou de l'autre. Cependant les factieux entassaient les cadavres et les foulaient aux pieds, et ces corps écrasés, répandant
35. une odeur infecte[1], avivaient leur fureur. Ils inventaient sans cesse quelque nouveau moyen de destruction, et, comme ils réalisaient sans pitié tout ce qu'ils concevaient, ils recouraient à toutes
36. les formes de l'outrage et de la cruauté. Jean alla jusqu'à employer, pour la construction de machines de guerre, du bois réservé au culte. Car comme le peuple et les grands-prêtres avaient décidé naguère d'étayer le Temple pour l'exhausser de vingt coudées, le roi Agrippa fit transporter du Liban, à grands frais et au prix de grands efforts, le bois nécessaire ; ces poutres méritaient d'être
37. vues pour leur rectitude et leur volume. La guerre interrompit ce travail ; Jean fit équarrir ces poutres et les employa à élever des tours, ayant observé que leur longueur était suffisante pour
38. atteindre ses adversaires au sommet du Temple. Il transféra et établit ces tours derrière l'enceinte, en face de la galerie de l'Occident ; c'était le seul endroit convenable, car des degrés interceptaient à distance l'accès des autres côtés.
39. **6**. Jean avait espéré que ces machines, construites au prix de l'impiété, lui donneraient l'avantage sur ses ennemis, mais Dieu rendit ses efforts inutiles en amenant les Romains avant qu'il eût placé des soldats sur les tours. En effet, dès que Titus eut

1. ἀπόπνοιαν et non ἀπόνοιαν (Destinon).

rassemblé auprès de lui une partie de ses troupes et mandé au reste de l'armée de les rejoindre à Jérusalem, il sortit de Césarée.
41. C'étaient les trois légions [1] qui avaient auparavant ravagé la Judée sous les ordres de son père, et la douzième qui, jadis, sous Cestius, avait essuyé un échec [2] ; réputée d'ailleurs par sa bravoure, le souvenir des maux qu'elle avait endurés la faisait mar-
42. cher avec plus d'ardeur à la vengeance. Deux de ces légions, la cinquième et la dixième, reçurent l'ordre, l'une de le rejoindre par Emmaüs, l'autre de monter par Jéricho ; quant à lui, il partit avec le reste des légions, auxquelles s'unirent les contingents renforcés
43. des rois alliés et un grand nombre d'auxiliaires de Syrie. On avait complété l'effectif des quatre légions, où Vespasien avait pris les soldats envoyés avec Mucianus en Italie, au moyen d'un
44. nombre égal de recrues dont Titus s'était fait suivre. Il avait sous ses ordres deux mille soldats d'élite de l'armée d'Alexandrie et
45. trois mille des garnisons de l'Euphrate. Le plus estimé de ses amis pour sa loyauté et son intelligence, Tibère Alexandre [3], accom-
46. pagnait Titus. D'abord administrateur de l'Egypte pour Vespasien et son fils, il commandait maintenant leurs armées, jugé digne de cet honneur pour la manière dont il avait, le premier et dès le début, accueilli la dynastie nouvelle et s'était joint avec une magnifique fidélité à la fortune encore incertaine du prince ; il était de bon conseil dans les affaires de la guerre et supérieur par l'âge et l'expérience.

1. Légions V, X et XV ; voir plus haut, III, 65.
2. Voir II, 500-555.
3. Voir plus haut, IV, 617.

II

1-2. *Danger que court Titus.* — 3. *Disposition de ses forces.* — 4. *Revers de la Xe légion.* — 5. *Titus rétablit la situation.*

47. ¶ 1. Dans cette invasion du territoire ennemi, Titus faisait marcher en tête les contingents des rois et toutes les troupes alliées; après eux des pionniers et des arpenteurs pour dresser le camp, ensuite les bagages des chefs, avec les soldats d'infanterie préposés à leur garde. Il suivait en personne, entouré de soldats
48. d'élite et de gardes armés de lances ; derrière lui, la cavalerie de la légion ; celle-ci précédait les machines qu'accompagnaient les tribuns avec leurs soldats d'élite et les commandants de cohortes. Ensuite marchaient les enseignes, entourant l'aigle, précédées des trompettes, que suivait l'armée rangée par files de six hommes.
49. Les serviteurs de chaque légion venaient par derrière, précédés des bagages des légions ; en dernier lieu les artisans et une
50. arrière-garde pour les surveiller. C'est ainsi que Titus menait en bon ordre son armée, suivant l'usage romain ; il pousse à travers la Samaritide jusqu'à Gophna que son père avait prise
51. auparavant et qui était alors occupée par une garnison. Il y campe toute une nuit, puis part vers l'aurore ; après une journée de marche, il dresse son camp dans le lieu appelé par les Juifs dans leur langue « Val des Épines », près du bourg nommé Gabath Saül, ce qui veut dire « colline de Saül »[1], à trente stades environ

1. Peut-être *Gibáth Saul* (I *Sam.* XI. 4 ; XV. 34 .

52. de Jérusalem [1]. Là il prit avec lui environ six cents cavaliers d'élite pour reconnaître la ville, l'état de ses défenses et les sentiments des Juifs ; il voulait savoir si, frappés de crainte à sa
53. vue, ils ne se rendraient pas avant tout combat. Car Titus était informé — et le renseignement était exact — que le peuple, épouvanté par les factieux et les brigands, désirait la paix, mais qu'il demeurait inerte, trop faible pour se soulever.

54. 2. Tant que Titus s'avança à cheval sur la route qui montait en ligne droite vers les remparts, personne ne parut hors des
55. portes ; mais quand il se détourna de la route pour se rapprocher de la tour Psephinos [2] par une marche oblique, à la tête de ses cavaliers, soudain, près des tours appelées « tours des femmes », une innombrable multitude s'élança par la porte située en face du monument d'Hélène [3] et se fraya un chemin au milieu de la
56. cavalerie. Les assaillants, tenant tête à ceux des cavaliers qui galopaient encore sur la route, les empêchaient de rallier ceux qui avaient achevé le changement de direction, isolant ainsi Titus
57. avec un petit nombre de cavaliers. Il lui était impossible de continuer sa marche en avant, car tout le terrain, à partir du rempart, était sillonné de fossés destinés à l'irrigation des jardins, coupé
58. de murs transversaux et de nombreuses clôtures. Titus voyait d'autre part que la multitude des ennemis qui le séparaient de sa troupe l'empêchaient de la rejoindre à la course ; d'ailleurs, les cavaliers sur la route avaient tourné bride ; presque tous ignoraient le péril du prince et fuyaient, croyant qu'il se retirait aussi avec
59. eux. Alors Titus, comprenant que son salut dépendait de sa propre force, fait faire demi-tour à son cheval, crie à ses compagnons de le suivre, et se jette au milieu des ennemis, à travers
60. lesquels il s'efforce de se frayer un passage vers les siens. C'est là surtout qu'on put voir que Dieu contrôle les événements décisifs
61. des guerres et les dangers des princes ; car parmi le grand nombre

1. On croit retrouver cette localité au nord de Jérusalem, à Tell-el-Ful.
2. A l'angle N.-O du troisième mur ; voir plus loin, V, 159.
3. Reine d'Adiabène convertie au judaïsme (*Antiq.*, XX, 17).

de traits lancés contre Titus, qui n'avait ni casque ni cuirasse — s'étant avancé, comme je l'ai dit, non pour un combat, mais pour une reconnaissance, — il n'y en eut pas un qui atteignît son corps ; tous ces projectiles sifflaient autour de lui et restaient
62. sans effet, comme s'ils eussent été à dessein mal dirigés. Et lui, il écartait de son épée les ennemis qui le pressaient de flanc et renversait en foule ceux qui lui faisaient face, poussant son cheval
63. par-dessus leurs corps abattus. Les Juifs criaient, témoins de l'intrépidité de César [1], et s'encourageaient à s'élancer contre lui ; mais partout où il se portait, ses ennemis se dispersaient et
64. prenaient la fuite. Cependant ses compagnons de péril s'attachaient à ses pas, frappés par derrière et de côté ; tous mettaient leur unique espérance de salut à joindre leurs efforts à ceux de
65. Titus et à prévenir leurs adversaires en rompant le cercle qui se formait. Deux soldats seulement, parmi ceux qui étaient les plus éloignés de Titus, succombèrent ; l'un fut entouré et tué à coups de javelots avec son cheval ; l'autre, projeté à terre, y fut égorgé, et son cheval emmené, tandis que Titus, avec le reste
66. de sa garde, parvenait sain et sauf jusqu'à son camp. Remportant ainsi un avantage dès leur première attaque, les Juifs conçurent des espérances irréfléchies, et cette chance passagère leur inspira une grande confiance en l'avenir.

67. **3.** La légion d'Emmaüs ayant rejoint César pendant la nuit, il leva son camp dans la journée et s'avança jusqu'au lieu appelé Scopos (l'observatoire), d'où apparaissaient d'abord aux regards la ville et les vastes bâtiments du Temple baignés d'une lumière éclatante ; ce nom de Scopos est justement donné à la plaine
68. située du côté nord de la ville. Il était alors à sept stades de Jérusalem. Il ordonna à deux de ses légions d'y établir ensemble leur camp, à la cinquième de camper à trois stades derrière elles ; car cette dernière, épuisée par la marche de nuit, lui paraissait avoir besoin d'un abri, pour procéder avec plus
69. de sécurité à la construction des retranchements. Les soldats

1. C'est la première fois que Titus est appelé ainsi (Niese).

venaient de commencer le travail quand survint la dixième
légion, arrivant de Jéricho, où était établie une section d'infan-
terie régulière pour garder le passage dont Vespasien s'était
70. emparé. Cette légion reçut l'ordre de camper à six stades de Jéru-
salem sur la montagne des Oliviers, qui fait face à la ville du côté
de l'Orient et en est séparée par la profonde vallée du Cédron.
71. **4**. La rivalité mutuelle des factions, déchaînées sans fin dans
la ville, commença dès lors à s'apaiser, devant cette guerre
étrangère qui éclatait avec une soudaine violence. Les factieux
72. voyaient avec effroi les Romains établir leurs camps sur trois points ;
ils commencèrent tristement à se réconcilier, se demandèrent les
73. uns aux autres ce qu'ils attendaient et pourquoi ils laissaient trois
retranchements peser sur leur poitrine. Alors que l'invasion se for-
tifie comme une ville, en toute sécurité, ils restent inactifs comme
s'ils contemplaient des œuvres belles et utiles, enfermés dans leurs
murailles, oubliant qu'ils ont des bras vigoureux et des armes.
74. « Nous sommes donc, s'écriaient-ils, courageux seulement contre
nous : les Romains gagneront à nos querelles de prendre la ville
75. sans effusion de sang ! » Rassemblés en foule, ils s'exhortaient
les uns les autres par ces paroles ; bientôt, ils saisissent leurs armes
et font une sortie soudaine contre la dixième légion. S'élançant à
travers le vallon, ils tombent avec d'immenses clameurs sur les
76. ennemis qui construisaient un mur. Ceux-ci, occupés au travail,
étaient dispersés ; ils avaient, la plupart, pour cette tâche, déposé
leurs armes, car ils pensaient que les Juifs n'auraient pas la har-
diesse de faire une sortie, et que, en eussent-ils l'intention, la
77. discorde briserait bientôt leur élan. Aussi les Romains, surpris,
furent-ils mis en désordre. Quelques-uns, abandonnant leurs
travaux, prirent la fuite ; beaucoup coururent à leurs armes,
mais, avant de pouvoir se retourner contre les ennemis, ils furent
78. frappés et tués. Les Juifs voyaient leur nombre sans cesse accru
par de nouveaux arrivants qu'encourageait le succès des premiers ;
favorisés de la Fortune, ils semblaient, à leurs propres yeux et à
ceux des ennemis, plus nombreux qu'ils n'étaient réellement.
79. Ceux même qui avaient l'habitude des combats bien ordonnés et qui

savaient faire la guerre avec méthode, en obéissant aux commandements, furent plus que les autres troublés par cette irruption soudaine qui les avait surpris. Ainsi, sur l'heure, les Romains dé-
80. contenancés cédèrent à l'attaque. Mais à mesure que se retiraient leurs troupes, elles arrêtaient les Juifs dans leur course et les blessaient, tandis que ceux-ci, entraînés par leur élan, se gardaient avec moins de précaution. Pourtant, comme la colonne de charge grossissait toujours, les Romains, de plus en plus trou-
81. blés, se trouvèrent enfin loin du camp. Toute la légion, semble-t-il, eût été en péril, si Titus averti ne lui eût rapidement porté secours. Les reproches qu'il n'épargne pas à leur lâcheté ramènent
82. les fuyards ; lui-même, tombant de flanc sur les Juifs avec les soldats d'élite qui l'accompagnaient, tue un grand nombre d'ennemis, en blesse plus encore, les met tous en fuite et les repousse
83. dans le vallon. Mais eux, après avoir éprouvé des pertes considérables sur la pente, gravissent la pente opposée, se retournent, font face, et combattent les Romains dont le ravin les sépare.
84. Le combat dura ainsi jusqu'au milieu du jour ; mais un peu après midi, Titus mit en ligne, pour briser les attaques, sa troupe de renfort et d'autres soldats tirés des cohortes ; puis il renvoya le reste de la légion poursuivre le travail du retranchement sur la hauteur.

85. **5**. Les Juifs prirent ce mouvement pour une fuite, et comme le gardien qui veillait sur leurs remparts avait agité son vêtement, une foule encore intacte s'élança avec une telle impétuosité que
86. l'on eût dit une course des bêtes les plus sauvages. A vrai dire, aucun des soldats dont les rangs leur étaient opposés ne soutint le choc, mais, comme sous les coups d'une machine de guerre, ils sortirent des rangs et, tournant le dos, s'enfuirent vers la mon-
87. tagne, laissant au milieu de l'escarpement Titus avec un petit nombre d'hommes. Ses amis qui, par respect pour le prince, mé-
88. prisaient le péril et tenaient ferme, l'exhortèrent tous vivement à reculer devant les Juifs qui cherchaient la mort, à ne pas s'exposer pour des hommes qui auraient dû résister et le défendre, à considérer sa propre fortune et à ne pas faire le métier d'un simple

soldat quand il était le maître de la guerre et du monde, à ne pas
courir des risques si graves alors que tout dépendait de lui. Titus
89. ne parut pas même entendre ces discours; il fit face aux ennemis
qui montaient en courant contre lui et, les frappant au visage,
tua ceux qui l'attaquaient ; chargeant sur la pente leurs rangs
90. serrés, il dissipa cette multitude. Mais les Juifs, quoique étonnés
de ce sang-froid et de cette vigueur, ne s'enfuirent pas, même
alors, vers la ville ; s'écartant de lui dans les deux sens, ils pres-
91. saient ceux qui fuyaient vers la hauteur. Alors Titus, les prenant
de flanc, arrêta leur élan. Sur ces entrefaites, les soldats qui,
sur la hauteur, fortifiaient le camp, dès qu'ils virent au-dessous
92. d'eux les fuyards, furent de nouveau en proie au trouble et à la
peur ; toute la légion se dispersa, jugeant irrésistible l'attaque des
Juifs et voyant Titus lui-même en fuite ; car ils pensaient que, si
93. le prince résistait, les autres ne fuiraient pas. Comme saisis d'une
terreur panique, ils se répandirent de côté et d'autre, jusqu'au
moment où quelques-uns, apercevant leur général en plein dans
la mêlée et alarmés de son sort, annoncèrent à grands cris à la
94. légion entière le péril où il se trouvait. Le sentiment de l'honneur
les ramena ; ils se reprochèrent les uns aux autres un crime
pire que la fuite, celui d'avoir abandonné César, firent appel
à toute leur énergie contre les Juifs, et, les ayant une fois repous-
95. sés de la pente, les refoulèrent dans la vallée. Ceux-ci reculaient
pied à pied [1] en combattant ; mais les Romains, qui avaient l'avan-
96. tage d'une position élevée, les rejetaient dans le ravin. Titus,
continuant à presser ceux qui l'entouraient, renvoya la légion
construire le retranchement ; pour lui, aidé de ceux avec qui
97. d'abord il avait résisté, il tint à distance les ennemis. Ainsi, s'il
faut dire la vérité, sans rien ajouter par flatterie ni rien supprimer
par envie, ce fut César lui-même qui, à deux reprises, sauva toute
la légion en péril, et lui permit de fortifier le camp en sûreté.

1. Herwerden lit : ἐπὶ πόδα ὑποχωροῦντες, texte traduit ici.

III

1. *Jean pénètre dans le Temple.* — 2. *Titus fait aplanir le terrain.* — 3-4. *Revers des Romains.* — 5. *Titus regroupe ses forces.*

98. 1. Tandis que la guerre étrangère se calmait un peu, les factions ranimaient la guerre civile. Aux approches du jour des
99. azymes, le quatorze du mois de Xanthicos, à cette date où les Juifs passent pour avoir commencé à secouer le joug des Égyptiens, les partisans d'Eléazar ouvrirent en partie les portes du Temple et y reçurent ceux des citoyens qui voulaient y entrer
100. pour adorer Dieu. Jean, profitant de la fête pour dissimuler sa ruse, munit d'armes, qu'il leur fit cacher, ses compagnons les moins connus, non purifiés pour la plupart, et se hâta de les envoyer au Temple pour s'en emparer par surprise. A peine dans l'enceinte, ils se débarrassèrent de leurs vêtements et parurent soudain
101. complètement armés. Aussitôt s'éleva dans le Temple un grand trouble, un grand tumulte ; les gens du peuple, sans lien avec la sédition, crurent que l'attaque était dirigée contre tous indistinctement, tandis que les zélateurs se croyaient seuls menacés.
102. Ceux-ci, abandonnant désormais la garde des postes, s'élancèrent du haut des créneaux avant qu'on en vint aux mains et cherchèrent un refuge dans les souterrains du Temple. Quant aux citoyens, tremblant près de l'autel et se pressant confusément dans l'enceinte, ils étaient foulés aux pieds, frappés sans relâche à
103. coups de bâton et d'épée. Beaucoup de Juifs paisibles, victimes

d'inimitiés et de haines privées, furent tués par leurs ennemis,
comme s'ils étaient de la faction contraire ; tous ceux qui avaient
autrefois offensé quelqu'un des conjurés et qu'on reconnaissait
à ce moment, se voyaient entraîner comme zélateurs au supplice.
104. Mais tandis qu'on infligeait tant de cruels traitements aux inno-
cents, on accorda une trève aux coupables et on laissa partir
ceux qui sortirent des souterrains. Maîtres de la partie intérieure
du Temple et de tout l'appareil sacré, les conjurés commencèrent
105. à s'enhardir contre Simon. Ainsi les factions, de trois qu'elles
étaient auparavant, furent réduites à deux.
106. **2**. Cependant Titus décidait de quitter Scopos et d'établir
son camp plus près de la ville. Il posta donc, pour arrêter les sor-
ties, le nombre de cavaliers et de fantassins d'élite qu'il jugea
nécessaire, et commanda à toutes ses troupes d'aplanir l'espace
107. qui s'étendait jusqu'au rempart. On jeta à bas tous les murs et
toutes les clôtures dont les habitants avaient protégé leurs jar-
dins et leurs arbres ; le bois planté de main d'homme qui se trou-
vait entre les Romains et la ville fut tout entier rasé ; on combla
108. les dépressions et les ravins, on nivela au fer les saillies des rocs.
C'est ainsi que les Romains aplanirent toute la région, de Scopos
aux monuments d'Hérode [1], qui touche à la piscine dite des ser-
pents [2].
109. **3**. En ces jours-là, les Juifs ourdirent contre les Romains la
110. ruse que voici. Les plus audacieux des révoltés s'avancèrent hors
des tours appelées « tours des femmes » [3] ; comme si les partisans
de la paix les avaient chassés et qu'ils craignissent une attaque
des Romains, ils se répandaient de divers côtés, se dissimulant
111. les uns près des autres. Un groupe distinct se tenait sur le rempart
et, feignant de représenter le peuple, demandait la paix à grands
cris, implorait un accord et appelait les Romains, en leur pro-
mettant d'ouvrir les portes. En même temps qu'ils poussaient

1. On ne sait ce que c'est.
2. Peut-être Birket Mamilla, à l'O. de la ville.
3. Voir plus haut, V, 55.

ces clameurs, ils lançaient des pierres sur leurs concitoyens, comme
112. pour les écarter des portes. Ceux-ci se donnaient l'air de vouloir en forcer l'entrée et de supplier les Juifs postés derrière les murs ; souvent ils s'élançaient vers les Romains, comme des gens qui
113. auraient perdu le sens. Leur ruse trouva quelque créance auprès des soldats qui croyaient déjà avoir en mains des victimes toutes prêtes à subir leur vengeance, espérant d'ailleurs que les autres leur ouvriraient la ville ; ils étaient sur le point de se mettre en mou-
114. vement. Mais l'invraisemblance de cet appel éveilla les soupçons de Titus ; la veille, il les avait invités, par l'entremise de Josèphe, à un accord, et n'avait trouvé chez eux aucun sentiment de modération. Aussi, à ce moment, ordonna-t-il aux soldats de rester
115. à leur poste. Quelques-uns pourtant de ceux qui avaient été affectés aux travaux saisirent leurs armes et s'élancèrent vers les
116. portes. Les Juifs qui feignaient d'être chassés reculèrent d'abord devant eux ; puis, quand les Romains furent arrivés entre les tours de la porte, ils coururent contre cette troupe, l'entourèrent
117. et la pressèrent par derrière ; de leur côté, les Juifs du rempart faisaient tomber sur elle une grêle de pierres et de traits qui tua
118. beaucoup de soldats et en blessa un très grand nombre. Ce n'était pas chose facile d'échapper aux projectiles du rempart, quand on était attaqué par derrière ; d'ailleurs, la honte de leur faute et la crainte de leurs officiers excitaient les soldats à persévérer
119. dans leur erreur. Aussi, après avoir longtemps combattu à coups de javelots et reçu des Juifs de nombreux coups qu'ils rendaient, il est vrai, également, ils réussirent enfin à forcer le cercle qui les entourait ; dans leur retraite, les Juifs les poursuivirent en les frappant jusqu'au tombeau d'Hélène.

120. **4.** Alors les Juifs, dans l'insolence grossière de leur succès, raillèrent les Romains qui s'étaient laissé prendre à leur stratagème ; ils bondissaient en agitant leurs boucliers et poussaient
121. des cris de joie. Quant aux soldats, ils furent accueillis par les menaces de leurs centurions et la colère de César. « Les Juifs, disait-il, n'ayant d'autre chef que le désespoir, agissent toujours avec préméditation, avec réflexion ; ils préparent des ruses et des em-

buscades ; la Fortune favorise leurs stratagèmes, grâce à leur docilité, à leur esprit de corps et à leur confiance mutuelle ; mais
122. les Romains, dont la discipline et l'obéissance à leurs chefs ont toujours fait une esclave de la Fortune, commettent des fautes par des motifs contraires. C'est leur impatience d'agir qui les perd, et, suprême faute, ils combattent sans chef, sous les yeux
123. mêmes de César. Certes les réglements militaires s'en ressentent péniblement ; vif aussi sera le chagrin de mon père, à la nouvelle de
124. ce revers, car ce prince, vieilli dans les guerres, n'a jamais eu pareille mésaventure. Les lois, qui ont toujours puni de mort le moindre manquement à la discipline, ont contemplé à cette heure
125. une armée entière qui abandonnait son poste. Je connaîtrai bientôt ces présomptueux, car, chez les Romains, même une vic-
126. toire remportée sans ordre est blâmée. » Quand Titus eut soutenu, en présence des officiers, cette opinion, il parut évident qu'il appli querait la loi contre tous les coupables. Ceux-ci étaient désespé
127. rés à la pensée de la mort juste qu'ils allaient subir ; mais les légions, pressées autour de Titus, le suppliaient en faveur de leurs compagnons d'armes et le conjuraient de pardonner à la témérité d'un petit nombre, en considération de l'obéissance de tous ; leur courage futur l'aiderait à réparer la faute du moment.

128. **5**. César céda à ces prières et à son propre intérêt, car s'il pensait que le châtiment d'un seul homme devait aller jusqu'à l'exé-
129. cution, celui d'une multitude devait se borner aux paroles. Il se réconcilia donc avec les soldats, les avertissant longuement d'être désormais plus sages ; puis il songea lui-même aux moyens
130. de se défendre contre les ruses des Juifs. Quatre jours furent employés à aplanir le terrain jusqu'aux remparts, car il voulait faire passer en toute sécurité ses bagages et le reste des troupes. Il dirigea ses plus fortes unités contre la muraille, face au nord et
131. au couchant, et les disposa sur sept rangs de profondeur ; l'infanterie formait les trois premières lignes, la cavalerie en formait également trois par derrière ; dans l'intervalle se tenaient les
132. archers, qui constituaient la septième ligne. Cette masse était assez forte pour arrêter les sorties des Juifs. Alors il fit passer en

sûreté les équipages des trois légions et leur nombreuse escorte.
133. Titus en personne campa presque à deux stades du rempart, à un de ses angles, en face de la tour appelée « Psephina », où l'enceinte abandonne la direction du nord et s'infléchit à l'ouest.
134. Quant à l'autre corps d'armée, il se fortifia vis-à-vis la tour dite « Hippicos », à une distance de deux stades aussi de la ville.
135. Cependant la dixième légion restait à la même place, sur le mont des Oliviers.

IV

1-5. *Description de Jérusalem ; ses défenses ; le palais d'Hérode.*

136. 1. Trois murs fortifiaient la ville du côté où elle n'était pas entourée de ravins infranchissables ; sur ces derniers points, il n'y avait qu'un retranchement. Elle était elle-même bâtie sur deux crêtes qui se faisaient face et que séparait un vallon creusé entre elles, où se terminait la ligne des maisons, pressées les unes
137. contre les autres. Des deux éminences, l'une, où se trouvait la ville haute, était de beaucoup la plus élevée et la plus escarpée ; elle avait, à cause de la force de sa position, reçu du roi David le nom de « Forteresse » (ce roi était le père de Salomon qui construisit le premier Temple) ; aujourd'hui nous l'appelons le « haut marché ». Quant à l'autre colline, c'est celle qui se nomme Acra
138. et porte la ville basse comme sur un double croissant. En face de cette dernière hauteur, il y en avait une troisième qui était, de sa nature, inférieure en altitude à Acra, dont une autre large
139. vallée la séparait à l'origine. Plus tard, au temps de la dynastie des Asmonéens, les rois comblèrent le vallon, dans le dessein de réunir la ville au Temple ; ils aplanirent Acra et en abaissèrent le som-
140. met, pour que la vue du Temple dominât aussi cette colline. La vallée nommée « des fromagers » (Tyropéon), qui, nous l'avons dit, sépare la colline de la ville haute et la colline inférieure, s'étend jusqu'à Siloë ; tel est le nom de cette source d'eau douce
141. et abondante. Vers la campagne, les deux collines de la ville étaient

entourées de profondes vallées ; de part et d'autres, les précipices en rendaient l'abord impraticable.

142. 2. Des trois enceintes, la plus ancienne était très difficile à prendre, grâce aux vallons et à la montagne qui les dominait et
143. sur laquelle le mur était bâti. Outre l'avantage du lieu, la construction en était solide, car David et Salomon et les rois qui sui-
144. virent rivalisèrent dans cette œuvre. Le mur commençait au nord à la tour Hippicos [1] et se dirigeait vers la galerie orientale du temple (Xystos) ; il touchait ensuite à la salle du conseil, et
145. aboutissait au portique occidental du Temple. Du côté de l'ouest, il partait du même point, se prolongeait par le lieu appelé Bethso jusqu'à la porte des Esséniens ; il tournait ensuite vers le sud, au delà de la source de Siloë, revenait alors vers l'orient, dans la direction de la piscine de Salomon, et continuait jusqu'à l'endroit nommé Ophlas [2], où il rejoignait le portique oriental du Temple.

146. Le second mur s'amorçait à la porte de Gennath, qui faisait partie de la première enceinte ; il n'entourait que la partie septentrionale de la ville et montait jusqu'à la tour Antonia.

147. Le troisième mur avait pour origine la tour Hippicos ; de là il continuait vers le nord jusqu'à la tour Psephina, descendait en face de la sépulture d'Hélène, reine des Adiabéniens et mère [3] du roi Izatas, se développait le long des caveaux royaux, s'infléchissait à la tour d'angle près du Tombeau du Foulon, enfin, se rattachant à l'ancien retranchement, aboutissait dans la vallée
148. du Cédron. Ce fut Agrippa qui entoura de ce mur les nouveaux quartiers de la ville, jusque-là tout entiers sans défense ; car la cité, vu l'excès de la population, débordait peu à peu les remparts.
149. On réunit donc à la ville la région située au nord du Temple, voisine de la hauteur, et, poussant assez loin, on habita une quatrième colline, nommée Bezetha ; située en face de la tour Antonia, elle

1. C'est encore à cette tour que s'appuie l'enceinte actuelle de Jérusalem à partir de la porte de Jaffa ou Bab-el-Khalib (F. de Saulcy, *Voyage en Terre-Sainte*, I, p. 51).

2. Ophel, *Jérémie*, III, 26.

3. Le texte porte par erreur « fille » ; il a été corrigé par Hudson (R. H.).

150. en est séparée par une excavation profonde ; c'est à dessein que
ce fossé fut creusé, pour empêcher que les fondations de la tour,
reliées à la hauteur, n'offrissent un accès facile et une élévation
151. insuffisante. Ainsi donc la profondeur du fossé donna aux tours
la plus grande hauteur possible. Ce quartier tout récent prit le
nom indigène de Bezetha, qui, traduit en grec, se dirait Caeno-
152. polis (Villeneuve)[1]. Comme ses habitants avaient besoin d'être
défendus, le père du roi actuel, nommé aussi Agrippa, commença
la construction de la muraille dont nous venons de parler ; mais,
craignant que Claudius César ne soupçonnât que la grandeur de ce
travail annonçait une révolution et des menées séditieuses, il
153. l'interrompit, n'ayant fait que jeter les fondements. De fait, la
ville eût été imprenable s'il avait continué la construction de
la muraille comme il l'avait commencée ; car elle était formée de
pierres qui avaient vingt coudées de longueur sur dix d'épaisseur[2]
et ne pouvait pas être facilement entamée avec le fer ni ébranlée
154. par des machines. Le mur eut dès l'abord une épaisseur de dix cou-
dées, et la hauteur en eût vraisemblablement été considérable, si la
magnificence de celui qui commença cette œuvre n'avait été
155. entravée. Plus tard, cependant, les Juifs, travaillant avec ardeur,
élevèrent le mur jusqu'à une hauteur de vingt coudées ; ses cré-
neaux mesuraient deux coudées, ses abris trois, en sorte que sa
hauteur totale montait jusqu'à vingt-cinq coudées.

156. **3**. Les remparts étaient dominés par des tours qui avaient
vingt coudées de largeur et vingt de hauteur ; elles étaient carrées
et solides comme le mur même ; par leur ajustement et leur beauté,
157. les pierres ne différaient pas de celles du Temple. Au-dessus de
la masse imposante des tours, s'élevant jusqu'à vingt coudées,
étaient de magnifiques salles, et au-dessus encore des étages, des
réservoirs destinés à recueillir les eaux de pluie. Chaque tour
158. était desservie par de larges escaliers tournants. Le troisième

1. Voir plus haut, II, 530 et note 2.

2. Les chiffres donnés par Josèphe sont généralement exagérés ; il n'a rien mesuré et parle de mémoire.

rempart avait quatre-vingt-dix de ces tours et le développement des courtines entre elles était de deux cents coudées. Le rempart intermédiaire comptait quatorze tours, l'ancien mur en compre-
159. nait soixante. Tout le périmètre de la ville était de trente-trois stades. Plus étonnante encore que le troisième rempart tout entier, s'élevait à l'angle nord-ouest la tour Psephinos, près de
160. laquelle campa Titus. Haute de soixante-dix coudées, elle laissait apercevoir, au lever du soleil, l'Arabie et les dernières limites des
161. terres des Hébreux jusqu'à la mer. Elle était de forme octogonale. En face de cette tour, se dressait l'Hippicos. Dans le voisinage de cette dernière tour, le roi Hérode en avait construit sur l'ancien rempart deux autres, remarquables pour leur grandeur,
162. leur beauté, leur solidité, entre tous les édifices du monde. Car outre que ce roi était naturellement magnifique et plein d'amour-propre pour sa capitale, il fit hommage de la grandeur de ces ouvrages à ses affections privées, et consacra la mémoire des trois êtres qui lui étaient les plus chers, un frère, un ami, sa femme [1], dont ces tours prirent leur nom. L'une de ces personnes, il l'avait, comme nous l'avons dit précédemment [2], tuée par amour ; il avait perdu les deux autres dans une guerre où ils avaient vaillamment combattu.

163. L'Hippicos, appelée ainsi du nom de son ami, était carrée : elle mesurait également vingt-cinq coudées de longueur et de profondeur, trente de hauteur ; il n'y avait pas de vide à l'intérieur.
164. Au-dessus du massif de maçonnerie et de l'appareillage se trouvait un réservoir de vingt coudées de profondeur pour recevoir
165. la pluie ; au-dessus encore une demeure à deux étages, haute de vingt-cinq coudées, divisée en salles diversement ornées, encerclée de tourelles de deux coudées de haut en plus des abris de trois coudées ; la hauteur totale montait ainsi à quatre-vingts coudées.

166. La deuxième tour, qu'il appela Phasaël, du nom de son frère,

1. Phasael, Hippikos et Mariamme.
2. Plus haut, I, 443.

avait des dimensions égales en longueur et en profondeur, quarante coudées de part et d'autre ; la partie massive atteignait
167. aussi la même hauteur. Au-dessus courait un portique, haut de
168. dix coudées, protégé par des mantelets et des bastions. Au centre de ce portique s'élévait une autre tour, comprenant de riches appartements et des bains, en sorte qu'il ne manquait à cette forteresse rien de ce qui pouvait lui donner un aspect royal. Le sommet était plus orné d'abris et de tourelles que celui de la for-
169. teresse précédente [1]. La hauteur totale de cette tour mesurait environ quatre-vingt-dix coudées. Elle rappelait par sa forme celle de Pharos, dont le feu éclaire les navigateurs cinglant vers Alexandrie [2] ; mais son périmètre était beaucoup plus vaste ; elle était devenue à cette époque le siège de la tyrannie de Simon.
170. La troisième tour, celle qui prit ce nom de Mariamme porté par la reine, se dressait massive à vingt coudées de hauteur, sur
171. une longueur et une profondeur de vingt coudées ; ses logements supérieurs étaient beaucoup plus riches et plus ornés que ceux des autres tours, car le roi avait jugé convenable que la forteresse à laquelle il avait donné le nom d'une femme offrît plus de parure que celles qui portaient des noms d'hommes. En revanche, il y avait plus de force dans celles-là que dans celle-ci. La hauteur totale de la tour de Mariamme était de cinquante-cinq coudées.
172. **4**. Ces trois magnifiques tours paraissaient encore plus grandes par le fait de leur situation. Car l'ancien rempart qu'elles domi-
173. naient était lui-même édifié sur une colline élevée dont il formait comme la crête plus élevée encore, à une hauteur de trente pieds ; placées sur cette crête, les tours prenaient encore beaucoup d'élé-
174. vation. Les dimensions des pierres étaient également merveilleuses ; car ce n'est pas de vulgaires moellons que se composaient ces tours ni de pierres facilement transportables à bras d'hommes ; on avait taillé, dans du marbre blanc, des blocs mesurant chacun
175. vingt coudées de longueur, dix de profondeur et cinq de hauteur.

1. Texte incertain, avec deux mots vides de sens.
2. Voir plus haut, IV, 163.

Ils étaient ajustés si parfaitement les uns aux autres que chaque
tour paraissait n'être qu'une seule pierre naturelle, dégrossie et
polie aux angles par les mains des artisans, tant il était difficile
176. d'apercevoir les joints de l'appareillage ! Ces tours regardaient le
nord, et le palais du roi était contigu à leur face intérieure, défiant
177. toute description ; car il n'y manquait rien de ce qui pouvait
rehausser la magnificence et la perfection de l'édifice. Il était
tout entier ceint de murs dressés à une hauteur de trente coudées ;
à la même distance s'élevaient des tours, de vastes corps de logis,
pouvant recevoir même des appartements de cent lits, destinés
178. aux hôtes. Il y avait là une indescriptible variété de pierres, et
l'on trouvait rassemblées à profusion celles qui, partout, étaient
rares. Il y avait des toits admirables pour la longueur de leurs
179. poutres et l'éclat de leurs ornements ; une extrême abondance de
chambres, dont les dispositions offraient une infinie variété ;
des ameublements complets, la plupart d'or et d'argent, les gar-
180. nissaient toutes. De nombreux péristyles se succédaient en cercle,
ayant chacun des colonnes d'espèce différente ; les uns, entière-
181. ment découverts, étaient verdoyants ; là des bois d'essence variée,
de longues allées, entremêlées de profonds canaux et de réser-
voirs où se trouvaient partout en foule des statues de bronze qui
répandaient les eaux ; autour des ondes, de nombreuses tours,
182. asile des colombes apprivoisées. Mais il est impossible de décrire
dignement ce palais ; d'ailleurs, le souvenir en est pénible quand
on se rappelle les désastres causés par le feu qu'y allumèrent les
183. brigands. Ce ne sont pas, en effet, les Romains qui ont brûlé ces
merveilles, mais les conjurés de la ville, au début du soulèvement,
comme nous l'avons déjà raconté ; l'incendie commença à la tour
Antonia, puis gagna le palais, et consuma les toits des trois tours.

V

1-6. *Description du Temple.* — 7. *Les prêtres.* — 8. *La tour Antonia.*

184. 1. Le Temple était, comme je l'ai dit, bâti sur une forte éminence, et c'est à peine si, à l'origine, le plateau qui la terminait suffit à contenir le sanctuaire et l'autel [1]. Les pentes, tout alen-
185. tour, étaient escarpées. Mais quand le roi Salomon, qui d'ailleurs construisit le Temple, entoura d'un mur le côté oriental de l'édifice, il établit un portique sur le terrassement ; de tous les autres côtés, le Temple restait sans défense. Dans les âges qui suivirent, comme le peuple ajoutait sans cesse de nouveaux remblais, la
186. colline ainsi aplanie se trouva plus large. On abattit ensuite le rempart septentrional, et cela fournit l'espace qui fut plus tard
187. occupé par toute l'enceinte du Temple. On entoura la colline, depuis ses fondements, d'un triple rempart circulaire. L'exécution de ce grand travail dépassa toute prévision ; on y employa de longs siècles et tous les trésors sacrés que fournissaient les tributs envoyés à Dieu des diverses régions de l'univers. On construisit
188. ainsi les enceintes supérieures et le temple inférieur. La partie la plus basse de ce dernier édifice fut, sur des terrassements, rele-

1. Tout ce qui suit peut être contrôlé par des ouvrages spéciaux, notamment celui du marquis de Vogüé. Voir aussi Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, tome IV. Le chap. 3 du livre VIII des *Antiquités* traite du même sujet ; on renvoie ici à la traduction et aux notes de ce chapitre.

vée de trois cents coudées, ou plus encore en certains endroits. Cependant la profondeur des fondations n'apparaissait pas tout entière ; car les Juifs avaient fortement comblé les vallons, dans
189. le dessein d'égaliser le sol des rues de la ville. Des pierres de quarante coudées de longueur servirent à ces substructions. L'abondance des ressources et la générosité du peuple imprimaient aux projets une grandeur extraordinaire ; la patience et le temps aidaient à la réalisation d'une espérance dont on n'osait pas même concevoir le terme.

190. **2**. Les édifices élevés au-dessus de ces fondations énormes en étaient dignes. Tous les portiques avaient une double rangée de colonnes, d'une hauteur de vingt-cinq coudées, taillées d'une seule pièce dans des blocs d'un marbre très blanc. Les lambris
191. qui couvraient ces portiques étaient de cèdre. La richesse naturelle des lambris, l'art dont ils étaient polis et ajustés offraient un merveilleux spectacle, mais aucun travail de peinture ou de
192. sculpture n'y ajoutait un ornement extérieur. La largeur des portiques était de trente coudées, et leur périmètre total, en y comprenant la tour Antonia, mesurait six stades; toute la partie qui était à découvert était pavée de pierres différentes, aux cou-
193. leurs variées. En traversant cet espace dans la direction de la seconde tour du Temple, on trouvait autour de soi une balustrade de pierre, haute de trois coudées et très élégamment ouvra-
194. gée. Des colonnettes s'y dressaient à intervalles égaux, prescrivant les unes en caractères grecs, les autres en caractères latins, la loi de pureté et interdisant à tout étranger de pénétrer dans le « lieu saint » ; car la seconde enceinte était appelée de ce nom [1].
195. On y montait de la première par quatorze degrés. De forme carrée, elle était entourée d'un mur particulier, dont la hauteur extérieure,
196. atteignant quarante coudées, était masquée par l'escalier. La hauteur intérieure mesurait vingt-cinq coudées, car, l'escalier étant construit contre un terrain plus élevé, elle n'apparaissait pas complètement de l'intérieur et se trouvait dissimulée en partie

1. Une de ces pierres a été découverte en 1871 par Ch. Clermont-Ganneau.

197. par la colline [1]. Après les quatorze degrés, on avait le mur à une distance de dix coudées, sur un terrain entièrement aplani.
198. Ensuite, un nouvel escalier de cinq marches conduisait aux portes qui étaient au nombre de huit du côté du nord et du midi, quatre de part et d'autre ; il y en avait nécessairement deux à l'Orient, car de ce côté se trouvait la place, séparée par un mur; qui était réservée aux femmes pour le culte, et il avait fallu y pratiquer une
199. seconde porte distincte en face de la première. Dans les autres directions, deux portes, l'une au midi, l'autre au nord, conduisaient à la cour des femmes ; en effet, elles ne pouvaient entrer par les autres, et il leur était même interdit, en passant par celle qu'on leur avait réservée, de franchir le mur de séparation. L'endroit était d'ailleurs ouvert également pour le culte aux femmes de la
200. région et à leurs coreligionnaires venues du dehors. La partie occidentale n'avait pas de porte ; de ce côté, le mur était continu. Les portiques situés entre les portes, au dedans du mur faisant face aux salles du Trésor, étaient soutenus sur des colonnes très belles et très hautes ; bien que simples et non doubles, ces portiques ne le cédaient en rien, sauf pour les dimensions, aux portiques inférieurs.
201. **3**. Des dix portes, neuf étaient entièrement recouvertes d'or et d'argent, comme aussi les montants et les linteaux ; l'une d'elles, hors du Temple, devait à la gloire de l'airain de Corinthe sa grande
202. supériorité sur celles qui étaient lamées d'argent et d'or. Chaque portail comprenait deux battants dont chacun avait trente cou-
203. dées de hauteur et quinze de largeur. Après l'entrée, ces portails, s'élargissant à l'intérieur, embrassaient à droite et à gauche des vestibules longs et larges de trente coudées ; semblables à des tours, leur hauteur dépassait quarante coudées ; chacun était soutenu par deux colonnes, dont la circonférence mesurait douze cou-
204. dées. Les dimensions des autres portes étaient les mêmes. Mais

1. Tout cela n'est pas clair. Outre la description de Josèphe nous avons celle d'un traité dit *Middot* (Mesures) dans la Mischna ; elles ne sont guère d'accord. Voir la note de Thackeray, t. III, p. 254.

celle qui s'ouvrait au delà du portail corinthien, vers l'Orient, du côté de la salle des femmes, et en face de la porte du Temple, était
205. plus vaste ; elle avait cinquante coudées d'élévation ; ses portes atteignaient quarante coudées, et son ornementation était plus magnifique, en raison de l'épaisseur de l'argent et de l'or qui y étaient prodigués. C'est Alexandre père de Tibère [1] qui en avait
206. garni les neuf autres portes. Quinze degrés conduisaient du mur des femmes au grand portail ; ils étaient moins élevés que les cinq degrés qui menaient aux autres portails.

207. **4.** Le Temple, cet édifice sacré, était placé au centre ; on y accédait par douze marches. La hauteur et la largeur de sa façade mesuraient également cent coudées ; il se rétrécissait en arrière et n'avait plus là que soixante coudées, car, sur le devant, il y avait de côté et d'autre comme des épaules d'une longueur de vingt
208. coudées. Son premier portail avait soixante-dix coudées de hauteur, vingt-cinq de largeur et n'était pas pourvu de battants ; car il figurait le ciel, immense [2] et sans limites. Les métopes étaient toutes dorées ; par ces ouvertures, la première partie de la nef apparaissait complètement du dehors dans sa majesté, et les côtés de la porte intérieure se montraient tout étincelants d'or
209. aux yeux des spectateurs. Comme le Temple portait un double toit [3], la première partie de la nef, seule, s'ouvrait à une grande hauteur, mesurant quatre-vingt-dix coudées d'élévation, cin-
210. quante de longueur et vingt de largeur. Le portail de cette nef était tout entier, comme je l'ai déjà dit, lamé d'or ; il en était de même de toute la paroi avoisinante ; les pampres qui revêtaient la surface de la porte étaient d'or également, et des grappes
211. de la taille d'un homme y pendaient [4]. Comme le Temple avait un double toit [5], la perspective intérieure était plus basse que

1. Frère du philosophe Philon, alabarque d'Alexandrie et père de Tiberius Alexander.
2. Ἀχανές (Bekker) et non ἀφανές (manuscrits).
3. Texte et sens incertains.
4. *Vitis aurea templo reperta*, Tacite, *Hist.*, V, 5.
5. Déjà dit ; il y a peut-être interpolation.

l'extérieure ; là les portes d'or avaient cinquante-cinq coudées de
212. hauteur et seize de largeur. Devant elles se trouvait un voile de longueur égale, un peplos babylonien, brodé de laine violette, de lin, d'écarlate et de pourpre ; ce travail admirable offrait, dans sa matière, un mélange savant et comme une image de l'uni-
213. vers ; car il paraissait symboliser par l'écarlate le feu, par le lin la terre, par le violet l'air, par la pourpre la mer[1]. Pour deux de ces matières, c'était la couleur qui faisait la ressemblance ; pour le lin et la pourpre, c'était leur origine, puisque l'un est fourni
214. par la terre, l'autre par la mer. Sur le peplos était brodé tout le spectacle des cieux, les signes du zodiaque exceptés.

215. **5**. Quand on pénétrait à l'intérieur, c'était la partie basse du Temple qui recevait le visiteur. Elle avait soixante coudées de
216. hauteur, une longueur égale et vingt coudées de largeur. A leur tour, ces soixante coudées étaient divisées ; la première section offrait, sur une étendue de quarante coudées, trois œuvres admirables et célèbres dans le monde entier, le chandelier, la table,
217. l'encensoir. Les sept lampes du chandelier représentaient les planètes, car c'était bien le nombre des branches du candélabre[2] ; les douze pains sur l'autel figuraient le cercle du zodiaque et l'année[3].
218. L'encensoir, avec les treize parfums dont il était rempli, et qui provenaient de la mer et des régions habitées ou inhabitées de la terre, indiquait que tout appartient à Dieu et existe pour Dieu[4].

219. La partie la plus reculée de l'enceinte mesurait vingt coudées ; un voile la séparait aussi de l'extérieur. Aucun objet ne se trouvait là ; elle était pour tous inaccessible, intangible, invisible ; on l'appelait le « Saint des Saints ».

220. Sur les côtés du Temple inférieur étaient de nombreuses habitations sur triple étage, communiquant entre elles ; de part et d'autre des entrées spéciales y conduisaient depuis le portail.

1. Voir *Antiquités*, III, 183.
2. *Ibid.*, 145.
3. *Ibid.*, 142.
4. *Ibid.*, 180 et note 3.

221. Le Temple haut, plus étroit, n'avait pas d'habitations ; il élevait à quarante coudées son propre faîtage, d'un style plus simple que le Temple inférieur. Si l'on ajoute ce nombre aux soixante coudées du Temple bas, on obtient une hauteur totale de cent coudées.

222. **6**. A la façade extérieure il ne manquait rien de ce qui pouvait frapper l'esprit ou les yeux. Partout revêtu de plaques d'or massif, le Temple brillait, aux premiers rayons du jour, d'un éclat si vif que les spectateurs devaient en détourner leurs regards
223. comme des rayons du soleil. Pour les étrangers qui arrivaient à Jérusalem il ressemblait de loin à une montagne couverte de neige, car là où il n'était pas doré, il apparaissait de la plus pure blan-
224. cheur. Sur son toit se dressaient des broches d'or, finement aiguisées, pour écarter les souillures des oiseaux qui seraient venus s'y poser. Quelques-unes des pierres de l'édifice avaient quarante-cinq coudées de longueur, cinq de hauteur et six de profondeur [1].

225. Devant le Temple se trouvait l'autel qui mesurait quinze coudées de hauteur, et se développait également sur une longueur et une largeur d'environ cinquante coudées ; de forme carrée, il était pourvu aux angles d'appendices en forme de cornet. On y accédait du midi par une rampe en pente douce. Le fer n'avait pas été employé pour construire cet autel, et jamais le fer ne l'avait touché [2].

226. Le Temple et l'autel étaient entourés d'une balustrade de pierres, belles et délicatement ouvragées, qui avait environ une coudée de hauteur ; elle maintenait le peuple à distance et le séparait des prêtres.

227. Si la ville entière était interdite aux hommes atteints de gonorrhée et de lèpre, le Temple l'était aussi aux femmes, dans le temps de la menstruation ; il ne leur était même pas permis, quand elles étaient pures, de franchir les limites que nous avons indiquées [3]. Ceux des hommes qui n'étaient pas complètement

1. Cf. *Antiquités*, t. III, p. 352 et les notes. Les chiffres donnés ici paraissent excessifs.

2. Cf. Deut., XXVII, 5.

3. Plus haut, V, 199 et *Antiq.*, III, 241.

purifiés se voyaient interdire la cour intérieure ; il en était de même des prêtres quand ils subissaient une purification.

228. 7. Ceux qui, étant de famille sacerdotale, ne pouvaient exercer leurs fonctions à cause de quelque infirmité, se tenaient avec leurs confrères valides à l'intérieur de la balustrade ; ils recevaient les parts du sacrifice dues à leur naissance, mais portaient des vêtements ordinaires ; seul l'officiant revêtait le costume
229. sacré. Les prêtres exempts de toute tare montaient à l'autel et au Temple en habits de lin ; ils s'abstenaient rigoureusement de vin pur, par un scrupule religieux, pour ne transgresser aucune prescription du service divin.

230. Le grand-prêtre montait avec eux ; il ne le faisait pas toujours, mais seulement au sabbat, à la nouvelle lune, à la célébration
231. d'une fête nationale ou d'une solennité publique annuelle. Quand il officiait, il s'enveloppait les cuisses d'un linge jusqu'au bas-ventre ; il portait en dessous un vêtement de lin, et, par-dessus, une tunique de laine violette descendant jusqu'aux pieds, vêtement étroit et muni de franges, auxquelles étaient suspendues des clochettes d'or et une guirlande de grenades, symbolisant, celles-
232. là le tonnerre, celles-ci l'éclair [1]. La bandelette qui fixait le vêtement à la poitrine était formée de cinq pièces brodées de fleurs ; les couleurs étaient d'or, de pourpre, d'écarlate, de lin et de violette, dont nous avons déjà dit qu'étaient également tissées les
233. tapisseries du Temple [2]. L'éphode qu'il portait [3] était diversifié des mêmes couleurs, mais il y entrait une plus grande quantité d'or ; cet ornement avait l'aspect d'une cuirasse que l'on met sur l'habit, et s'y agrafait par deux fibules d'or en forme de petits boucliers ; de belles et grandes sardoines y étaient serties, portant inscrits à la surface les noms des éponymes des tribus qui com-
234. posaient la nation. Sur le devant étaient fixées douze autres pierres, trois par trois sur quatre rangées : sardoine, topaze, éme-

1. Voir *Antiq.*, III, 151-178 et les notes.
2. Plus haut, V, 212.
3. Voir *Antiq.*, III, 162 et les notes.

raude, escarboucle, jaspe, saphir, agathe, améthyste, rubellite,
onyx, béryl, chrysolithe ; sur chacune d'elles aussi était gravé
235. le nom d'un éponyme. La tête du grand-prêtre était couverte
d'une tiare de lin, ornée d'une bande de la couleur de l'hyacinthe ;
autour d'elle était une couronne d'or, où étaient inscrites en relief
236. les lettres sacrées qui sont quatre voyelles [1]. En temps ordinaire,
le grand-prêtre ne revêtait pas ce costume, mais en prenait un
plus simple, réservant le premier pour les occasions où il entrait
dans le Saint des Saints ; il y pénétrait seul une fois par an, le
jour où tout le peuple a coutume de jeûner en l'honneur de Dieu.
237. Nous parlerons ailleurs avec plus de précision de la ville, du
Temple, des mœurs et des lois qui s'y rapportent ; car il reste
encore beaucoup à dire sur ces sujets.
238. **8**. La tour Antonia était située à l'angle de deux portiques
du premier Temple, le portique de l'ouest et celui du nord ; on
l'avait construite sur un rocher élevé de cinquante coudées et
escarpé de toutes parts. C'était l'œuvre du roi Hérode qui y
montra au plus haut degré la magnificence de son caractère.
239. Le rocher, depuis ses fondements, était recouvert de plaques de
pierres lisses, servant d'ornements et en même temps de défense,
car tout homme qui eût essayé d'y monter ou d'en descendre
240. aurait glissé. De plus, il y avait, devant l'édifice même de la tour,
un mur de trois coudées, à l'intérieur duquel s'élevait jusqu'à
une hauteur de quarante coudées toute la superstructure de
241. l'Antonia. Au-dedans elle offrait l'étendue et l'aménagement d'un
palais. Elle comprenait divers appartements de toute forme et
de toute destination, des portiques, des bains et de vastes cours
où pouvaient camper les troupes. Par toutes les dispositions
utiles qu'elle offrait, c'était une ville ; par sa richesse, c'était un
242. palais. Présentant dans l'ensemble l'aspect d'une tour, elle
s'appuyait aux quatre angles sur quatre autres tours : trois

1. Josèphe fait évidemment allusion au tétragramme ou nom sacré du dieu des Juifs (Cf. *Ant.*, III, 178) ; s'il qualifie les lettres de voyelles, c'est peut-être au point de vue de ses lecteurs païens (IAVE).

d'entre elles avaient cinquante coudées de hauteur ; celle qui était placée à l'angle sud-est en mesurait soixante-dix, de sorte
243. que de son sommet on apercevait le Temple tout entier. A l'endroit où elle se joignait aux portiques du Temple, elle avait deux escaliers qui y conduisaient ; c'est par là que descendaient les
244. gardes, car il y avait toujours dans l'Antonia une cohorte romaine, dont les soldats, se répandant en armes parmi les portiques aux jours de fêtes, surveillaient le peuple et prévenaient tout désordre.
245. Si le Temple dominait la ville comme une forteresse, l'Antonia dominait à son tour le Temple ; ceux qui gardaient ce poste gardaient aussi la ville et le Temple ; quant à la ville haute, elle avait
246. pour défense particulière le palais d'Hérode. La colline de Bezetha était, comme je l'ai dit [1], séparée de la forteresse Antonia ; la plus haute de toutes, elle était contiguë à la partie de la ville, et seule,
247. du côté du nord, cachait le Temple. Cette description de la ville et des murs, que je projette de reprendre plus tard en détail avec plus de précision [2], doit suffire pour le moment.

1. Voir plus haut, V, 149.

2. L'ouvrage ainsi promis par Josèphe ne nous est pas parvenu, à moins qu'il n'ait annoncé ainsi les *Antiquités Judaïques*, postérieures à la *Guerre*.

VI

1. *Forces des Juifs.* — 2. *Travaux de siège des Romains.* — 3. *Attaques des Juifs.* — 4. *L'artillerie romaine entre en action.* — 5. *Succès et revers des assiégés.*

248. **1.** Dans la ville, la multitude avide de combats et séditieuse, groupée autour de Simon, était au nombre de dix mille hommes, sans compter les Iduméens ; elle avait cinquante chefs, subor-
249. donnés à Simon qui exerçait le pouvoir. Les Iduméens, qui opéraient de concert avec lui, au nombre de cinq mille, avaient dix commandants, lesquels semblaient obéir à Jacob fils de Sosas
250. et à Simon fils de Cathlas [1]. Quant à Jean, qui s'était emparé du Temple, il avait six mille soldats d'infanterie régulière conduits par vingt officiers. Son armée s'était accrue des zélateurs, qui avaient renoncé à leurs discordes, au nombre de deux mille quatre cents, sous les ordres de leur ancien chef Eléazar et de
251. Simon, fils d'Arinos. Tandis que les factions étaient aux prises, comme nous l'avons rapporté [2], le peuple était le prix de l'un et de l'autre ; ceux qui ne s'associaient pas à leurs violences étaient
252. pillés par les deux. Simon occupait la ville haute, le grand mur jusqu'au Cédron et une partie de l'ancien rempart, depuis la piscine de Siloë, où il s'infléchissait vers l'orient, jusqu'au palais de Monobaze vers lequel il descendait ; ce Monobaze fut un roi

1. Voir plus haut, IV, 235, qui n'est pas d'accord avec IV, 353.
2. Plus haut, V, 27.

253. des Adiabéniens qui vivent au delà de l'Euphrate. Il tenait encore
la source et certains points d'Acra, la ville basse jusqu'au palais
254. d'Hélène, mère de Monobaze. De son côté Jean occupait le Temple
et les lieux environnants sur un espace assez considérable,
Ophlan et la vallée du Cédron. Les deux adversaires avaient brûlé
tout l'espace intermédiaire comme pour donner libre cours à la
255. guerre qu'ils se livraient. Car même le campement de l'armée
romaine sous les remparts n'apaisa pas la querelle ; si la première
attaque ramena un instant les Juifs à la raison,[1] ils furent bientôt
repris de leur folie et, redevenus ennemis, se remirent à combattre
entre eux, répondant par leur conduite aux vœux des assiégeants.
256. Assurément, les Romains ne leur firent pas subir de maux plus
cruels que ceux qu'ils s'infligèrent à eux-mêmes ; après eux, la
ville n'éprouva pas de nouvelles souffrances ; si, avant de tomber,
elle subit des malheurs plus affreux, ceux qui s'en emparèrent lui
257. rendirent par là quelque service. Oui, je le déclare, la sédition prit
la ville et les Romains prirent la sédition, beaucoup plus forte
que les murs. C'est avec raison qu'on attribuera à la population
elle-même ce que les événements offrirent de calamiteux, aux
Romains ce qu'il y eut en eux d'équitable. A chacun de juger
d'après les faits.

258. **2.** Telle était donc la situation à l'intérieur des murs quand
Titus fit au dehors une reconnaissance avec l'élite de sa cavalerie,
cherchant sur quel point il attaquerait les remparts. Partout il
259. trouvait des motifs de s'abstenir, car, du côté des ravins, la mu-
raille n'était pas praticable et, de l'autre, le premier mur parais-
sait assez fort pour défier les machines. Il résolut donc de conduire
l'attaque dans le voisinage du tombeau du grand-prêtre Jean ;
260. là, en effet, le premier rempart était plus bas, et le second ne s'y
rattachait pas, parce qu'on avait négligé de fortifier ce point, la
nouvelle ville n'étant pas encore très peuplée. Il y avait d'ailleurs
un accès facile au troisième rempart ; celui-ci une fois occupé, il
songeait à s'emparer de la ville haute et du Temple par la forte-

1. Plus haut, V, 71 sq.

261. resse Antonia. Pendant cette reconnaissance de Titus, un de ses amis, nommé Nicanor, fut blessé d'une flèche à l'épaule gauche ; il s'était avancé trop près des murs avec Josèphe, et, comme il n'était pas un inconnu pour les défenseurs du rempart, il s'était
262. efforcé de causer de la paix avec eux. Jugeant de leur violence par ce fait qu'ils n'épargnaient pas même des hommes dont la démarche avait pour objet leur salut, César poussa avec plus d'ardeur les préparatifs du siège. Il autorisa les légions à ravager les faubourgs et leur ordonna de réunir les matériaux propres à
263. la construction des terrassements. En vue de ces travaux, il divisa ses forces en trois corps ; au milieu, des soldats armés de javelots et des archers ; devant eux, les scorpions, catapultes et onagres, pour repousser les incursions des ennemis contre les ouvrages, et les tentatives que feraient les défenseurs du rempart pour y
264. mettre obstacle. On coupa les arbres des faubourgs qui furent rapidement déboisés ; le bois fut transporté jusqu'aux terrassements et toute l'armée s'empressa à cet ouvrage. Cependant, les
265. Juifs ne restaient pas inactifs. Le peuple, au milieu des pillages et des meurtres, reprenait alors courage ; il pensait qu'il allait pouvoir respirer, tandis que les autres s'occuperaient des ennemis du dehors ; il espérait aussi obtenir le châtiment des coupables au cas où les Romains seraient vainqueurs.

266. **3**. Mais Jean, tandis que ses compagnons voulaient s'élancer en hâte contre les ennemis du dehors, restait inactif, par crainte
267. de Simon. Celui-ci ne se tenait pas en repos ; plus rapproché des assiégeants, il disposa sur le rempart toute son artillerie, tant les machines autrefois enlevées à Cestius que celles dont s'empara
268. cette faction, quand elle prit la garnison de la tour Antonia. Mais c'était là pour la plupart des défenseurs une acquisition inutilisable, à cause de leur inexpérience ; un petit nombre, instruits par les transfuges, se servaient assez mal de ces machines. Ils lançaient du haut du rempart des pierres et des javelots sur les Romains qui travaillaient aux terrassements, ou, sortant par
269. groupes, engageaient le combat avec eux. Les travailleurs romains employaient, comme abris contre les traits, des claies tendues

devant les retranchements, et leurs machines s'opposaient aux sorties des assiégés. Toutes les légions étaient admirablement pourvues de ces machines, en particulier la dixième, dont les oxybtèles et les onagres étaient plus forts, plus grands ; avec leurs projectiles, ils renversaient non seulement les assaillants,
270. mais atteignaient les défenseurs du rempart. Les pierres ainsi lancées pesaient un talent et portaient à deux stades et davantage ; la force du coup était irrésistible non seulement pour les premiers qui le recevaient, mais encore pour ceux qui étaient
271. loin derrière. D'abord, il est vrai, les Juifs se gardaient contre la chute des pierres, car, étant blanches, elles ne se signalaient pas seulement par leur sifflement, mais encore par leur éclat, visible
272. de loin. Des vigies, placées sur les tours, leur signalaient le projectile, chaque fois que la machine se détendait et projetait la pierre, criant dans leur langue maternelle : « Le fils part ! »[1] Alors ceux que la pierre menaçait se dispersaient et se couchaient ; grâce à ces précautions, il arrivait que le projectile
273. passât sans faire de mal. Les Romains eurent à leur tour l'idée de le noircir ; désormais on ne l'aperçut plus d'avance aussi nettement, et les Romains atteignaient le but en tuant souvent
274. d'un seul coup beaucoup de Juifs. Mais quelque maltraités qu'ils fussent, ceux-ci ne laissaient pas les Romains élever en sûreté leurs terrassements ; recourant à toutes sortes d'inventions et d'audacieuses tentatives, ils les tenaient en haleine nuit et jour.
275. 4. Quand les travaux d'approche furent achevés, les ingénieurs mesurèrent la distance jusqu'au rempart au moyen d'une masse de plomb attachée à un fil qu'on lançait du haut des terrasses ; en effet, recevant d'en haut des projectiles, il ne leur était pas possible d'opérer autrement. Ils trouvèrent que les hélépoles

1. *Ha-eben*, la pierre, par calembour *Habben*, le fils (Reland). La correction de βιός en ὁός (« le trait part »), proposée par Hudson, est inutile. Thackeray rappelle à propos les noms de *Black Maria* et *John Johnson* donnés par les Anglais, en 1914, aux projectiles allemands. Les Français n'ont pas oublié la *Grosse Valérie* du Mont Valérien en 1870, ni la *Bertha* qui tirait sur Paris en 1918.

276. pouvaient y atteindre et les poussèrent en avant. Titus fit approcher sur divers points son artillerie, pour empêcher les Juifs d'écarter de la muraille les béliers, puis il donna l'ordre de battre
277. le rempart. Quand de trois côtés à la fois ce bruit terrible retentit dans la ville, les assiégés poussèrent ensemble un cri perçant et les factieux furent saisis d'une égale terreur. Les uns et les autres, en présence du péril commun, décidèrent d'y opposer désormais
278. une défense commune. Les adversaires criaient les uns aux autres que toute leur conduite favorisait les ennemis, et qu'il fallait, même si Dieu ne leur accordait pas une concorde durable, oublier du moins pour le moment leurs querelles et s'unir contre les Romains. Là-dessus Simon fit savoir par un héraut à ceux qui occupaient le Temple qu'ils pouvaient se rendre sur les remparts,
279. et Jean obéit, malgré quelque méfiance. Alors, oubliant leurs haines et leurs inimitiés personnelles, ils forment comme un seul corps ; ils s'alignent sur les remparts et de là, jetant en abondance des tisons enflammés contre les machines, ils frappent sans re-
280. lâche ceux qui poussent les hélépoles ; les plus audacieux, s'élançant par troupes, détruisent les mantelets des machines et, tombant sur ceux qui les manœuvrent, prennent l'avantage non
281. par la science, mais par le courage. Titus en personne portait continuellement secours à ses soldats, si éprouvés. Il groupa autour des machines les cavaliers et les archers, repoussa les ennemis qui apportaient des torches, arrêta l'effort des défenseurs qui lançaient des projectiles du haut des remparts et fit donner activement
282. les hélépoles. Cependant le mur ne cédait pas aux coups, mais le
283. bélier de la quinzième légion ébranla l'angle d'une tour ; la muraille même demeura intacte, car elle ne partageait pas immédiatement les risques de la tour qui faisait une forte saillie et dont la chute ne pouvait guère entamer le mur d'enceinte.

284. **5**. Alors les Juifs, cessant pour quelques moments leurs attaques, après avoir observé que les Romains s'étaient dispersés autour de leurs travaux et dans leurs camps, crurent que l'ennemi s'était retiré par fatigue et par crainte ; ils s'élancent tous, près de la tour Hippicos, par une poterne dissimulée ; ils portent

le feu contre les ouvrages, impatients de s'avancer jusqu'aux
285. retranchements des Romains. Entendant leurs cris, les soldats
les plus voisins s'assemblent ; les plus éloignés accourent à la
hâte. Mais l'audace des Juifs eut le dessus sur la discipline ro-
maine ; ils mirent en fuite ceux qu'ils rencontrèrent d'abord et
s'attaquèrent aux groupes déjà formés. Un combat terrible s'en-
286. gagea autour des machines, les uns s'efforçant de les incendier,
les autres d'y mettre obstacle. Des deux côtés s'élevait une cla-
meur confuse, et beaucoup de ceux qui combattaient en avant
287. furent tués. Les Juifs devaient leur supériorité au désespoir.
Déjà le feu prenait aux travaux, qui risquaient d'être incendiés
tout entiers avec les machines, sans la résistance d'une nombreuse
élite de soldats d'Alexandrie. Ceux-ci firent des prodiges de va-
leur dépassant leur propre réputation ; car, dans ce combat, ils
l'emportèrent sur des corps plus renommés que le leur. Enfin
César, prenant avec lui les plus vigoureux cavaliers, se jette sur
288. les ennemis ; il tue de sa main douze combattants du premier
rang ; à l'aspect de ce massacre, le reste de la multitude recule.
Titus les poursuit, les rejette dans la ville et sauve ainsi les retran-
chements de l'incendie. Dans cette bataille, un Juif fut capturé
289. vivant ; Titus le fit mettre en croix devant les remparts, espé-
rant que ce spectacle épouvanterait les autres et ferait fléchir
290. leur courage. Après cette retraite, Jean, chef des Iduméens, s'en-
tretenait devant les murs avec un soldat qu'il connaissait ; la
flèche d'un Arabe l'atteignit en pleine poitrine et le tua sur le
coup. Comme il était remarquable tant par la force que par
l'intelligence, sa mort affligea beaucoup les Iduméens, et aussi
les factieux.

VII

1-2. *Panique des Romains ; retraite des Juifs.* — 3. *Titus déplace son camp.* — 4. *Ruse du Juif Castor.*

291. **1.** La nuit suivante, il se produisit parmi les Romains un
292. étrange désordre. Titus avait ordonné de construire trois tours de cinquante pieds de haut, pour les dresser sur chaque retranchement, afin que l'on pût, de leur sommet, mettre en fuite les défenseurs des remparts. Or, il arriva qu'au milieu de la nuit l'une de
293. ces tours s'abattit par accident. Au fracas immense qui s'éleva, la terreur s'empare de l'armée ; se croyant attaqués par les ennemis,
294. tous les soldats couraient aux armes. Les légions furent en proie au trouble et au tumulte ; nul ne pouvant dire ce qui était arrivé, tous, dans l'incertitude, se portaient de divers côtés. Comme aucun ennemi ne paraissait, ils s'effrayaient les uns les autres, et chacun s'empressait de demander le mot d'ordre à son voisin, comme
295. si les Juifs avaient attaqué les camps. Ils ressemblaient à des hommes en proie à une terreur panique, jusqu'au moment où Titus, apprenant ce qui s'était passé, en fit publier la nouvelle dans toute l'armée ; mais il fallut du temps pour que le trouble se calmât.
296. **2.** Les Juifs, qui résistaient avec vigueur à toutes les autres attaques, eurent à souffrir du fait des tours, du haut desquelles les machines les plus légères, les soldats armés du javelot, les archers
297. et les frondeurs lançaient contre eux leurs projectiles. La hauteur des tours empêchait les Juifs d'atteindre leurs adversaires ;

il leur était d'ailleurs impossible de prendre ces tours ; ils ne pouvaient guère non plus les renverser, à cause de leur poids, ni les incendier, à cause des plaques de fer dont elles étaient revêtues.
298. D'autre part, s'ils reculaient hors de la portée des traits, ils ne pouvaient plus s'opposer aux assauts des béliers, qui battaient
299. sans relâche la muraille et la détruisaient peu à peu. Déjà elle cédait aux coups du « vainqueur », — c'est le nom donné par les Juifs eux-mêmes à la plus grande des hélépoles romaines, qui brisait tout. Alors les défenseurs, depuis longtemps fatigués
300. par les combats et les gardes de nuit faites loin de la ville, cédant d'ailleurs à la mollesse et à la constante fausseté de leur jugement, estimèrent inutile la possession de ce rempart, puisqu'il en restait deux autres derrière lui. La plupart, devenus nonchalants, se
301. retirèrent. Alors les Romains envahirent le rempart à l'endroit de la brèche ouverte par le « vainqueur », et tous les Juifs, abandonnant leurs postes de garde, s'enfuirent derrière le second mur. Ceux qui avaient escaladé le rempart ouvrirent les portes et
302. introduisirent à leur suite toute l'armée. C'est ainsi que les Romains s'emparèrent de la première enceinte, le quinzième jour du siège, le sept du mois d'Artémision [1]. Ils l'abattirent sur une grande étendue, comme aussi le quartier nord de la ville, que Cestius avait déjà détruit une première fois [2].
303. **3**. Titus transféra alors son camp à l'intérieur de l'enceinte, à l'endroit appelé le « campement des Assyriens » [3] ; il occupa tout l'espace intermédiaire jusqu'au Cédron, mais de manière à être hors de portée des flèches lancées du second mur. Il commença
304. aussitôt ses attaques. Mais les Juifs se partagèrent et défendirent avec vigueur le rempart ; Jean et ses compagnons combattaient de la tour Antonia, du portique septentrional du Temple et devant le tombeau même du roi Alexandre [4] ; quant aux troupes

1. 25 mai 70.
2. Voir plus haut, II, 530.
3. Lieu où avait campé, disait-on, Sennacherib (II *Rois*, 18, 17).
4. Alexandre Jannée, 104-78 av. J.-C. On ignore l'emplacement de ce tombeau.

de Simon, elles s'établirent dans la région voisine du monument du grand-prêtre Jean [1], et se fortifièrent jusqu'à la porte par
305. laquelle l'eau était amenée à la tour Hippicos. Ces Juifs faisaient de fréquentes sorties hors des portes et livraient des combats corps à corps ; bien que repoussés sur les murailles [2] et ayant le dessous dans ces rencontres, parce qu'il leur manquait la science tactique des Romains, en revanche, dans les combats qu'ils livraient du
306. haut des murs, ils obtenaient l'avantage. Des deux adversaires, l'un était fortifié par l'expérience, doublée de la force, l'autre par l'audace que nourrissait la crainte et une endurance naturelle dans les revers. Il s'y mêlait encore une espérance de salut pour
307. les Juifs, de prompte victoire pour les Romains. Ni les uns ni les autres n'étaient accessibles à la fatigue ; ce n'était, tout le long du jour, qu'assauts, combats sur le rempart, fréquentes sorties par
308. détachements ; la lutte prenait tous les aspects de la guerre. La nuit interrompait à peine les combattants qui recommençaient dès l'aurore ; pour les uns et les autres, la nuit était sans sommeil et plus terrible que le jour, les uns craignant à tous moments la perte du rempart, les autres que les Juifs ne fissent irruption dans les camps. Ainsi, des deux côtés, on passait la nuit en armes, prêts au combat dès les premiers rayons du jour.

309. Chez les Juifs, il y avait émulation à qui s'exposerait au premier rang pour faire plaisir aux chefs. Simon, surtout, inspirait le respect et la crainte ; chacun de ses subordonnés obéissait à ses ordres si exactement qu'il eût été prêt au suicide, si le général
310. l'eût ordonné. Du côté des Romains, ce qui excitait les courages

1. Jean Hyrcan, 135-105 av. J.-C.

2. Συνδιωθέντες ΑΠΟ τοῦ τείχους ne peut rester. Nous suivons Hudson : ἐπὶ τοῦ τείχους. Nous avons cru un instant que ἀπὸ pouvait être maintenu, et qu'il s'agissait du premier rempart. Mais ne dit-on pas plus haut que la muraille a été abattue par Titus ? Les Juifs n'auraient pu essayer de reprendre ce qui n'existait plus. Personnellement, nous inclinons à considérer ἀπὸ τοῦ τείχους comme une glose introduite dans le texte après avoir servi, en marge, à expliquer τειχομαχίαις qui vient deux lignes plus bas. Néanmoins, nous avons cru devoir suivre et traduire Hudson (R. H.)

était l'habitude de la victoire, l'ignorance de la défaite, de continuelles campagnes, des exercices quotidiens, la grandeur de l'Empire et, plus que le reste, Titus, sans cesse présent partout.
311. Laisser mollir son courage, quand Titus était là et prenait sa part du combat, paraissait un crime ; il était d'ailleurs, pour celui qui luttait vaillamment, un témoin et un juge tout ensemble ; c'était déjà un gain que de voir sa valeur connue de César. Aussi beaucoup, par l'effet de leur zèle, se montrèrent supérieurs à
312. leur propre force. Ainsi, pendant ces journées où les Juifs formaient devant la muraille une force redoutable et où les corps de troupes, placés à quelque distance, combattaient de part et d'autre à coups de javelots, un cavalier de l'armée romaine,
313. nommé Longinus, bondit au milieu des rangs juifs [1] ; tandis que ce choc les disperse, il tue deux des plus braves ; il frappe au visage l'un d'eux qui marche contre lui, puis, arrachant son javelot de la plaie, perce le flanc du second qui fuyait ; alors, sans blessure, du milieu des ennemis, il court rejoindre les siens.
314. Ce soldat fut célébré pour son courage, et beaucoup devinrent les
315. émules de sa valeur. Quant aux Juifs, indifférents à leurs propres souffrances, ils n'avaient d'autre objet que de frapper : la mort leur paraissait plus légère si elle survenait avec celle d'un
316. ennemi. Cependant Titus songeait au salut de ses soldats non moins qu'à la victoire ; il appelait « désespoir » l'ardeur irréfléchie, et véritable courage celui-là seul qui était accompagné de prudence, sans dommage pour le combattant. Aussi exhortait-il ses soldats à être braves sans mettre leur vie en péril.
317. **4.** Lui-même il fait diriger l'hélépole contre la tour du milieu, sur le rempart du nord. Un Juif fourbe, du nom de Castor, l'occupait avec dix compagnons semblables à lui ; les autres
318. défenseurs avaient fui devant les flèches des archers. Ces Juifs effrayés se tinrent cois derrière les mantelets ; puis, quand la

1. Ce récit d'une prouesse de soldate st suivide beaucoup d'autres (VI, 54, 81, 161, 169, 186, 188, 189, etc.), dont Josèphe ne peut avoir été témoin. *Dies Material muss aus dem Militärkabinett stammen*, dit W. Weber (*Josephus und Vespasian*, p. 227) ; c'est aussi l'opinion de M. R. Eisler.

tour s'ébranla, ils se relevèrent. Castor, tendant les mains dans un geste de supplication, invoquait César d'une voix lamentable, l'implorant d'avoir pitié de lui et de ses compagnons. La droi-
319. ture naturelle de Titus lui inspira confiance. Espérant que déjà les Juifs commençaient à se repentir, il arrêta les coups du bélier et défendit de lancer des flèches à ces suppliants. Il fit demander
320. aussi à Castor de dire ce qu'il voulait. Celui-ci déclara qu'il désirait venir à composition ; Titus lui répondit qu'il se réjouissait avec lui de ce sage dessein et que sa joie serait des plus vives si tous les Juifs, dès ce moment, avaient la même intention ; dans
321. ce cas, il était prêt à engager sa parole envers la ville. Parmi les dix défenseurs, cinq feignirent de joindre leurs supplications à celles de Castor ; les autres crièrent qu'ils ne seraient jamais les esclaves des Romains quand il leur était permis de mourir libres.
322. Pendant cette longue discussion, l'attaque était différée ; Castor envoya donc un message à Simon, lui disant de délibérer à loisir sur les affaires pressantes, car il emploierait lui-même quelque temps à se jouer de l'Empire romain. Au moment même où il adressait ce message, il semblait exhorter ses compagnons indo-
323. ciles à accepter le principe des pourparlers. Ceux-ci, feignant la colère, brandirent leurs épées nues au-dessus des mantelets et, frappant leurs cuirasses, tombèrent comme s'ils s'étaient entre-
324. tués. Titus et son entourage furent saisis d'étonnement à la vue du courage de ces hommes, et comme ils ne pouvaient, d'en bas, distinguer exactement ce qui se passait, ils admirèrent leur no-
325. blesse d'âme et plaignirent leur malheur. Mais, à ce moment, un archer atteignit Castor au nez ; aussitôt celui-ci, arrachant le trait, le montra à Titus et se plaignit de l'indignité d'un pareil traitement. Titus s'irrita contre le soldat qui avait lancé la flèche et chargea Josèphe, qui se tenait auprès de lui, de porter à Castor
326. l'assurance de sa foi. Mais Josèphe refusa de faire cette démarche lui-même, car il n'attribuait pas aux suppliants des intentions pures, et arrêta ceux des amis du prince qui voulaient s'en char-
327. ger. Cependant un transfuge du nom d'Énée déclara qu'il irait. Et comme Castor appelait pour qu'on reçût aussi l'argent qu'il portait

328. sur lui, Enée accourut, déployant un pan de sa robe. Alors Castor, soulevant une pierre, la lui jeta; elle manqua Enée, qui s'était
329. mis à couvert, mais blessa un autre soldat qui s'avançait. Comprenant alors le stratagème, Titus reconnut qu'en guerre la pitié est nuisible et que la sévérité est moins exposée aux fourberies. Irrité d'ailleurs de cette moquerie, il fit redoubler avec plus de
330. vigueur les coups de l'hélépole. Quand la tour céda, Castor et ses compagnons l'incendièrent et, du milieu des flammes, sautèrent dans le souterrain situé au-dessous. Les Romains, en voyant qu'ils venaient de se jeter dans le feu, conçurent de nouveau une haute opinion de leur valeur.

VIII

1-2. *Les Romains prennent le second mur, en sont chassés, puis le reprennent.*

331. 1. César s'empara de cette muraille cinq jours après la prise de la première [1]. Comme les Juifs avaient fui, il entra dans l'enceinte avec mille soldats d'infanterie régulière et les troupes d'élite de sa garde ; c'était le quartier de la Ville Neuve où se trouvaient le marché aux laines, le marché de la ferraille et celui des vêtements ; des ruelles transversales descendaient vers le
332. rempart. S'il en avait renversé aussitôt une plus grande étendue ou si, en vertu du droit de la guerre, il eût dévasté le quartier conquis, je crois que sa victoire n'eût été payée d'aucune perte.
333. Mais il espérait que les Juifs auraient honte [et se montreraient plus accommodants] quand ils verraient que, pouvant leur faire du mal, il ne le voulait pas. Il n'élargit donc pas la brèche pour faciliter éventuellement une retraite, ne pensant pas que ceux à
334. qui il faisait du bien dussent rien entreprendre contre lui. Après son entrée, il défendit de tuer les prisonniers et d'incendier les maisons ; il s'engagea à autoriser la libre sortie des factieux s'ils voulaient lutter entre eux sans causer de dommage à la population, et promit au peuple de lui restituer ses biens. Son plus vif souci était, en effet, de conserver la ville pour lui-même et le Temple

1. 30 mai 70.

335. pour la ville. La foule était déjà disposée depuis longtemps à suivre ses conseils ; mais la partie combattante de la population vit de la faiblesse dans cette douceur, et crut que Titus faisait ces propositions, dans l'impuissance où il était de prendre le reste
336. de la ville [1]. Les Juifs menacent de mort les citoyens qui parleraient jamais de capitulation et massacrent ceux qui font la moindre allusion à la paix. Puis ils s'élancent contre ceux des Romains qui étaient déjà entrés ; les uns en suivant les ruelles, les autres en descendant de leurs maisons, d'autres enfin du rempart
337. par les portes supérieures. Troublées par ce choc, les troupes de garde bondissent en bas des tours et rentrent aux camps. Des cris
338. s'élevaient, poussés par les soldats restés dans les murs que les ennemis entouraient de tous côtés, et aussi par ceux qui, au dehors, craignaient pour leurs camarades abandonnés. Le nombre des Juifs augmentait d'instant en instant ; la connaissance qu'ils avaient des ruelles leur assurait un grand avantage ; ils blessaient
339. beaucoup de Romains et, se ruant sur eux, les repoussaient. La résistance des Romains croissait avec la nécessité de se défendre, car il ne leur était pas possible de s'échapper en rangs pressés à travers l'étroite brèche du rempart. Il semble bien que tous ceux qui venaient de la franchir auraient été taillés en pièces, sans le
340. secours apporté par Titus. Il dissémina les archers à l'extrémité des ruelles, se posta lui-même dans la plus encombrée et contint à coups de traits les ennemis ; il avait auprès de lui Domitius Sabinus [2], qui, dans ce combat, se distingua aussi par sa valeur.
341. César continua à faire tirer de l'arc sans interruption et à empêcher les Juifs d'avancer, jusqu'au moment où tous les soldats se furent retirés.

342. **2.** C'est ainsi que les Romains, après s'être emparés du deuxième mur, en furent chassés. Dans la ville, l'orgueil des combattants s'exalta ; fiers de leur succès, ils croyaient que les Ro-

1. Josèphe néglige systématiquement l'exaltation produite alors dans les esprits par les prédictions messianiques dont même les auteurs païens ont eu connaissance ; voir W. Weber, *Josephus und Vespasian*, Berlin, 1921.

2. Voir plus haut, III, 324.

mains n'oseraient plus entrer dans la ville et que, s'ils le faisaient,
343. les Juifs se montreraient invincibles. C'est qu'en effet Dieu, à cause de leurs iniquités, aveuglait leurs esprits ; ils ne considéraient ni les forces des Romains, tant de fois supérieures à celles
344. qu'ils avaient repoussées, ni la famine qui les menaçait. Il leur était encore loisible de se repaître des malheurs publics et de boire le sang des citoyens ; mais depuis longtemps les gens de bien étaient en proie à la disette, et, manquant des vivres néces-
345. saires, beaucoup mouraient. Cependant les factieux considéraient la destruction du peuple comme un allègement de leurs propres maux ; car ils estimaient que ceux-là seuls devaient subsister qui ne cherchaient pas la paix, qui désiraient vivre par haine des Romains ; quant à la multitude hostile, ils se réjouissaient de la
346. voir dépérir comme un fardeau [1]. Tels étaient leurs sentiments à l'égard de ceux qui se trouvaient dans la ville. Ils arrêtèrent encore une nouvelle tentative des Romains, en garnissant le rempart et en bouchant la brèche avec des cadavres ; ils résistèrent trois jours et se battirent énergiquement ; mais, le quatrième jour, ils ne purent supporter la valeureuse attaque de Titus. Forcés
347. dans leurs lignes, ils s'enfuirent vers l'endroit d'où ils étaient partis. Titus, s'étant donc une seconde fois emparé du rempart, le fit aussitôt abattre dans toute sa longueur du côté du nord ; au sud, il plaça des postes sur les tours et médita d'attaquer le troisième rempart.

1. Βάρος, *onus quoddam* dans l'ancienne traduction latine ; des mss. grecs ont Βαρβάρων ou Β. βάρος (« comme s'il se fût agi de barbares », sens inadmissible.)

IX

1-2. *Le siège est suspendu, puis repris.* — 3-4. *Efforts de Josèphe pour persuader aux Juifs de se rendre ; ses discours.*

348. 1. Titus crut alors opportun d'interrompre quelque temps le siège et de laisser aux factieux le loisir de délibérer ; car peut-être cèderaient -ils devant la ruine du deuxième mur ou la crainte naissante de la famine ; en effet, leurs pillages ne pouvaient plus
349. leur suffire longtemps. Il utilisa opportunément cette trève. Car, comme on était arrivé au jour où la distribution de la solde et des vivres [1] devait être faite aux soldats, il ordonna aux chefs de ranger l'armée dans un lieu où les ennemis la pussent voir, et d'y
350. compter l'argent à chacun. Les soldats, suivant leur habitude, avaient tiré leurs armes des coffres qui les contenaient et s'avançaient revêtus de leurs cuirasses ; les cavaliers conduisaient leurs
351. chevaux brillamment harnachés. Les faubourgs, sur une grande étendue, brillaient d'argent et d'or ; aucun spectacle ne pouvait mieux plaire aux Romains ni effrayer davantage les ennemis.
352. Toute l'ancienne muraille était remplie de spectateurs, comme aussi le mur septentrional du Temple ; on apercevait les maisons pleines de gens qui se penchaient en avant pour voir ; il n'y avait pas un endroit de la ville qui ne fût recouvert par la multitude.
353. Même les plus audacieux étaient frappés d'épouvante à l'aspect

1. Τροφάς signifie l'un et l'autre (R. H.).

de toute cette armée rassemblée, de la beauté des armes, de la
354. belle ordonnance des troupes ; je crois même que ce spectacle
aurait ramené les factieux à d'autres sentiments, si l'excès des
crimes qu'ils avaient commis contre le peuple ne leur avait enlevé
355. l'espoir d'obtenir le pardon des Romains. A la mort qui leur serait
infligée comme châtiment s'ils cessaient d'agir, ils préféraient
de beaucoup la mort dans le combat. C'était d'ailleurs une fata-
lité que les innocents dussent périr avec les coupables, et la ville
avec la sédition.

356. 2. Pendant quatre jours les Romains achevèrent de distribuer
les vivres à chaque légion ; le cinquième jour, comme aucune
proposition de paix ne venait des Juifs, Titus répartit les légions
en deux corps et commença les terrassements contre la tour
Antonia et le tombeau de Jean. Il forma le dessein de prendre la
ville haute par ce dernier point et le Temple du côté d'Antonia ;
357. tant que le Temple ne serait pas occupé, la conquête même de
la ville n'était pas sans péril. Sur ces deux points deux terrasse-
358. ments s'élevèrent, un pour chaque légion. Les soldats qui tra-
vaillaient près du monument furent arrêtés par les sorties des
Iduméens et de l'infanterie lourde de Simon ; à ceux qui étaient
devant la tour Antonia s'opposaient les compagnons de Jean et la
359. multitude des zélateurs. Les Juifs avaient l'avantage, non seule-
ment à cause des projectiles à la main qu'ils lançaient d'une posi-
tion plus élevée, mais par la science, qu'ils avaient commencé
à acquérir, de la manœuvre des machines. L'habitude quoti-
dienne les avait peu à peu rendus fort adroits. Ils possédaient trois
cents oxybèles et quarante onagres, qui rendaient le travail de
360. terrassement pénible pour les Romains. Titus, conscient que le
salut ou la destruction de la ville dépendait de lui, pressait tout
ensemble le siège et ne négligeait pas l'occasion d'inspirer aux
Juifs un changement d'humeur ; aux travaux de la guerre il
361. joignait les exhortations. Comme il savait que la parole est souvent
plus efficace que les armes, il les engageait lui-même à assurer
leur salut en livrant leur ville, qu'ils pouvaient considérer comme
déjà prise ; de plus, il députa vers eux Josèphe pour les haranguer

dans leur langue maternelle, car il pensait que les Juifs céderaient peut-être aux conseils d'un homme de leur nation.

362. **3**. Celui-ci faisait le tour du rempart, cherchant à se tenir hors de la portée des traits dans un endroit d'où il pût se faire entendre ; il les supplia maintes fois de s'épargner eux-mêmes, d'épargner le peuple, la patrie, le Temple, et de ne pas se montrer
363. moins sensibles à ces biens que des étrangers. Les Romains, disait-il, sans participer au culte, respectent ce qui est sacré pour leurs ennemis ; jusqu'à ce jour ils se sont abstenus d'y porter les mains ; mais ceux qui ont été nourris parmi ces choses, qui en jouiraient seuls si elles étaient épargnées, semblent pleins d'ar-
364. deur pour les détruire ! Les Juifs voient que leurs murailles les plus fortes sont abattues ; ils savent que le rempart qui subsiste est plus faible que ceux qui ont été pris. Ils savent que la puissance romaine est irrésistible et qu'ils ont déjà fait l'expérience d'obéir
365. aux Romains. Assurément, il est beau de combattre pour la liberté, et c'est ce qu'il fallait faire d'abord ; mais quand une fois on a succombé, quand on a été soumis un long temps, essayer de secouer ensuite le joug est le fait d'hommes qui cherchent une
366. mort affreuse, non de vrais amis de la liberté [1]. On doit certes dédaigner des maîtres trop faibles, mais non ceux à qui le monde entier est soumis. Quelle région, en effet, a échappé aux Romains, sinon celles que la chaleur ou la glace rendent inutilisables ?
367. Partout, la Fortune s'est prononcée pour eux, et Dieu qui fait passer avec lui l'empire de nation en nation, séjourne maintenant en Italie. C'est d'ailleurs une loi essentielle, aussi bien chez les hommes que chez les animaux, de céder aux plus puissants et de reconnaître la supériorité de ceux qui l'emportent par la force des
368. armes. Aussi les ancêtres de ces Juifs, qui leur étaient supérieurs par les qualités de l'esprit et du corps ainsi que par d'autres avantages, ont-ils cédé aux Romains ; ce à quoi ils ne se seraient pas
369. résignés s'ils n'avaient su que Dieu était avec les Romains. En quoi mettent-ils donc leur confiance, pour résister de la sorte,

1. Voir plus haut le discours semblable d'Agrippa, II, 355.

quand la plus grande partie de la ville est prise et quand ses défenseurs, leurs remparts fussent-ils encore intacts, seraient exposés à un sort pire que celui qui accompagne la prise d'une
370. cité ? Les Romains n'ignorent pas la famine qui règne à Jérusalem ; elle dévore aujourd'hui le peuple, demain ce seront les combattants. Car si même les Romains levaient le siège et n'atta-
371. quaient pas la ville le glaive en main, les Juifs n'en seraient pas moins la proie, dans la ville même, d'un ennemi invincible, que chaque heure renforce, à moins qu'ils ne pussent tourner leurs armes contre la famine, et, seuls de tous, vaincre les souffrances de
372. la faim. Il ajoutait qu'il était bien de changer de sentiment devant un irrémédiable malheur, et, tant que cela est encore possible, de tendre vers le salut. Les Romains ne leur garderont pas rancune de leur conduite passée, à moins qu'ils ne restent insolents jusqu'à la fin ; les Romains sont naturellement doux dans la victoire, et ils mettront leur intérêt au-dessus de leur ressentiment ; car ils n'ont pas d'intérêt à conquérir une ville dépeuplée
373. et un désert. Aussi, maintenant encore, César est-il prêt à leur tendre la main ; mais, s'il prend la ville par la force, il n'épargnera personne, d'autant plus impitoyable que les Juifs n'auront pas, même dans l'extrémité de l'infortune, écouté ses propositions. Que
374. le troisième mur sera bientôt pris, cela ressort clairement de ceux qui viennent de l'être ; même si cette fortification reste inébranlable, la famine combattra contre eux et pour les Romains.

375. **4**. Tandis que Josèphe exhortait ainsi les Juifs, beaucoup, du haut des remparts, se moquaient de lui et l'insultaient ; quelques-uns même lui jetaient des projectiles. Renonçant donc à les persuader par des conseils d'une vérité évidente, il se mit à leur rappeler l'histoire même du peuple.

376. « Oh ! malheureux, s'écriait-il, oublieux de ce qui fut votre vrai soutien ! Croyez-vous lutter contre les Romains par la force de vos armes et de vos bras ? Quel autre ennemi avons-nous vaincu
377. ainsi ? Quand Dieu, notre créateur, n'a-t-il pas été le vengeur des Juifs outragés ? Retournez-vous donc et voyez d'où vous vous élancez pour combattre, et quel grand allié vous avez souillé !

Ne vous rappellerez-vous pas les exploits surhumains de vos pères
378. et combien d'ennemis [1] a jadis défaits ce lieu saint ? Pour moi, je frémis de parler des œuvres de Dieu à des oreilles indignes ; écoutez cependant, pour apprendre que vous faites la guerre non seulement aux Romains, mais à Dieu.

379. « Le roi d'Égypte Néchao, appelé aussi Pharaon, descendu avec une innnombrable armée, enleva la reine Sara, mère de notre
380. race [2]. Que fit alors son époux Abraham, notre ancêtre ? Se vengea-t-il par les armes de l'insolent ravisseur, lui qui cependant avait trois-cent-dix-huit lieutenants, dont chacun commandait lui-même à des forces innombrables ? Ne considéra-t-il pas tous ces hommes comme n'étant rien, sans l'assistance de Dieu ? Tendant ses mains pures vers le lieu que vous venez de souiller,
381. il gagna à sa cause l'Allié invincible. Et le lendemain soir, la reine fut renvoyée sans tache à son époux. L'Egyptien, adorant le lieu ensanglanté par le meurtre de vos concitoyens et tremblant devant les fantômes de la nuit, prit la fuite ; il fit des présents d'argent et d'or à ces Hébreux aimés de Dieu.

382. « Raconterai-je l'émigration de nos pères en Egypte ? Opprimés par des tyrans, soumis à des princes étrangers, ne se sont-ils pas, durant quatre cents ans, confiés à Dieu, alors qu'ils pouvaient se venger
383. par les armes et la force de leurs bras ? Qui donc ne se rappelle l'Egypte envahie par toutes sortes d'animaux, ravagée par toutes les maladies, la terre rendue stérile, le Nil desséché, la succession des dix plaies, et à travers tous ces maux vos pères renvoyés sous escorte, sans qu'ils fussent souillés de sang ni qu'ils courussent de dangers ? Car Dieu les conduisait comme les gardiens de son sanctuaire [3].

384. « Quand notre arche sainte fut ravie par les Syriens [4], n'est-il pas vrai que la Palestine et l'idole de Dagon eurent à s'en

1. Lire πολεμίους avec Hudson, non πολέμους.

2. Josèphe, d'après quelque *aggada* perdue, prend ici de singulières libertés avec le texte biblique.

3. *Genèse*, XIV, 14.

4. Il s'agit des Philistins (I *Samuel*, V, 1 et suiv.).

385. repentir, comme tout le peuple des ravisseurs ? Ulcérés dans leurs parties secrètes, rendant leurs entrailles avec leur nourriture, ils souffrirent jusqu'à ce que, de ces mêmes mains qui avaient opéré la rapine, ils eussent rapporté l'arche au son des cymbales et des tambourins, purifiant le sanctuaire par toutes sortes
386. d'expiations. C'est que Dieu dirigeait alors en chef tous ces événements dans l'intérêt de nos pères, qui, renonçant à la force de leurs bras et à leurs armes, lui laissaient le soin de la victoire.
387. « Lorsque le roi d'Assyrie, Sennachérim, qui ravageait l'Asie entière, campa devant cette ville, tomba-t-il sous les mains des
388. hommes [1] ? Ces mains, que ne chargeait pas le poids des armes, n'étaient-elles pas étendues en un geste de prière, tandis qu'un ange de Dieu, en une nuit, détruisait cette innombrable armée ? Le lendemain, en se levant, l'Assyrien trouva cent quatre-vingt-cinq mille morts, et, avec les soldats qui lui restaient, il s'enfuit loin des Hébreux désarmés qui ne le poursuivirent pas.
389. « Vous vous rappelez encore votre servitude à Babylone, où le peuple reste soixante-dix ans exilé et ne se souleva jamais pour la liberté jusqu'à ce que Cyrus la lui accordât pour remercier Dieu. Il les renvoya donc, et ils servirent de nouveau Celui qui avait été
390. leur Allié. En un mot, on ne voit pas que nos pères aient remporté aucun succès par les armes, ni que, sans les prendre en main, ils aient jamais éprouvé de revers, tant qu'ils se confièrent à Dieu. Restaient-ils en repos, ils étaient vainqueurs par la volonté de leur Juge ; combattaient-ils, ils eurent toujours le dessous.
391. « Ainsi, quand le roi de Babylone assiégeait cette ville [2], notre roi Sédécias, agissant contre les prophéties de Jérémie, livra bataille et fut pris ; il vit la ville renversée de fond en comble avec le Temple ; et cependant, combien ce prince était-il plus modéré que vos chefs, et le peuple, soumis à son pouvoir, plus modéré que
392. vous-mêmes ! Quand Jérémie proclamait que le peuple et le prince encouraient la colère de Dieu à cause des péchés commis contre lui,

1. II *Rois*, IV, 19.
2. II *Rois*, IV, 25 et Jérémie, XXXIX.

et qu'ils seraient réduits en captivité s'ils ne livraient la ville, ni
393. le peuple ni le roi ne le mirent à mort. Mais vous — sans parler de vos désordres intérieurs, car je ne saurais relater dignement vos extravagances — vous m'insultez, moi qui essaie de vous persuader de vous sauver, vous me frappez, irrités qu'on vous rappelle vos crimes, et ne supportant même pas le récit des actes que vous accomplissez pourtant chaque jour.

394. « Encore, quand Antiochus, surnommé Epiphane, campa devant la ville, après avoir multiplié ses insolences contre Dieu, vos ancêtres sortirent à sa rencontre en armes ; ils furent massacrés dans le combat, les ennemis pillèrent la ville, et les lieux saints restèrent déserts pendant trois ans et six mois.

395. « Pourquoi énumérer d'autres exemples ? Qu'est-ce donc qui a conduit l'armée des Romains contre notre nation ? N'est-ce pas l'impiété des habitants ? Quelle fut l'origine de notre servitude ?
396. N'est-ce pas la sédition de nos pères, au temps où la folie d'Aristobule et d'Hyrcan et leur rivalité amenèrent Pompée contre la ville, quand Dieu soumit aux Romains ceux qui n'étaient pas
397. dignes de la liberté ? Assiégés pendant trois mois, nos ancêtres livrèrent la ville, sans avoir commis, contre les choses saintes ni les lois, des crimes comparables aux vôtres et possédant, pour soutenir la guerre, beaucoup plus de ressources que vous.

398. « Ne connaissons-nous pas la fin d'Antigone, fils d'Aristobule, sous le règne duquel Dieu punit de nouveau le peuple par la servitude à cause de ses péchés ? Hérode, fils d'Antipater, amena Sossius, Sossius amena l'armée romaine ; les Juifs furent encerclés, assiégés pendant six mois, jusqu'à ce qu'enfin ils furent pris en punition de leurs crimes et la ville mise au pillage par les ennemis.

399. « C'est ainsi que jamais l'usage des armes n'a réussi à notre nation et que ses entreprises guerrières ont toujours abouti à la
400. captivité. Car ceux qui ont en leur possession un lieu sacré doivent laisser à Dieu le jugement sur toutes choses et mépriser le secours
401. des bras, quand ils savent persuader le Juge d'en haut. Mais qu'avez-vous fait de ce qu'a prescrit notre législateur ? Avez-vous omis un seul des forfaits qu'il a condamnés ? Combien vous

402. êtes plus impies que ceux qui ont été vaincus plus promptement ! Vous n'avez pas négligé les crimes secrets, c'est-à-dire les larcins, les ruses, les débauches ; vous rivalisez entre vous de pillages et de meurtres ; vous frayez même au vice des voies nouvelles ; le Temple est devenu le réceptacle de tous les forfaits, et les mains de notre peuple ont souillé cette enceinte divine que même les Romains révèrent à distance, eux qui, par déférence pour votre
403. loi, transgressent beaucoup de leurs propres coutumes. Après cela attendez-vous le secours de Celui que vous avez profané ? Êtes-vous donc des suppliants dignes d'être entendus ? Est-ce avec des
404. mains pures que vous invoquez votre défenseur ? Fut-ce avec de telles mains que notre roi le supplia contre l'Assyrien, quand Dieu, en une seule nuit, dispersa toute cette grande armée ? Et les actions des Romains ressemblent-elles à celles du roi d'Assyrie
405. au point de vous laisser espérer pareil secours ? Mais l'un, après avoir reçu de notre roi une somme d'argent contre la promesse de ne pas ravager la ville, a violé ses serments et incendié le Temple ; les Romains, au contraire, réclament seulement le tribut habituel,
406. que nos pères ont payé aux leurs. S'ils l'obtiennent, on ne les verra ni ravager la ville, ni toucher aux saints lieux ; ils vous accorderont le reste, la liberté pour vos familles, la possession tranquille
407. de vos biens et le maintien de vos lois sacrées. C'est folie assurément d'espérer que Dieu traitera la justice comme l'injustice. Il sait d'ailleurs punir soudain, quand cela est nécessaire ; ainsi, dès
408. la première nuit, il a brisé les Assyriens dans leur camp : si donc il avait jugé notre génération digne de la liberté ou les Romains dignes de châtiment, il eût promptement accablé ces derniers, comme il avait fait pour les Assyriens, soit lorsque Pompée attaqua notre nation, soit quand Sossius s'éleva après lui, soit au temps où Vespasien ravagea la Galilée, soit enfin quand Titus
409. s'approchait de la ville. Cependant le grand Pompée et Sossius non seulement ne souffrirent aucun dommage, mais prirent de force la ville ; Vespasien, de la guerre qu'il nous fit, monta au pouvoir suprême, et quant à Titus, les sources elles-mêmes, desséchées naguère pour vous, coulent pour lui avec plus d'abon-

410. dance. Vous savez, en effet, qu'avant son arrivée, la piscine du Siloë était tarie, comme toutes celles qui sont situées devant la ville, en sorte que l'on achetait l'eau par amphores ; maintenant, les sources ont un débit si considérable pour l'usage de vos ennemis qu'elles suffisent non seulement à leur entretien et à celui
411. des bêtes de somme, mais à celui des jardins. Ce prodige a déjà été observé précédemment au temps de la prise de la ville[1], quand le Babylonien, dont j'ai déjà parlé, établit son camp près des murs ; après s'être emparé de la cité, il la brûla avec le Temple, et les Juifs de cette époque n'avaient pas, me semble-t-il, commis des
412. impiétés aussi affreuses que les vôtres. Je crois donc que Dieu a fui le sanctuaire et réside chez ceux auxquels vous faites maintenant la guerre.

413. « Un homme de bien fuira loin d'une demeure impure et prendra en horreur ceux qui s'y trouvent, et vous vous imaginez que Dieu reste encore au milieu de vos crimes domestiques, lui qui voit toutes ces choses cachées et entend même ce qu'enveloppe le
414. silence ! Or, chez vous, qu'est-ce qui est tu ou caché ? Quel crime ne s'étale pas, même aux yeux des ennemis ? Car vous faites étalage de vos violations des lois, et chaque jour vous rivalisez à qui sera le pire, exhibant l'injustice comme si c'était la vertu.

415. « Il vous reste cependant une voie de salut, si vous le voulez ; car Dieu se laisse volontiers fléchir par ceux qui avouent et se repentent.
416. O hommes durs comme le fer, jetez vos armes, commencez à prendre pitié de votre patrie qui va à sa ruine, tournez votre esprit et vos regards vers la beauté que vous trahissez, cette ville,
417. ce temple, ces offrandes de tant de nations ! Contre ces nobles choses, qui veut porter la flamme ? Qui désire leur anéantissement ? En est-il qui soient plus dignes d'être sauvées, ô cœurs
418. inflexibles et plus inébranlables que des pierres ? Si enfin vous ne jetez pas sur ces objets des regards attendris, ayez du moins pitié de vos familles, ayez tous sous vos yeux vos enfants, votre femme, vos parents, qui bientôt périront par la faim ou par la guerre.

1. Il n'y a pas d'autre mention de ce prodige.

419. Les mêmes dangers menacent, je le sais, ma mère, ma femme, une famille honorée, une maison depuis longtemps illustre ; peut-être croit-on que c'est la raison pour laquelle je vous donne ces conseils. Eh bien ! tuez-les, ou prenez mon sang pour prix de leur salut ! Moi aussi, je suis prêt à mourir, si ma mort doit avoir pour effet de vous rendre sages ! ».

X

1. *Désertion de Juifs.* — 2-3. *La famine.* — 4-5. *Traitements infligés aux riches ; misère générale.*

420. **1.** Pendant que Josèphe criait ainsi en versant des larmes, les factieux ne fléchissaient pas, estimant qu'il était dangereux de
421. changer d'avis ; mais le peuple était poussé à la désertion. Les uns vendaient à très bas prix leurs biens ou ce qu'ils avaient de plus précieux ; les autres avalaient dans de la boisson les pièces d'or, pour les soustraire au pillage des brigands, puis ils fuyaient vers les Romains et alors, quand ils évacuaient, ils avaient les ressources
422. suffisantes pour se procurer le nécessaire. Car Titus en dispersa le plus grand nombre sur les divers points du pays qu'ils choisissaient ; ce traitement même encourageait à la désertion ceux qui voulaient échapper aux misères intérieures sans devenir les
423. esclaves des Romains. Mais les compagnons de Jean et de Simon surveillèrent plus étroitement leurs sorties que les attaques des Romains ; toute personne qui éveillait la moindre ombre de soupçon était aussitôt égorgée.
424. **2.** D'ailleurs les riches qui restaient couraient les mêmes risques de mort ; car, sous prétexte de désertion, leurs richesses les perdaient. Le désespoir des factieux croissait avec la famine ; de jour en jour, ces deux terribles fléaux s'exaspéraient.
425. On ne voyait de blé nulle part ; les factieux envahissaient les maisons pour y faire des perquisitions ; puis, s'ils trouvaient de la

nourriture, ils maltraitaient les propriétaires en prétextant leur refus de la livrer ; s'ils n'en trouvaient pas, ils mettaient ces gens à la torture, pour avoir caché leurs provisions avec trop de
426. soin. Une preuve que ces malheureux possédaient ou non de la nourriture se tirait de l'état de leurs corps ; ceux qui semblaient encore solides passaient pour avoir assez à manger, mais on épargnait ceux qui étaient déjà épuisés, estimant absurde de
427. tuer des gens qui allaient bientôt mourir de faim. Beaucoup échangeaient en secret leurs biens, pour une mesure soit de blé, s'ils étaient assez riches, soit d'orge, s'ils étaient pauvres. Ils s'enfermaient ensuite dans le réduit le plus caché de leurs maisons, où quelques-uns même, poussés par un extrême besoin, prenaient cette nourriture sans l'avoir préparée ; d'autres la cuisaient selon
428. que la nécessité et la crainte le leur permettaient. Nulle part on ne dressait de table, mais on arrachait du feu et l'on déchirait les aliments encore crus.

429. **3**. La chère était d'ailleurs à faire pitié et c'était un spectacle bien digne de larmes de voir les plus forts mieux pourvus, les faibles gémissants. La famine triomphe de tous les sentiments et il n'y en a pas qu'elle supprime aussi facilement que le scrupule.
430. Des femmes, des enfants, et, chose triste entre toutes, des mères arrachèrent les aliments de la bouche d'un époux, d'un père, d'un enfant et, quand les êtres les plus chers s'éteignaient dans leurs bras, les ravisseurs n'avaient pas honte de leur enlever jusqu'aux
431. gouttes qui soutenaient leur vie. Mais ils ne purent dissimuler des repas de ce genre ; partout les factieux surveillaient même leurs
432. rapines. Chaque fois qu'ils voyaient une maison fermée, ils soupçonnaient que les habitants mangeaient quelque chose ; aussitôt ils enfonçaient les portes et se précipitaient, arrachant
433. presque des gosiers les reliefs de nourriture. Ils frappaient les vieillards qui s'accrochaient à leurs aliments ; ils traînaient par les cheveux les femmes qui, dans leurs mains serrées, dissimulaient des morceaux. Nulle pitié de la vieillesse ni de l'âge le plus tendre ; ils élevaient dans leurs bras les enfants suspendus à leurs bouchées
434. et les jetaient sur le sol. Ils étaient plus cruels encore contre ceux

qui devançaient leur attaque et engloutissaient la nourriture qu'on voulait leur ravir : c'était comme une injustice qu'ils punissaient.
435. Ils inventèrent de terribles méthodes de torture pour arriver à découvrir des aliments, introduisant des graines de vesce dans les parties secrètes des malheureux, leur perçant le fondement avec des baguettes aiguës. Ils imposaient des souffrances, dont le récit seul fait frémir, pour arracher l'aveu de l'endroit où l'on
436. cachait un morceau de pain, une poignée de farine. Mais les bourreaux n'étaient nullement affamés, car leur conduite eût paru moins cruelle s'ils y avaient été poussés par la nécessité ; ils exerçaient leur fureur en amassant des provisions pour les jours
437. à venir et pour leur usage. Quant à ceux qui, pendant la nuit, rampaient jusqu'aux postes des Romains pour cueillir des légumes sauvages et des herbes, les factieux allaient à leur rencontre et, lorsque ceux-ci croyaient déjà avoir échappé aux ennemis, ils
438. leur arrachaient tout ce qu'ils rapportaient ; souvent, ils imploraient, ils invoquaient le redoutable nom de Dieu, suppliant qu'on leur abandonnât quelque parcelle de ce qu'ils avaient pris au péril de leur vie ; mais on ne leur accordait rien et c'était déjà beaucoup pour eux que de ne pas être tués, après avoir été spoliés.
439. 4. Les gens d'humble condition étaient ainsi maltraités par les gardes ; mais les personnages élevés en dignité et en richesse furent conduits devant les tyrans et mis à mort, les uns sous des accusations mensongères, les autres comme coupables de vouloir livrer la ville aux Romains. Par un expédient très fréquent, il y avait un dénonciateur suborné pour déclarer qu'ils avaient formé
440. le dessein de passer à l'ennemi. Quand un homme était dépouillé par Simon, on l'envoyait à Jean ; pillé par Jean, il passait ensuite aux mains de Simon ; ils buvaient tour à tour le sang de leurs concitoyens et se partageaient les cadavres de ces malheureux.
441. Ces deux hommes se disputaient le pouvoir, mais étaient d'accord dans l'impiété. En effet, celui qui ne faisait pas participer son complice au profit de ces meurtres passait pour un coquin, et celui qui ne recevait rien, comme si on lui ravissait quelque chose, se plaignait du vol qui lésait sa cruauté.

442. 5. Il est impossible de raconter en détail les forfaits de ces gens, mais, pour le dire brièvement, il n'y a pas de ville qui ait enduré tant de misères, ni de génération qui, dans la suite des temps, ait
443. produit tant de scélératesse. Ils finirent par affecter le mépris pour la race des Hébreux, afin de paraître moins impies contre des étrangers ; ils avouèrent être ce qu'ils étaient en effet, des esclaves,
444. la lie de la populace, l'écume ignoble de la nation. Ce sont eux qui ont ruiné la cité, qui obligèrent les Romains à s'arroger malgré eux l'honneur d'une funeste victoire, et qui ont, pour ainsi dire,
445. attiré sur le Temple l'incendie trop lent. Il est bien vrai que, apercevant de la ville haute l'édifice en flammes, ils n'ont pas montré de douleur, n'ont pas versé de larmes, et ce fut chez les Romains que l'on rencontra ces sentiments. Mais nous parlerons de cela plus tard, à l'endroit convenable, en poursuivant le récit des événements.

XI

1-2. *Crucifixion de prisonniers juifs ; Titus fait couper les mains à quelques-uns.* — 3. *Antiochus Epiphane et les Macédoniens.* — 4-5. *Jean détruit une partie des travaux romains ; Simon les attaque.* — 6. *Succès de Titus.*

446. 1. Titus poussait les terrassements, bien que les soldats fussent très maltraités par les projectiles lancés du rempart. Il envoya lui-même une section de cavalerie, avec l'ordre de tendre une embuscade aux Juifs qui sortaient par les ravins pour
447. rapporter des vivres. Quelques-uns de ceux-ci étaient des soldats, qui ne se contentaient plus de leurs rapines ; mais le plus grand nombre étaient de pauvres gens, que la crainte pour leurs familles
448. empêchaient de faire défection ; car ils n'espéraient pas échapper aux factieux, s'ils fuyaient avec leurs femmes et leurs enfants, et ne pouvaient non plus supporter la pensée de les laisser massacrer
449. à leur place par les brigands. La faim les encourageait à tenter des sorties ; mais le sort qui les attendait, s'ils réussissaient à se dissimuler [1], était de tomber aux mains des ennemis. Surpris, la nécessité les poussait à se défendre ; mais, après avoir combattu, ils jugeaient inutile de prier pour leur vie. Fouettés et soumis, avant le supplice, aux traitements les plus cruels, ils étaient

1. Bekker et Destinon écrivent : τολμηροὺς δὲ... (μὴ) ἀλίσκεσθαι. La négation paraît nécessaire (R. H.).

450. crucifiés par les Romains en face du rempart. Aux yeux de Titus, il est vrai, ces souffrances infligées, chaque jour, à cinq cents prisonniers et quelquefois plus encore, paraissaient dignes de pitié ; mais il trouvait peu sûr de renvoyer des gens qui avaient été pris par la force, et il estimait que la garde d'un si grand nombre d'hommes réduirait les surveillants à une véritable captivité. Il ne mit donc le plus souvent aucun empêchement au supplice de la croix, espérant peut-être que les Juifs, à ce spectacle, feraient leur soumission par crainte de subir un traitement
451. pareil, s'ils ne capitulaient pas. Les soldats, qu'excitaient la fureur et la haine, crucifiaient les captifs, en manière de raillerie, de façons différentes, et la multitude des victimes était si grande que l'espace manquait aux croix, et les croix aux corps.

452. **2.** Mais les factieux, à la vue d'un pareil malheur, furent si éloignés de changer de sentiment qu'au contraire ils en tirèrent
453. argument pour tromper la multitude. En effet, attirant sur le rempart les amis des transfuges et ceux des citoyens qui inclinaient vers la paix, ils leurs montrèrent les supplices que souffraient ceux qui cherchaient un refuge auprès des Romains ; ils disaient que les Juifs dont ils s'étaient emparés étaient des suppliants,
454. non des prisonniers de guerre. Ce spectacle retint beaucoup de ceux qui désiraient passer à l'ennemi, jusqu'au moment où la vérité fut connue ; il y en eut même qui s'enfuirent aussitôt comme vers un châtiment assuré, trouvant un soulagement dans cette mort reçue de la main des ennemis, préférable à celle où
455. conduit la faim. Cependant Titus fit couper les mains à beaucoup de prisonniers, pour qu'ils ne parussent plus être des transfuges, et que la vue de leur malheur leur donnât créance ; puis il les en-
456. voya à Simon et à Jean, les engageant à cesser dès ce moment la lutte et à ne pas le contraindre à détruire la ville ; leur repentir tardif assurerait leur propre salut, celui d'une si grande patrie et
457. d'un Temple qui n'était qu'à eux. Entre temps, il faisait le tour des terrassements et excitait l'ardeur des travailleurs, comme si
458. les actes ne devaient pas tarder à suivre les paroles. A cette vue, les Juifs du rempart insultaient César et son père ; ils lui criaient

qu'ils méprisaient la mort, qu'ils la préféraient noblement à la servitude, qu'ils feraient, aussi longtemps qu'ils respireraient, le plus de mal possible aux Romains ; qu'ils ne se soucient pas de la perte de leur patrie, puisque, comme il dit, ils doivent bientôt périr et que l'univers est pour Dieu un meilleur temple que celui-ci.
459. Ce sanctuaire, d'ailleurs, sera sauvé par Celui qui y réside ; ils l'ont pour allié et se raillent de toutes les menaces que les actes n'accompagnent pas, car l'issue des événements appartient à Dieu. — Telles étaient les paroles qu'ils criaient en y mêlant des injures.

460. **3**. Sur ces entrefaites parut Antiochus Epiphane[1], conduisant une nombreuse infanterie, et autour de lui la troupe dite des Macédoniens ; c'étaient des soldats tous du même âge, de haute taille, à peine sortis de l'adolescence, armés et exercés à la mode macédonienne ; c'est de là que la plupart tiraient leur nom, bien
461. qu'ils n'appartinssent pas de naissance à cette nation. De tous les rois soumis aux Romains, celui de Commagène était assurément le plus prospère, avant d'avoir connu le retour de la Fortune. Lui aussi montra dans sa vieillesse qu'on ne doit appeler aucun
462. homme heureux avant sa mort[2]. C'est alors, durant sa prospérité, que son fils, qui assistait au siège, exprima son étonnement de voir les Romains hésiter à courir contre le rempart ; car il était lui-même d'un caractère guerrier, naturellement hardi et si vigoureux que ses coups d'audace étaient presque toujours
463. couronnés de succès. A ses propos Titus sourit : « L'effort, dit-il, appartient à tous ». Alors Antiochus s'élança, sans autre prépa-
464. ration, contre le mur, avec ses Macédoniens. Il évita, grâce à sa vigueur et à son adresse, les projectiles des Juifs, en leur répondant à coup de flèches, mais les jeunes gens qui l'accompagnaient furent, à la réserve d'un petit nombre, complètement accablés ; car ils rivalisaient d'ardeur au combat et se piquaient d'honneur,
465. à cause de l'engagement qu'ils avaient pris. Enfin ils reculèrent ;

1. Fils du Roi de Commagène, Antiochus IV.
2. Parole de Solon dans Hérodote, I, 32.

un grand nombre étaient blessés, et ils comprirent à la réflexion que même les vrais Macédoniens, pour être vainqueurs, ont encore besoin de la fortune d'Alexandre.

466. **4**. Les Romains, qui avaient commencé les terrassements le douze du mois d'Artémision [1], les achevèrent à grand peine le vingt-neuf [2], y ayant employé dix-sept jours d'un travail
467. continu. Car ces quatre terrassements étaient très considérables ; l'un, dirigé contre la tour Antonia, fut élevé par la cinquième légion contre le milieu de la piscine dite du Moineau (Strouthios) ; un autre, à une distance de vingt coudées environ, par la douzième
468. légion. La dixième, assez éloignée des deux autres, était occupée au nord, vers la piscine dite de l'Amandier (Amygdalos). A trente coudées de cette légion, la quinzième élevait sa terrasse près du
469. tombeau du grand-prêtre. Comme on faisait déjà avancer les machines, Jean mina le sol depuis la forteresse Antonia jusqu'aux terrassements, garnit les souterrains d'étais qui laissaient les travaux romains en l'air, y fit porter du bois enduit de bitume et
470. de poix, et enfin y mit le feu. Quand les étais furent consumés, la mine céda sur un grand nombre de points et les terrassements
471. s'y effondrèrent avec un bruit effroyable. Tout d'abord une épaisse fumée, mêlée de poussière, s'éleva, car l'éboulement avait éteint l'incendie ; mais quand le bois qui l'étouffait fut consumé, la
472. flamme jaillit avec un éclat nouveau. Cette catastrophe soudaine frappa de terreur les Romains ; le découragement s'empara d'eux, à la vue de cette invention, et l'accident survenu quand ils se croyaient déjà victorieux glaça leurs espérances, même pour un avenir lointain. Il leur parut d'ailleurs inutile de lutter contre le feu, car, fût-il éteint, les terrassements n'en étaient pas moins détruits.

473. **5**. Deux jours après, Simon et ses compagnons attaquent aussi les autres terrassements ; car les Romains ayant déjà

1. 30 mai 70.
2. 16 juin 70.
3. Identifié tantôt à Er Rène (Guérin), tantôt à une localité voisine d'El-Battof (Oehler).

474. avancé de ce côté les hélépoles, ébranlaient le rempart. Un certain Jephthaios, du bourg de Garis en Galilée, et Magassar, un des officiers royaux de Mariamme [1], et avec eux un Adiabénien, fils de Naboth, qui devait encore à une infirmité le surnom de Ceagiras [2], lequel signifie « boiteux », saisirent des torches et s'élan-
475. cèrent contre les machines. On ne vit pas dans cette guerre d'hommes plus audacieux et plus terribles que ceux-là sortir de
476. la ville, car, comme s'ils couraient vers des amis, et non contre une troupe d'ennemis, ils n'hésitèrent ni n'obliquèrent, mais bondissant au milieu des ennemis, mirent le feu aux machines.
477. Frappés de traits et de coups d'épée venant de tous côtés, ils ne cherchèrent pas un abri contre les périls avant que les machines ne fussent en feu. Quand les flammes s'élevaient, les Ro-
478. mains accouraient de leurs camps pour porter secours, mais du rempart les Juifs les repoussaient ; ils engageaient une lutte corps à corps contre ceux qui essayaient d'éteindre l'incendie, sans
479. aucun souci de leur propre vie. Les Romains essayaient de tirer des flammes les hélépoles, dont les mantelets supérieurs flambaient ; les Juifs les retenaient au milieu des flammes, attachés au fer brûlant des béliers qu'ils ne lâchaient point. Le feu passa de ceux-ci aux terrassements et devança les efforts des troupes
480. de secours. A ce moment, les Romains, entourés par l'incendie et désespérant de sauver leurs travaux, se retirèrent dans leurs
481. camps ; les Juifs les pressèrent, et leur nombre s'accroissait sans cesse des renforts venus de la ville. Enhardis par leur victoire, ils se laissaient aller à une fureur désordonnée, et, s'avançant jusqu'aux retranchements des camps, engageaient déjà le com-
482. bat contre les gardes. Il y a devant un camp romain un poste qui se relève sans cesse, et une loi romaine terrible condamne à mort tout soldat coupable d'avoir abandonné son poste, pour
483. quelque cause que ce soit. Ces soldats, préférant à une punition capitale une mort valeureuse, tinrent tête ; beaucoup de fuyards,

1. Fille d'Agrippa I, sœur d'Agrippa II.
2. Arménien *baggera*, boiteux.

à la vue de l'extrémité où leurs compagnons étaient réduits,
484. furent pris de honte et retournèrent au combat. Ils mirent les oxybèles en batterie le long du rempart, pour repousser la multitude qui sortait de la ville, sans aucun souci de sa sécurité ni de sa vie. Car les Juifs luttaient corps à corps contre ceux qu'ils rencontraient, et se précipitant sans précaution sur les javelots,
485. ils frappaient les ennemis avec leurs corps mêmes. Ce qui faisait la supériorité des Juifs, c'était moins leurs actes que leur audace ; et si les Romains reculaient, c'était plutôt devant cette audace qu'en raison de leurs pertes.

486. **6**. Là-dessus Titus arriva ; il venait de la forteresse Antonia, où il s'était rendu pour reconnaître une position propre à d'autres terrassements. Il reprocha énergiquement aux soldats, alors qu'ils étaient déjà maîtres des remparts ennemis, d'être réduits à défendre les leurs ; ils subissaient donc eux-mêmes le sort de troupes assiégées, comme s'ils avaient tiré d'une prison et précipité les Juifs contre eux ! Avec l'élite de ses troupes, il atta-
487. qua les ennemis sur leurs flancs. Ceux-ci reçurent les coups en face, et, se retournant contre lui, continuèrent à combattre. Les rangs se mêlèrent ; la poussière aveuglait les yeux ; la clameur assourdissait les oreilles, et ni les uns ni les autres ne pouvaient
488. discerner entre amis et ennemis. Ce qui animait la résistance des Juifs, c'était moins désormais leur force que le désespoir où ils étaient de leur salut ; ce qui redoublait la vigueur des Romains, c'était le respect de leur gloire et de leurs armes, joint à la pensée
489. du danger que courait César au premier rang. Je crois donc qu'ils auraient, dans l'excès de leur fureur, anéanti la multitude des Juifs, si ceux-ci n'avaient devancé l'action décisive en
490. retraitant vers la ville. En voyant les terrassements détruits, les Romains étaient découragés d'avoir perdu en une heure le fruit d'un si long travail ; beaucoup même désespéraient de prendre la ville avec les engins dont ils disposaient.

XII

1-2. *Conseil de guerre de Titus ; un mur sera construit autour de la ville.* — 3-4. *Mortalité parmi les assiégés.*

491. 1. Titus tint alors conseil avec ses officiers. Les plus ardents étaient d'avis de faire avancer toutes les troupes et de tenter
492. contre le rempart un assaut de vive force ; jusque-là on n'avait combattu les Juifs que par des actions successives, mais ils ne supporteraient pas l'attaque d'une masse serrée marchant contre eux, et seraient accablés par les projectiles. Les plus prudents con-
493. seillaient, les uns de reconstruire les terrassements, les autres de recourir au blocus, même sans le secours de ces fortifications, en se bornant à observer les sorties de la garnison et les convois de vivres ; il valait mieux abandonner la ville à la famine et éviter
494. même tout engagement avec les ennemis ; car il est difficile de lutter contre le désespoir de gens qui souhaitent de tomber sous le fer, se voyant réservés, faute de cela, à des souffrances plus
495. atroces. Quant à Titus, il lui paraissait peu honorable de rester complètement inactif avec une si grande armée ; d'autre part, il jugeait superflu de combattre des adversaires qui allaient se
496. détruire les uns les autres. Il insistait aussi sur la difficulté de construire des terrassements, quand on manquait de bois, et la difficulté plus grande encore de se garder des sorties ; car il n'était pas commode de disposer l'armée en cercle autour de la ville, tant à cause de son étendue que des accidents du terrain ; et cette

disposition était d'ailleurs peu propice à repousser les attaques ;
497. car si les chemins connus étaient gardés, les Juifs pouvaient en trouver de dissimulés, que la nécessité et la connaissance des lieux leur enseigneraient ; si des vivres étaient secrètement
498. jetés dans la ville, le siège en subirait un plus grand retard. Il craignait encore que l'éclat de sa victoire ne fût amoindri par la longueur du siège ; le temps, en effet, vient à bout de toute
499. entreprise, mais c'est la rapidité du succès qui fait la gloire. Il doit donc, s'il veut trouver la sécurité dans la promptitude, entourer d'un mur la ville entière, car c'est le seul moyen d'empêcher toutes les sorties ; les Juifs, désespérant complètement de leur salut, livreront la ville, ou bien, en proie à la famine, ils seront facilement
500. réduits. Lui-même ne restera pas inactif ; il donnera ses soins à la reconstruction des terrassements, sous les yeux d'une nnemi
501. affaibli. S'il en est qui estiment ce travail énorme et d'une exécution difficile, ils doivent considérer qu'il ne convient pas aux Romains d'accomplir des œuvres médiocres et qu'il n'est donné à personne d'obtenir sans effort quelque grand succès.

502. **2.** Ce discours persuada les généraux ; Titus leur commanda alors de distribuer le travail entre les troupes. Une ardeur extraordinaire s'empara des soldats ; il n'y eut pas seulement rivalité entre les légions qui s'étaient réparti la construction de l'enceinte, mais entre les diverses sections qui les compo-
503. saient. Le soldat s'appliquait à satisfaire le décurion, le décurion son centurion, celui-ci son tribun ; la rivalité des tribuns s'étendait aux généraux, et César présidait à cette lutte de bonnes volontés, car, chaque jour, il allait en personne inspecter l'ou-
504. vrage. Ce mur, qui commençait au « camp des Assyriens », où Titus lui-même campait, se dirigeait vers la partie basse de la ville neuve, et de là, franchissait le Cédron, vers le Mont des
505. Oliviers ; ensuite, il s'infléchissait au sud, entourant la montagne jusqu'à la roche dite « du Colombier », et à la colline qui s'élève après cette roche, dominant le vallon du Siloë ; puis, s'inclinant

1. Le père de celui qui fut tué par les Zélateurs (IV, 315).

506. vers l'ouest, il descendait vers la vallée de la Fontaine[1]. Ensuite il remontait par le tombeau du grand-prêtre Ananos[2], entourait la montagne où Pompée avait dressé son camp, tournait au nord,
507. atteignait un bourg nommé « la maison aux pois chiches », enveloppait le monument d'Hérode et se rattachait, vers l'orient, au
508. camp même du prince, où était son point de départ. Le mur était long de trente-neuf stades ; treize fortins le flanquaient au dehors,
509. et leur circuit total comptait dix stades. La construction fut complètement achevée en trois jours ; ainsi cet ouvrage, qui aurait pu coûter des mois de labeur, s'éleva avec une rapidité incroyable.
510. Titus, après avoir encerclé la ville dans cette muraille et réparti des troupes dans les forts, faisait chaque nuit la ronde et surveillait la première veille ; il confia la seconde à Alexandre[3] ;
511. les commandants des légions se partagèrent la troisième. Les gardes dormaient à tour de rôle, suivant que le sort les désignait, et parcouraient pendant toute la nuit les secteurs entre les forts.
512. **3**. Coupés ainsi du dehors, les Juifs perdaient en même temps toute espérance de salut, tandis que la famine, étendant ses ra-
513. vages, dévorait dans le peuple maisons et familles. Les terrasses étaient encombrées de femmes et de petits enfants exténués, les ruelles de vieillards morts ; des garçons et des jeunes gens erraient comme des fantômes, le corps tuméfié. Sur les places, ils tombaient
514. là où le fléau les accablait. Les malades n'avaient pas la force d'ensevelir les cadavres de leurs proches ; ceux qui étaient encore vigoureux différaient ce soin, effrayés par la multitude des cadavres et l'incertitude de leur propre sort ; beaucoup tombaient morts sur ceux qu'ils ensevelissaient ; beaucoup, avant que fût venu
515. pour eux le moment fatal, succombaient dans ce labeur. Parmi tous ces malheurs, il n'y avait ni plaintes, ni gémissements, car la faim étouffait les émotions ; c'est avec des yeux secs et la bouche contractée que les victimes d'une mort lente observaient ceux qui, avant eux, arrivaient au repos. Un silence profond, une nuit où

1. Probablement Siloam.
2. Ananos fils de Sethi ; *Antiq.*, XVIII, 26.
3. Tiberius Alexander, souvent nommé.

dominait la mort, régnaient sur la ville, et, chose plus affreuse
516. encore, les brigands y exerçaient leurs sévices. Fouillant les maisons, devenues des tombeaux, ils dépouillaient les morts, arrachaient les vêtements qui recouvraient les cadavres ; ils sortaient avec des éclats de rire ; ils éprouvaient la pointe de leurs glaives sur les cadavres, et transperçaient quelques-uns de ces malheureux
517. étendus à terre, mais encore vivants, pour essayer leur fer ; mais si quelqu'un les suppliait de leur prêter leur main et leur épée, ils l'abandonnaient dédaigneusement à la faim. Tous ces hommes rendaient le dernier souffle en fixant des regards obstinés vers le Temple et en les détournant des factieux qu'ils laissaient en vie.
518. Ceux-ci firent d'abord ensevelir les morts aux frais du trésor public, ne pouvant supporter cette infection ; ensuite, comme ils ne suffisaient plus à cette tâche, ils les jetèrent du haut des remparts dans les ravins.
519. **4**. Quand Titus, faisant sa ronde, vit les ravins remplis de cadavres et aperçut l'épaisse sanie qui coulait de ces chairs corrompues, il gémit et, levant les mains, prit à témoin Dieu que ce
520. n'était pas son œuvre. Telle était la situation de la ville. Quant aux Romains, comme aucun des factieux, déjà envahis par la faim et le découragement, ne les attaquait plus, ils étaient de bonne humeur et recevaient en abondance de Syrie et des autres pro-
521. vinces voisines du blé et des vivres. Plusieurs s'approchaient des remparts et, étalant une quantité de comestibles aux yeux des assiégés, enflammaient par le spectacle de leur abondance la faim des
522. ennemis. Mais comme ces souffrances ne faisaient pas impression sur les factieux, Titus, saisi de pitié pour les restes de la population et désireux d'arracher à la mort les survivants, recommença la construction de terrassements, bien qu'il fût difficile de se
523. procurer du bois, car celui qui avoisinait la ville ayant été complètement coupé pour les travaux précédents, les soldats devaient en apporter d'autre d'une distance de quatre-vingt dix stades. Ce fut seulement vers la tour Antonia qu'on éleva sur quatre points des terrassements beaucoup plus hauts que les
524. premiers. César parcourait l'emplacement des légions, pressait le

travail et montrait ainsi aux brigands qu'ils étaient entre ses
525. mains. Chez ceux-là seuls le repentir de leurs forfaits était mort ;
ils tenaient leur âme séparée, pour ainsi dire, de leur corps, usant
526. de l'un et de l'autre comme d'éléments étrangers [1]. Car la souffrance ne subjuguait pas leur âme, la douleur ne touchait pas leur corps ; comme des chiens, ils déchiraient le cadavre du peuple et remplissaient de malades les prisons.

1. Le sens de cette phrase est douteux.

XIII

1. *Simon tue Matthias.* — 2. *Il découvre un complot pour livrer la ville.* — 3. *Josèphe est blessé.* — 4. *Sort horrible de déserteurs juifs.* — 5. *Titus réprimande les troupes alliées.* — 6. *Jean pille le Temple.* — 7. *La population indigente meurt en masse.*

527. **1.** Ce qui est sûr, c'est que Simon ne fit pas mourir Matthias, auquel il avait dû la possession de la ville, sans lui infliger des tourments. Ce Matthias était fils de Boethos, d'une famille de grands-prêtres ; il était de ceux en qui le peuple avait le plus de
528. confiance et qu'il estimait le plus. Lorsque la multitude fut maltraitée par les zélateurs auxquels Jean s'était déjà joint, Matthias avait persuadé au peuple d'introduire dans la ville Simon pour la protéger ; il n'exigea de celui-ci aucune convention, ne s'atten-
529. dant à rien de mal de sa part. Mais quand Simon fut entré et devenu le maître de la ville, il vit en Matthias un ennemi comme les autres et attribua le conseil qu'il avait donné en sa faveur à
530. la simplicité de son esprit. Il le fit alors arrêter, accuser de sympathie pour les Romains, condamner à mort, avec trois de ses fils, sans lui laisser le droit de se défendre. Le quatrième fils, qui devança les poursuites, s'enfuit auprès de Titus. Comme Matthias suppliait qu'on le fît mourir avant ses enfants et sollicitait cette faveur pour prix de ce qu'il lui avait ouvert les portes de la ville,
531. Simon ordonna de le tuer le dernier. Matthia fut donc égorgé après avoir vu massacrer ses fils ; on l'avait conduit en vue des

Romains, suivant les instructions que Simon donna à Ananos, fils de Bagadata[1], le plus féroce de ses gardes ; il disait en plaisantant que peut-être Matthias recevrait ainsi des secours de ceux auprès desquels il avait le dessein de se rendre. Il défendit en outre d'en-
532. sevelir les cadavres. Après ces citoyens, on mit à mort le grand-prêtre Ananias, fils de Masbal, un des notables, Aristée, scribe du Conseil[2], natif d'Emmaüs, et en même temps quinze autres
533. citoyens de distinction. On enferma et l'on garda en observation le père de Josèphe. Une proclamation défendit toute conversation, tout rassemblement, par peur de trahison ; ceux qui se lamentaient ensemble étaient mis à mort sans procès.

534. **2.** A la vue de ces exécutions, un certain Judas, fils de Judas, qui était un des lieutenants de Simon et avait été chargé par lui de garder une tour, cédant peut-être à un sentiment de pitié pour ces hommes si cruellement massacrés, mais pensant surtout à sa propre sûreté, réunit les plus fidèles de ses subordonnés,
535. au nombre de dix : « Jusqu'à quand, dit-il, lutterons-nous contre ces maux ? Quelle espérance de salut nous reste, si nous sommes fidèles à un scélérat ? N'avons-nous pas déjà contre nous la
536. faim ? Les Romains ne sont-ils pas, ou peu s'en faut, dans nos murs ? Simon est déjà infidèle même à ses bienfaiteurs ; n'avons-nous pas à craindre d'être maltraités par lui, alors que la foi des Romains est chose sûre ? Eh bien, en livrant le rempart, nous nous
537. sauverons, nous et la ville. Simon ne souffrira pas trop durement si, désespérant de lui-même, il porte un peu plus tôt la peine qui
538. lui est due. » Ces dix hommes furent gagnés par le discours de Judas, qui, à l'aurore, envoya le reste de ses compagnons de divers côtés, pour ne rien laisser découvrir de ses desseins ; lui-même, à la troisième heure, du haut de sa tour, appela les Romains.
539. Quelques-uns de ceux-ci répondaient par le dédain, d'autres par la méfiance, et presque tous restaient inactifs, persuadés qu'ils
540. allaient, dans peu de temps, prendre sans danger la ville. Sur ces

1. Voir, sur ce personnage, plus bas, VI, 229.
2. Il s'agit du Sanhédrin.

entrefaites, comme Titus s'avançait vers la muraille avec de l'infanterie, Simon, prévenu à temps, le devance, se saisit rapidement de la tour, arrête et tue les hommes, sous les yeux des Romains et, après les avoir mutilés, jette les cadavres au pied de de la muraille.

541. **3**. Cependant Josèphe, qui faisait le tour de la ville sans interrompre ses exhortations, fut frappé d'une pierre à la tête ; étourdi, il tomba sans connaissance. Aussitôt les Juifs s'élancent vers son corps, et il eût été promptement traîné dans la ville, si
542. César n'avait vite envoyé des soldats à son secours. Pendant le combat on enleva Josèphe, à peine conscient de ce qui se passait, et les factieux, croyant avoir tué celui qu'ils souhaitaient le plus
543. de mettre à mort, poussèrent des cris de joie. La nouvelle se répandit dans la ville, et la partie encore épargnée de la multitude fut saisie de découragement, car elle croyait véritablement mort l'homme grâce à qui elle espérait pouvoir passer au parti romain.
544. La mère de Josèphe apprit dans la prison la mort de son fils et dit à ses gardes ; « Depuis Iotapata [1], j'en était certaine ; il ne
545. m'a pas donné de joie de son vivant[2]. » Mais, gémissant en secret, elle disait à ses servantes qu'elle avait recueilli ce triste fruit de sa fécondité, de ne pas pouvoir ensevelir ce fils dont elle avait
546. espéré recevoir ce dernier office. Cette fausse nouvelle ne tourmenta pas longtemps la mère et ne réjouit pas longtemps les brigands, car Josèphe revint bientôt de ce coup. S'avançant pour crier aux factieux qu'ils ne tarderaient pas à être punis de l'avoir blessé, il encouragea de nouveau le peuple à mettre sa confiance
547. en lui. A sa vue, la multitude sentit du réconfort, tandis que les factieux étaient décontenancés.

548. **4**. Cependant, parmi les transfuges, les uns, que pressait la nécessité, s'élançaient bien vite du haut de la muraille ; les autres, feignant d'aller combattre, tenant des pierres dans les mains, fuyaient aussitôt vers les Romains. Mais un sort, plus terrible

1. Voir III, 435. Le bruit de la mort de Josèphe avait couru lors de la prise de cette ville.

2. Le sens de ce passage est incertain.

que les souffrances endurées dans leurs murs, les attendait au camp ;
car l'abondance qu'ils trouvaient chez les Romains causait leur
549. mort plus efficacement que la famine chez eux. Ils arrivaient, par
suite de l'inanition, le corps enflé, semblables à des hydro-
piques ; ensuite, comme ils surchargeaient d'une nourriture,
gloutonnement absorbée, leur estomac vide, ils en crevaient, à
l'exception de ceux à qui l'expérience avait appris à régler leur
appétit, et qui introduisaient peu à peu les aliments dans un corps
550. déshabitué de ses fonctions. Une autre infortune attendait ceux
qui étaient ainsi sauvés : un de ces transfuges, réfugié chez les
Syriens, fut surpris tandis qu'il recueillait des pièces d'or parmi
ses déjections. Ces hommes, en effet, avalaient des pièces d'or
dans leur boisson, comme nous l'avons dit [1], parce que les factieux
perquisitionnaient partout et que la ville contenait tant d'or
que l'on achetait au prix de douze drachmes attiques les statères
551. qui en valaient auparavant vingt-cinq. Aussi, quand cet expé-
dient eut été découvert chez un seul de ces fugitifs, le bruit se
répandit dans les camps que tous étaient pleins d'or ; sur quoi
la foule des Arabes et les Syriens se mirent à ouvrir, pour le fouiller,
552. le ventre des suppliants. Je ne crois pas que les Juifs aient subi
de malheurs plus cruels ; en une seule nuit, plus de deux mille
furent ainsi éventrés.

553. **5**. Quand Titus apprit cette horrible chose, peu s'en fallut
qu'il ne fît cerner par la cavalerie et tuer à coups de javelots les
coupables ; mais il fut retenu par le grand nombre de ceux qu'il
devait punir, et qui surpassait de beaucoup le nombre des morts.
554. Il appela donc les chefs des troupes alliées et ceux des légions,
car on accusait même du crime quelques légionnaires ; il déclara
555. qu'il était irrité contre les uns et les autres, voyant quelques-uns
de ceux qui servaient sous lui commettre de pareils forfaits
pour un profit incertain, sans respecter leurs propres armes,
556. ornées d'argent et d'or. Il est indigné que les Arabes et les
Syriens donnent ainsi libre cours à leurs basses convoitises dans

1. Plus haut, V, 421.

une guerre étrangère, indigné aussi qu'ils fassent imputer aux Romains la cruauté dans le meurtre et la haine des Juifs ; car maintenant quelques-uns de ses soldats partagent avec lui-même
557. cette triste réputation. Il les menaça donc de mort, s'il s'en trouvait encore pour oser un tel crime, et il ordonna aux officiers des légions de faire une enquête pour lui envoyer ceux qui seraient
558. soupçonnés. Mais la cupidité, semble-t-il, ne s'effraye d'aucun châtiment, le terrible appétit du gain est inné à l'homme ; aucune
559. passion n'égale en audace la soif d'acquérir. A la vérité, cette passion a par ailleurs des degrés et reste soumise à la crainte ; mais cette fois Dieu avait condamné tout le peuple et faisait
560. tourner à la destruction des Juifs tout moyen de salut. Aussi le forfait que César avait défendu avec menaces était perpétré secrètement contre les transfuges ; avant même qu'ils eussent été vus de tous, les fugitifs étaient égorgés par les barbares qui couraient à leur rencontre ; ceux-ci, prenant garde d'être aperçus de quelque Romain, leur fendaient le ventre et tiraient de leurs entrailles
561. cet abominable gain. Ils ne le trouvaient que chez un petit nombre, et l'espérance seule faisait sacrifier la plupart en pure perte. Cette calamité ramena dans la ville baucoup de transfuges.
562. **6**. Dès que les dépouilles du peuple manquèrent à Jean, il recourut au pillage sacrilège des objets sacrés, fit fondre un grand nombre d'offrandes du Temple et d'ustensiles nécessaires au culte, vases, plats, tables ; il n'épargna pas même les
563. cratères envoyés par Auguste et son épouse. Car les souverains de Rome avaient les uns après les autres honoré et orné le Temple ; mais, à ce moment, c'était un Juif qui détruisait les offrandes des
564. étrangers. Jean disait aussi à ses compagnons qu'on pouvait sans scrupule tirer parti des choses divines dans l'intérêt de Dieu, et que
565. ceux qui défendaient le Temple pouvaient s'en nourrir. C'est ainsi qu'il épuisa le vin sacré et l'huile que les prêtres gardaient en réserve, dans le Temple intérieur, pour les holocaustes ; il les distribuait à la multitude qui le suivait, et ceux-ci se frottaient d'huile
566. et buvaient le vin sans la moindre peur. Je veux dire tout de suite ce que la douleur m'inspire : je crois que, si les Romains

avaient tardé à punir ces misérables, la ville eût été engloutie dans un abîme ou détruite par une inondation, ou qu'elle eût attiré sur elle la foudre de Sodome ; car elle a produit une race beaucoup plus impie que celle qui a subi ces châtiments, des hommes dont la fureur a entraîné avec elle la ruine de tout un peuple.

567. 7. Mais à quoi bon raconter en détail ces malheurs ? En ces jours-là, Mannée, fils de Lazare, s'enfuit auprès de Titus et lui dit qu'on avait fait passer par une seule porte, dont la garde lui était confiée, 115.880 cadavres, et cela, depuis le jour où Titus avait établi son camp devant Jérusalem, c'est-à-dire depuis le quatorzième jour du mois de Xanthicos jusqu'au premier du
568. mois de Panemos [1]. Tous les morts appartenaient à la classe des gens sans ressources ; lui-même n'était pas affecté à cette surveillance, mais comme il distribuait, au nom de l'État, des secours d'argent, il devait nécessairement faire le compte des disparus. Les autres morts étaient ensevelis par leurs parents ; la cérémonie consistait à transporter les cadavres hors de la ville
569. et à les abandonner. Après Mannée arrivèrent beaucoup de transfuges ; c'étaient des personnages de condition, d'après lesquels la totalité des cadavres de pauvres, jetés hors des portes, s'élevait à 600.000 ; le nombre des autres ne pouvait être déter-
570. miné. Ils ajoutèrent que, comme on n'avait plus la force d'enlever les cadavres des pauvres, on les entassait dans les maisons les
571. plus vastes, qui étaient ensuite fermées. On vendait, dirent-ils encore, la mesure de blé un talent ; quand il ne fut plus possible de cueillir de l'herbe, la ville étant entourée d'une enceinte fortifiée, plusieurs, pressés par le besoin, en vinrent à fouiller les ruisseaux et les excréments déjà anciens des bœufs, pour s'alimenter de ces déchets ; ce que leurs yeux, n'eussent pu supporter
572. autrefois devenait leur nourriture. Les Romains, en apprenant ces horreurs, furent saisis de pitié, mais les factieux, qui les avaient sous les yeux, n'éprouvaient aucun regret ; ils acceptaient même pour eux de pareilles calamités, aveuglés par le Destin qui déjà s'appesantissait sur eux et sur la ville.

1. 20 juillet 70.

LIVRE VI

I

1-2. *Les Romains achèvent leurs travaux.* — 3. *Attaque manquée des Juifs.* — 4. *Chute d'Antonia.* — 5. *Allocution de Titus.* — 6. *Sabinus escalade le rempart.* — 7. *Combat de nuit.* — 8. *Le centurion Julianus.*

1. 1. Ainsi les maux de Jérusalem empiraient de jour en jour, car les échecs redoublaient l'ardeur des factieux et la faim com-
mençait à les consumer eux-mêmes, comme le peuple et après
2. lui. Le nombre des cadavres amoncelés dans la ville était effroyable ; ils répandaient des exhalaisons pestilentielles, qui faisaient obstacle aux sorties des combattants ; car ceux-ci devaient, comme s'ils s'avançaient sur un champ de bataille cou-
3. vert de carnage [1], fouler aux pieds des corps. Pourtant, ceux qui marchaient sur les cadavres n'éprouvaient ni terreur ni pitié ; ils ne considéraient pas comme un présage sinistre pour eux-mêmes
4. cet outrage fait aux morts ; ils couraient, les mains souillées du meurtre de leurs concitoyens, lutter contre les étrangers, reprochant à Dieu, à ce qu'il semble, la lenteur du châtiment qu'ils

1. Texte et sens incertains.

méritaient ; car ce n'était plus l'espérance de la victoire, mais le
5. désespoir de leur salut qui les excitait à lutter encore. Quant aux Romains, malgré les nombreuses difficultés qui s'opposaient au transport du bois de construction, ils achevèrent leurs terrassements en vingt et un jours, après avoir rasé, comme nous l'avons dit[1], la région entière qui entourait la ville jusqu'à une distance de
6. quatre-vingt-dix stades. Le spectacle de cette terre inspirait la pitié ; les endroits jadis ornés d'arbres et de jardins étaient
7. dévastés sur toute leur étendue et déboisés ; aucun étranger ayant vu autrefois la Judée et les superbes environs de la ville ne pouvait contempler cette dévastation récente sans gémir, sans
8. pleurer sur ce complet changement. La guerre avait détruit toutes les traces de la beauté passée ; celui qui eût été soudain mis en présence de cette contrée, après l'avoir vue autrefois, ne l'aurait pas reconnue ; tout proche de la ville, il l'eût cherchée.

9. 2. L'achèvement des terrasses inspira d'abord aux Romains
10. et aux Juifs des craintes égales, car ceux-ci s'attendaient à la ruine de la ville, au cas où ils ne les incendieraient pas encore une fois, et ceux-là désespéraient de prendre désormais Jérusalem, si ces
11. nouveaux retranchements étaient détruits. En effet, le bois manquait ; le corps des soldats n'était plus en état de supporter leurs
12. fatigues, ni leur âme leurs échecs successifs. Même la détresse de la ville causait plus de découragement aux Romains qu'aux citoyens qui l'habitaient. Les Romains ne trouvaient pas plus de mollesse chez des hommes qui combattaient au milieu de si
13. grandes souffrances ; ils sentaient à tout moment leurs espérances se briser, voyant leurs terrassements céder aux ruses de l'ennemi, les efforts de leurs machines à la solidité des murs, leurs engagements corps à corps à l'audace de leurs adversaires dans la mêlée. Surtout, ils observaient que les Juifs gardaient leur fermeté d'âme au milieu des factions, de la disette, de la guerre et de si
14. grandes calamités. Ils pensaient que l'ardeur de pareils hommes était invincible, que leur assurance dans le malheur était indomp-

1. Plus haut, V, 523.

table. Quels efforts ne soutiendraient-ils pas, s'ils étaient favorisés de la Fortune, eux à qui les misères mêmes ajoutaient des forces ? C'est pour cela que les Romains fortifiaient encore plus les postes de gardes, établis sur les terrassements.

15. **3.** Cependant Jean et ses compagnons, du côté de la forteresse Antonia, veillaient à l'avenir et prenaient leurs sûretés contre la destruction du mur. Ils attaquèrent les travaux avant que les
16. béliers fussent mis en batterie. Pourtant ils ne vinrent pas à bout de leur entreprise, car, s'étant élancés avec des torches, ils durent battre en retraite, sans avoir pu approcher des terrassements, leurs espérances refroidies. D'abord, leur plan ne semblait pas
17. bien concerté ; ils s'élançaient par petits groupes, successivement, avec une hésitation née de la crainte, en un mot, pas à la manière des Juifs. Il leur manquait à la fois les traits propres de la nation, à savoir l'audace, l'ardeur, l'élan, la cohésion, l'habitude
18. de ne point reculer même en cas d'insuccès. Ils s'avancèrent donc, moins ardents que de coutume, et trouvèrent dans les rangs des
19. Romains plus de force qu'à l'ordinaire. Leurs corps et leurs armures formaient devant les terrassements une barricade si solide qu'ils ne laissaient nulle part un intervalle pour y introduire les brandons ; ils s'étaient d'ailleurs tous fortifiés dans la
20. résolution de mourir plutôt que de lâcher leur poste. En effet, outre que toutes leurs espérances seraient détruites, si leurs travaux étaient de nouveau incendiés, les soldats éprouvaient un cruel sentiment de honte à la pensée d'une victoire complète remportée par la ruse sur le courage, par le désespoir sur la force des armes, par une multitude sur des soldats aguerris, par des Juifs
21. sur des Romains. En même temps, leurs machines de traits entraient en jeu, atteignant ceux des Juifs qui bondissaient en avant ; l'homme qui tombait devenait un obstacle pour le suivant, et le péril de poursuivre leur course faisait faiblir les autres.
22. De ceux qui parvinrent en courant à l'intérieur de la ligne des projectiles, les uns étaient effrayés, avant d'en venir aux mains,

1. Il s'agit du *pilum* romain.

par le bel ordre et les rangs serrés des ennemis, les autres étaient piqués par le fer des lances. Tous faisaient prompte retraite, s'accusant mutuellement de couardise, sans avoir obtenu de résultats. Cette tentative eut lieu le premier jour du mois de
23. Panemos [1]. Quand les Juifs se furent ainsi retirés, les Romains firent avancer les hélépoles ; du haut de la tour Antonia, les Juifs lançaient sur eux des pierres, du feu, du fer et tous les projectiles
24. que le besoin leur faisait employer. Car, malgré la grande confiance qu'ils avaient dans le rempart et leur mépris des machines, ils empêchaient par tous les moyens les Romains de les mettre en
25. batterie. Ceux-ci, de leur côté, croyaient que l'effort des Juifs pour repousser les coups loin de la tour Antonia n'avait d'autre cause que la faiblesse du rempart ; ils avaient l'espoir d'en trouver les fondations à demi ruinées, et redoublaient d'ardeur.
26. Cependant les battements du bélier ne cessaient pas ; malgré la grêle incessante de traits, les Romains ne reculaient devant aucun des dangers qui les menaçaient du sommet de la tour, mais assu-
27. raient l'action des hélépoles. Quand ils virent qu'ils avaient pourtant le dessous et que les pierres les écrasaient, un groupe d'autres soldats, élevant leurs boucliers au-dessus de leurs corps, creusèrent les fondations de la tour avec leurs mains et à l'aide de leviers ; ils descellèrent ainsi, au prix de grands efforts, quatre
28. blocs de pierre. La nuit interrompit les hostilités ; mais pendant la nuit le mur, battu par les béliers, s'écroula soudain à l'endroit où Jean avait pratiqué une mine, dans l'adroite tentative qu'il avait dirigée contre les premiers terrassements ; la mine avait cédé.
29. **4**. Cet accident produisit dans les deux partis des sentiments
30. singuliers, car les Juifs, chez qui le découragement eût été naturel, prirent confiance parce qu'Antonia restait debout, parce que la chute du mur n'avait pas été inattendue pour eux, parce qu'ils
31. s'étaient prémunis contre cet événement ; en revanche, la joie des Romains devant cet écroulement fut bientôt atténuée, à la

1. 20 juillet 70.

vue d'un second mur que les compagnons de Jean avaient élevé
32. à l'intérieur, derrière le premier. Il est vrai qu'une nouvelle attaque contre ce mur paraissait plus aisée que la précédente, car l'escalade serait facilitée par les décombres, et l'on croyait ce mur moins solide que celui de la forteresse. Construction provisoire, il devait bientôt céder ; cependant nul n'osait y monter, car la mort était inévitable pour ceux qui s'y risqueraient les premiers.

33. **5**. Titus, pensant que l'espérance et les discours excitent le mieux l'ardeur des combattants, que les exhortations et les promesses font souvent oublier les dangers, parfois même font mépriser la mort, réunit les soldats les plus vaillants et fit ainsi
34. l'épreuve de leur courage : « Camarades, dit-il, exhorter à une action qui ne comporte pas de danger immédiat, est chose sans gloire pour ceux qu'on exhorte et peu honorable pour celui qui
35. prend la parole. Seules les entreprises hasardeuses réclament une exhortation, car, pour les autres, il convient qu'on les accom-
36. plisse spontanément. Aussi vous avouerai-je d'abord que l'escalade du mur est difficile, mais qu'il appartient surtout à des hommes épris de vertu de combattre des difficultés ; qu'une mort glorieuse est belle, et que la noblesse de l'action ne doit pas rester sans récompense pour ceux qui s'y risquent les pre-
37. miers ; voilà ce que je veux vous assurer. Ce qui doit être pour vous un stimulant, et ce qui peut-être en découragerait d'autres, c'est la patience éprouvée des Juifs et leur constance au milieu
38. des revers ; car il serait honteux que des Romains, que mes soldats, qui, en paix, ont été instruits de l'art de la guerre et se sont fait, en guerre, une habitude de la victoire, fussent inférieurs aux Juifs pour la force des bras ou de l'âme, et cela quand la victoire
39. s'achève, quand ils ont la Divinité avec eux. Car nos échecs sont dus seulement au désespoir des Juifs, et leurs malheurs
40. s'accroissent par vos vertus et l'assistance divine. La sédition, la famine, le siège, ces murs qui tombent sans l'aide des machines, de quoi cela peut-il témoigner sinon de la colère divine contre les
41. Juifs et de la protection que Dieu nous donne ? Ainsi, nous laisser

vaincre par ceux qui ne nous valent pas, et surtout trahir l'alliance
42. divine, voilà ce qui serait indigne de nous. Pour les Juifs, la défaite n'est pas une honte, car ils ont déjà connu la servitude ; et cependant, pour s'y soustraire, ils méprisent la mort, ils s'élancent contre nous, non qu'ils espèrent vaincre, mais pour faire montre
43. de leur courage. Quelle disgrâce ce serait pour nous, maîtres de presque toute la terre et de la mer, pour vous à qui c'est déjà un opprobre de ne pas vaincre, si vous ne risquiez pas une seule attaque
44. contre les ennemis, si vous restiez oisifs, avec des armes si puissantes, attendant l'œuvre de la famine et de la Fortune pour les abattre, alors qu'un coup d'audace, sans trop de péril, peut vous
45. assurer un plein succès ! Si donc nous faisons l'escalade de la forteresse Antonia, la ville sera à nous ; car même à supposer, ce que je ne crois pas, qu'il faille encore livrer à l'intérieur un combat contre les Juifs, l'occupation des hauteurs et le poids dont nous pèserons sur les poitrines ennemies nous promettent une complète et rapide victoire.

46. « Pour moi, je m'abstiens maintenant de célébrer la mort au champ d'honneur et l'immortalité de ceux qui succombent en proie à la fureur de la guerre ; je souhaite seulement à ceux qui pensent autrement de mourir de maladie pendant la paix, eux dont l'âme est condamnée à la tombe en même temps que le corps. Car quel homme brave ignore le sort des âmes que le
47. fer sépare de la chair sur le champ de bataille ? L'éther, le plus pur des éléments, leur donne l'hospitalité, et une place parmi les astres ; elles se révèlent à leur postérité comme de bons génies
48. et des héros bienveillants ; mais les âmes qui se sont consumées dans des corps malades et en même temps que ceux-ci, fussent-elles le plus exemptes possible de taches et de souillures, sont anéanties dans la nuit souterraine, plongées dans un profond oubli ; leur vie, leur corps et leur souvenir trouvent une fin com-
49. mune. Si d'ailleurs la mort est inéluctable pour tous les hommes, le fer en est un ministre moins cruel que la maladie. Quelle lâcheté n'est-ce donc pas de refuser au bien public ce que nous devrons à la nécessité !

50. « Je viens de vous parler comme si les auteurs de cette tentative devaient inévitablement périr ; mais les hommes valeureux peuvent se tirer même des circonstances les plus critiques.
51. Car, d'abord, la brèche se prête à l'escalade ; puis, toute la partie récemment construite est facile à détruire. Vous êtes plus nombreux ; agissez donc avec audace, vous prêtant les uns aux autres confiance et soutien, et bientôt votre fermeté brisera le courage
52. des ennemis. Peut-être même obtiendrez-vous le succès sans répandre votre sang, dès les premières tentatives ; il est vraisemblable qu'en vous voyant monter, les Juifs s'efforceront de vous arrêter ; mais si vous échappez à leur surveillance [1] et si vous vous frayez une fois un chemin, il se peut que leur résistance s'effondre,
53. quand même vous n'auriez été que peu à l'éluder. Quant à celui qui montera le premier, j'aurais honte de ne pas faire de lui un homme enviable, chargé d'honneurs ; le survivant commandera désormais à ceux qui sont maintenant ses égaux, et ceux qui tomberont seront suivis dans la tombe du prix réservé à la valeur [2]. »
54. **6**. Telles étaient les paroles de Titus. Tandis que la multitude hésitait devant la grandeur du péril, un certain Sabinus, soldat des cohortes, Syrien de naissance, montra l'excellence de son
55. courage et de son bras. A le voir, à le juger d'après l'apparence, on ne l'eût pas même pris pour un soldat moyen. Il était noir de peau, maigre, émacié ; mais une âme héroïque habitait ce petit
56. corps, d'une gracilité disproportionnée à sa vigueur. Il se leva donc le premier : « C'est avec empressement, César, dit-il, que je
57. me donne à toi. Je serai le premier à gravir la muraille. Et je prie que ta fortune accompagne ma force et ma volonté ; si une Némésis me refuse le succès, sache que je n'en serai pas surpris, mais que j'ai choisi délibérément de mourir à ton service. »
58. Ayant ainsi parlé, il étendit de sa main gauche son bouclier au-dessus de sa tête, tira son glaive de la droite et marcha vers le

1. Herwerden conjecture παραλθόντας pour λαθόντας : « Si vous passez... »
2. Ce discours est tout stoïcien, imbu de la doctrine de l'immortalité conditionnelle (R. H.).

59. mur, exactement à la sixième heure du jour, suivi de onze autres, les seuls qui voulussent rivaliser avec son courage. Il les guidait
60. tous, comme animé d'une ardeur surhumaine. Cependant les gardes du mur lançaient contre eux des javelots, les accablaient de toutes parts d'innombrables traits, faisaient rouler d'énormes
61. blocs de pierre qui entraînèrent quelques-uns des onze ; mais Sabinus, faisant face aux projectiles et couvert de traits, n'arrêta pas son élan avant d'avoir atteint le sommet du mur et mis en
62. fuite les ennemis. Les Juifs, frappés d'effroi devant sa vigueur et son intrépidité, croyant aussi que plusieurs autres étaient montés
63. avec lui, prirent la fuite. C'est ici que l'on pourra blâmer la Fortune comme envieuse des vertus et toujours prête à arrêter
64. le succès des entreprises extraordinaires. Au moment même où cet homme avait réalisé son dessein, il glissa, heurta une grosse pierre et, avec un grand fracas, tomba la tête en avant sur elle ; alors les Juifs se retournèrent, et le voyant seul, étendu sur le sol,
65. ils le frappèrent de toutes parts. Il s'était redressé sur un genou, et, s'abritant sous son bouclier, se défendit d'abord et blessa beaucoup
66. de ses adversaires qui l'approchaient ; mais bientôt, accablé lui-même de blessures, il laissa tomber son bras et enfin, avant de rendre l'âme, fut enseveli sous une nuée de traits. La bravoure de ce soldat le rendait assurément digne d'un meilleur sort ; mais sa fin fut bien en rapport avec l'audace héroïque de son entre-
67. prise. Quant à ses compagnons, trois, qui approchaient déjà du sommet, furent écrasés et tués à coup de pierres ; huit furent rejetés en bas et blessés ; on les rapporta au camp. Ces évènements se passèrent le 3 du mois du Panemos [1].

68. **7.** Deux jours après, vingt gardes, en sentinelle sur les terrassements, se réunirent, s'adjoignirent le porte-enseigne de la cinquième légion, deux cavaliers des cohortes et un trompette. A la neuvième heure de la nuit, ils s'avancent doucement à travers les ruines de la brèche vers la tour Antonia, massacrent les premiers gardes qu'ils trouvent endormis, occupent la muraille et or-

1. 22 juillet 70.

69. donnent au trompette de sonner. A ce bruit, les autres gardes
s'éveillent soudain et s'enfuient, avant que nul d'entre eux eût
pu distinguer le nombre des assaillants ; car leur effroi et le son
de la trompette leur firent supposer qu'une multitude d'ennemis
70. avait escaladé le mur. César, entendant le signal, fait prendre
rapidement les armes à ses troupes, et monte le premier avec ses
71. officiers, entouré de ses soldats d'élite. Les Juifs s'étaient enfuis
dans le Temple ; les Romains tentaient aussi d'y pénétrer par la
mine que Jean avait fait creuser contre les premiers terrassements.
72. Les factieux des deux troupes de Jean et de Simon, séparés en deux
corps, s'efforcèrent de repousser les Romains, avec une force et une
73. ardeur qui ne laissaient rien à désirer ; car ils estimaient que l'en-
trée des Romains dans le sanctuaire marquerait la prise complète de
la ville, tandis que les Romains y voyaient le prélude de la victoire.
74. Un violent combat se déchaina donc autour des portes, les uns
s'efforçant de conquérir le sanctuaire même, les autres les
75. refoulant du côté de la tour Antonia. Ni les uns ni les autres ne
pouvaient se servir de traits ou de javelots ; tirant leurs épées,
Romains et Juifs luttaient corps à corps. La mêlée fut telle
qu'on ne pouvait absolument discerner dans quel parti chacun
combattait ; les hommes se heurtaient confusément, interver-
tissaient leurs rangs dans un étroit espace et la clameur
76. immense qui s'élevait était indistincte par sa violence même. Des
deux parts, le massacre fut grand ; les corps de ceux qui
tombaient et leurs armures étaient foulés, écrasés aux pieds des
77. combattants. Continuellement, de quelque côté que le flot de la
guerre se tournât, on entendait les cris de triomphe des vainqueurs,
exhortant leurs camarades, et les gémissements des vaincus.
On n'avait de place ni pour la fuite ni pour la poursuite ; des flux
et des reflux égaux passaient dans les lignes confuses de la mêlée.
78. Ceux qui étaient en avant se trouvaient dans la nécessité de tuer
ou d'être tués ; il n'y avait pas moyen d'échapper, car les autres
des deux partis, par derrière, poussaient devant eux leurs com-
pagnons, ne leur laissant pas même l'espace nécessaire pour frapper.
79. Cependant la fureur des Juifs l'emporta sur l'expérience des Ro-

mains, dont les lignes commençaient déjà à fléchir sur tous les points. Le combat avait duré depuis la neuvième heure de la nuit
80. jusqu'à la septième du jour. Les Juifs, en masses épaisses, puisaient dans le péril de la ville un surcroît de courage ; les Romains ne disposaient que d'une partie de leurs forces, parce que les légions, espérance des combattants romains, n'avaient pas encore franchi l'enceinte. Il parut prudent, à ce moment, de s'en tenir à l'occupation d'Antonia.

81. **8**. Un certain Julien, centurion bithynien, homme assez distingué de naissance, le plus remarquable de tous ceux que j'aie connus, au cours de cette guerre, pour son expérience des armes, sa vigueur et son ferme courage, s'aperçut que les Romains
82. commençaient à reculer et à se défendre mollement ; il se tenait alors près de Titus sur l'Antonia. Il s'élance et à lui seul repousse les Juifs déjà vainqueurs jusqu'à l'angle du Temple intérieur. La multitude fuyait en rangs pressés, croyant que tant de force et
83. d'audace étaient surhumaines. Et lui, bondissant ça et là au milieu des ennemis qu'il dispersait, égorgeait ceux qu'il pouvait atteindre ; aucun spectacle ne parut plus étonnant à César, plus
84. terrible aux autres. Mais Julien, lui aussi, fut poursuivi par la
85. fatalité, à laquelle nul mortel n'échappe. Portant, comme tous les autres soldats, des sandales munies de nombreux clous pointus, il glissa en courant sur la mosaïque et tomba à la renverse en faisant
86. résonner bruyamment ses armes. Les fuyards se retournèrent ; les Romains de la tour Antonia, effrayés pour le centurion, poussèrent un cri d'angoisse, tandis que les Juifs, l'entourant en nombre, le
87. frappaient de toutes parts à coups de piques et d'épées. Julien reçut souvent sur son bouclier les atteintes du fer ennemi ; à plusieurs reprises, il essaya de se relever, mais fut rejeté par la foule des assaillants. Étendu comme il était, il n'en blessa pas
88. moins un grand nombre de la pointe de son épée ; car il ne fut pas tué promptement, étant protégé par son casque et sa cuirasse qui abritaient les parties les plus vulnérables et rentrant le cou dans l'armure. Enfin, quand tous ses membres furent hachés, comme
89. personne n'osait lui porter secours, il s'effondra. César éprouva

une cruelle douleur en voyant mourir un homme si distingué, sous les yeux d'un si grand nombre de soldats. La disposition des lieux empêchait l'empereur de venir à son aide, malgré son désir ; ceux
90. qui le pouvaient furent retenus par la crainte. C'est ainsi que Julien, subissant une mort très lente, fut égorgé à grand'peine ; il laissait d'ailleurs peu d'adversaires qui ne fussent blessés. Il laissait aussi un souvenir très honorable, non seulement aux
91. Romains et à César, mais à leurs ennemis. Les Juifs enlevèrent son corps, repoussèrent de nouveau les Romains et les enfermèrent
92. dans l'Antonia. Du côté des Juifs, ceux qui se distinguèrent surtout dans ce combat furent Alexas et Gypthéos, qui appartenaient à l'armée de Jean ; parmi les compagnons de Simon, Malachie, Judas, fils de Merton, Jacob fils de Josas, chef des Iduméens ; parmi les zélateurs, deux frères, fils d'Ari, Simon et Judas.

II

1-2. *Discours de Josèphe aux Juifs ; nombreuses désertions.* — 3. *Le parti de la résistance l'emporte.* — 4. *Titus adresse un appel aux Juifs.* — 5-6. *Attaque nocturne des Romains.* — 7. *Nouveaux travaux romains.* — 8. *Offensive des Juifs.* — 9. *Incendie des portiques du Temple.* — 10. *Combat singulier d'un Juif et d'un Romain.*

93. **1.** Titus ordonna aux troupes qu'il avait avec lui de saper les fondements de l'Antonia, et de préparer ainsi pour toute l'armée
94. une escalade facile. Lui-même fit venir Josèphe, car il savait que ce jour-là, qui était le dix-septième de Panémos [1], le sacrifice appelé « perpétuel » n'avait pu, faute d'hommes [2], être offert à
95. Dieu, et que le peuple en était vivement contristé. Titus lui ordonna donc de redire à Jean ce qu'il lui avait déjà fait savoir : « S'il avait encore quelque mauvais désir de combattre, il pouvait s'avancer pour livrer bataille avec autant de soldats qu'il voudrait, sans perdre, en même temps que lui, la ville et le Temple. Surtout, qu'il cesse de souiller le sanctuaire et d'offenser Dieu ! César lui permet de célébrer les sacrifices qui restent en suspens, avec ceux des
96. Juifs qu'il voudra choisir ». — Alors Josèphe, pour se faire entendre, non seulement de Jean, mais du plus grand nombre,

1. Août 70.

2. Voir plus loin, VI, 96. La correction ἀρνῶν (faute d'agneaux) est condamnée par ce texte.

97. proclama en hébreu le message de César ; il supplia longuement les Juifs d'épargner leur patrie, d'écarter le feu qui déjà menaçait
98. le Temple, et d'offrir à Dieu les sacrifices d'expiation. Le peuple l'entendait dans l'abattement et le silence, mais le tyran [Jean] chargea Josèphe d'injures et de malédictions, et ajouta enfin qu'il ne redouterait jamais la prise de la ville, puisqu'elle appartenait à Dieu.

99. Josèphe s'écria alors : « Tu l'as donc gardée à Dieu toute pure, et le sanctuaire reste sans souillure ! Tu n'as commis aucune impiété contre Celui dont tu espères le secours, et qui reçoit les sacrifices
100. accoutumés ! Si quelqu'un, ô le plus scélérat des hommes, t'enlève ta nourriture quotidienne, tu le considères comme un ennemi ; et ce Dieu même que tu as privé de son culte perpétuel, tu espères
101. qu'il t'assistera dans la lutte ! Attribues-tu donc tes crimes aux Romains, qui, maintenant encore, ont le souci de nos lois, et s'efforcent de faire rendre à Dieu les sacrifices dont tu as inter-
102. rompu le cours ? Qui ne gémirait, qui ne plaindrait la ville d'une si extraordinaire inversion des rôles, quand des étrangers, des ennemis corrigent ton impiété, alors que toi, un Juif nourri dans nos lois, tu te montres plus hostile à elles que ceux-là ?

103. « Et pourtant, Jean, il n'est pas honteux de se repentir de ses crimes, même dans l'extrême péril. Si tu veux sauver la patrie, tu
104. as sous les yeux le bel exemple du roi des Juifs, Jéchonias, qui jadis, ayant attiré sur lui l'envahisseur babylonien, sortit de la ville de son plein gré, avant qu'elle fût prise, et souffrit, avec sa famille, une captivité volontaire, pour ne pas livrer aux ennemis
105. ces objets sacrés ni voir incendier la maison de Dieu [1]. Aussi est-il célébré par les récits sacrés de tous les Juifs ; la renommée, passant d'âge en âge et toujours fraiche, transmet à
106. la postérité son souvenir immortel. Noble exemple, Jean, même s'il y a danger à le suivre ; pour moi, je me porte garant du pardon
107. des Romains. Souviens-toi que je t'adresse ces exhortations en compatriote, que je fais cette promesse, étant Juif ; car il est juste

1. II *Rois*, XXIV, 12, un peu développé ; cf. *Antiq.*, X, 100.

de se demander qui donne le conseil et d'où il vient. Puissé-je ne jamais vivre captif au point de désavouer mon origine et d'oublier les intérêts de ma patrie !

108. « Voici que de nouveau tu t'irrites, tu me cries des insultes ; j'en mérite sans doute de plus graves encore, moi qui t'exhorte en dépit du Destin et m'efforce de sauver des hommes condamnés
109. par Dieu. Qui ne connaît les écrits des anciens prophètes, l'oracle qui menace cette malheureuse ville, et dont l'effet est déjà imminent ? [1] On a prédit alors la prise de cette cité pour le jour où quelqu'un commencerait à répandre le sang de ses conci-
110. toyens. La ville, le Temple entier ne sont-ils pas pleins de tes victimes ? C'est donc Dieu, Dieu lui-même qui apporte, avec les Romains, le feu pour purifier le Temple et exterminer une ville si profondément souillée. »

111. **2.** Josèphe parlait ainsi avec des gémissements et des larmes ;
112. bientôt les sanglots étouffèrent sa voix. Les Romains plaignirent sa douleur, et admirèrent sa constance ; mais les compagnons de Jean n'en furent que plus irrités contre les Romains et désiraient
113. s'emparer de sa personne. Cette harangue toucha un grand nombre de Juifs de qualité ; quelques-uns, par crainte des postes que les factieux avaient établis, restèrent où ils étaient, bien que prévoyant leur propre perte et celle de la ville ; plusieurs pourtant, épiant le moment où ils pourraient s'enfuir sans danger, cher-
114. chèrent un refuge auprès des Romains. Parmi ceux-ci étaient les grands-prêtres Joseph et Jésus, et des fils de grands-prêtres, trois de cet Ismaël qui fut décapité à Cyrène, quatre de Matthias, un fils d'un autre Matthias, qui s'enfuit après la mort de son père, tué, comme nous l'avons dit, par Simon, fils de Gioras, avec trois de ses enfants [2]. Beaucoup d'autres Juifs bien nés passèrent ainsi
115. aux Romains avec les grands-prêtres. César les reçut avec bienveillance, mais, sachant qu'ils mèneraient une existence peu agré-

1. On a pensé qu'il s'agissait d'un oracle sibyllin (IV, 115), à peu près contemporain de l'œuvre de Josèphe (Thackeray). Voir aussi *Daniel*, chap. IX.
2. Voir plus haut, V, 527-531.

able parmi des étrangers de mœurs différentes, il les envoya à Gophna [1], et les engagea à y rester en attendant qu'il restituât à
116. chacun ses biens quand il en aurait le loisir, après la guerre. Ils se rendirent donc volontiers et en pleine sécurité dans cette bourgade qui leur était assignée. Comme ils ne reparaissaient plus, les factieux répandirent de nouveau le bruit que les transfuges étaient égorgés par les Romains : c'était pour effrayer les
117. autres et les détourner de fuir. Cet artifice réussit pour un temps aux séditieux comme auparavant [2] ; la crainte arrêta la désertion.

118. **3.** Un peu plus tard, quand Titus rappela ces Juifs de Gophna et leur prescrivit de faire avec Josèphe le tour des murailles et de se montrer au peuple, un très grand nombre d'habitants s'en-
119. fuirent auprès des Romains. Réunis en un groupe devant les lignes romaines, ils suppliaient les factieux, avec des gémissements et des larmes, d'abord de recevoir les Romains dans toute la
120. ville et de sauver ainsi la patrie ; sinon, d'évacuer du moins complètement le Temple afin de le conserver intact pour eux-mêmes, car les Romains n'oseraient pas, à moins d'une extrême
121. nécessité, incendier les lieux saints. Mais les révoltés n'en furent que plus exaltés contre ces gens ; ils proférèrent un torrent d'injures contre les transfuges et établirent au-dessus des portes sacrées leurs oxybèles, leurs catapultes et leurs onagres, en sorte que tout le pourtour du Temple, sous l'amoncellement des cadavres, ressemblait à un cimetière et le Temple même à une
122. citadelle. Ils s'élançaient tout armés dans l'enceinte sacrée et inaccessible aux profanes, les mains encore chaudes du meurtre de leurs compatriotes ; ils poussèrent à un tel point la scélératesse que l'indignation qui eût dû être justement ressentie par les Juifs, si les Romains avaient exercé contre eux de pareilles violences, était alors inspirée aux Romains par les Juifs, coupables de
123. sacrilèges contre leur propre culte. Il n'y avait pas un soldat qui

1. Jufna, au nord de Jérusalem.
2. Voir plus haut, V, 453.

n'élevât ses regards vers le Temple avec un sentiment de crainte et de révérence, pas un qui ne suppliât les brigands de se repentir avant l'irréparable calamité.

124. **4**. Titus, profondément affligé, invectiva à son tour les compagnons de Jean : « N'est-ce pas vous, ô les plus scélérats des hommes, qui avez établi cette balustrade devant les saints lieux ?
125. N'est-ce pas vous qui avez dressé là des stèles, portant des inscriptions gravées en lettres grecques et dans notre langue, qui
126. défendent à tout homme de franchir cette barrière ? [1] Ne vous avons-nous pas nous-même autorisés à punir de mort ceux qui la franchiraient, fussent-ils Romains ? Pourquoi donc, sacrilèges, est-ce dans cette enceinte que vous foulez aux pieds des cadavres ? Pourquoi souillez-vous le Temple du sang des étrangers et de vos
127. concitoyens ? J'atteste les dieux de mes pères et le dieu qui jadis a pu protéger cette contrée, car maintenant je ne pense pas qu'il en soit ainsi ; je prends aussi à témoin mon armée et les Juifs qui se trouvent auprès de moi et vous-mêmes, que ce n'est pas moi qui
128. vous contrains à commettre de telles profanations. Si vous choisissez un autre champ de bataille, nul Romain n'envahira ni n'outragera les saints lieux, et je vous conserverai votre Temple même malgré vous. »

129. **5**. Tandis que Josèphe traduisait cette allocution d'après les paroles mêmes de César, les brigands et le tyran reçurent avec hauteur ces exhortations, qu'ils attribuaient non à la bienveillance,
130. mais à la peur. Titus comprit donc que ces gens n'avaient ni pitié d'eux-mêmes ni souci d'épargner le Temple et revint malgré lui
131. à la politique d'action guerrière. Comme il lui était impossible, vu l'insuffisance du terrain, de conduire contre les rebelles toute son armée, il choisit dans chaque centurie les trente meilleurs soldats, en donna à chaque tribun mille, qu'il plaça sous le commandement de Céréalis ; puis il ordonna l'attaque contre les corps
132. de garde vers la neuvième heure de la nuit. Lui-même était

1. Sur cette balustrade, voir plus haut, V, 225, où il n'est pas question des stèles.

en armes, tout prêt à marcher avec ses troupes, mais il fut retenu
par ses amis qu'alarmait la grandeur du péril, et par les conseils
133. de ses officiers ; son action, disaient-ils, serait plus efficace s'il
restait sur la tour Antonia pour diriger les opérations des soldats
que s'il descendait et, prenant leur tête, partageait leurs
dangers ; tous, sous les yeux de César, se montreraient de braves
134. combattants. César se laissa persuader ; il dit aux soldats qu'il
restait à l'écart dans le seul dessein de juger leurs prouesses et de
ne laisser sans récompense aucun brave, sans punition aucun
homme dont la conduite serait différente ; il serait témoin
oculaire, arbitre de toutes leurs actions, lui, le maître absolu de
135. punir et de récompenser. Il les envoya donc exécuter leur entre-
prise à l'heure que nous avons indiquée ; lui-même se dirigea vers
le poste d'observation de la tour Antonia et attendit les événe-
ments.

136. **6.** Cependant le détachement ne trouva pas, comme il l'espérait,
les gardes endormis ; ceux-ci s'élancèrent en poussant des cris et
la lutte commença aussitôt ; aux clameurs des soldats de garde, les
137. autres accoururent de l'intérieur en rangs serrés. Les Romains
reçurent de pied ferme les attaques des premiers ; ceux qui
vinrent ensuite se heurtèrent contre leur propre troupe, et beaucoup
138. prirent leurs camarades pour des ennemis. Car les cris que
poussaient confusément les deux partis empêchaient de se
reconnaître à la voix, comme la nuit ne permettait pas de se
reconnaître à l'aspect. L'ardeur des uns, l'effroi des autres
ajoutaient à l'aveuglement ; chacun frappait indistinctement celui
139. qu'il trouvait devant soi. Les Romains, qui serraient leurs bou-
cliers les uns contre les autres et s'élançaient par pelotons, étaient
moins éprouvés par ce genre de méprise et tous se souvenaient
140. de leur mot d'ordre. Mais les Juifs, toujours dispersés, attaquant
et se retirant à l'aventure, prenaient souvent les uns pour les
autres l'apparence d'ennemis ; trompés par l'obscurité, ils
croyaient subir l'attaque d'un Romain quand un de leurs cama-
141. rades reculait vers eux. Plus de Juifs furent ainsi blessés par
les leurs que par les Romains. Enfin le jour parut et la vue

142. permit de reconnnaître l'état du combat ; les deux adversaires, reprenant leur distance, lançaient leurs traits et se défendaient en bon ordre. De part et d'autre on ne reculait pas et l'on ne montrait aucune lassitude. Les Romains, sachant que César les voyait, rivalisaient entre eux, individuellement ou par sections ; chacun considérait ce jour comme le commencement de sa
143. fortune, s'il se comportait avec bravoure. L'audace des Juifs était soutenue par la crainte qu'ils concevaient pour eux-mêmes et pour le Temple, et aussi par la surveillance du tyran qui encourageait les uns, fouettait les autres ou les excitait à l'action par
144. ses menaces. Longtemps le combat fut indécis ; en peu d'instants et soudainement, les chances tournaient, car tous manquaient de
145. champ pour fuir et poursuivre. Aux péripéties de la lutte répondaient, du haut de la tour Antonia, des rumeurs diverses ; à leurs camarades vainqueurs, les Romains criaient de s'enhardir ;
146. s'ils reculaient, de tenir bon. C'était comme une guerre sur le théâtre, où aucune circonstance du combat n'échappait ni à
147. Titus ni à son entourage. Enfin, les deux partis, qui avaient commencé à combattre à la neuvième heure de la nuit, se séparèrent après la cinquième heure du jour suivant et quittèrent le lieu où ils avaient engagé la mêlée ; aucun n'avait fait effective-
148. ment plier l'adversaire, et la victoire restait indécise. Beaucoup de Romains se signalèrent dans cette action ; du côté des Juifs se distinguèrent, dans la troupe de Simon, Judas fils de Mareoth, Simon fils d'Osée ; parmi les Iduméens, Jacob et Simon, ce dernier, fils d'Acatelas, celui-là de Sosas ; avec Jean, Gephthaeos et Alexas ; parmi les zélateurs, Simon, fils d'Ari.

149. 7. Entre temps, le reste de l'armée romaine détruisait en sept jours les fondations de la tour Antonia et frayait une large montée
150. vers le Temple. Alors les légions, s'approchant de la première enceinte, commencèrent à élever des terrassements, l'un en face de l'angle nord-ouest du Temple intérieur, l'autre vers l'exèdre
151. septentrional, entre les deux portes ; deux autres terrasses s'élevèrent encore, l'une vis-à-vis le portique occidental du Temple extérieur, l'autre vis-à-vis le portique du nord. Ces travaux

coûtèrent aux Romains beaucoup de fatigue et de peine, car il
152. fallait apporter le bois d'une distance de cent stades. Plus d'une fois ils eurent à souffrir d'embuscades, car la supériorité de leurs forces leur donnait trop d'assurance, tandis qu'ils trouvaient chez les Juifs une audace croissante, fruit du désespoir où ils
153. étaient de se sauver. Quelques cavaliers, quand ils allaient couper du bois ou faire du fourrage, laissaient paître, pendant qu'ils s'occupaient de cette tâche, leurs chevaux débridés ; les Juifs
154. sortaient alors en masse et enlevaient les chevaux. Comme cet incident se produisait fréquemment, César attribua avec raison ces captures à la négligence de ses soldats plutôt qu'à l'intrépidité des Juifs, et résolut de les contraindre désormais, par une sévérité plus grande, à exercer une surveillance attentive sur
155. leurs chevaux. Il ordonna donc de mener au supplice un de ces soldats qui avaient perdu leurs montures. La crainte d'un pareil châtiment sauva celles des autres cavaliers ; ils ne laissèrent plus pâturer leurs chevaux, et, comme si la nature eût étroitement uni l'homme et l'animal, ils les conduisirent là où ils avaient
156. affaire. Cependant les Romains continuaient à préparer l'attaque du Temple et à élever des terrasses à cet effet.

157. **8.** Le lendemain du jour où les terrassements furent achevés, un grand nombre de factieux, n'ayant plus rien à piller et durement pressés par la faim, attaquèrent en corps, vers la onzième heure du jour, les postes romains de la montagne des Oliviers ; ils croyaient les surprendre et même les trouver prenant quelque repos, ce qui leur permettrait de se frayer facilement un passage.
158. Mais les Romains prévoyaient l'attaque ; ils accoururent rapidement des postes voisins et les empêchèrent, malgré leurs efforts,
159. de franchir et de forcer le retranchement. Le combat fut acharné, et les deux partis firent de nombreuses prouesses ; les Romains montraient leur expérience de la guerre jointe à la force, les Juifs
160. un élan sans réserve et un courage incapable de se modérer. Les uns étaient stimulés par le sentiment de l'honneur, les autres par la nécessité. Les Romains voyaient une honte extrême à laisser passer les Juifs, déjà pris, pour ainsi dire, dans des filets ;

ceux-ci n'avaient qu'un espoir de salut : forcer le mur par la
161. violence de leur attaque. Un des cavaliers légionnaires, nommé Pedanius, au moment où les Juifs battaient enfin en retraite et étaient repoussés dans le vallon, poussa vivement de côté son cheval et saisit au passage un des ennemis qui fuyait ; il enleva par la cheville ce jeune homme robuste, revêtu d'une armure
162. complète ; la manière dont il s'inclina, du haut de son cheval au galop, montra la vigueur de sa main, du reste de son corps, et
163. aussi sa parfaite expérience de cavalier. Après avoir ainsi fait prisonnier le jeune homme, il le porta à César comme un don précieux ; mais Titus, après avoir admiré la force de celui qui avait opéré cette capture, fit exécuter le prisonnier pour sa tentative contre le mur. Lui-même donnait toute son attention aux préliminaires de l'attaque du Temple et pressait la construction des terrasses.

164. **9**. Cependant les Juifs, continuellement éprouvés par les combats et voyant la guerre avancer peu à peu vers la décision en montant vers le Temple, tranchèrent, comme dans un corps corrompu, les parties envahies par le mal, pour en prévenir les
165. progrès ultérieurs. Ils incendièrent donc le portique du côté nord-ouest, là où il se rattachait à la tour Antonia, puis en abattirent environ vingt coudées, commençant ainsi de leurs propres mains
166. l'incendie des saints lieux. Deux jours après, le 24 du mois indiqué plus haut, les Romains mirent le feu au portique voisin ; quand la flamme eut gagné une étendue de quinze coudées, les Juifs en abattirent aussi le toit, et, sans interrompre un seul instant cette œuvre de destruction, coupèrent ainsi leurs communications avec
167. la forteresse Antonia. Donc, alors qu'ils eussent pu s'opposer aux incendies, ils ne firent rien devant l'envahissement de la flamme et se contentèrent d'en mesurer les progrès et l'utilité qu'ils en
168. pouvaient retirer. D'ailleurs, les combats ne cessaient point autour du Temple, et l'on voyait sans cesse aux prises de petits groupes qui s'entre-choquaient.

169. **10**. Il y avait alors un homme de petite taille, d'aspect méprisable, que ne recommandaient ni sa naissance ni d'autres qualités ;

il s'appelait Jonathas. S'avançant vers le tombeau du grand-prêtre Jean, il cria force injures aux Romains, et provoqua à un
170. combat singulier le plus brave d'entre eux. Parmi les soldats opposés en cet endroit, la plupart dédaignèrent sa bravade ; quelques-uns eurent vraisemblablement peur ; plusieurs estimèrent non sans justesse qu'il ne fallait pas engager le combat
171. contre un homme qui cherchait la mort, car les désespérés sont la proie d'une ardeur excessive et ne respectent rien [1] ; se mesurer contre ceux qui vous laissent une victoire de peu de prix ou vous infligent une défaite honteuse et dangereuse, est une marque
172. non de bravoure, mais de témérité. Longtemps personne ne s'avança et le Juif ne cessa d'accuser les Romains de lâcheté, car il était naturellement fanfaron et plein de mépris pour ses
173. adversaires. Enfin, un certain Pudens, cavalier d'une des ailes, irrité de ses paroles et de sa forfanterie, sans doute aussi imprudemment encouragé à son acte par la petite taille de l'ennemi, se lança en avant. Le combat tourna d'abord en sa faveur, mais la Fortune le trahit ; il tomba ; Jonathas courut sur lui et l'égorgea.
174. Puis, mettant le pied sur le cadavre, il brandit son épée souillée de sang de la main droite, son bouclier de la main gauche, et se mit à crier son triomphe à l'armée, insultant le mort, raillant les
175. Romains qui le regardaient. Finalement, comme Jonathas ne cessait de danser et d'extravaguer, le centurion Priscus banda son arc et le perça d'une flèche ; Juifs et Romains poussèrent
176. des cris discordants. Jonathas, étourdi par la souffrance, tomba sur le corps de son adversaire, montrant qu'à la guerre une prompte Némésis poursuit ceux qui se glorifient d'un succès immérité.

1. καὶ τὸ θεῖον εὐδυσάπαστον, texte des mss., est inintelligible. Thackeray traduit : *have the ready compassion of the Deity*, ce qui n'a guère de sens.

III

1. *Revers romain.* — 2. *Exploits individuels.* — 3. *La famine s'aggrave.* — 4. *Une mère dévore son enfant.* — 5. *Indignation de Titus, qui n'a pas voulu cela.*

177. 1. Les factieux du Temple, qui ne cessaient de repousser ouvertement tous les jours les Romains vers leurs terrasses, imaginèrent le vingt-septième jour de ce mois de Panemos [1] la ruse
178. que voici. Ils remplissent, dans le portique oriental, l'intervalle des poutres et du faitage [2] avec du bois sec, du bitume et de la
179. poix ; puis ils se retirent, affectant d'être épuisés. Là-dessus beaucoup de Romains téméraires, emportés par leur ardeur, pressèrent les ennemis dans leur retraite et s'élancèrent jusqu'au portique, après y avoir appliqué des échelles ; les plus prudents
180. restèrent, ne s'expliquant pas la fuite des Juifs. Le portique était donc rempli des soldats qui l'avaient escaladé, lorsque les Juifs y mirent le feu partout. La flamme éclata soudain de toutes parts ; les Romains, demeurés hors de péril, furent saisis d'une cruelle angoisse; ceux que surprenait la flamme, d'un égal désespoir.
181. Entourés par l'incendie, les uns se précipitaient de la hauteur dans la ville, les autres se laissaient tomber au milieu des ennemis ; beaucoup qui, dans l'espérance de se sauver, s'élançaient du côté de leurs camarades, se brisaient les membres. Mais la

1. 15 août 70.

2. Les mss. portent : καὶ τῆς ὑπ' αὐτῆς ὀροφῆς. La correction de ὑπ' en ἐπ' s'impose ; elle est attestée par les anciennes éditions et la trad. latine (R. H.).

plupart, dans leurs tentatives d'échapper, furent prévenus par
les flammes et quelques-uns, pour ne pas être brûlés vifs, se per-
182. cèrent de leur épée. Le feu, se répandant sur une vaste étendue,
entoura bientôt ceux que menaçaient d'autres genres de mort.
César, quoique irrité contre ceux qui périssaient pour être montés
sur le portique sans ordre, éprouva pourtant une vive compassion
183. pour ces hommes ; nul ne pouvait leur porter secours, mais c'était
une consolation pour ces soldats qui mouraient de voir la dou-
leur de celui au service duquel ils rendaient l'âme. On le voyait
en effet nettement s'agiter en poussant des cris, exhortant ceux qui
184. l'entouraient à tout tenter pour sauver ses soldats. Chacun expi-
rait sans plainte, emportant ces cris et cette sollicitude de César
185. comme de brillantes funérailles. Quelques-uns parvinrent au toit
du portique, qui était large, échappant ainsi au feu ; entourés
par les Juifs et percés de coups, ils résistèrent longtemps, mais
186. enfin tous tombèrent. Le dernier fut un jeune homme nommé
Longus, qui répandit comme un lustre sur ce désastre et, parmi
187. ces nombreux morts dignes de mémoire, parut le plus brave. Les
Juifs qui admiraient sa vaillance et se trouvaient d'ailleurs dans
l'impossibilité de le tuer, l'invitèrent, avec des promesses, à des-
cendre vers eux ; d'un autre côté, son frère Cornelius l'exhortait
à ne pas souiller leur gloire et celle de l'armée romaine. Longus
suivit ce conseil et, levant son épée à la vue des deux troupes, il
188. se tua de sa propre main. Un de ceux que les flammes entouraient,
Artorius, dut son salut à une ruse ; il appelait à haute voix un des
soldats, Lucius, son camarade de tente : « Je te fais héritier de
189. mes biens, dit-il, si tu viens pour me recevoir dans ma chute. » Le
soldat accourut avec empressement, et Artorius, se laissant tomber
sur lui, survécut ; mais celui qui le reçut fut écrasé par ce poids
contre le pavé de mosaïque et succomba aussitôt.

190. Cet échec produisit sur le moment quelque découragement
parmi les Romains ; il eut pourtant cet avantage pour l'avenir
qu'il les rendit plus circonspects à l'égard des ruses des Juifs ; leur
ignorance des lieux et le caractère même de leurs ennemis faisaient
que ces stratagèmes étaient le plus souvent désastreux pour les

191. Romains. Le portique fut donc brûlé jusqu'à la tour de Jean, que celui-ci, pendant sa lutte avec Simon, avait élevé au-dessus des portes conduisant au-dessus du Xyste ; le reste fut abattu par les
192. Juifs, après la mort des Romains qui y montèrent. Le lendemain, les Romains incendièrent, à leur tour, le portique du nord tout entier, jusqu'à celui de l'est ; l'angle qui les unissait l'un à l'autre s'élevait au-dessus de la vallée du Cédron, dont la profondeur sur ce point était effrayante. Telles étaient à ce moment les opérations au voisinage du Temple.

193. **3**. Cependant la population de la ville était consumée par la faim ; innombrables étaient ceux qui tombaient ; les maux
194. qu'ils souffraient ne peuvent se raconter, car, dans chaque maison, s'il apparaissait quelque ombre de nourriture, il y avait lutte ; les êtres les plus étroitement unis en venaient aux mains, s'arra-
195. chant ces pauvres soutiens de leur vie. Les mourants même étaient suspects d'être dans l'abondance et les brigands fouillaient ceux qui rendaient l'âme, craignant que l'un de ces malheureux ne feignît de mourir en cachant de la nourriture dans
196. son sein. Et les affamés aux aguets, semblables à des chiens enragés, marchaient en chancelant ; ils passaient, s'abattant contre les portes comme des ivrognes, et, poussés par le désespoir, se précipitaient deux ou trois fois par heure dans les mêmes maisons.
197. La nécessité leur faisait mettre sous la dent toutes sortes de choses ; ils ramassaient et se résignaient à manger ce qui n'eût pas même convenu aux plus immondes des animaux privés de raison ; en dernier lieu, ils usèrent du cuir de leurs ceintures et de leurs sandales ; ils grattèrent, pour la mâcher, la peau de leurs
198. boucliers. D'autres se nourrirent de brindilles de vieux foin ; plusieurs en ramassèrent des fibres et en vendirent au prix de
199. quatre Attiques un très léger poids. Mais pourquoi faut-il parler de cette faim sans scrupules qui se prend à des objets inanimés, quand je vais relater un fait sans exemple ni chez les Grecs, ni chez les Barbares [1], fait horrible à dire, et qui trouve difficile-

1. On a remarqué avec raison que Josèphe oublie ici ce qui est raconté dans la Bible à propos du siège de Samarie, II *Rois*, VI, 28.

200. ment créance. Moi-même, pour ne pas paraître aux yeux de la postérité comme un inventeur de récits merveilleux, j'aurais volontiers omis ce drame si je n'en avais eu des témoins nombreux parmi mes contemporains. Ce serait d'ailleurs un faible titre à la reconnaissance de ma patrie que de reculer devant le récit des maux qu'elle a réellement soufferts.

201. **4**. Une femme, appartenant aux tribus d'au-delà du Jourdain, nommée Marie, fille d'Éleazar, du bourg de Bethezyba (ce mot signifie « maison aux hysopes »), distinguée par sa naissance et ses richesses, vint avec le reste de la multitude se réfugier à Jérusa-
202. lem et y subit le siége. Les tyrans lui prirent la plupart des biens qu'elle avait apportés de la Pérée et introduits dans la ville; le reste de ses objets précieux, et le peu de nourriture qu'elle avait pu réunir lui furent ravis dans les incursions quotidiennes des
203. sicaires. Profondément indignée, cette pauvre femme se répandait en injures et malédictions, irritant encore davantage les
204. ravisseurs. Mais comme personne ne consentait à la tuer dans un mouvement de fureur ou de pitié, qu'elle était lasse de chercher la moindre nourriture pour le profit des autres, que d'ailleurs il était déjà impossible d'en trouver nulle part, que la faim courait par ses entrailles et ses nerfs, alors, enflammée par la colère plus encore que par la faim, écoutant autant sa rage que son besoin,
205. elle fit affront à la nature et saisissant le fils qu'elle avait à la mamelle : « Malheureux enfant, dit-elle, pour qui dois-je te conser-
206. ver, au milieu de la guerre, de la famine, de la sédition ? Chez les Romains, à supposer que nous vivions jusque-là, l'esclavage nous attend ; mais la faim prévient l'esclavage, et les factieux
207. sont plus cruels que l'un et l'autre maux. Va donc et deviens ma nourriture ; sois en même temps la furie vengeresse attachée aux factieux et, aux yeux de l'humanité entière, le héros de la seule
208. aventure qui manquât encore aux malheurs des Juifs. » En parlant ainsi, elle tua son fils, puis le fit rôtir et mangea la moitié de
209. ce corps, dont elle cacha et mit en réserve le reste [1]. Bientôt arri-

1. *Ne humanis quidem corporibus pepercerunt* (Sulp. Sev., *Chron.*, II, 30, 3). Cet auteur a lu la partie des *Histoires* de Tacite qui nous manque (R. H.).

vèrent les factieux, qui, aspirant l'odeur de cette graisse abominable, menacèrent la femme de l'égorger sur-le-champ si elle ne leur montrait le mets qu'elle avait préparé. Elle répondit qu'elle leur en avait réservé une belle part et découvrit à leurs yeux les
210. restes de son fils. Aussitôt, saisis d'horreur et de stupeur, ces hommes s'arrêtèrent épouvantés. « Voilà, dit-elle, mon propre fils, et voici mon œuvre. Mangez-en, j'en ai mangé moi-même.
211. Ne soyez pas plus faibles qu'une femme, ni plus compatissants qu'une mère. Mais si vous êtes pieux et que vous vous détourniez
212. de ma victime, j'en ai goûté pour vous, laissez-m'en le reste ! » A ces mots, les factieux sortirent en tremblant, lâches dans cette seule circonstance, abandonnant non sans regret même cette nourriture à la mère. La connaissance de ce crime se répandit dans la ville entière, et chacun, se représentant ce forfait par la
213. pensée, frissonnait comme s'il l'eût commis lui-même. Il y eut alors, chez les gens qui souffraient de la faim, l'impatience de la mort ; ils jugeaient heureux ceux qui étaient partis les premiers, avant d'avoir appris ou contemplé de pareilles horreurs.

214. **5**. Ce malheur arriva bientôt aux oreilles des Romains. Les uns refusaient d'y croire, d'autres le déploraient, la plupart
215. n'en haïssaient que plus notre nation. César s'en justifiait devant Dieu, disant qu'il offrait aux Juifs la paix, l'indépendance, une amnistie générale de leurs insolences passées, mais qu'ils préféraient à la concorde la sédition, à la paix la guerre, à l'abondance
216. et à la prospérité la famine. C'est de leurs propres mains qu'ils ont commencé à brûler leur sanctuaire, que voulaient conserver
217. les Romains ; ils méritent bien une telle nourriture ! Pour lui, certes, il couvrira des ruines mêmes de leur patrie ce crime sacrilège qui se repait de la chair d'un enfant. Il ne laissera pas le soleil contempler sur terre une ville où les mères se repaissent ainsi.
218. Une pareille nourriture convient cependant moins aux mères qu'aux pères, à ces gens, qui, après des malheurs si affreux,
219. restent en armes. Tout en parlant ainsi, il réfléchissait au désespoir des Juifs ; il n'y avait plus de raison à attendre de ceux qui avaient déjà enduré tous les maux dont la crainte seule eût dû les amener à d'autres sentiments.

IV

1. *Attaque romaine manquée.* — 2. *Progrès de l'incendie.* — 3. *Conseil de guerre de Titus relatif au sort du Temple.* — 4. *Attaque juive manquée.* — 5-8. *Incendie du Temple, malgré les efforts de Titus.*

220. 1. Déjà deux légions avaient achevé les terrassements. Le
8 du mois de Loos [1], Titus fit approcher les béliers du portique
221. ouest du Temple extérieur. Avant leur arrivée, pendant six jours,
la plus forte de toutes les hélépoles avait continuellement battu
le mur, mais sans résultat ; car la grandeur et l'exact appareillage
222. des pierres triomphaient de toutes les machines. D'autres sol-
dats sapaient les fondements de la porte du nord ; après bien des
efforts, ils descellèrent les pierres extérieures ; celles du dedans
résistèrent, et la porte resta debout. Alors, renonçant à faire ces
tentatives avec les machines et les leviers, ils appliquèrent des
223. échelles contre les portiques. Les Juifs ne se pressèrent pas de les
en empêcher ; mais les soldats une fois montés, ils les assaillirent
et engagèrent la lutte. Refoulés, quelques Romains tombaient
la tête la première ; d'autres furent tués par ceux qui marchaient
224. à leur rencontre. Les Juifs frappaient de leurs épées beaucoup
de soldats qui descendaient des échelles, avant qu'ils pussent se
couvrir de leur bouclier ; placés en haut, ils inclinaient et renver-
225. saient les échelles remplies de fantassins. Eux-mêmes, d'ailleurs,

1. 27 août 70.

éprouvèrent des pertes sensibles. Une lutte très vive s'engagea autour des enseignes, car les Romains jugeaient désastreux et
226. honteux de se les laisser ravir. A la fin, les Juifs s'emparèrent des enseignes et tuèrent ceux qui étaient montés ; les autres, frappés d'effroi devant le malheur de leurs camarades morts,
227. se retirèrent. Il est vrai qu'aucun des Romains ne périt sans s'être signalé par quelque prouesse ; quant aux factieux, ceux qui s'étaient distingués par leur vaillance dans les précédents combats en firent preuve encore, et parmi eux Éléazar, neveu du tyran
228. Simon. Titus, dès qu'il vit que son désir d'épargner le monument d'un culte étranger aboutissait à des échecs et causait la mort de ses soldats, donna l'ordre de mettre le feu aux portes.

229. **2.** A ce moment il reçut dans son camp Ananos d'Emmaüs, le plus sanguinaire des gardes de Simon, et Archelaos, fils de Magaddate ; ils espéraient obtenir leur grâce, puisque les Juifs
230. étaient vainqueurs au moment où ils les avaient quittés. Mais Titus blâma la conduite de ces hommes, qu'il soupçonnait de ruse, et du reste, informé de leurs cruautés à l'égard de leurs propres concitoyens, il eut d'abord l'intention de les mettre tous deux à mort. « C'est, disait-il, la nécessité qui les pousse et non leur inclination qui les amène en ma présence ; ils ne sont pas dignes d'avoir la vie sauve, ces Juifs échappés de leur patrie où
231. leurs crimes ont déjà allumé la flamme ». Cependant la parole donnée l'emporta sur le ressentiment ; il les relâcha donc, mais sans les traiter avec les mêmes égards que les autres.

232. Déjà les soldats mettaient le feu aux portes ; l'argent, en fondant, livra bientôt passage à la flamme qui attaqua les boiseries,
233. d'où elle s'élança avec violence pour gagner les portiques. Quand les Juifs virent le feu autour d'eux, leurs âmes et leurs corps s'affaissèrent ; dans cet abattement, nul ne songea à se défendre ou à éteindre l'incendie ; ils restaient stupides et contemplaient ce
234. spectacle. Découragés par leurs pertes, ils ne songeaient pourtant pas à sauver le reste, mais, comme si déjà le Temple
235. était en feu, ils exaltaient leur fureur contre les Romains. La flamme se répandit ce jour-là et la nuit suivante ; car ce ne fut

que par sections, et non d'un seul coup, que les portiques en devinrent la proie.

236. **3**. Le lendemain [1], Titus donna l'ordre à une partie de ses troupes d'éteindre le feu et de rendre praticables les abords des
237. portes, pour faciliter la montée des légions. Lui-même réunit les chefs, qui s'assemblèrent au nombre de six : Tibère Alexandre, commandant de toutes les troupes [2], Sextus Céréalis, Larcius Lepidus, Titus Frugi, chefs des cinquième, dixième et quinzième
238. légions, et, d'autre part, Haterius Fronton, commandant des deux légions, d'Alexandrie, et Marcus Antonius Julianus [3], procurateur de Judée [4]. Après eux se groupèrent des procurateurs et des tri-
239. buns. Titus tint conseil au sujet du Temple. Les uns étaient d'avis d'appliquer la loi de la guerre ; jamais les Juifs ne cesseront de se révolter, tant que le Temple où ils se rassemblent de tous les
240. endroits du monde subsistera. Quelques-uns conseillèrent de l'épargner, si les Juifs l'évacuaient et que personne n'y plaçât des armes, mais de l'incendier, s'ils y montaient pour combattre ; car ce ne serait plus alors un temple, mais une citadelle, et d'ailleurs le sacrilège serait imputable non à eux, Romains,
241. mais à ceux qui les y contraignaient. Titus déclara que, même si les Juifs montaient sur le Temple pour combattre, lui-même ne se vengerait pas sur des objets inanimés de fautes commises par des hommes, et qu'il ne brûlerait jamais un si bel ouvrage. Ce serait une perte pour les Romains, comme du reste la conservation de
242. ce monument ajouterait à la gloire de son principat [5]. Alors,

1. 28 août 70.

2. *Praefectus castrorum.*

3. Antonius Julianus avait écrit un ouvrage sur les Juifs. On a parfois pensé que ce livre, dont il ne reste qu'une mention, avait été une des sources de Josèphe et de Pline, qui avait participé à la campagne et sans doute connu l'auteur. Voir W. Weber, *Josephus und Vespasian*, p. 4, 89.

4. Voir le célèbre mémoire de Léon Renier, *Sur les officiers qui assistèrent au Conseil de guerre tenu par Titus* (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXVI, 1867 p. 269-321). Quelques rectifications et détails nouveaux dans Schürer, I[4], p. 624.

5. Le récit de Josèphe est contredit par d'autres témoignages, sans qu'il soit facile de décider entre eux. Voir une longue note où la question est complètement exposée dans Schürer, I[4], p. 631.

Fronton, Alexandre et Céréalis s'enhardirent et se rangèrent à
243. l'opinion de Titus. Celui-ci congédia donc le conseil, donna l'ordre aux chefs de faire reposer les autres troupes, afin de les fortifier pour le combat, et manda à sa garde, composée de l'élite des cohortes, de frayer une route à travers les ruines et d'éteindre le feu.

244. **4**. Pendant ce jour-là, la fatigue et l'abattement des Juifs arrêtèrent leurs offensives ; mais le lendemain, ils rassemblèrent leurs forces, reprirent courage et, vers la deuxième heure, sortirent par la porte de l'est et coururent jusqu'aux postes qui gardaient
245. le Temple extérieur. Les soldats des postes reçurent avec fermeté leur attaque, opposèrent de front la ligne de leurs boucliers et, semblables à une muraille, serrèrent leurs rangs. Il était pourtant évident qu'ils ne pouvaient pas résister longtemps à la multitude
246. et à la furie des assaillants. Alors César, qui observait le combat de la tour Antonia, prévint l'instant de la déroute et se porta à
247. leur secours avec l'élite de ses cavaliers. Les Juifs ne purent soutenir le choc et la plupart, voyant tomber ceux du premier rang,
248. tournèrent le dos ; mais chaque fois que les Romains se retiraient, ils faisaient volte-face et les atttaquaient de nouveau, pour fuir de nouveau devant leur retour offensif. Enfin, vers la cinquième heure du jour, les Juifs eurent le dessous et s'enfermèrent dans le Temple intérieur.

249. **5**. Titus retourna à la tour Antonia ; il avait résolu de donner l'assaut avec toutes ses troupes le lendemain vers l'aurore et de cerner le Temple, que Dieu, depuis longtemps, avait condamné
250. au feu. La succession des temps amenait le jour fatal, qui fut le dixième du mois de Loos[1]. A cette même date le Temple avait autre-
251. fois été brûlé par le roi de Babylone[2]. Mais l'origine et la cause de l'incendie doivent être attribuées aux Juifs eux-mêmes. Car, dès que Titus se fut retiré, les factieux, après quelques instants de repos, firent une nouvelle attaque contre les Romains ; les postes

1. 29 août 70.

2. Ce fut le 10 Ab, suivant *Jérémie*, III, 12 ; le 7 Ab, suivant II *Rois*, XXV, 8 ; la tradition juive place ces deux catastrophes au 9 Ab.

qui gardaient le Temple engagèrent le combat avec ceux qui cherchaient à éteindre le feu du sanctuaire intérieur, et qui,
252. repoussant les Juifs, les poursuivaient jusqu'au Temple. C'est alors qu'un des soldats, sans attendre d'ordre, sans scrupule devant une telle entreprise, mais poussé par une sorte d'impulsion surhumaine, saisit un tison enflammé, et, soutenu par un de ses camarades, lança le feu à travers une fenêtre dorée, située du côté du nord et donnant accès aux habitations construites autour
253. du Temple. Quand la flamme jaillit, les Juifs poussèrent un cri qui répondait à leur douleur : ils coururent en foule pour l'éteindre, sans souci de leur vie, sans ménager leurs forces, en voyant se consumer le monument qui avait été jusque-là l'objet de toute leur vigilance.

254. **6**. Un coureur vint annoncer la nouvelle à Titus, qui se reposait alors sous sa tente des fatigues du combat ; il s'élança tel qu'il était et courut vers le Temple pour arrêter l'incendie.
255. Derrière lui vinrent tous ses lieutenants, que suivaient les légions frappées de stupeur ; dans une troupe si nombreuse, subitement
256. mise en branle, il y avait de la confusion et des cris. César, de la voix et de la main, ordonnait aux soldats d'éteindre le feu ; mais on n'entendait pas sa voix parmi les clameurs plus fortes encore qui assourdissaient les oreilles ; on ne prenait pas garde non plus aux signes que faisait sa main, car les uns étaient distraits
257. par le combat, les autres par leur propre fureur. Ni l'exhortation, ni la menace ne retenaient l'élan des légions qui avançaient ; tous se laissaient conduire par leur seule colère. Beaucoup, presses autour des portes, se foulèrent aux pieds les uns les autres ; beaucoup, qui tombaient parmi les débris encore brûlants et fumants des
258. portiques, éprouvèrent le malheureux sort des vaincus. Quant ces soldats furent arrivés près du Temple, ils feignirent de ne pas même entendre les ordres de César et crièrent à ceux qui les pré-
259. cédaient de jeter les tisons. Cependant les factieux étaient dès lors impuissants à porter secours ; le massacre et la déroute régnaient partout. On égorgeait un très grand nombre de gens faibles et sans armes, partout où on les rencontrait ; autour de

l'autel une multitude de cadavres s'amoncelaient ; sur les degrés du Temple le sang coulait à flots, et les corps de ceux que l'on venait de massacrer roulaient d'une marche à l'autre.

260. 7. Comme il n'était pas capable de contenir l'impétuosité des soldats en délire, et que le feu gagnait, César, entouré de ses lieutenants, se rendit à l'intérieur du Temple et contempla le sanctuaire avec son contenu, trésor bien supérieur à ce que la renommée avait publié à l'étranger et non inférieur à sa glorieuse répu-
261. tation parmi les gens du pays. Comme l'incendie n'avait pas encore pénétré à l'intérieur de la nef et dévorait les habitations élevées autour du Temple, il pensa, non sans raison, que l'édifice
262. pouvait encore être sauvé ; il s'élança donc et essaya de persuader lui-même aux soldats qu'il fallait éteindre le feu. Il ordonne même à Liberalius, centurion de ses porte-lances, de frapper à
263. coups de bâton ceux qui désobéiraient. Mais leur respect pour César et leur crainte de l'officier chargé de les retenir cédèrent à leur rage, à leur haine des Juifs, à un élan guerrier plus violent
264. encore. La plupart étaient aussi stimulés par l'espoir du butin ; ils croyaient que tout l'intérieur du Temple regorgeait de richesses,
265. en voyant les dehors de l'édifice revêtus d'or. Un des soldats qui étaient entrés au moment où César s'élançait lui-même pour arrêter les incendiaires mit le feu, dans l'obscurité[1], aux gonds de
266. la porte. Aussitôt la flamme jaillit à l'intérieur ; les lieutenants de César se retirèrent avec lui, et personne n'empêcha plus les troupes, placées hors du Temple, d'activer l'incendie. C'est ainsi que le Temple fut brûlé, malgré César.

267. 8. On déplorera profondément la perte de cet édifice, le plus admirable de tous ceux qu'on ait vus ou entendu vanter, tant pour sa construction, sa grandeur, la perfection de ses détails, que pour la célébrité de son sanctuaire ; mais on tirera une très haute consolation en songeant au Destin, dont la puissance s'étend également sur les œuvres d'art, les lieux consacrés et les
268. êtres vivants. On admirera, dans cette fatalité, le rapport exact

1 Ces deux mots sont douteux.

des temps révolus ; elle a observé, comme je l'ai dit [1], le même mois et le même jour où le Temple avait été, auparavant, incen-
269. dié par les Babyloniens. Depuis sa première construction, que le roi Salomon avait commencée, jusqu'à la date récente de sa destruction, qui arriva la deuxième année du principat de Vespasien, s'étend une durée de mille cent trente ans, sept mois et quinze
270. jours ; depuis sa reconstruction, entreprise par Aggée, la seconde année du règne de Cyrus, jusqu'à sa ruine par Vespasien, il s'écoula six cent trente neuf ans et quarante-cinq jours [2].

1. Plus haut, VI, 250.

2. Ces chiffres ne concordent pas avec les datations des *Antiquités*. Les 470 ans de durée du Temple de Salomon (*Ant.*, X, 147), plus les 70 ans d'exil, plus les 639 ans indiqués ici, font 1179 ans et non 1130. 1179 est, d'ailleurs, le chiffre indiqué plus loin au § 440 pour le temps écoulé de David à la destruction du Temple. Voir, sur la chronologie de Josèphe, Isidore Lévy, *Les soixante-dix semaines de Daniel dans la chronologie juive*, in *Revue des Etudes juives*, **51** (1906), p. 161 suiv. — J. W.

V

1.-2. *Ravages de l'incendie.* — 3-4. *Présages et oracles.*

271. 1. Tandis que le Temple brûlait, les soldats ravirent tout le
butin qu'ils trouvèrent et massacrèrent en foule ceux qui furent
surpris, sans pitié pour l'âge, sans respect pour ce qui en était
digne ; enfants et vieillards, laïques et prêtres, étaient également mis à mort ; la guerre enveloppait tout le monde, les
272. suppliants avec les combattants. Le crépitement des flammes
déchaînées se mêlait aux gémissements de ceux qui tombaient ;
la hauteur de la colline et la grandeur de l'ouvrage incendié
donnaient l'impression que la ville entière brûlait. A cela s'ajoutait un bruit terrible qu'on ne peut imaginer, fait de la clameur
273. victorieuse des légions romaines s'élançant en masse, des hurlements des factieux pris dans un cercle de fer et de feu, de
la fuite éperdue du peuple, surpris sur la hauteur, tombant avec
stupeur sur les ennemis et poussant des lamentations dans sa
274. détresse. Aux cris des Juifs de la colline se mêlaient ceux de la
multitude répandue dans la ville. Beaucoup, déjà épuisés par la
faim, devenus silencieux en voyant le Temple en flammes, retrouvèrent des forces pour gémir et pour crier. L'écho de la Pérée
et des montagnes des alentours redoublait l'intensité du bruit.
275. Mais les souffrances étaient plus affreuses encore que le tumulte ;
il semblait que la colline du Temple, parmi ces flammes qui l'enveloppaient de toutes parts, bouillonnât jusque dans ses fondements,
que le sang se répandit plus abondamment que le feu, que le

276. nombre des morts dépassât celui des meurtriers. Nulle part, la terre n'apparaissait sous les cadavres ; les soldats marchaient
277. sur des monceaux de corps pour courir sus aux fuyards. La foule des brigands, repoussant les Romains, se fraya à grand'peine un passage jusqu'à la cour extérieure du Temple et de là dans la ville ; ce qui restait de la population se réfugia dans le portique
278. extérieur. Parmi les prêtres, quelques-uns commencèrent par arracher du Temple les piques avec leurs douilles de plomb et
279. les lancèrent contre les Romains ; mais ensuite, comme ils n'obtenaient aucun résultat et que le feu les menaçait, ils se réfugièrent
280. sur le mur, large de huit coudées, et y restèrent. Deux d'entre eux, fort distingués, qui pouvaient se sauver en passant aux Romains, ou attendre avec patience l'instant de partager le sort de leurs compagnons, se jetèrent dans le feu et furent consumés avec le Temple [1]; ils se nommaient Meiros, fils de Belgas, et Joseph, fils de Dalée.

281. **2.** Les Romains, jugeant inutile d'épargner les constructions voisines du Temple, quand celui-ci flambait, incendièrent tout le reste et particulièrement les ruines des portiques et les portes, à l'exception de deux, l'une au levant, l'autre au midi ; plus tard,
282. ils les détruisirent aussi. Ils brûlèrent également les chambres des trésors, où étaient entassés des richesses immenses, d'innombrables vêtements et toutes sortes d'ornements, en un mot toute l'opulence de la nation juive, car les riches y avaient transporté les
283. objets précieux de leurs maisons. Les soldats se rendirent ensuite au portique du Temple extérieur qui restait encore debout ; là avait cherché refuge une partie de la population, des femmes, des enfants, une foule confuse de six mille personnes.
284. Avant que César eût pris une décision à leur sujet ou donné des ordres aux officiers, les soldats, emportés par leur fureur, mirent

1. Lors de la destruction du Temple, des troupes de jeunes prêtres, porteurs des clefs du sanctuaire, les lancèrent en l'air, puis se précipitèrent dans la fournaise (*Taanit*, 29 *a* ; *Abot de R. Nathan*, IV, qui ajoute : « Ils s'écrièrent : Maître de l'Univers, voilà les clefs que Tu nous avais confiées, dont nous n'avons pas été les bons gardiens »). [I. L.]

le feu au portique par dessous ; ceux des Juifs qui se précipitèrent en bas furent la proie des flammes ; d'autres furent tués
285. sur place ; de ce grand nombre, aucun n'échappa. L'auteur de leur perte fut un faux prophète qui avait crié ce jour-là aux habitants de la ville que Dieu leur ordonnait de monter au Temple
286. pour y recevoir les signes de leur salut. Du reste, il y avait alors des prophètes subornés par les tyrans, qui les envoyaient vers le peuple pour lui mander d'attendre le secours de Dieu ; le but était de diminuer les défections et de nourrir l'espoir de ceux qui
287. étaient peu accessibles à la peur [1]. L'homme se laisse aisément persuader dans l'infortune ; lorsque l'imposteur promet à un malheureux la fin de ses maux, celui-ci s'abandonne tout entier à l'espoir.

288. **3**. Ces trompeurs, ces gens qui se prétendaient envoyés de Dieu abusaient ainsi le misérable peuple, qui n'accordait ni attention ni créance aux clairs présages annonçant la désolation déjà menaçante ; comme si la foudre fût tombée sur eux, comme s'ils n'avaient ni des yeux ni une âme, ces gens ne surent pas entendre
289. les avertissements de Dieu [2]. Ce fut d'abord quand apparut au-dessus de la ville un astre semblable à une épée, une comète qui
290. persista pendant une année. Avant la révolte et la prise d'armes, le peuple s'était rassemblé pour la fête des azymes, le 8e jour du mois de Xanthicos [3], quand, à la neuvième heure de la nuit, une lumière éclaira l'autel et le Temple, assez brillante pour faire croire que c'était le jour, et ce phénomène dura une demi-heure.
291. Les ignorants y virent un bon signe, mais les interprètes des choses saintes jugèrent qu'il annonçait les événements survenus
292. bientôt après. Dans la même fête, une vache amenée par quelqu'un pour le sacrifice mit bas un agneau dans la cour du Temple,
293. et l'on vit la porte du Temple intérieur, tournée vers l'Orient, — bien qu'elle fût en airain et si massive que vingt hommes ne la

1. Le texte est incertain.

2. Il est question de ces signes dans Tacite, *Hist.*, V, 13, qui ne dépend pas d'ailleurs de Josèphe.

3. 25 avril 70 (?)

fermaient pas sans effort au crépuscule, qu'elle fût fixée par des verroux munis de chaînes de fer et par des barres qui s'enfonçaient très profondément dans le seuil formé d'une seule pierre, — s'ou-
294. vrir d'elle-même à la sixième heure de la nuit. Les gardiens du Temple coururent annoncer cette nouvelle au capitaine [1], qui monta au Temple et fit fermer la porte à grand'peine. Ce présage aussi parut encore très favorable aux ignorants ; ils disaient que
295. Dieu leur avait ouvert la porte du bonheur ; mais les gens instruits pensaient que la sécurité du Temple s'abolissait d'elle-même, que la porte s'ouvrait et s'offrait aux ennemis. Ils estimaient entre
296. eux que c'était le signe visible de la ruine. Peu de jours après la fête, le vingt-et-un du mois d'Artemisios [2], on vit une apparition
297. surhumaine, dépassant toute créance. Ce que je vais raconter paraîtrait même une fable, si des témoins ne m'en avaient informé ; du reste, les malheurs qui survinrent ensuite n'ont que trop
298. répondu à ces présages. On vit donc dans tout le pays, avant le coucher du soleil, des chars et des bataillons armés répandus dans les airs, s'élançant à travers les nuages et entourant les
299. villes. En outre, à la fête dite de la Pentecôte, les prêtres qui, suivant leur coutume, étaient entrés la nuit dans le Temple intérieur pour le service du culte, dirent qu'ils avaient perçu une secousse et du bruit, et entendu ensuite ces mots comme proférés par plusieurs voix : « Nous partons d'ici. » [3]

300. Mais voici de tous ces présages le plus terrible : un certain Jesus, fils d'Ananias, de condition humble et habitant la campagne, se rendit, quatre ans avant la guerre, quand la ville jouissait d'une paix et d'une prospérité très grandes, à la fête où il est d'usage que tous dressent des tentes en l'honneur de Dieu [4], et se
301. mit soudain à crier dans le Temple : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre

1. Cf. *Actes*, IV, 1, 24.
2. 8 juin 70.
3. Tacite, *Hist.*, V, 13 : *Audita major humana vox : excedere deos ; simul ingens motus excedentium.*
4. *Soukkoth*, la fête des Tabernacles.

le Temple, voix contre les nouveaux époux et les nouvelles épouses,
voix contre tout le peuple ! » Et il marchait, criant jour et nuit ces
302. paroles, dans toutes les rues. Quelques citoyens notables, irrités
de ces dires de mauvais augure, saisirent l'homme, le maltraitèrent et le rouèrent de coups. Mais lui, sans un mot de défense,
sans une prière adressée à ceux qui le frappaient, continuait à
303. jeter les mêmes cris qu'auparavant. Les magistrats, croyant avec
raison que l'agitation de cet homme avait quelque chose de sur-
304. naturel, le menèrent devant le gouverneur romain. Là, déchiré
à coups de fouet jusqu'aux os, il ne supplia pas, il ne pleura pas ;
mais il répondait à chaque coup, en donnant à sa voix l'inflexion
la plus lamentable qu'il pouvait : « Malheur à Jérusalem ! »
305. Le gouverneur Albinus [1] lui demanda qui il était, d'où il venait,
pourquoi il prononçait ces paroles ; l'homme ne fit absolument
aucune réponse, mais il ne cessa pas de réitérer cette lamentation
sur la ville, tant qu'enfin Albinus, le jugeant fou, le mit en
306. liberté. Jusqu'au début de la guerre, il n'entretint de rapport
avec aucun de ses concitoyens ; on ne le vit jamais parler à aucun
d'eux, mais tous les jours, comme une prière apprise, il répétait
307. sa plainte : « Malheur à Jérusalem ! » Il ne maudissait pas ceux
qui le frappaient quotidiennement, il ne remerciait pas ceux qui lui
308. donnaient quelque nourriture. Sa seule réponse à tous était ce présage funeste. C'était surtout lors des fêtes qu'il criait ainsi. Durant
sept ans et cinq mois, il persévéra dans son dire, et sa voix n'éprouvait ni faiblesse ni fatigue ; enfin, pendant le siège, voyant se vérifier son présage, il se tut. Car tandis que, faisant le tour du rem-
309. part, il criait d'une voix aiguë : « Malheur encore à la ville, au
peuple et au Temple », il ajouta à la fin : « Malheur à moi-même »,
et aussitôt une pierre lancée par un onagre le frappa à mort.
Il rendit l'âme en répétant les mêmes mots.

310. **4**. Si l'on considère ces faits, on conclura que Dieu s'intéresse
aux hommes et qu'il présage de diverses manières à leur espèce
les moyens de salut, alors que ceux-ci vont à leur perte par leur

1. Voir, sur ce personnage, *Guerre*, II, 272.

311. folie et leurs crimes volontaires. C'est ainsi que les Juifs, après la destruction de la forteresse Antonia, réduisirent le Temple à la forme d'un carré, alors qu'ils pouvaient voir écrit dans leurs livres que la ville et le Temple seraient pris dès que l'enceinte sacrée
312. aurait la forme d'un carré [1]. Mais ce qui les avait surtout excités à la guerre, c'était une prophétie ambiguë trouvée pareillement dans les Saintes Écritures, et annonçant qu'en ce temps-là un
313. homme de leur pays deviendrait le maître de l'univers [2]. Les Juifs prirent cette prédiction pour eux, et beaucoup de leurs sages se trompèrent dans leur interprétation ; car l'oracle annonçait en réalité l'empire de Vespasien, proclamé pendant son séjour en
314. Judée [3]. Au reste, il n'est pas possible aux hommes, même quand
315. ils le prévoient, d'échapper à leur destin. Mais les Juifs interprétèrent à leur fantaisie ou méprisèrent les présages, jusqu'au jour où la ruine de leur patrie et leur propre ruine les eurent convaincus de leur folie.

1. On ne connaît pas d'ailleurs cette prédiction.
2. Même prophétie dans Tacite, *Hist.*, V, 13 et dans Suétone, *Vesp.*, 4.
3. Voir encore les textes allégués dans la note 2 ; ils soulèvent des problèmes qui n'ont pas reçu encore de solution.

VI

1. *Titus salué imperator ; massacre des prêtres.* — 2. *Discours de Titus à Simon et à Jean.* — 3. *Titus décide de détruire la ville.* — 4. *La famille d'Izates.*

316. 1. Quand les factieux se furent enfuis dans la ville, tandis que l'incendie consumait le Temple même avec toutes les constructions voisines, les Romains apportèrent leurs enseignes dans l'enceinte sacrée et les dressèrent en face de la porte de l'Orient ; sur la place même, ils offrirent des sacrifices en leur honneur et parmi d'immenses acclamations saluèrent Titus du nom *d'im-*
317. *perator.* Tous les soldats avaient fait un si grand butin que la livre d'or se vendait en Syrie la moitié de son ancienne va-
318. leur. Cependant les prêtres continuaient à rester sur le mur du Temple ; un jeune garçon, tourmenté par la soif, supplia les soldats des postes Romains d'échanger leur parole avec lui,
319. alléguant son besoin de boire. Ceux-ci, par pitié de son âge et de la nécessité où il était réduit, conclurent l'accord. L'enfant descend, boit et, après avoir rempli d'eau un vase qu'il avait
320. apporté, remonte en courant vers les siens. Nul des gardes ne put le saisir, et ils maudirent son manque de foi. Mais lui déclara qu'il n'avait transgressé aucune convention ; il avait reçu leur parole non pour rester auprès d'eux, mais seulement pour descendre et prendre de l'eau ; il avait accompli ces deux actes et croyait
321. avoir été fidèle à ses engagements. Ce stratagème excita, surtout à cause de l'âge de l'enfant, l'admiration de ceux qu'il avait

dupés. Mais le cinquième jour, les prêtres, mourant de faim, descendent du mur, conduits à Titus par les gardes, et le con-
322. jurent de leur accorder la vie. Il répondit que le temps du pardon était passé, que le seul objet qui aurait pu justement le déterminer à les sauver, avait péri ; il convenait aux prêtres, ajouta-t-il, de disparaître avec le Temple. Il ordonna donc de les mettre à mort.

323. **2**. Les tyrans et leur suite, se voyant de toutes parts vaincus et ne trouvant aucun moyen de fuir à cause du mur qui les entourait [1],
324. proposèrent à Titus de négocier. Celui-ci, à qui la douceur même de son naturel inspirait le désir de sauver la ville, pressé d'ailleurs par ses amis, persuadés que les brigands commençaient à entendre
325. raison, vint se placer vers le côté ouest du Temple extérieur : sur ce point, au-dessus du Xyste, se trouvaient les portes et le pont joignant au Temple la ville haute ; ce dernier séparait les tyrans
326. et César. De part et d'autre, la foule se tenait en rangs serrés ; les Juifs qui entouraient Simon et Jean étaient excités par l'espérance du pardon, les Romains par la curiosité de savoir comment
327. Titus les accueillerait. Titus, après avoir ordonné aux soldats de rester immobiles et maîtres de leur ressentiment comme de leurs traits, fit venir près de lui un interprète, et, comme cela convenait
328. au vainqueur, prit le premier la parole. « Êtes-vous enfin rassasiés des malheurs de votre patrie, vous qui, sans tenir compte ni de notre puissance ni de votre faiblesse, avez, par une fureur inconsidérée et un coup de folie, perdu le peuple, la ville et le Temple, et
329. vous perdrez justement vous-mêmes ? D'abord, depuis le temps où Pompée vous a réduits par la force, vous n'avez pas cessé de vous révolter et avez enfin déclaré aux Romains une guerre
330. ouverte. Est-ce le nombre qui vous donnait confiance ? Mais il a suffi d'une petite partie de l'armée romaine pour vous résister. Est-ce donc la foi que vous aviez dans vos alliés ? Mais quelle nation étrangère à notre Empire préférait les Juifs aux Romains ?
331. C'est peut-être la vigueur du corps ? Vous savez pourtant que les

1. Voir plus haut, V, 592.

Germains nous sont asservis. Est-ce la solidité de vos remparts ? Mais quel rempart est plus puissant que l'Océan ? Or, il entoure
332. les Bretons, qui s'inclinent devant les armes romaines. Est-ce la force de l'âme, l'habileté de vos généraux ? Mais vous saviez
333. que les Carthaginois mêmes furent assujettis. Donc, ce qui vous excitait contre les Romains, c'était l'humanité des Romains. Tout d'abord nous vous avons permis d'habiter librement ce
334. pays, nous y avons établi des rois de votre nation ; puis, nous avons maintenu les lois de vos pères et nous vous avons permis de vivre comme vous le vouliez, non seulement entre vous, mais avec
335. les autres ; par un privilège considérable entre tous, nous vous avons autorisés à lever des contributions et à recueillir des offrandes pour le service de Dieu ; nous n'avons ni blâmé ni empêché ceux qui vous apportaient ces présents ; c'était apparemment pour que vous pussiez vous enrichir et préparer vos entreprises contre nous,
336. avec notre argent ! Jouissant de tant de biens, vous avez tourné votre abondance contre ceux qui vous l'avaient procurée, et, pareils aux serpents malfaisants, vous avez lancé votre venin contre ceux qui vous caressaient.

337. « Eh bien, soit ! vous avez méprisé la mollesse de Néron ; comme c'est le cas dans les fractures et les spasmes, qui épargnent quelque temps le malade, mais le menacent toujours, vous avez montré dans cette crise plus grave les dispositions mauvaises que vous cachiez jusque-là, et tendu vers des espérances impudentes des
338. désirs immodérés [1]. Mon père vint dans ce pays, non pour vous punir de votre attentat contre Cestius [2], mais pour vous donner
339. un avertissement. S'il était venu pour détruire votre nation, il en aurait visé les racines mêmes et eût tout de suite saccagé votre ville ; mais il commença par dévaster la Galilée et les régions
340. voisines, vous laissant du temps pour vous repentir. Cette clémence parut à vos yeux de la faiblesse, et notre humanité nourrit
341. votre audace. Néron mort, vous avez agi comme les plus scélé-

1. Il s'agit des troubles de l'Empire après la mort de Néron.
2. Voir plus haut, II, 499.

rats des hommes. Enhardis par nos troubles intérieurs, vous avez mis à profit mon départ et celui de mon père pour l'Égypte, consacrant ce temps aux préparatifs de guerre ; vous n'avez pas rougi d'inquiéter, alors qu'ils étaient devenus les maîtres, ceux qui, généraux pleins de douceur, vous avaient donné des marques
342. de leur clémence. Quand l'Empire se réfugia dans nos mains, tous les peuples qui le composaient demeurèrent en repos, les nations étrangères envoyèrent des ambassades pour s'associer à la joie commune ; mais l'hostilité des Juifs éclata de nouveau.
343. Vos appels adressés à ceux d'au-delà de l'Euphrate, pour concerter la révolte, vos constructions de nouvelles enceintes de murs, vos séditions, les rivalités de vos tyrans, la guerre civile, tels sont les actes qui convenaient seulement à des hommes aussi
344. méchants que vous. Je suis venu vers votre ville, avec des ordres sévères, que mon père m'avait donnés à regret. Je me réjouis en
345. apprenant que le peuple avait des dispositions pacifiques. Je vous exhortai, avant la guerre, à renoncer à vos desseins ; longtemps après que vous l'aviez commencée je vous épargnai ; j'offris ma main aux déserteurs et tins parole à tous ceux qui se réfugiaient auprès de moi ; j'eus pitié de nombreux prisonniers, défendant qu'on les torturât ; à mon cœur défendant, je fis dresser les machines contre vos murailles ; alors que mes soldats étaient avides de votre sang, je les ai toujours retenus, et après chaque victoire, comme si c'eût été une défaite, je vous ai
346. exhortés à la paix. Arrivé près du sanctuaire, j'oubliai encore volontairement les lois de la guerre ; je vous ai priés d'épargner les objets de votre culte, de vous conserver le Temple, en vous offrant la permission de sortir et l'assurance du salut, et même, si vous le vouliez, la faculté de combattre ailleurs [1]. Vous avez dédaigné toutes ces propositions et de vos propres mains vous avez incendié le Temple [2].
347. « Après cela, misérables scélérats, vous m'invitez à causer avec

1. Plus haut, V, 360 ; VI, 128.
2. Plus haut, VI, 165.

vous ! Que voulez-vous donc sauver, qui soit comparable à ce qui
a péri ? De quel salut vous jugez-vous dignes, après la ruine du
348. Temple ? Mais quoi ! maintenant encore, vous êtes en armes et,
même dans cette extrémité, vous ne vous présentez pas dans
l'habit de suppliants. Malheureux, en quoi mettez-vous votre
349. confiance ? Votre peuple est mort, votre Temple détruit ; la
ville n'est-elle pas en mon pouvoir ? N'ai-je pas vos vies entre mes
mains ? Croyez-vous donc que la recherche d'une mort malheu-
reuse glorifie le courage ? Mais je ne veux pas imiter votre intran-
350. sigeance. Si vous jetez vos armes, si vous livrez vos personnes,
je vous fais grâce de la vie, comme un maître de maison clément
qui punit les esclaves incorrigibles et conserve les autres pour le
servir. [1] »

351. **3**. A ce discours les factieux répondirent qu'ils ne pouvaient
pas prendre la main de Titus, ayant juré de ne jamais le faire,
mais qu'ils demandaient de sortir du mur d'enceinte avec leurs
femmes et leurs enfants, s'engageant à se retirer au désert et à
352. lui abandonner la ville. Alors Titus, irrité que des gens dans la
condition de captifs lui fissent des propositions comme s'ils
étaient vainqueurs, ordonna de leur interdire, par la voix du hé-
raut, soit de déserter, soit d'espérer un accommodement, car il
353. n'épargnera personne. Qu'ils luttent de toutes leurs forces et se
sauvent s'ils le peuvent, sa propre conduite se réglera désor-
mais sur la loi de la guerre. Puis il autorisa ses troupes à incendier
354. et à piller la ville. Les soldats se tinrent en repos ce jour-là, mais
le lendemain ils mirent le feu aux archives, à l'Akra, à la salle
355. du Conseil, au quartier d'Ophlas ; les flammes s'étendirent jus-
qu'au palais d'Hélène, qui se trouvait au milieu de l'Akra. Ruelles
et maisons, pleines de cadavres de ceux qui étaient morts de faim,
furent la proie de l'incendie.

356. **4**. Ce jour-là, les fils et les frères du roi Izatès, auxquels
s'étaient joints un grand nombre de citoyens distingués, sup-
plièrent César d'accepter leur soumission. Le prince, malgré son

1. Sens douteux.

irritation contre tous les survivants, obéit à ses sentiments natu-
357. rels et accueillit ces hommes. Il les fit tous mettre sous bonne garde; plus tard, il fit aussi enchaîner les fils et les parents du roi et les conduisit à Rome pour servir d'otages.

VII

1. *Sort du Palais royal.* — 2. *Incendie de la ville basse.* — 3. *Les Juifs tentent d'échapper par les mines.*

358. **1.** Les factieux se précipitèrent vers le palais royal où beaucoup, confiants dans sa force défensive, avaient déposé leurs biens; ils en chassent les Romains, massacrent tout le peuple qui s'y était réfugié, au nombre de huit mille quatre cents hommes,
359. et pillent l'argent de leurs victimes. Ayant aussi fait prisonniers deux Romains, un cavalier et un fantassin, ils égorgèrent sur-le-champ le fantassin et traînèrent le cadavre autour de la ville, comme si, par ce seul corps immolé, ils tiraient vengeance de
360. tous les Romains. Le cavalier, qui prétendait pouvoir leur communiquer un avis utile à leur salut, fut amené devant Simon ; mais comme il ne pouvait rien lui dire, il fut livré à Ardalas, un des
361. chefs, pour être mis à mort. Ardalas lui lia les mains derrière le dos, lui banda les yeux et le conduisit en vue des Romains pour lui couper la tête. Mais le prisonnier devança l'exécuteur et s'enfuit du côté des Romains, au moment où le Juif tirait son
362. épée. Titus ne put se résoudre à faire tuer un homme qui s'était échappé du milieu des ennemis ; mais le jugeant indigne d'être soldat romain, puisqu'il avait été pris vivant, il lui enleva ses armes et l'expulsa de la légion, châtiment pire que la mort pour un homme d'honneur.

363. **2.** Le lendemain, les Romains chassèrent les brigands de la

ville basse et brûlèrent tout jusqu'à la fontaine de Siloë ; ils se
réjouissaient de voir consumer la ville, mais étaient trompés
dans leur espoir de butin, car les factieux se retiraient vers la
364. ville haute devant eux, en faisant le vide partout. Ces gens
n'avaient aucun remords de leurs crimes et s'en vantaient comme
de belles actions ; ils regardaient donc brûler la ville d'un air
joyeux, se déclarant heureux de trouver la mort, puisqu'après
le massacre du peuple, l'incendie du Temple, l'embrasement de
365. la ville, ils ne laissaient rien aux ennemis. Josèphe, cependant,
ne se lassait pas, à cette heure suprême, d'appeler leur pitié sur
les débris de la ville ; il leur reprochait leur cruauté, leur impiété,
il multipliait les conseils relatifs à leur salut, mais sans obtenir
366. d'autre effet que des railleries. Ceux-ci rejetaient, à cause de leur
serment, toute idée de se rendre. Ils étaient d'ailleurs incapables de
lutter, à avantages égaux, contre les Romains, qui les envelop-
paient comme d'une enceinte, alors que leur habitude des mas-
sacres animait encore leurs bras. Ils se dispersèrent donc en avant
de la ville et là, cachés dans les ruines, ils se tenaient en embus-
367. cade pour fondre sur ceux qui voulaient passer à l'ennemi. Ils en
prirent beaucoup qu'ils égorgèrent tous, car ces malheureux,
usés par les privations, n'avaient plus la force de s'enfuir, et
368. jetèrent leurs cadavres aux chiens. Au reste, tout genre de mort
paraissait plus supportable que la faim ; même quand on déses-
pérait de la pitié des Romains, on n'en fuyait pas moins vers
eux ; on tombait sans regret sur les factieux, sur les meurtriers.
369. Il n'y avait pas dans la ville un seul lieu qui apparût à découvert ;
partout des cadavres, victimes de la faim ou de la sédition.

370. **3.** Les tyrans et les brigands qui les accompagnaient étaient
soutenus d'un suprême espoir : ils songeaient à se réfugier dans
les souterrains où ils pensaient ne pas être recherchés et d'où
ils étaient décidés à sortir et à prendre la fuite, après l'occupation
371. complète de la ville par les Romains et leur départ. Ce n'était
là qu'un rêve, car ils ne devaient échapper ni à Dieu ni aux Ro-
372. mains. Mais pour l'instant, pleins de confiance dans les souter-
rains, ils allumèrent plus d'incendies que les Romains, tuèrent

en foule ceux qui s'enfuyaient des lieux embrasés dans ces tranchées, dépouillèrent les morts, ravirent la nourriture qu'ils trouvaient
373. sur quelques victimes et qu'ils avalaient, souillée de sang. Déjà ils luttaient entre eux pour le butin, et je crois que, dans l'excès de leur cruauté, s'ils n'eussent été prévenus par la prise de la ville, ils seraient allés jusqu'à goûter à la chair des morts.

VIII

1. *Préparatifs romains contre la ville haute.* — 2. *Pourparlers avec les Iduméens.* — 3. *Livraison des trésors du Temple.* — 4. *Attaque de la ville haute.* — 5. *Victoire décisive des Romains.*

374. **1.** Cependant César, voyant l'impossibilité de détruire, sans le secours des terrasses, la ville haute, qui était très escarpée, dis-
375. tribua la tâche à son armée le 20 du mois de Loos [1]. Le transport du bois était difficile, comme je l'ai dit [2], parce que tout le pays, à cent stades autour de la ville, avait été dénudé pour la
376. construction des précédentes terrasses. Les nouveaux ouvrages des quatre légions s'élevaient à l'ouest de la ville, en face du Palais
377. royal ; les auxiliaires et le reste des troupes travaillaient aux retranchements du côté du Xyste, du pont et de la tour de Simon, que celui-ci avait construite pour lui servir de citadelle, dans sa lutte contre Jean [3].

378. **2.** En ces jours-là, les chefs des Iduméens s'assemblèrent en secret et délibérèrent s'ils devaient se livrer ; ils envoyèrent cinq
379. messagers à Titus, pour le supplier de leur engager sa foi. Comme il espérait qu'après la défection des Iduméens, dont l'action avait été considérable dans la guerre, les tyrans, eux aussi, se livreraient, il leur accorda, non sans difficulté, la vie sauve et leur renvoya les

1. 8 septembre 70.
2. Plus haut, VI, 151.
3. *Ibid.*, VI, 171.

380. messagers. Cependant Simon apprit que les Iduméens se préparaient à passer à l'ennemi ; il mit aussitôt à mort les cinq qui étaient allés trouver Titus, arrêta et emprisonna les chefs, dont le plus
381. illustre était Jacob, fils de Sosas. Il ne laissa pas sans surveillance la foule des Iduméens, réduite à l'impuissance après la perte de ses chefs, et envoya sur les remparts des gardes plus vigilants.
382. Mais ces gardes ne purent pas s'opposer aux défections ; si le nombre des tués fut considérable, celui des fugitifs le fut
383. beaucoup plus. Les Romains les accueillirent tous, Titus, par clémence et au mépris de ses ordres antérieurs [1], les soldats eux-
384. mêmes par lassitude du meurtre et espérance de profit. Ils ne gardaient que les citoyens, mais vendaient le reste avec les femmes et les enfants, chacun, d'ailleurs, à très bas prix, vu la masse des
385. individus à vendre et la rareté des acheteurs. Bien qu'il eût défendu aux transfuges, par la voix du héraut, de se présenter seuls, afin de leur faire amener aussi leurs familles, Titus les accueillit cependant sans cette condition ; mais il nomma des commissaires pour distinguer parmi eux ceux qui étaient dignes
386. de châtiment. Le nombre de ceux qu'on vendit fut immense ; quant aux citoyens, plus de quarante mille s'échappèrent ; César leur permit de s'établir où ils voudraient.

387. **3**. Pendant ces mêmes journées, un des prêtres, nommé Jésus, fils de Thebouthi, ayant reçu sous serment de César l'assurance de la vie sauve, à condition de livrer quelques objets des trésors
388. sacrés, sortit et fit passer au-dessus du mur du Temple deux candélabres semblables à ceux du sanctuaire, des tables, des cratères,
389. des coupes, tous objets d'or solide et très massifs ; il livra aussi les voiles, les vêtements des grands-prêtres garnis de pierres précieuses
390. et beaucoup d'autres objets destinés au culte. Phinéas, le garde du trésor du Temple, fut pris aussi ; il étala les tuniques et les ceintures des grands-prêtres, une grande quantité de pourpre et d'écarlate tenue en réserve pour réparer le voile du Temple, et en outre beaucoup de cinnamome, de cannelle et d'autres aromates qu'on

1. Voir plus haut, VI, 352.

391. mélangeait et brûlait tous les jours en l'honneur de Dieu. Il donna encore aux Romains baucoup d'autres objets précieux et des ornements sacrés en grand nombre. Cela lui fit accorder, bien qu'il eût été pris de force, le pardon réservé aux transfuges.

392. **4.** Les terrasses furent achevées en dix-huit jours. Le 7 du mois de Gorpiée [1], les Romains amenèrent leurs machines. Alors, parmi les factieux, les uns, désespérant désormais du salut de la ville, évacuèrent le rempart pour se retirer dans Acra ; les autres
393. se cachèrent dans les souterrains ; beaucoup, prenant leur place de combat contre le mur, cherchaient à repousser ceux qui amenaient les hélépoles. Les Romains avaient sur eux l'avantage de la force et du nombre ; surtout, ils luttaient avec allégresse
394. contre des adversaires découragés et affaiblis. Quand une partie de la muraille fut détruite et que plusieurs tours, battues par les hélépoles, eurent été entamées par les béliers, les défenseurs s'enfuirent aussitôt et les tyrans eux-mêmes furent envahis par
395. une crainte que justifiait la gravité de la situation [2]. En effet, avant l'escalade de la brèche, ils étaient plongés dans la torpeur et ne se décidaient qu'à fuir; on pouvait les voir abattus et tremblants, eux qui naguère étaient si féroces et fiers de leurs sacrilèges ; ce changement, même chez de pareils scélérats, excitait
396. la pitié. Ils songèrent bien à s'élancer à la course vers le mur de circonvallation des Romains, à en chasser les postes, à se frayer
397. un chemin et sortir ; mais ils n'apercevaient nulle part ceux qui, auparavant, leur étaient fidèles et qui venaient de prendre la fuite dans diverses directions. Des gens arrivaient, en courant, annoncer soit que tout le mur de l'ouest avait cédé, soit que les Romains l'avaient déjà franchi et les recherchaient ; d'autres, les yeux égarés par la peur, déclaraient qu'ils apercevaient les enne-
398. mis au sommet des tours. Alors ils tombèrent la face contre terre,

1. 25 septembre 70.

2. Le texte porte : « Une crainte plus grande que la nécessité » (*a needlessly serious alarm*, Thackeray). Cela ne donne pas un sens raisonnable ; une négation à pu tomber avant προδοτέρου.

se lamentant sur leur folie et, comme si leurs nerfs avaient été
399. coupés, étaient incapables de fuir. C'est en cela surtout qu'on pouvait reconnaître et le pouvoir de Dieu sur les impies et la fortune des Romains ; car les tyrans avaient eux-mêmes renoncé à leur sécurité, en descendant volontairement des tours, où la violence n'eût jamais pu avoir raison d'eux, où la faim seule les
400. eût réduits. De leur côté, les Romains, qui avaient rencontré tant de difficultés autour des murailles plus faibles, prirent, par un don de la Fortune, celles qui pouvaient défier leurs machines ; car les trois tours dont nous avons parlé plus haut [1] étaient plus fortes que tout engin de siège.

401. **5**. Après les avoir quittées, ou plutôt après que Dieu les en eut chassés, ces Juifs s'enfuirent aussitôt dans la vallée que domine la fontaine de Siloë ; puis, s'étant remis un peu de leur frayeur, ils
402. s'élancèrent contre le mur d'enceinte en cet endroit. Mais leur audace n'était pas à la hauteur des circonstances, car leurs forces avaient été éprouvées par la crainte et le malheur ; les postes romains les repoussèrent et, dispersés ça et là, ils s'enfoncèrent dans les souterrains.

403. Maîtres des murailles, les Romains dressèrent leurs enseignes sur les tours et célébrèrent cette victoire avec de bruyants cris d'allégresse. La fin de cette guerre avait été pour eux bien moins difficile que le début ; ils avaient donc peine à croire qu'ils eussent escaladé le dernier rempart sans effusion de sang, vraiment éton-
404. nés de ne voir aucun ennemi devant eux. Ils se répandirent, l'épée en main, dans les ruelles, massacrant en foule ceux qu'ils pouvaient rejoindre, brûlant les maisons avec tous ceux qui s'y
405. étaient réfugiés. Plus d'une fois, en pénétrant dans les demeures pour les piller, ils y trouvaient des familles entières étendues mortes et des chambres remplies de cadavres que la faim avait
406. entassés là. A cette vue, frappés d'horreur, ils sortaient les mains vides. Cependant, s'ils avaient pitié de ceux qui étaient morts ainsi, ils n'avaient pas les mêmes sentiments à l'égard des

1. Voir plus haut, V, 161.

vivants. Perçant de leurs glaives ceux qu'ils rencontraient, ils obstruaient les ruelles de cadavres, inondaient de sang toute la ville, au point que ces torrents éteignirent plus d'un incendie.
407. Les massacreurs s'arrêtèrent vers le soir ; dans la nuit, le feu redoubla d'intensité et le huitième jour du mois de Gorpiée [1]
408. éclaira Jérusalem toute en flammes. Cette ville avait, pendant le siège, souffert tant de calamités que si, depuis sa fondation, elle avait connu autant de prospérité, elle eût été assurément très enviable ; or, elle n'avait mérité de si grandes infortunes que pour avoir produit la génération d'hommes qui fut l'instrument de sa ruine.

1. 26 septembre 70.

IX

1. *Entrée de Titus à Jérusalem.* — 2. *Sort des captifs.* — 3. *Nombre des prisonniers et des morts.*

409. **1.** Titus, entrant dans la ville, en admira surtout les fortifications et les tours que les tyrans, dans leur folie, avaient abandon-
410. nées. Il contempla l'altitude où s'élevait leur masse compacte, la grandeur de chaque bloc, la régularité de l'appareillage, leur
411. largeur et leur hauteur. « C'est bien avec Dieu, dit-il, que nous avons combattu ; c'est Dieu qui chassa les Juifs de ces forteresses, car que peuvent contre ces tours les mains des hommes ou les
412. machines ? » C'est dans cet esprit qu'il s'entretint longtemps avec ses amis ; il rendit à la liberté les prisonniers des tyrans, qui furent
413. trouvés dans les forts. Il fit plus tard raser le reste de la ville et saper les remparts, mais conserva ces tours [1] pour être un monument de sa fortune ; c'est elle qui, s'associant à ses armes, le rendit maître de ce qui était imprenable.
414. **2.** Quand les soldats furent las de massacrer, une multitude encore considérable de survivants reparurent. César donna l'ordre de tuer seulement ceux qui portaient des armes et qui résistaient ;
415. le reste devait être pris vivant. Mais les soldats, dépassant leurs instructions, continuèrent à tuer les vieillards et les faibles ; ceux qui étaient vigoureux et en état de servir furent poussés dans le
416. Temple et enfermés dans l'enceinte réservée aux femmes. César

1. L'une d'elles, Phasael, subsiste encore, sous le nom erroné de Tour de David.

préposa à leur surveillance un de ses affranchis ; il chargea aussi
un de ses amis, Fronton, de décider du sort que méritait chacun
417. des captifs. Fronton fit tuer tous les factieux et les brigands, qui
s'accusaient les uns les autres ; il choisit et réserva pour le triomphe
ceux des jeunes gens qui avaient la plus haute taille et qui étaient
418. bien faits ; dans le reste de cette foule, ceux qui avaient plus de
dix-sept ans furent chargés de chaînes et envoyés en Égypte
aux travaux publics ; Titus en distribua un grand nombre dans
les provinces pour y succomber, dans les amphithéâtres, au fer
ou aux bêtes féroces. Ceux qui avaient moins de dix-sept ans
419. furent vendus. Dans le temps où Fronton prononçait ainsi sur
leur sort, onze mille d'entre eux moururent de faim, les uns à
cause de la haine qu'ils inspiraient à leurs gardiens, dont ils n'ob
tenaient pas de nourriture, les autres parce qu'ils n'acceptaient
pas celle qu'on leur donnait ; d'ailleurs, on manquait même de
blé pour un si grand nombre de captifs.
420. **3**. Le nombre total des prisonniers faits pendant toute la
guerre s'éleva à quatre-vingt-dix-sept mille ; celui des morts,
421. pendant tout le siège, à onze cent mille. La plupart étaient des
Juifs, mais non tous de la ville même ; beaucoup étaient venus de
tout le pays à la fête des Azymes quand la guerre les enve-
loppa soudain ; ainsi, l'espace étroit où ils étaient confinés
produisit d'abord une maladie pestilentielle et aggrava, peu de
422. temps après, la famine. La preuve certaine que la ville conte-
nait une population si considérable, nous la trouvons dans le
recensement de Cestius, qui voulait montrer à Néron, plein de
mépris pour cette nation, la prospérité de sa capitale. Il pria les
grands-prêtres de deviser quelque moyen pour recenser la popu-
423. lation. Or, la fête, appelée Pâque, approchait ; on y sacrifie de
la neuvième heure à la onzième et, pour chaque sacrifice, il y a
424. une confrérie d'au moins dix hommes, car il n'est pas permis de
prendre ce repas seul, et souvent on s'assemble au nombre de
425. vingt. Les prêtres comptèrent donc deux cent-cinquante-cinq mille
six cents victimes. Si l'on suppose dix personnes pour se partager
chacune, on obtient le chiffre de deux millions sept cent mille

426. hommes[1] tous purs et saints ; car ni les lépreux, ni ceux qui souffrent de gonorrhée, ni les femmes, pendant la menstruation, ni les autres personnes souillées d'une manière ou d'une autre,
427. ne peuvent participer au sacrifice, non plus que les hommes de race étrangère venus à Jérusalem par dévotion.
428. 4. Or, la multitude de ces gens venus du dehors est considérable. A ce moment, c'est dans une sorte de prison que la Destinée enferma tout le peuple ; la guerre enveloppa une ville qui regor-
429. geait d'hommes. Le nombre des morts excéda donc cette fois toutes les calamités d'origine humaine ou divine. Quand les Romains eurent tué ou fait prisonniers tous ceux des ennemis qui se montrèrent, ils recherchèrent encore ceux qui étaient réfugiés dans les souterrains et, fouillant le sol, tuèrent tous les Juifs qu'ils
430. purent rencontrer ; on trouva là plus de deux mille hommes qui s'étaient tués de leurs propres mains, ou entretués, ou qui,
431. en plus grand nombre, avaient succombé à la faim. Une affreuse odeur de cadavre frappa ceux qui entraient ; beaucoup se retirèrent aussitôt ; beaucoup pénétrèrent à l'intérieur, poussés par
432. la cupidité, foulant aux pieds les corps amoncelés. On trouva de nombreux objets de prix dans les tranchées ; l'amour du gain légitimait tous les moyens de le satisfaire. On ramena à la lumière beaucoup de prisonniers que les tyrans en avaient privés ; car même dans l'extrême péril, ils n'avaient pas renoncé à leur
433. cruauté. Les deux chefs reçurent de Dieu le châtiment qu'ils méritaient ; Jean, qui mourait de faim avec ses frères dans les souterrains, implora des Romains la paix qu'il avait souvent refusée avec hauteur ; et Simon, après avoir longtemps lutté contre la nécessité, comme nous le montrerons dans la suite[2], se livra
434. lui-même. Il fut réservé pour le triomphe, à la fin duquel il devait être immolé ; Jean fut condamné à la prison perpétuelle. Les Romains brûlèrent les quartiers extérieurs de la ville et abattirent les murailles.

1. En réalité, 2.556.000. Le texte est probablement altéré. Ces chiffres paraissent d'ailleurs beaucoup trop forts.

2. Plus bas, VII, 25-36.

X

Coup d'œil sur le passé de Jérusalem.

435. 1. C'est ainsi que fut prise Jérusalem, la deuxième année du principat de Vespasien, le huit du mois de Gorpiée [1]. Prise cinq fois auparavant, elle était pour la seconde fois dévastée. Car le
436. roi d'Égypte Azochée, après lui Antiochos [2], ensuite Pompée [3], enfin Sossius avec Hérode [4] s'emparèrent de la ville et la laissèrent
437. intacte. Le roi de Babylone qui les précéda, dès qu'il fut maître de Jérusalem, la dévasta, quatorze cent-soixante-huit ans et six
438. mois après sa fondation [5]. Son premier fondateur fut un chef de Chananéens qui, dans notre langue maternelle, porte le nom de « roi juste »; tel il fut en effet [6]. Aussi fut-il le premier qui sacrifia à Dieu, en qualité de prêtre, le premier aussi qui construisit le sanctuaire et appela Jérusalem la cité nommée jusque-là Solyme [7].
439. David, roi des Juifs, en chassa le peuple des Chananéens pour y établir le sien ; quatre cent-soixante-dix-sept ans et six mois
440. après lui, les Babyloniens détruisirent la ville. Depuis le roi

1. 26 septembre 70.
2. Le Shishak de l'Ecriture, vers 969 av. J.-C. ; Antiochos Epiphane, vers 170 av. J.-C.
3. 83 av. J.-C.
4. 37 av. J.-C.
5. Nabuchodonosor, en 587 av. J.-C.
6. Il s'agit de Malchi-zédek, roi de Salem (*Genèse*, XIV, 18).
7. Josèphe a tout l'air d'admettre l'étymologie populaire : *Sainte Solyme* (Ἱερο-σόλυμα)), qui est reconnue erronée. Cf. *Ant.*, I, 180 et n. 2.

David qui, le premier des Juifs, régna sur elle, jusqu'à sa destruc-
441. truction par Titus, il s'écoula onze cent-soixante-dix-neuf ans ;
depuis sa fondation jusqu'à sa dernière catastrophe, deux mille
442. cent-soixante-dix-sept ans. On voit que ni son antiquité, ni sa grande richesse, ni la diffusion de son peuple dans le monde entier, ni la réputation partout acceptée de son culte ne la préservèrent de la ruine. Telle fut donc l'issue du siège de Jérusalem.

LIVRE VII [1]

I

1. *Jérusalem est rasée.* — 2-3. *Titus remercie et récompense ses troupes.*

1. **1.** Quand l'armée n'eut plus rien à tuer ni à piller, faute d'objets
où assouvir sa fureur — car si elle avait eu de quoi l'exercer, elle
ne se serait abstenue par modération d'aucune violence — César lui
donna aussitôt l'ordre de détruire toute la ville et le Temple, en
conservant cependant les tours les plus élevées, celles de Phasaël,
d'Hippicos, de Mariamme, et aussi toute la partie du rempart qui
2. entourait la ville du côté de l'ouest. Ce rempart devait servir de
campement à la garnison laissée à Jérusalem ; les tours devaient
témoigner de l'importance et de la force de la ville dont la valeur
3. romaine avait triomphé. Tout le reste de l'enceinte fut si bien
rasé par la sape que les voyageurs, en arrivant là, pouvaient
4. douter que ce lieu eût jamais été habité. Telle fut la fin de Jéru-
salem, cité illustre, célèbre parmi tous les hommes, victime de
la folie des factieux.
5. **2.** César résolut d'y laisser pour garnison la dixième légion,
avec quelques escadrons de cavalerie et quelques cohortes d'infan-

1. Sur les faits relatés dans le livre, comparez Tacite, *Hist.*, III-V, et Dion Cassius, livre LXVI.

terie. Après avoir pris les mesures qui marquaient la fin de
la guerre, il désirait féliciter toute l'armée de ses succès, et
donner à ceux qui s'étaient distingués les récompenses qu'ils
6. méritaient. A cet effet, on éleva pour lui, au milieu de l'ancien
camp, une vaste tribune ; il s'y tint debout, entouré de ses offi-
ciers, de manière à être entendu de toute l'armée. Titus déclara
aux soldats qu'il leur devait une vive reconnaissance pour l'affec-
7. tion qu'ils lui avaient témoignée et continuaient à lui garder. Il les
loua de leur obéissance pendant toute la guerre ; ils la lui avaient
montrée en même temps que leur courage, parmi de nombreux
et graves périls. Par leurs propres efforts, ils avaient accru ainsi
la puissance de la patrie et rendu évident aux yeux de tous les
hommes que ni la multitude des ennemis, ni les fortifications, ni
la grandeur des cités, ni l'audace irraisonnée, non plus que la
sauvage cruauté de leurs adversaires, ne pourraient jamais se
soustraire aux effets de la vertu des Romains, même si quelques-
uns de leurs ennemis jouissaient parfois des faveurs de la Fortune.
8. C'était vraiment une gloire pour eux, dit-il, d'avoir mis fin à une
guerre si longue,dont ils n'auraient jamais pu souhaiter, quand ils
9. l'entreprirent, une plus heureuse issue. Leur meilleur et plus éclat-
ant succès était de voir accueillir par tous avec joie l'élection
qu'ils avaient faite eux-mêmes des chefs et des administrateurs
de l'Empire romain, qu'ils avaient envoyés au sein de la patrie ;
tout le monde approuve leurs décisions et témoigne sa reconnais-
10. sance aux auteurs de ce choix. Il leur exprime à tous son admira-
tion, son affection, sachant que chacun a fait preuve de tout le
11. zèle qui était en son pouvoir. A ceux, cependant, qui se sont
particulièrement distingués par leur énergie, qui ne se sont pas
seulement honorés par de nobles exploits, mais ont illustré sa
campagne par leurs hauts faits, il donnera sur le champ les récom-
penses et les honneurs mérités ; nul de ceux qui ont voulu faire
12. plus que les autres ne sera privé du juste prix de sa peine. Il y
apportera tous ses soins, car il aime mieux honorer les vertus de
ses compagnons d'armes que de châtier leurs manquements.
13. **3**. Aussitôt il ordonna à ceux qu'il avait préposés à cette

tâche [1] de nommer tous les soldats qui s'étaient distingués par
14. des actions d'éclat dans cette guerre. Il les appelait successivement lui-même par leurs noms, et, quand il les voyait s'avancer, les louait comme si c'étaient ses propres exploits dont il était fier. Il mettait sur leur tête des couronnes d'or, leur donnait des colliers d'or, de petit javelots d'or, des enseignes d'argent ;
15. chacun d'eux était élevé à un rang supérieur. Il leur distribuait aussi en abondance de l'argent, de l'or, des vêtements et d'autres
16. objets, puisés dans la masse du butin. Quand il les eut tous honorés suivant le mérite qu'il attribuait à chacun, il fit des prières pour le bonheur de toute l'armée et descendit du tribunal au milieu de vives acclamations. Puis il présida aux sacrifices pour remercier le ciel de la victoire ; un grand nombre de bœufs furent amenés devant les autels ; après l'immolation, il les donna
17. tous aux soldats pour leur banquet. Lui-même partagea pendant trois jours les réjouissances de ses officiers ; puis il dispersa les autres parties de l'armée là où il jugea opportun de les envoyer et confia à la dixième légion la garde de Jérusalem, sans vouloir
18. l'expédier sur l'Euphrate où elle stationnait auparavant. Se souvenant d'ailleurs que la douzième légion avait, sous les ordres de Cestius, plié devant les Juifs [2], il la retira complètement de la Syrie, où elle se trouvait autrefois en garnison à Raphanée [3], pour l'envoyer au pays de Mélitène, près de l'Euphrate, sur les confins
19. de l'Arménie et de la Cappadoce. Il décida de conserver auprès de lui deux légions, la cinquième et la quinzième, jusqu'à son arrivée
20. en Egypte. Puis il descendit avec l'armée jusqu'à Césarée, ville du littoral, où il laissa une grande partie de son butin et fit garder les captifs ; car l'hiver s'opposait à son passage immédiat en Italie.

1. C'est-à-dire à des hérauts (R. H.).
2. Plus haut, II, 500 et suiv.
3. Aujourd'hui Homs en Syrie.

II

1. *Titus à Césarée.* — 2. *Simon est fait prisonnier.*

21. **1.** A l'époque où Titus César s'établissait devant Jérusalem pour l'assiéger, Vespasien, embarqué sur un vaisseau marchand,
22. avait passé d'Alexandrie à Rhodes. De là, voyageant sur des trirèmes et visitant les villes placées sur le trajet, qui le recevaient avec joie, il parvint d'Ionie en Grèce, ensuite de Corcyre à l'extrémité de l'Iapygie ; de là il acheva par terre son voyage.
23. Cependant Titus quitta Césarée, ville du littoral, pour se rendre à Césarée de Philippe, où il séjourna longtemps et donna des
24. spectacles divers. Beaucoup de prisonniers périrent alors, les uns jetés aux bêtes féroces, les autres forcés à lutter par nombreuses
25. troupes, comme des ennemis, les uns contre les autres. C'est là aussi que Titus apprit la capture de Simon, fils de Gioras, qui fut opérée comme je vais dire.
26. **2.** Ce Simon, pendant le siège de Jérusalem, se tenait sur la ville haute ; quand l'armée romaine pénétra à l'intérieur des murs et se mit à ravager toute la ville, il groupa autour de lui ses plus fidèles amis, et aussi des scieurs de pierre, munis des outils de fer nécessaires à leur travail. Il réunit les provisions qui pouvaient suffire à leur nourriture pour un grand nombre de jours et descendit avec sa troupe dans un des souterrains dont l'entrée échappait
27. aux regards. Tant qu'ils trouvèrent devant eux l'ancienne galerie, ils s'y avancèrent ; quand une masse de terre s'opposait à leur

progrès, ils la minaient, espérant pouvoir, en continuant leur
28. marche, émerger dans un endroit sûr et se sauver. Mais l'expérience
ne réalisa pas leur espoir, car les mineurs avaient à grand peine
fait un peu de chemin que déjà la nourriture, bien que ménagée
29. avec soin, était presque épuisée. Alors Simon crut pouvoir tromper
les Romains en les effrayant. Revêtu d'une tunique blanche, à
laquelle était agrafé un manteau de pourpre, il sortit de terre
30. à l'endroit où se trouvait autrefois le Temple. Tout d'abord, ceux
qui le virent furent saisis d'effroi et restèrent immobiles ; puis ils
31. s'approchèrent et lui demandèrent qui il était. Simon refusa de
le dire, mais ordonna aux soldats d'appeler leur chef. Ceux-ci
coururent aussitôt le chercher et Terentius Rufus, à qui le commandement avait été remis, arriva. Il apprit de Simon toute la vérité,
le fit enchaîner et garder et prévint César des circonstances
32. de sa capture. Par une juste punition de sa cruauté envers ses
concitoyens, qu'il avait si affreusement tyrannisés, Dieu livra
33. Simon à ses ennemis les plus haineux ; ce n'est pas la violence qui
le fit tomber entre leurs mains ; il se livra de lui-même au
châtiment, lui qui avait tué cruellement un grand nombre de
Juifs sous la fausse accusation de vouloir passer aux Romains.
34. C'est qu'en effet la méchanceté n'échappe pas à la colère de Dieu ;
la justice n'est pas faible ; avec le temps, elle poursuit ceux qui
ont transgressé ses lois et inflige aux scélérats un châtiment
d'autant plus dur qu'ils croyaient échapper à ses coups, parce
35. qu'ils n'avaient pas été punis sur-le-champ. Simon le reconnut
bien quand il fut tombé au fort de la colère des Romains. Sa
sortie de terre eut pour effet de faire découvrir aussi en ces
jours-là un grand nombre d'autres factieux dans les passages
36. souterrains. Quand César fut de retour à Césarée du littoral, on
lui envoya Simon enchaîné ; le prince ordonna de le réserver
aussi pour le triomphe qu'il se préparait à célébrer à Rome.

III

1-4. *Les Juifs d'Antioche accusés par Antiochos d'être des incendiaires.*

37. 1. Pendant son séjour dans cette ville, il fêta avec éclat l'anniversaire de la naissance de son frère [1] et, pour lui faire
38. honneur, fit périr dans cette fête une foule de Juifs. Le nombre de ceux qui moururent dans des luttes contre les bêtes féroces, dans les flammes ou dans des combats singuliers, dépassa deux mille cinq cents. Cependant les Romains, en les détruisant ainsi de tant
39. de manières, trouvaient encore trop léger leur châtiment. César se rendit ensuite à Berythe, colonie romaine de Phénicie ; il y fit un plus long séjour, célébrant avec plus d'éclat encore l'anniversaire de la naissance de son père, tant par la magnificence des spectacles que pour les autres occasions de largesses qu'il put
40. imaginer. Une multitude de prisonniers y périt de la même manière que précédemment [2].
41. 2. A ce moment, ceux des Juifs qui étaient restés à Antioche subirent des accusations et se trouvèrent en péril de mort ; la ville d'Antioche se souleva contre eux, tant à cause de calomnies récentes dont on les chargeait que d'événements qui s'étaient
42. produits peu de temps auparavant. Il est nécessaire que je parle

1. Domitien, né le 24 octobre 52.

2. L'indifférence avec laquelle le Juif Josèphe raconte ces horreurs suffit à juger ce triste personnage.

d'abord brièvement de ces derniers, pour rendre plus intelligible le récit des faits subséquents.

43. **3**. La race des Juifs s'est répandue en grand nombre parmi les populations indigènes de toute la terre ; elle s'est particulièrement mêlée en très grand nombre à celle de Syrie, par l'effet de la proximité de cette contrée. Ils étaient surtout nombreux à Antioche, à cause de la grandeur de cette ville et, plus encore, à cause de la sécurité que leur accordèrent les successeurs d'Antiochos [1].
44. Car si Antiochos, surnommé Epiphanes [2], ravagea Jérusalem et pilla le Temple [3], ceux qui lui succédèrent sur le trône restituèrent aux Juifs d'Anticche tous les objets votifs de bronze et en firent hommage à leur synagogue ; de plus, ils les autori-
45. sèrent à jouir du droit de cité au même titre que les Grecs. Les rois suivants tinrent à leur égard la même conduite ; aussi leur nombre s'accrut et ils ornèrent le Temple d'offrandes aussi remarquables par leur aspect que par leur richesse [4]. Bien plus, ils attirèrent successivement à leur culte un grand nombre de Grecs, qui firent
46. dès lors, en quelque façon, partie de leur communauté [5]. A l'époque où la guerre fut déclarée, au lendemain du débarquement de Vespasien en Syrie, quand la haine des Juifs était partout à son
47. comble, un d'entre eux, nommé Antiochos, particulièrement honoré à cause de son père, qui était archonte des Juifs d'Antioche, se présenta au peuple assemblé au théâtre, dénonçant son père et d'autres Juifs comme coupables d'avoir décidé de brûler en une nuit toute la ville ; il dénonça aussi quelques Juifs étran-
48. gers comme ayant participé à ce complot. A ce discours, le peuple ne put maitriser sa colère et fit tout de suite apporter du feu pour le supplice de ceux qui avaient été livrés ; ceux-ci furent aussitôt
49. brûlés en plein théâtre. Puis le peuple s'élança contre la foule des

1. Probablement Antiochos I Soter (280-261).
2. Antiochos IV Epiphanes (175-164).
3. Vers 170 (cf. plus haut, I, 31).
4. S'agit-il du Temple de Jérusalem ou de la synagogue nommée plus haut ?
5. Témoignage intéressant sur la diffusion du judaïsme par des conversions (R. H.).

Juifs, pensant que leur châtiment immédiat était nécessaire au
50. salut de la patrie. Antiochos nourrissait cette fureur ; pour
donner une preuve de son propre changement, et de sa haine contre
les coutumes des Juifs, il sacrifiait à la manière habituelle des
51. Grecs ; il ordonnait de contraindre les autres à en faire autant,
car le refus d'obéir mettrait en évidence les conjurés. Les habitants
d'Antioche agirent en conséquence ; cette épreuve instituée,
un petit nombre des Juifs consentirent ; ceux qui refusèrent
52. furent mis à mort. Antiochos, ayant obtenu des soldats du gou-
verneur romain, traita avec cruauté ses concitoyens, les empêchant
de rester oisifs le jour du sabbat et les contraignant à y pour-
53. suivre toutes leurs occupations des autres jours. Il appliqua ces
prescriptions avec tant de rigueur que l'observance du sabbat,
comme jour de repos, ne fut pas seulement violée à Antioche,
mais aussi dans d'autres villes, où cette négligence, qui avait
commencé là, trouva quelque temps des imitateurs.
54. **4**. A ces maux qui frappèrent alors les Juifs d'Antioche se
joignit encore une nouvelle calamité ; il nous a fallu, pour la faire
55. connaître, retracer les événements antérieurs. Un incendie con-
suma le marché carré, les archives, le greffe et les basiliques ;
on eut grand peine à arrêter le feu, qui se répandait sur toute la
ville avec une extrême violence. Antiochos accusa les Juifs de
56. ce désastre. Même si les habitants d'Antioche n'avaient pas été
déjà mal disposés à leur égard, Antiochos, dans l'émotion produite
par cet événement, les aurait trouvés prêts à accepter ses calom-
nies ; mais maintenant, après ce qui s'était passé, peu s'en fallait
57. qu'ils n'eussent vu les Juifs allumer le feu ! Aussi, devenus comme
furieux, s'élancèrent-ils tous, avec une rage insensée, contre
58. ceux que l'on accusait. Le légat Gnæus Collega [1] parvint avec
peine à calmer cette fureur ; il demanda la permission de faire un
59. rapport à César sur les événements ; car Caesennius Paetus, que
Vespasien avait envoyé comme gouverneur de Syrie, n'était pas
60. encore arrivé. Collega, procédant à une enquête attentive, décou-

1. Consul en 93.

61. vrit la vérité ; aucun des Juifs accusés par Antiochos n'avait participé au crime, œuvre de scélérats, chargés de dettes, qui pensaient qu'en brûlant le ma ché et les registres publics ils se débar-
62. rasseraient de leurs créanciers. Mais les Juifs, sous le poids d'accusations suspendues sur eux et inquiets de l'avenir, vivaient dans l'appréhension et la terreur.

IV

1. *Réception de Vespasien à Rome.* — 2. *Récoltes en Gaule, écrasées par Cérialis et Domitien.* — 3. *Invasion des Sarmates en Mœsie, réprimée par Rubrius Gallus.*

63. 1. Titus César reçut alors des nouvelles de son père ; il apprit que celui-ci était entré dans un grand nombre de villes d'Italie, appelé par leur faveur, et que Rome surtout l'avait reçu avec beaucoup d'enthousiasme et d'éclat. Le prince fut très heureux de ces nouvelles que le délivraient le mieux du monde de ses sou-
64. cis. Alors que Vespasien était encore très éloigné, il jouissait, comme s'il était déjà présent, des sentiments affectueux de tous les Italiens ; dans leur vif désir de le voir, ils ressentaient l'attente de sa visite comme son arrivée même, et l'attachement qu'ils lui
65. témoignaient était libre de toute contrainte. En effet, le Sénat, qui se rappelait les catastrophes causées par les changements rapides des princes [1], était heureux d'en accepter un que distinguaient la gravité de la vieillesse et le succès d'entreprises guerrières, assuré que son élévation au pouvoir ne tendrait qu'au
66. salut de ses sujets. Le peuple, de son côté, épuisé par les calamités civiles, était encore plus impatient de voir venir Vespasien, espérant d'être complètement délivré de ses infortunes et persuadé que sa sécurité et son bien-être iraient de pair. Mais c'était
67. surtout l'armée qui avait les yeux sur lui ; les soldats connais-

1. Néron, Galba, Othon, Vitellius (68-69 après J.-C.).

saient le mieux la grandeur des guerres qu'il avait conduites avec succès ; comme ils avaient éprouvé l'ignorance et la lâcheté des autres princes, ils souhaitaient de se purifier de toutes ces hontes et formaient des vœux pour recevoir celui qui seul pouvait les
68. sauver et leur faire honneur. Dans ce courant d'universelle sympathie, les plus éminents en dignité n'eurent pas la patience d'attendre, mais se hâtèrent de se rendre très loin de Rome au-devant
69. du nouveau prince. Les autres étaient si impatients de tout retard, dans leur désir de le rejoindre, qu'ils se répandaient en foule au dehors ; chacun trouvait plus commode et plus facile de partir que de rester. C'est alors que, pour la première fois, la ville ressentit avec satisfaction l'impression d'être dépeuplée, car ceux qui res-
70. tèrent étaient inférieurs en nombre à ceux qui sortirent. Quand on annonça que Vespasien approchait, quand ceux qui revenaient parlèrent de l'aménité de son accueil pour tous, aussitôt tout le reste de la multitude, avec les femmes et les enfants, l'attendit
71. aux bords des voies. Dans celles où il passait, on poussait des exclamations de toute sorte, inspirées par la joie de le voir et l'affabilité de son aspect ; on l'appelait bienfaiteur, sauveur, seul prince de Rome digne de ce titre. La cité entière ressemblait à
72. un temple ; elle était remplie de guirlandes et d'encens. C'est à grand peine qu'il put, au milieu de la foule qui l'environnait, se rendre au palais ; là il offrit aux dieux domestiques les sacrifices
73. d'actions de grâces pour son arrivée. La multitude commença alors à célébrer une fête ; divisés en tribus, en familles, en associations de voisins, les citoyens s'attablent à des banquets, répandent des libations et prient Dieu de maintenir le plus longtemps possible Vespasien à la tête de l'Empire, de conserver le pouvoir indiscuté à ses enfants et à ceux qui successivement
74. naîtront d'eux. C'est ainsi que la ville de Rome reçut cordialement Vespasien et atteignit rapidement un haut degré de prospérité.
75. **2.** Avant ce temps-là, quand Vespasien était à Alexandrie et que Titus s'occupait du siège de Jérusalem, un grand nombre

1. Comparez les récits de ces événements dans Tacite, *Hist.*, IV, 54 et suiv.

76. de Germains fut excité à la révolte ; les Gaulois du voisinage conspirèrent avec eux et se promirent, par suite de cette alliance, de se soustraire à la domination des Romains.
77. Ce qui poussa les Germains à ce soulèvement et à la guerre, ce fut d'abord leur caractère, sourd aux bons conseils et prompt à
78. braver les dangers même sur une légère espérance ; ce fut ensuite leur haine contre leurs maîtres, car ils savaient que les Romains
79. seuls ont réduit leur race à la servitude. Mais ce fut surtout l'occasion qui enflamma leur audace, car ils voyaient l'Empire romain troublé dans son sein par les continuels changements de maîtres ;
80. ayant d'ailleurs appris que toutes les parties de l'univers soumises à leur domination étaient hésitantes et agitées, ils jugèrent que les malheurs et les discordes des Romains leur fournissaient
81. une excellente occasion. Ceux qui encouragèrent ce dessein et enivrèrent les peuples de ces espérances furent Classicus et Civilis [1], deux de leurs chefs ; ils avaient depuis longtemps et ostensiblement médité cette révolte. Maintenant, enhardis par l'occasion, ils déclarèrent leur projet, désireux de mettre à l'épreuve les mul-
82. titudes avides d'action. Comme déjà une grande partie des Germains s'étaient mis d'accord pour la révolte et que les autres ne s'y opposaient pas, Vespasien, par une sorte de prévision surhumaine, adressa une lettre à Pétilius Céréalis, qui avait été auparavant légat en Germanie [2], lui conférant la dignité consulaire avec l'ordre de partir pour prendre le gouvernement de la Bretagne.
83. Il s'avançait vers le terme assigné à son voyage quand il fut informé de la révolte des Germains ; aussitôt il s'élança contre leurs troupes déjà réunies, leur livra bataille, en tua un grand nombre dans le combat et les contraignit à renoncer à leur folie
84. et à rentrer dans le devoir. Si d'ailleurs Céréalis n'était pas arrivé si rapidement dans ces régions, les Germains n'auraient
85. pas attendu longtemps leur châtiment. Car à peine la nouvelle de leur révolte parvint-elle à Rome que Domitien César, l'appre-

1. Les mss., par une évidente erreur, portent Οὐίτελλος.

2. Q. Pétilius Céréalis, parent de Vespasien, qui fit la guerre en Bretagne (61, 71) et prépara les succès d'Agricola.

nant, loin d'appréhender, comme un autre l'eût fait à cet âge, le
poids d'une expédition si importante — car il était encore dans
86. la première jeunesse — se sentit un courage naturel qu'il tenait
de son père, une expérience supérieure à son âge, et partit aussi-
87. tôt contre les Barbares. Ceux-ci, frappés de terreur à la nouvelle de
son approche, se rendirent à sa merci, trouvant avantage, dans
88. leur effroi, à retomber sans calamités sous le même joug. Domi-
tien, après avoir rétabli l'ordre qui convenait parmi les Gaulois
de manière qu'un nouveau soulèvement fût désormais difficile,
retourna à Rome, illustre et admiré de tous pour des succès supé-
rieurs à son âge, mais dignes de la gloire de son père [1].

89. **3**. En même temps que la révolte des Germains dont nous
venons de parler, les Scythes firent une audacieuse tentative
90. contre les Romains. Celle de leurs tribus qui porte le nom de Sar-
mates, nation très nombreuse, franchit à l'improviste l'Ister et
envahit l'autre rive ; ils se précipitèrent sur les Romains avec une
extrême violence, redoutables par la soudaineté tout-à-fait impré-
vue de leur attaque. Beaucoup de gardes romains des forts furent
91. massacrés, et parmi eux le légat consulaire Fonteius Agrippa [2],
qui s'était porté à leur rencontre et combattit valeureusement.
Inondant la contrée ouverte devant eux, les Sarmates dévastèrent
92. tout ce qu'ils rencontraient. Vespasien, apprenant ces événements
et le pillage de la Moesie, envoya Rubrius Gallus [3] châtier les Sar-
93. mates. Beaucoup tombèrent sous ses coups dans des combats ;
94. ceux qui échappèrent s'enfuirent terrifiés dans leur pays. Le gé-
néral, après avoir ainsi terminé la guerre, assura pour l'avenir
la sécurité en répartissant dans la région un plus grand nombre de
postes plus solides, en sorte que le passage du fleuve fut complè-
95. tement interdit aux Barbares. La guerre de Moesie fut donc
ainsi rapidement terminée.

1. Le témoignage de Tacite (*Hist.*, IV, 85) est beaucoup moins favorable à Domitien ; Josèphe écrit en courtisan.

2. Gouverneur de Mœsie depuis 70.

3. Tacite, *Hist.*, II, 51, 99. Mais Tacite ne fait qu'une allusion vague à la guerre sarmatique (IV, 54).

V

1-3. *Titus protège les Juifs d'Antioche et revient à Jérusalem.* — 3. *Titus à Alexandrie et à Rome.* — 4-5. *Triomphe de Vespasien et de Titus.* — 6. *Exécution de Simon.* — 7. *Fondation du Temple de la Paix.*

96. 1. Titus César, comme nous l'avons dit [1], passa quelque temps à Bérytus. Puis il repartit et donna dans toutes les villes de Syrie par où il passait de superbes spectacles ; il employait les prisonniers juifs à s'entre-détruire sous les regards du public. Sur sa route, il observa un fleuve dont les particularités naturelles
97. méritent d'être signalées. Il coule entre Arcée [2], possession d'Agrippa, et Raphanée, et il offre une singularité merveilleuse,
98. car, bien qu'il ait, quand il coule, un débit considérable et un courant assez rapide, il perd ensuite, sur toute son étendue, l'afflux de ses sources et, après six jours, laisse voir son lit desséché ;
99. puis, comme s'il n'était survenu aucun changement, il reprend son cours accoutumé le septième jour. On a observé qu'il gardait toujours exactement cet ordre ; de là vient ce nom de Sabbatique qu'on lui a donné, d'après le septième jour de la semaine qui est sacré chez les Juifs [3].

100. 2. Quand le peuple d'Antioche apprit que Titus était tout

1. Plus haut, VI, 39.

2. Arka, au nord-est de Tripoli : voir *Antiq.*, I, 138.

3. Pline, *Hist. Nat.*, XXXI, 11 : *In Judea rivus sabbatis omnibus siccatur.* L'identification est incertaine. Cette rivière joue un rôle dans le folklore juif ; voir *Rev. des Études juives*, XXII, p. 285 (I. L.).

près, la joie ne lui permit pas de rester à l'intérieur des murs, et
101. tous se précipitèrent à la rencontre du prince. Ils s'avancèrent à
plus de trente stades ; et ce n'étaient pas seulement les hommes
qui s'étaient ainsi répandus hors de la ville, mais la foule des
102. femmes avec les enfants. Quand ils virent venir Titus, ils bordèrent
les deux côtés de la route, étendant les mains vers lui et l'acclamant ; puis ils retournèrent derrière lui à la ville, avec toute
103. sorte de bénédictions. A toutes ces louanges se mêlait conti-
104. nuellement une prière : celle de bannir les Juifs de la cité. Titus,
insensible à cette pétition, écouta tranquillement ce qu'on lui
disait ; les Juifs, incertains de ce que pensait et ferait le prince,
105. étaient saisis d'une terrible crainte. Titus ne resta pas à Antioche,
mais se dirigea aussitôt vers Zeugma, sur l'Euphrate [1], où des
envoyés du roi des Parthes Vologèse vinrent lui apporter une cou-
106. ronne d'or en l'honneur de sa victoire sur les Juifs. Il la reçut,
offrit un festin aux ambassadeurs et de là retourna à Antioche.
107. Comme le Sénat et le peuple d'Antioche le priaient instamment
de se rendre au théâtre où toute la population s'était rassemblée
108. pour le recevoir, il accepta avec affabilité. Entre temps, les ci-
toyens redoublaient leurs instances et réclamaient continuellement l'expulsion des Juifs. Titus leur fit une réponse ingénieuse :
109. « La patrie des Juifs, où l'on aurait dû les reléguer, dit-il, est dé-
110. truite, et aucun lieu ne saurait plus les recevoir. » Alors les citoyens
d'Antioche, renonçant à leur première demande, lui en adressèrent
une autre : ils le priaient de détruire les tables de bronze où
111. étaient inscrits les droits des Juifs. Titus n'acquiesça pas davan-
tage et, sans rien changer au statut des Juifs d'Antioche, il partit
112. pour l'Égypte. Sur la route, il visita Jérusalem ; il compara la
triste solitude qu'il avait sous les yeux à l'ancienne splendeur de
la cité ; il se rappela la grandeur des édifices détruits et leur an-
113. cienne magnificence et déplora la ruine de cette ville. Ses senti-
ments n'étaient pas ceux d'un homme qui est fier d'avoir pris de
force une cité si grande et si puissante, car il maudit fréquemment

1. Sur la rive droite de l'Euphrate, non loin de Samosate.

les criminels auteurs de la révolte qui avaient attiré ce châtiment sur elle. Il montrait ainsi qu'il n'eût pas voulu tirer, du malheur
114. des coupables punis, la glorification de sa valeur. On retrouvait alors dans les ruines de la ville des restes assez considérables de
115. ses grandes richesses ; les Romains en exhumèrent beaucoup ; mais les indications des prisonniers leur en firent enlever plus encore : c'étaient de l'or, de l'argent et d'autres objets d'ameublement très précieux, que leurs possesseurs avaient enfouis en terre comme des trésors, à l'abri des vicissitudes incertaines de la guerre.

116. **3.** Titus, poursuivant vers l'Égypte la route qu'il s'était tracée, franchit le plus rapidement possible le désert et arriva à Alexan-
117. drie. Là, comme il avait décidé de s'embarquer pour l'Italie, il renvoya les deux légions qui l'accompagnaient dans les pays d'où elles étaient venues, la cinquième en Moesie, la quinzième en
118. Pannonie. Il choisit parmi les prisonniers leurs chefs, Simon et Jean, et dans le reste [1] sept cents hommes remarquables par leur taille et leur beauté qu'il ordonna de faire transporter aussitôt
119. en Italie, car il voulait les mener à sa suite dans son triomphe. La traversée s'acheva comme il le désirait. Rome lui fit une réception et lui marqua son empressement comme à l'arrivée de son père ; mais ce qui fut plus glorieux pour Titus, c'est que son père
120. vint à sa rencontre et le reçut lui-même. La foule des citoyens témoigna d'une joie débordante en voyant les trois princes réu-
121. nis [2]. Peu de jours après, Vespasien et Titus résolurent de ne célébrer qu'un seul triomphe commun à tous deux, quoique le
122. Sénat en eût voté un pour chacun. Quand parut le jour où devait se déployer la pompe de la victoire, aucun des citoyens composant l'immense population de la ville ne resta chez lui ; tous se mirent en mouvement pour occuper tous les endroits où l'on pouvait du moins se tenir debout, ne laissant que l'espace tout juste suffisant pour le passage du cortège qu'ils devaient voir.

1. Lire, avec Destinon, τῶν τ'ἄλλων (R. H.).
2. Vespasien, Titus, Domitien.

123. **4.** Il faisait encore nuit quand toute l'armée, groupée en compagnies et en divisions, se mit en route sous la conduite de ses chefs et se porta non autour des portes du palais, placé sur la hauteur, mais dans le voisinage du temple d'Isis [1] où les empereurs
124. s'étaient reposés cette nuit-là. Dès le lever de l'aurore, Vespasien et Titus s'avancent, couronnés de lauriers, revêtus des robes de pourpre des ancêtres et gagnent les portiques d'Octavie [2] où
125. le Sénat, les magistrats en charge et les citoyens de l'ordre équestre
126. les attendaient. On avait construit devant les portiques une tribune où des sièges d'ivoire étaient placés pour les princes ; ils s'avancèrent pour s'y asseoir, et aussitôt toute l'armée poussa des acclamations à la gloire de leur vertu. Les empereurs étaient sans armes, vêtus d'étoffes de soie et couronnés de lauriers.
127. Vespasien, après avoir fait bon accueil aux acclamations que les soldats auraient voulu prolonger, fit un signe pour com-
128. mander le silence qui s'établit aussitôt ; alors il se leva, couvrit d'un pan de son manteau sa tête presque entière et prononça
129. les prières accoutumées ; Titus fit de même. Après cette cérémonie, Vespasien s'adressa brièvement à toute l'assistance et envoya les soldats au repas que les empereurs ont coutume de
130. leur faire préparer. Lui-même se dirigea vers la porte qui a tiré son nom des triomphes, parce que le cortège y passe toujours [3].
131. Là, ils prirent quelque nourriture et revêtus du costume des triomphateurs, sacrifièrent aux Dieux dont les images sont placées sur cette porte ; puis ils conduisirent le triomphe par les divers théâtres, pour que la foule pût le voir plus aisément.
132. **5.** Il est impossible de décrire dignement la variété et la magnificence de ces spectacles, sous tous les aspects que l'on peut imaginer, avec ce cortège d'œuvres d'art, de richesses de tout genre, de rares produits de la nature.
133. Presque tous les objets qu'ont jamais possédés les hommes les

1. C'est-à-dire au champ de Mars, non au Palatin.
2. A l'ouest du Capitole.
3. *Porta triumphalis*, entre le Capitole et le Tibre.

plus opulents pour les avoir acquis un à un, les œuvres admirables
et précieuses de divers peuples, se trouvaient réunis en masse
ce jour-là comme un témoignage de la grandeur de l'Empire
134. romain. On pouvait voir des quantités d'argent, d'or, d'ivoire,
façonnées suivant les formes les plus différentes, non pas portées
comme dans un cortège, mais, si l'on peut dire, répandues à flots
comme un fleuve ; on portait des tissus de la pourpre la plus rare,
des tapisseries où l'art babylonien avait brodé des figures avec
135. une vivante exactitude ; il y avait des pierreries translucides,
les unes serties dans des couronnes d'or, les autres en diverses
combinaisons et si nombreuses que nous pouvions craindre de
136. nous abuser en les prenant pour les raretés qu'elles étaient. On
portait aussi des statues de leurs dieux[1], de dimensions étonnantes
et parfaitement travaillées, chacune faite d'une riche matière. On
conduisait aussi des animaux d'espèces nombreuses, tous revêtus
137. d'ornements appropriés. La foule des hommes qui les tenaient en
laisse étaient parés de vêtements de pourpre et d'or ; ceux qui
avaient été désignés pour le cortège offraient, dans leur costume,
138. une recherche, une somptuosité merveilleuses. Les captifs eux-
mêmes, en très grand nombre, étaient richement parés, et l'éclat
varié de leurs beaux costumes dissimulait aux yeux leur tris-
tesse, effet des souffrances subies par leur corps.

139. Ce qui excitait au plus haut degré l'admiration fut l'aménage-
ment des échafaudages que l'on portait ; leur grandeur même
éveillait des craintes et de la méfiance au sujet de leur stabilité.
140. Beaucoup de ces machines étaient hautes, en effet, de trois et quatre
étages et la richesse de leur construction donnait une impression
141. de plaisir mêlé d'étonnement. Plusieurs étaient drapées d'étoffes
142. d'or, et toutes encadrées d'or et d'ivoire bien travaillé. La guerre
y était figurée en de nombreux épisodes, formant autant de
143. sections qui en offraient la représentation la plus fidèle ; on pou-
vait voir une contrée prospère ravagée, des bataillons entiers
d'ennemis taillés en pièces, les uns fuyant, les autres emmenés en

1. C'est-à-dire des dieux romains ; Joseph écrit pour des Juifs.

captivité ; des remparts d'une hauteur surprenante renversés par
des machines ; de solides forteresses conquises ; l'enceinte de
villes pleines d'habitants renversée de fond en comble ; une armée
144. se répandant à l'intérieur des murs ; tout un terrain ruisselant
de carnage ; les supplications de ceux qui sont incapables de sou-
tenir la lutte ; le feu mis aux édifices sacrés ; la destruction des
145. maisons s'abattant sur leurs possesseurs; enfin, après toute cette
dévastation, toute cette tristesse, des rivières qui, loin de couler
entre les rives d'une terre cultivée, loin de désaltérer les hommes
et les bêtes, passent à travers une région complètement dévastée
par le feu. Car voilà ce que les Juifs devaient souffrir en s'enga-
146. geant dans la guerre. L'art et les grandes dimensions de ces
images mettaient les événements sous les yeux de ceux qui ne
147. les avaient pas vus et en faisaient comme des témoins. Sur
chacun des échafaudages on avait aussi figuré le chef de la ville
prise d'assaut, dans l'attitude où on l'avait fait prisonnier. De
148. nombreux navires venaient ensuite [1]. Les dépouilles étaient por-
tées sans ordre, mais on distinguait dans tout le butin les objets
enlevés au Temple de Jérusalem : une table d'or, du poids de
plusieurs talents [2], et un chandelier d'or du même travail, mais
d'un modèle différent de celui qui est communément en usage,
car la colonne s'élevait du milieu du pied où elle était fixée et il
s'en détachait des tiges délicates dont l'agencement rappelait
149. l'aspect d'un trident. Chacune était, à son extrémité, ciselée en
forme de flambeau ; il y avait sept de ces flambeaux, mar-
150. quant le respect des Juifs pour l'hebdomade. On portait ensuite,
151. comme dernière pièce du butin, une copie de la loi des Juifs. Enfin
marchaient un grand nombre de gens tenant élevées des statues
152. de la Victoire toutes d'ivoire et d'or. Vespasien fermait la marche,
suivi de Titus, en compagnie de Domitien à cheval, magnifique-
ment vêtu ; le coursier qu'il présentait au public attirait tous les
regards.

1. En souvenir du combat sur le lac de Tibériade (plus haut, III, 522).

2. Table des pains de proposition. Ces objets sont figurés sur l'arc de Titus (S. Reinach, *Rép. des reliefs*, I, p. 273-4, avec bibliographie).

153. **6**. Le cortège triomphal se terminait au temple de Jupiter Capitolin ; arrivé là, on fit halte, car c'était un usage ancien et traditionnel d'attendre qu'on annonçât la mort du général
154. ennemi. C'était Simon, fils de Gioras ; il avait figuré parmi les prisonniers ; on l'entraîna, la corde au cou, vers le lieu qui domine le Forum [1], parmi les sévices de ceux qui le conduisaient ; car c'est une coutume, chez les Romains, de tuer à cet endroit ceux qui
155. sont condamnés à mort pour leurs crimes. Quand on eut annoncé sa mort, tous poussèrent des acclamations de joie ; les princes commencèrent alors les sacrifices et après les avoir célébrés avec
156. les prières accoutumées, ils se retirèrent vers le palais. Quelques assistants furent admis par eux à leur table ; tous les autres
157. trouvèrent chez eux un beau repas tout préparé. Ainsi la ville de Rome fêtait à la fois en ce jour la victoire remportée dans cette campagne contre les ennemis, la fin des malheurs civils et ses espérances naissantes pour un avenir de félicité.

158. **7**. Après ce triomphe et le solide affermissement de l'Empire romain, Vespasien résolut de bâtir le temple de la Paix [2] ; il fut achevé en très peu de temps et avec une splendeur qui passait
159. toute imagination. Le prince sut, en effet, faire emploi de ses prodigieuses richesses et il l'embellit encore par d'anciens chefs-
160. d'œuvre de peinture et de sculpture. Il transporta et exposa dans ce temple toutes les merveilles que les hommes avant lui devaient
161. aller chercher dans divers pays, au prix de longs voyages. Il y consacra les vases d'or provenant du Temple des Juifs, butin
162. dont il était particulièrement fier. Quant à la loi des Juifs et aux voiles de pourpre du sanctuaire, ils furent, par son ordre, déposés et gardés dans le palais.

1. La prison Mamertine.
2. Au sud-est du Forum.

VI

1-3. *Lucilius Bassus marche sur Machaeron* [1]; *description de cette ville.* — 4. *Siège et prise de Machaeron.* — 5. *Combat de Jardes.* — 6. *Redevances imposées aux Juifs.*

163. 1. Entre temps, Lucilius Bassus avait été envoyé en Judée comme légat ; il reçut l'armée des mains de Vétilianus Céréalis [2],
164. et fit capituler la forteresse d'Hérodion avec sa garnison [3]. Puis, concentrant toutes les troupes qui étaient divisées en nombreux détachements, et avec elles la dixième légion, il résolut de marcher contre Machaeron [4], jugeant indispensable de détruire cette forteresse, de crainte que sa solidité n'engageât beaucoup de Juifs à
165. la révolte. La nature des lieux était très propre à inspirer toute confiance aux occupants, comme de l'hésitation et de la crainte
166. aux assaillants. La partie entourée de murs est une crête rocheuse, s'élevant à une hauteur considérable et par cela même d'un accès dif-
167. ficile. A cet obstacle s'ajoutaient ceux qu'avait multipliés la nature, car la colline est de toutes parts entourée de ravins, véritable abimes insondables à l'œil, difficiles à traverser et qu'il est impos-
168. sible de combler sur aucun point. La vallée latérale, face à l'ouest, s'étend sur une longueur de soixante stades et a pour limite le lac Asphaltite ; c'est dans cette direction que Machaeron même
169. dresse son sommet dominant. Les vallées du nord et du midi,

1. Μαχαιροῦς, génitif — οῦντος, ne doit pas se transcrire *Machaerus.*

2. *Sextus Vettulenus Cerialis* ; voir plus haut, III, 310. Les mss. portent Οὐετιλιανοῦ,

3. Forteresse et tombeau d'Hérode, au nord de Jérusalem.

4. Extrémité nord de la Mer Morte.

bien que le cédant en profondeur à la précédente, sont égale-
170. ment défendues contre toute attaque. On constate que celle de l'Orient ne s'enfonce pas à moins de cent coudées ; elle est bornée par une montagne qui s'élève en face de Machaeron.
171. **2.** Frappé de la forte assiette de ce lieu, Alexandre, roi des Juifs [1], y construisit le premier une forteresse ; plus tard,
172. Gabinius s'en empara dans la guerre contre Aristobule [2]. Mais quand Hérode fut roi, il jugea que cette place méritait plus qu'aucune autre ses soins et la construction de solides ouvrages, surtout à cause de la proximité des Arabes, car elle est très
173. avantageusement tournée vers leur territoire. Il entoura donc de remparts et de tours un vaste espace et y bâtit une ville avec un
174. chemin montant vers le sommet de la crête. Sur la hauteur, autour de la cime même, il construisit une muraille, défendue
175. aux angles par des tours s'élevant chacune à soixante coudées. Au milieu de l'enceinte, il bâtit un palais magnifique par sa grandeur
176. et la beauté de ses appartements ; il y aménagea, pour recevoir l'eau de pluie et la fournir en abondance, de nombreux réservoirs aux endroits les plus appropriés ; il sembla de la sorte rivaliser avec la nature, s'efforçant de surpasser, par des fortifications élevées de la main des hommes, la force inexpugnable
177. dont elle avait doté cette position. Il y déposa aussi une grande quantité de traits et de machines, et n'oublia aucun préparatif qui pût permettre aux habitants de soutenir le siège le plus long.
178. **3.** Une plante nommée rue, d'une grandeur étonnante, avait poussé dans le palais ; elle ne le cédait à aucun figuier, ni pour
179. la hauteur ni pour l'épaisseur. On racontait qu'elle y existait dès le temps d'Hérode, et elle aurait peut-être duré très longtemps encore si elle n'avait été coupée par les Juifs qui occupèrent ce
180. lieu. Dans la vallée qui entoure la ville du côté du nord, il y a un endroit nommé Baaras [3], qui produit une racine du même nom.

1. Alexandre Jannée, 103-76 av. J.-C. Voir le livre XIV des *Antiquités*, § 83.
2. Voir plus haut, I, 140, 160.
3. Baaru, sources thermales.

181. Cette plante est d'une couleur qui ressemble à celle du feu. Vers le soir, les rayons qu'elle émet sur ceux qui s'avancent pour la saisir en rendent la cueillaison difficile ; elle se dérobe d'ailleurs aux prises et ne s'arrête de remuer que si l'on répand sur elle de l'urine
182. de femme ou du sang menstruel[1]. Même alors, celui qui la touche risque la mort immédiate, à moins qu'il ne porte suspendu à sa
183. main un morceau de cette racine. On la prend encore sans danger par un autre procédé que voici. On creuse le sol tout autour de la plante, en sorte qu'une très faible portion reste encore enfouie ;
184. puis on y attache un chien, et tandis que celui-ci s'élance pour suivre l'homme qui l'a attaché, cette partie de la racine est facilement extraite ; mais le chien meurt aussitôt, comme s'il donnait sa
185. vie à la place de celui qui devait enlever la plante. En effet, quand on la saisit après cette opération, on n'a rien à craindre. Malgré tant de périls, on la recherche pour une propriété qui la rend précieuse : les êtres appelés démons — esprits des méchants hommes qui entrent dans le corps des vivants et peuvent les tuer quand ceux-ci manquent de secours — sont rapidement expulsés par cette racine, même si on se contente de l'approcher
186. des malades. Dans ce lieu coulent aussi des sources d'eaux chaudes très différentes par le goût, car quelques-unes sont
187. amères, les autres parfaitement douces. Il y a encore de nombreuses sources froides, alignées parallèlement dans le terrain le plus
188. bas, mais — chose plus étonnante — on voit dans le voisinage une caverne, de profondeur moyenne et recouverte d'un rocher qui
189. surplombe ; à la partie supérieure de ce rocher font saillie comme deux mamelles, peu écartées l'une de l'autre, dont l'une répand une eau très froide, l'autre une eau très chaude ; le mélange de ces deux sources forme un bain très agréable et efficace contre les maladies, particulièrement celles des nerfs. Cette région possède en outre des mines de soufre et d'alun.

190. **4.** Bassus, après avoir examiné le site de tous côtés, résolut de s'en frayer les approches en comblant la vallée du côté de l'est ;

1. Voir plus haut, IV, 480.

il poursuivit ce travail avec zèle, faisant effort pour élever rapide-
191. ment la terrasse qui devait faciliter le siège. Cependant les Juifs, bloqués dans la place, renvoyèrent les étrangers et les forcèrent, comme une foule inutile, de rester dans la ville basse, où ils devaient
192. être exposés aux premiers dangers ; eux-mêmes occupèrent et gardèrent la citadelle sur la hauteur, tant à cause de ses fortes défenses que par prudence ; songeant d'avance à leur salut, ils pensaient pouvoir obtenir libre sortie en livrant la place aux
193. Romains. Mais ils voulaient d'abord soumettre à l'expérience l'espoir qu'ils pouvaient entretenir de faire lever le siège. Ils faisaient donc tous les jours de vives sorties ; dans leurs combats avec ceux qui travaillaient aux retranchements, ils perdaient beaucoup de monde, mais ils tuaient aussi beaucoup de Romains.
194. Le plus souvent, c'était l'occasion qui donnait la victoire aux uns ou aux autres — aux Juifs quand ils tombaient sur un ennemi qui se gardait insuffisamment, aux Romains des terrasses quand ils en surveillaient les abords et se trouvaient bien protégés pour
195. recevoir le choc des Juifs. Ce ne furent pas ces opérations qui devaient amener la fin du siège : un événement inattendu, produit d'une rencontre de circonstances, contraignit les Juifs à livrer la
196. citadelle. Il y avait parmi les assiégés un jeune homme du nom
197. d'Éléazar, plein d'audace et d'activité ; il se distinguait dans les sorties, encourageant les autres à sortir et à arrêter les travaux des terrassements, infligeant aux Romains, dans ces combats, de nombreux et cruels échecs, facilitant l'attaque à ceux qui étaient assez courageux pour s'élancer à sa suite, et couvrant leur retraite
198. en se retirant le dernier. Un jour donc, comme la lutte était achevée et que les deux partis se retiraient à la fois, Éléazar, dans la pensée dédaigneuse que nul ennemi ne recommencerait la lutte, resta hors des portes, causant avec ceux du rempart et leur
199. prêtant toute son attention. Un soldat romain, Égyptien de naissance, nommé Rufus, voit cette occasion ; quand nul n'aurait pu s'y attendre, il s'élance soudain sur Éléazar, l'emporte avec ses armes, et, tandis que l'étonnement glace ceux qui du haut des murs assistent à cette scène, il se hâte de transporter son prisonnier

200. auprès de l'armée romaine. Le général ordonna de le mettre à nu,
de l'amener dans un endroit où il était le mieux vu des spectateurs
de la ville et de le déchirer à coups de fouet. Les Juifs furent
alors saisis d'une vive compassion pour ce jeune homme et la ville
entière éclata en gémissements — plainte excessive, semble-t-il,
201. pour le malheur d'un seul homme. A cette vue, Bassus ourdit un
stratagème contre les Juifs ; il se proposa de redoubler leur émotion
et de les contraindre à lui livrer la forteresse en échange de la vie
202. de cet homme ; son espérance ne fut pas déçue. Il ordonna donc de
dresser une croix, comme s'il allait aussitôt y attacher Éleazar ;
les défenseurs de la citadelle, à ce spectacle, s'abandonnèrent à
une affliction plus vive encore et, avec des cris perçants, hur-
203. lèrent qu'on leur infligeait une douleur insupportable. Alors
Éléazar les supplia de ne pas le laisser subir la plus cruelle des
morts, mais de veiller à leur propre salut en cédant à la force et à
la fortune des Romains, maintenant que tous les autres s'y étaient
204. soumis. Les Juifs, ébranlés par ses paroles et par les vives prières
qu'on leur adressait pour lui d'au-dedans la ville, — car Éléazar
était d'une grande famille très nombreuse — se laissèrent aller,
205. malgré leur caractère, à la pitié ; ils envoyèrent bien vite quelques
messagers, promettant de livrer la citadelle, demandant l'autori-
206. sation de s'éloigner en toute sûreté et d'emmener Éléazar. Les
Romains et leur général accordèrent ces conditions ; mais la
multitude de la ville basse, apprenant la convention particulière
conclue par les Juifs, résolut elle-même de fuir secrètement
207. pendant la nuit. Sitôt qu'elle eut ouvert les portes, Bassus en fut
averti par ceux qui avaient traité avec lui, soit qu'ils fussent
jaloux du salut de cette foule, soit qu'ils craignissent d'être
208. déclarés responsables de sa fuite. Seuls les plus braves des fugitifs
purent prendre les devants, faire une trouée et s'enfuir ; de ceux
qui restèrent à l'intérieur, mille sept cents hommes furent tués ;
209. les femmes et les enfants furent vendus comme esclaves. Cepen-
dant Bassus crut qu'il fallait maintenir les conditions arrêtées avec
ceux qui avaient livré la forteresse ; il les laissa donc partir et
leur rendit Éléazar.

210. **5**. Après avoir réglé cette affaire, il se hâta de conduire son armée contre la forêt appelée Jarde [1] ; il avait appris, en effet, que beaucoup de Juifs s'y étaient rassemblés, après s'être échappés de Jérusalem et de Machaeron, pendant le siège de ces deux villes.
211. Arrivé là, il reconnut que la nouvelle n'était pas fausse ; il fit donc cerner d'abord par sa cavalerie tout le terrain, afin de rendre ainsi la fuite impossible à ceux des Juifs qui oseraient tenter de percer ; quant aux fantassins, il leur ordonna de couper les
212. arbres de la forêt où s'étaient abrités les fugitifs. Les Juifs furent donc réduits à la nécessité de tenter quelque grande action d'éclat, de risquer une lutte aventureuse pour arriver peut-être à s'échapper ; s'élançant en rangs serrés et avec des cris, ils tom-
213. bèrent sur les troupes qui les cernaient. Celles-ci leur opposèrent une forte résistance, et comme ils déployaient au plus haut degré, les uns l'énergie du désespoir, les autres l'ardeur de vaincre, le combat se prolongea assez longtemps ; mais le terme n'en fut pas
214. le même pour les deux partis opposés. Du côté des Romains, il n'y eut en tout que douze tués et quelques blessés ; mais aucun des Juifs ne sortit sain et sauf de l'engagement. Ils moururent tous
215. au nombre d'environ trois mille, avec leur chef Judas, fils d'Ari, dont nous avons dit précédemment [2] que, commandant un corps de troupe pendant le siège de Jérusalem, il était descendu dans un des souterrains et avait réussi à s'enfuir sans être vu.
216. **6**. Vers ce temps-là César manda à Bassus et à Laberius Maximus, qui était procurateur, d'affermer toutes les terres des
217. Juifs. Il ne voulait pas bâtir là de ville, mais se les réserver comme domaine particulier ; il donna seulement à huit cents soldats licenciés de l'armée romaine un territoire pour s'établir à l'endroit appelé Emmaüs, éloigné de trente stades de Jérusalem [3].

1. Non identifiée.

2. Voir plus haut, VI, 92. Mais la fuite de Judas n'y est pas mentionnée, preuve nouvelle qu'il y a des lacunes dans le texte ou que la rédaction en a été hâtive.

3. On croit que c'est le lieu dit Kulonieh (*colonia*), au nord-ouest de Jérusalem, l'Emmaüs de Luc (XXIV, 53).

218. A tous les Juifs, en quelque lieu qu'ils habitassent, il imposa un tribut annuel de deux drachmes qui devait être versé au Capitole à la place de l'offrande qu'ils faisaient auparavant au Temple de Jérusalem[1]. Tel était alors l'état des affaires des Juifs.

1. Le *demi schekel* ; voir *Antiq.*, XVIII, 312.

VII

1-2. *Pætus envahit la Commagène ; fuite d'Antiochos.* — 3. *Antiochos fait la paix avec Vespasien.* — 4. *Les Alains envahissent la Médie.*

219. 1. Dans la quatrième année du règne de Vespasien, il arriva
qu'Antiochos, roi de Commagène, tomba avec toute sa famille
220. dans de grands malheurs pour les raisons que voici. Cæsennius
Paetus [1], alors nommé gouverneur de Syrie, écrivit à César,
soit qu'il fût sincère, soit par haine d'Antiochus (ce point n'a pas
221. été bien élucidé) ; il y disait qu'Antiochos et son fils Epiphanes
avaient résolu de se révolter contre les Romains et conclu
222. une alliance avec le roi des Parthes. Il convenait donc à César de
s'assurer d'eux, de crainte que, prenant les devants, ils n'entre-
prissent des opérations et ne troublassent tout l'Empire romain par
223. la guerre. César ne pouvait négliger une telle dénonciation qui le
surprit ; car le voisinage des deux rois rendait l'affaire très digne
224. d'attention. Samosate, qui est la ville la plus importante de la
Commagène, est, en effet, située sur l'Euphrate, en sorte que les
Parthes, s'ils avaient conçu un tel dessein, eussent trouvé un
225. passage facile et une réception assurée. Pætus, dont le témoi-
gnage avait trouvé crédit, eut l'autorisation de faire ce qu'il
jugerait opportun. Aussitôt, sans qu'Antiochos et ses amis s'y
attendissent, il envahit la Commagène, à la tête de la sixième

1. Voir plus haut, VI, 59.

légion, accrue de cohortes auxiliaires et de quelques escadrons de
226. cavalerie. Il avait en outre pour alliés deux rois : celui de Chalcis[1],
Aristobule, et celui de la principauté dite d'Emèse, Sœmus.
227. Leur invasion ne se heurta à aucune résistance ; car nul des habi-
228. tants du pays ne voulut lever les mains contre eux. Antiochos, à qui
cette nouvelle parvint à l'improviste, n'accepta pas même l'idée
d'une guerre contre les Romains ; il se décida à laisser toute la
résidence royale dans l'état où elle était et à se retirer dans un
char avec sa femme et ses enfants, pensant qu'il se justifierait
ainsi aux yeux des Romains de l'accusation lancée contre lui.
229. Il s'avança donc à cent vingt stades de la ville dans la plaine, où
il établit son camp.
230. **2.** Pætus envoya un détachement prendre possession de
Samosate, et tint ainsi la ville en son pouvoir. Lui-même, avec le
231. reste de ses troupes, se lança à la poursuite d'Antiochos. Le roi ne
se laissa pas contraindre, même par la nécessité, à commettre
quelque acte d'hostilité contre les Romains ; déplorant son sort,
232. il se résigna à souffrir ce qu'il fallait supporter. Mais ses fils,
jeunes, ayant l'expérience de la guerre, et remarquables par leur
vigueur physique, ne devaient pas facilement accepter leur
malheur sans résistance. Epiphanes[2] et Callinicos recoururent
233. donc à la force. Il s'ensuivit une bataille acharnée qui dura tout
le jour ; les princes montrèrent un brillant courage et se reti-
rèrent, le soir venu, avec leurs troupes qui n'avaient pas été en-
234. tamées. Cependant Antiochos ne put se résoudre à rester en place,
après une bataille dont l'issue avait été indécise ; il prit sa femme
235. et ses filles et s'enfuit avec elles en Cilicie. Cette conduite ébranla
le moral de ses troupes qui, le considérant comme ayant condamné
lui-même sa royauté, firent défection et, désespérés, passèrent
236. aux Romains. Craignant donc d'être complètement abandonnés
par leurs compagnons de lutte, Epiphanes et son entourage durent

1. Χαλκίδος et non Χαλκιδικῆς. Cette région du Liban n'est pas identifiée.

2. Voir plus haut, V. 460.

nécessairement chercher leur salut dans la fuite ; il n'y eut en tout
237. que dix cavaliers pour passer l'Euphrate ave ceux. De là ils se rendirent sans péril auprès du roi des Parthes, Vologèse, qui, loin de les mépriser comme des fugitifs, leur accorda tous les honneurs, comme s'ils jouissaient encore de leur ancienne félicité.

238. **3**. Quand Antiochos fut arrivé à Tarse, ville de Cilicie, Pætus envoya pour l'arrêter un centurion et le fit conduire enchaîné à
239. Rome. Vespasien ne put souffrir que ce roi fût amené devant lui en cet état ; il aima mieux prendre en considération leur ancienne amitié que de lui témoigner, sous prétexte de guerre, une colère
240. inexorable. Il ordonna donc, pendant qu'Antiochos était encore en route, de lui enlever ses liens et, le dispensant du voyage à Rome, de le laisser vivre pour le moment à Lacédémone. Il lui accorda, en outre, une pension considérable, qui lui permît de mener une existence, non seulement aisée, mais digne d'un roi.
241. Quand Epiphanes et ses compagnons apprirent cela, après avoir conçu de fortes craintes au sujet d'Antiochos, ils furent délivrés
242. de leurs graves et pénibles inquiétudes. Ils espérèrent même se réconcilier avec César, car Vologèse lui avait écrit à leur sujet ; ils ne pouvaient, en effet, malgré les agréments de leur existence,
243. se résigner à vivre hors de l'Empire romain. Aussi, quand César les y autorisa avec bienveillance, ils se rendirent à Rome ; le père y vint bientôt lui-même de Lacédémone. Ils y demeurèrent désormais, traités avec toutes les marques de considération.

244. **4**. Nous avons précédemment exposé quelque part [1] que les Alains sont une tribu de Scythes, habitant aux bords du Tanaïs et
245. du marais de la Méotide [2]. A cette époque, ils formèrent le dessein d'envahir, pour les piller, la Médie et les régions au delà. Ils traitèrent avec le roi d'Hyrcanie [3], maître du passage que le
246. roi Alexandre a fermé avec des portes de fer [4]. Quand ce prince

1. Encore une référence à un passage qui manque à notre texte.
2. Le fleuve Don et la mer d'Azof.
3. Au sud de la mer Caspienne.
4. Les Portes Caspiennes, défilé du Taurus.

leur en eut ouvert l'accès, ils se précipitèrent en masse, sans que
les Mèdes en eussent rien pressenti, dans une contrée fort peuplée,
remplie de troupeaux de diverses espèces, qu'ils ravagèrent ;
247. personne n'osa s'opposer à leur marche, car le roi de ce pays,
Pacoros[1], s'était enfui épouvanté dans des lieux inaccessibles, aban-
donnant tout le reste ; et c'est à peine s'il put racheter aux
Alains sa femme et ses concubines prisonnières, au prix de cent
248. talents. Pillant sans danger et sans résistance, les Alains
s'avancèrent, en ravageant tout sur leur passage, jusqu'en
249. Arménie. Tiridate [2], roi de ce pays, marcha à leur rencontre.
Dans le combat qu'il livra, il s'en fallut de peu qu'il ne fût pris
250. vivant ; l'un des Alains lui avait jeté de loin une corde qui
l'enserra et allait la tirer à lui quand le prince la coupa rapide-
251. ment avec son épée et prit la fuite. Cependant les Barbares, que
ce combat avait encore rendus plus sauvages, dévastèrent tout
le territoire, emmenèrent des deux royaumes un grand nombre de
prisonniers et beaucoup d'autre butin, puis retournèrent dans leur
pays [3].

1. Il était le frère du roi Vologèse, mentionné ci-dessus (VI, 237).

2. Autre frère de Vologèse.

3. Ces renseignements que Josèphe donne avec tant de précision sur les attaques des Scythes offrent beaucoup d'intérêt. On comprend mieux pourquoi Valerius Flaccus, contemporain de Vespasien, a donné une si grande place, dans son poème des *Argonautiques*, à la description des mœurs des Scythes. Il les montre luttant contre Jason, et certains détails semblent pris sur le vif. Cf. R. Harmand, *de Valerio Flacco Apollinii Rhodii imitatore*, 1898, et du même, *Revue de philologie*, janvier 1899 (*Valerius Flaccus et les Barbares*) (R. H.).

VIII

1. *Les Romains attaquent Masada.* — 2-7. *Siège de cette ville.*

252. 1. En Judée, Bassus était mort, et Flavius Silva lui succéda comme gouverneur[1]. Voyant tout le territoire asservi par la guerre à l'exception d'une seule forteresse qui restait encore insurgée, il dirigea une expédition contre elle, après avoir rassemblé toutes les forces qu'il avait dans la région. Cette place se nomme
253. Masada[2]. Les sicaires qui l'avaient occupée étaient commandés par un homme de qualité, Éléazar, descendant de ce Judas qui persuada, comme nous l'avons rapporté[3], un assez grand nombre de Juifs à ne pas se faire inscrire, au temps où Quirinius
254. fut envoyé en Judée pour présider au recensement. A ce moment, les sicaires se concertèrent contre ceux qui voulaient se soumettre aux Romains ; ils les poursuivaient de toutes manières comme des ennemis, pillant leurs biens, volant leurs troupeaux, mettant
255. le feu à leurs habitations. Ils déclaraient ne voir aucune différence entre des étrangers et ceux qui avaient si lâchement trahi la liberté des Juifs, digne d'être défendue par les armes, ceux qui avaient déclaré leurs préférences pour la servitude sous le joug
256. romain. Mais ce langage n'était qu'un prétexte pour voiler leur cruauté et leur avidité, ce que leurs actes montrèrent claire-

1. L. Flavius Silva Nonius Bassus, consul en 81.

2. Sebbeh, au-dessus de la rive ouest de la Mer Morte, où des traces des travaux des Romains sont encore visibles.

3. Plus haut, II, 118.

257. ment. Car ces gens que les sicaires attaquaient prirent part avec
eux à la sédition et apportèrent leur concours, dans la guerre
contre les Romains, à ces mêmes hommes qui leur firent souffrir
258. dans la suite des atrocités plus cruelles encore. Convaincus de-
puis longtemps d'avoir allégué des prétextes mensongers, ils
redoublaient leurs rigueurs contre ceux qui, par de justes raisons,
259. leur reprochaient leur méchanceté. Car ce temps fut bien fertile
parmi les Juifs en cruautés variées ; on ne laissait sans la
perpétrer aucune œuvre scélérate; même l'imagination, appliquée
260. à cette recherche, n'aurait pu découvrir de forfait nouveau. C'était
comme une maladie contagieuse, sévissant dans le particulier
et en public ; il y avait émulation à qui surpasserait les autres
en impiétés envers Dieu, en injustices contre le prochain. Les
puissants opprimaient la foule, la multitude cherchait à perdre
261. les puissants ; car les uns avaient la passion de la tyrannie, les
autres celle d'exercer des violences et de piller les biens des riches.
262. Les sicaires furent les premiers à donner le signal des crimes et des
cruautés contre leurs compatriotes ; ils ne laissèrent aucun mot
outrageant sans le prononcer, aucun dessein destiné à perdre
263. leurs victimes sans le faire suivre d'effet. Mais Jean les fit passer
pour modérés, en comparaison de lui. Car non seulement il tua
tous ceux qui conseillaient des mesures justes et utiles, traitant
les citoyens comme ses plus grands ennemis, mais il déchaina
sur sa patrie une infinité de malheurs publics, tels qu'on pouvait
les attendre d'un homme assez perdu d'audace pour se montrer
264. impie envers Dieu. Il mettait sur sa table des mets défendus, négli-
geant les règles de pureté consacrées par l'usage et par l'exemple
de ses pères ; on ne s'étonnait plus dès lors qu'un homme coupable
de si folles impiétés envers Dieu manquât, à l'égard de ses conci-
265. toyens, de toute humanité, de tout sentiment du devoir. Et
quel crime n'a pas commis Simon fils de Gioras ? Quel outrage
a-t-il épargné aux hommes libres qui avaient fait de lui leur
266. tyran ? Quels liens d'amitié ou de parenté n'ont pas redoublé
l'audace de ces hommes dans leurs meurtres quotidiens ? C'était,
à leurs yeux, une sordide méchanceté de maltraiter des étrangers,

mais un noble étalage de courage de sévir sur ceux qui les tou-
267. chaient de plus près. Mais la rage des Iduméens se montra plus
féroce encore. Ces abominables scélérats égorgèrent les grands-
prêtres, pour ne garder aucune parcelle du respect dû à Dieu,
supprimèrent tout ce qui restait encore des formes de gouverne-
268. ment, introduisirent partout l'anarchie la plus complète. En cela
excella la tourbe des hommes, appelés zélateurs, dont les actes
269. confirmèrent le nom, car ils cherchèrent à imiter toute œuvre
scélérate et à répéter tous les forfaits dont l'histoire avait gardé
270. le souvenir. Cependant ils s'attribuèrent ce nom du mot qui
désigne le zèle tourné vers le bien, soit par une raillerie brutale de
ceux qu'ils persécutaient, soit qu'ils considérassent les plus grands
271. crimes comme des vertus. Assurément ils trouvèrent tous la fin
qui leur convenait, car Dieu leur infligea à tous un juste châti-
272. ment ; toutes les souffrances que peut subir la nature humaine
fondirent sur eux jusqu'au dernier terme de leur vie, qu'ils
273. achevèrent au milieu de tourments de tout genre. Pourtant, on
peut dire que leurs souffrances n'ont pas égalé leurs crimes, car
274. il était impossible de les traiter suivant leurs mérites. Quant à
ceux qui ont été victimes de leurs cruautés, ce n'est pas le moment
de déplorer leur sort comme il le faudrait. Je reviens donc à mon
récit que j'avais interrompu.

275. 2. Le général romain marcha avec ses troupes contre Éléazar
et les sicaires qui occupaient avec lui Masada [1] ; il s'empara rapi-
dement de tout le territoire, dont il garnit de troupes les posi-
276. tions les plus avantageuses. Puis il éleva un mur tout autour de
la place, pour rendre la fuite difficile aux assiégés, et y posta des
277. gardes. Lui-même choisit, pour l'assiette de son camp, le lieu le
plus propre aux opérations de siège, là où les rochers de la forte-
resse se rapprochaient de la montagne voisine ; l'approvisionne-
278. ment y offrait d'ailleurs des difficultés. Non seulement les vivres
y étaient convoyés de loin, au prix de grandes fatigues pour les

1. Sur Masada (*Sebbeh*) et ses ruines, voir l'article toujours utile de G. Williams dans le *Dict. of Geogr.* de Smith, II, p. 287.

Juifs chargés de cette tâche, mais encore l'eau devait être appor-
279. tée dans le camp, en l'absence de toute source voisine. Après avoir veillé à ces préparatifs, Silva entreprit le siège, qui exigea beaucoup d'habileté et d'efforts, à cause de la force de cette citadelle, qui est naturellement disposée comme je vais le dire.
280. **8**. Un rocher d'un assez vaste pourtour et d'une grande hauteur est de toutes parts isolé par de profonds ravins, dont on ne voit pas le fond. Ils sont escarpés et inaccessibles aux pieds de tout être vivant, sauf en deux endroits où la roche se prête à
281. une ascension pénible. De ces deux chemins, l'un part du lac Asphaltite dans la direction de l'est ; l'autre est à l'ouest et offre
282. plus de facilité à la marche. On appelle le premier « serpent », à cause de son étroitesse et de ses nombreux détours ; car il est coupé là où les escarpements font saillie, revient souvent sur lui-même, puis, s'allongeant peu à peu, poursuit à
283. grand peine sa progression. Tout homme qui suit ce chemin doit s'appuyer alternativement sur chaque pied, car la mort le guette ; de chaque côté s'ouvrent des abîmes qui peuvent glacer
284. d'effroi le plus brave. Quand on a suivi le chemin l'espace de trente stades, on n'a plus devant soi qu'un sommet sans pointe
285. terminale, qui forme sur la crête une surface plane. C'est sur ce plateau que le grand-prêtre Jonathas [1] construisit d'abord une forteresse, qu'il appela Masada ; dans la suite, le roi Hérode
286. s'occupa avec grand zèle de mettre cette place en état. Il éleva tout autour du sommet, sur une longueur de sept stades, une muraille de pierres blanches, haute de douze coudées, épaisse de
287. huit ; au-dessus d'elle se dressaient trente-sept tours, hautes de cinquante coudées, d'où l'on pouvait passer dans des habi-
288. tations construites sur toute la face intérieure du mur. Le roi avait réservé à la culture le sommet, qui est fertile et d'une terre plus meuble que toutes les plaines ; de cette façon, s'il y avait disette de provisions du dehors, la famine épargnerait ceux qui au-
289. raient confié leur salut à la forteresse. Il y bâtit aussi un palais sur

1. Frère de Judas Macchabée ; voir plus haut, I, 48.

la pente ouest, sous les remparts de la citadelle et tourné vers le nord. Le mur de ce palais était haut et solide ; il était flanqué
290. aux angles de quatre tours de soixante coudées de haut. A l'intérieur, la disposition des appartements, des portiques et des bains offrait beaucoup de variété et de luxe ; partout s'élevaient des colonnes monolithes ; les murs et le pavé des appartements étaient
291. revêtus de mosaïques aux couleurs variées. Près de chacun des endroits habités, tant sur la hauteur qu'autour du palais et devant le rempart, il avait fait creuser beaucoup de grandes citernes dans le roc, pour fournir de l'eau en même abondance que s'il y avait
292. eu des sources. Une route creuse, invisible du dehors, conduisait du palais au sommet de la colline. Du reste, il était difficile aux ennemis de faire usage même des routes que l'on voyait, car celle
293. de l'orient est, comme nous l'avons dit, naturellement inaccessible, et Hérode avait fortifié celle de l'occident, dans sa partie la plus étroite, par une forte tour, qu'une distance d'au moins mille coudées séparait du sommet, et qu'il n'était ni possible de tourner ni facile de prendre. Même pour des voyageurs n'ayant
294. rien à craindre, la sortie en était malaisée. Ainsi la nature et la main des hommes avaient fortifié cette place contre les attaques des ennemis.

295. **4**. On admirait encore davantage la richesse et le bon état
296. des approvisionnements accumulés ; en effet, on tenait en réserve du blé, en quantité suffisante pour un long temps, plus beaucoup de vin et d'huile, de légumes secs d'espèces variées, des monceaux
297. de dattes. Éléazar, quand il s'empara par ruse de cette place forte, avec les sicaires [1], trouva toutes ces provisions bien conservées, nullement inférieures à celles qui avaient été déposées à une date récente ; et cependant, depuis cet aménagement jusqu'à la prise de Masada par les Romains, il s'était écoulé près de cent ans. Néanmoins les Romains trouvèrent sans trace de corruption
298. ce qui restait des fruits. Cette conservation doit être attribuée à l'air, que l'altitude de la citadelle préserve de tout mélange de terre

1. Plus haut, II, 408, 433.

299. ou de bourbe. On trouva aussi une multitude d'armes de toute espèce que le roi avait mises en réserve comme un trésor et qui eussent pu suffire aux besoins de dix mille hommes ; du fer, du bronze, et même du plomb non travaillés ; tous ces approvision-
300. nements avaient été faits pour des motifs sérieux. On dit même qu'Hérode préparait cette forteresse pour lui servir de refuge, en prévision d'un double danger : d'une part la multitude des Juifs, qui pouvaient le renverser et ramener au pouvoir les rois de la dynastie antérieure ; de l'autre, péril plus grand et plus terrible, la
301. menace de Cléopâtre, reine d'Égypte. Car celle-ci ne cacha jamais son dessein, mais pressa Antoine, dans ses fréquents entretiens, de
302. tuer Hérode et de lui donner à elle le royaume des Juifs [1]. On est étonné qu'Antoine, misérablement asservi par l'amour de cette femme, ait négligé d'accéder à sa requête qu'on ne pouvait guère
303. s'attendre à le voir rejeter. Voilà donc les craintes qui déterminèrent Hérode à fortifier Masada ; il devait ainsi laisser aux Romains cette tâche suprême pour achever la guerre contre les Juifs.

304. **6**. Lorsque le général romain eut, comme nous l'avons dit [2], entouré extérieurement d'une muraille tout le terrain et prévenu, par la plus stricte surveillance, la fuite des défenseurs, il entreprit le siège, n'ayant trouvé qu'un endroit capable de recevoir des
305. terrasses. Il y avait, en effet, derrière la tour qui protégeait la route de l'ouest vers le palais et le faîte de la colline, un éperon rocheux d'une largeur considérable et formant saillie, mais de trois cents pieds au-dessous du sommet de Masada ; on l'appelait
306. Leuké, la « Roche blanche ». Silva y monta donc, l'occupa et ordonna à l'armée d'apporter des charges de terre. Grâce au zèle que les soldats déployèrent dans ce travail et à leur grand nombre,
307. la terrasse s'éleva, solide, à la hauteur de deux cents pieds. Cependant une plate-forme de ces dimensions ne parut pas assez solide et résistante pour porter les machines destinées à l'assaut ; aussi éleva-t-on au-dessus un « cavalier » de fortes pierres bien

1. Voir plus haut, I, 359.
2. Voir plus haut, VII, 275.

308. ajustées, large et haut de cinquante coudées. La construction
des engins fut analogue à celle que Vespasien d'abord, et ensuite
309. Titus avaient imaginée pour le siège des places ; de plus, on
éleva une tour de cent coudées entièrement blindée de fer, du haut
de laquelle les Romains, grâce au grand nombre de leurs oxybèles
et onagres, lançaient des projectiles contre les défenseurs du rem-
310. part, dont ils les chassaient en les obligeant à se dérober. En
même temps Silva mit en place un puissant bélier, avec ordre de
battre continuellement la muraille, qui fut entamée, non sans peine,
311. sur une certaine étendue et renversée. Les sicaires s'empressèrent
de bâtir à l'intérieur un autre mur, auquel les machines ne devaient
pas faire subir le même sort qu'au premier, car pour le rendre
flexible et capable d'amortir la violence du choc, ils le construi-
312. sirent de la façon suivante. Ils unirent les unes aux autres, à leurs
extrémités, de grandes poutres disposées dans le sens de leur lon-
gueur. Il y en avait ainsi deux rangées parallèles, séparées l'une de
l'autre par un intervalle égal à l'épaisseur du mur, et l'entre-deux
313. était formé d'un amoncellement de terre. En outre, dans la crainte
que la terre ne se répandît quand on battrait cette terrasse [1], ils
relièrent encore par des poutres transversales celles qui étaient
314. disposées en longueur. L'ouvrage était donc, aux yeux des enne-
mis, semblable à un édifice maçonné. Les coups des machines,
portés contre cette matière qui leur cédait, s'amortissaient, et
même, comme ce martèlement la comprimait, elle n'en deve-
315. nait que plus solide. A cette vue, Silva jugea qu'il détruirait
plutôt ce mur par le feu ; il ordonna donc aux soldats de lancer
316. en grand nombre des torches enflammées. Le mur, formé surtout
de pièces de bois, prit feu rapidement ; embrasé dans sa profon-
317. deur, il développa un grand incendie. Dès le début de cet incendie,
le vent du nord qui soufflait dans leurs visages inspira des craintes
aux Romains ; comme il se rabattait sur eux d'en haut, il poussait
les flammes contre eux, et peu s'en fallut même qu'ils ne déses-
318. pérassent de leurs machines, prêtes à s'embraser aussi. Mais
ensuite le vent, comme par une intervention surhumaine, changea

1. Τυπτομένου (Destinon) et non ὑψουμένου.

subitement, et celui du sud, soufflant avec violence en sens contraire, ramena et rejeta l'incendie contre la muraille, qui bientôt
319. flamba tout entière du haut en bas. Les Romains, ainsi assistés du secours de Dieu, se retirèrent joyeux dans leur camp, résolus à attaquer les ennemis le lendemain ; pendant cette nuit, leurs postes de garde veillèrent avec plus de soin que jamais, afin de ne laisser échapper aucun fuyard.

320. **6**. Cependant Éléazar ne conçut pas la pensée de fuir et n'autorisa personne à le faire. Quand il vit que le mur était consumé par
321. le feu, il n'imagina aucun moyen de salut ni de défense et, réfléchissant sur le traitement que les Romains, une fois maîtres de la place, feraient subir aux défenseurs, à leurs femmes et à leurs
322. enfants, il décida que tous devaient mourir. Après avoir pris cette résolution, la meilleure dans les circonstances présentes, il réunit les plus courageux de ses compagnons et les exhorta en ces termes à agir ainsi :

323. « Il y a longtemps, mes braves, que nous avons résolu de n'être asservis ni aux Romains, ni à personne, sauf à Dieu, qui est le seul vrai, le seul juste maître des hommes ; et voici venu l'ins-
324. tant qui commande de confirmer cete résolution par des actes. En ce moment donc, ne nous déshonorons pas, nous qui n'avons pas auparavant enduré une servitude exempte de péril et qui sommes maintenant exposés à des châtiments inexorables accompagnant la servitude, si les Romains nous tiennent vivants entre leurs mains ; car nous fûmes les premiers à nous révolter, et nous
325. sommes les derniers à leur faire la guerre. Je crois d'ailleurs que nous avons reçu de Dieu cette grâce de pouvoir mourir noblement, en hommes libres, tandis que d'autres, vaincus contre leur
326. attente, n'ont pas eu cette faveur. Nous avons sous les yeux, pour demain, la prise de la place, mais aussi la liberté de choisir une noble mort que nous partagerons avec nos amis les plus chers. Car les ennemis, qui souhaitent ardemment de nous prendre vivants, peuvent aussi peu s'opposer à notre décision que nous-
327. mêmes leur arracher la victoire dans un combat. Peut-être eût-il fallu dès l'origine, quand nous voyions, malgré notre désir de re-

vendiquer notre liberté, tous les maux cruels que nous nous infligions à nous-mêmes, et les maux pires encore dont nous accablaient les ennemis — reconnaître le dessein de Dieu, et la condamnation dont il avait frappé la race des Juifs, jadis chère à son
328. cœur ; car s'il nous était resté propice, ou si du moins sa colère eût été modérée, il n'aurait pas laissé se consommer la perte d'un si grand nombre d'hommes; il n'aurait pas abandonné la plus
329. sainte de ses villes à l'incendie et à la sape des ennemis. Avons-nous donc espéré, seuls de tous les Juifs, d'échapper à notre perte en sauvant la liberté ? Comme si nous n'étions pas coupables envers Dieu, comme si nous n'avions participé à aucune iniquité [1]
330. après avoir enseigné l'iniquité aux autres ? Mais voyez comment Dieu confond notre vaine attente, en faisant fondre sur nous des
331. malheurs qui passent nos espérances. Car nous n'avons pas même trouvé notre salut dans la force naturelle de cette place imprenable, et, bien que possédant des vivres en abondance, une multitude d'armes et tous les autres approvisionnements en quantité, c'est manifestement Dieu lui-même qui nous a ravi tout
332. espoir de nous sauver. Ce n'est pas, en effet, de son propre mouvement que le feu porté contre les ennemis s'est retourné contre le mur bâti par nous, mais c'est là l'effet d'une colère soulevée par nos crimes si nombreux, que nous avons, dans notre fureur,
333. osé commettre sur nos compatriotes. Payons donc de nous-mêmes la peine de ces forfaits, non pas aux Romains, nos ennemis pleins de haine, mais à Dieu, dont les châtiments sont plus modérés que
334. les leurs. Que nos femmes meurent, sans subir d'outrages ; que nos enfants meurent sans connaître la servitude ! Après les avoir tués nous nous rendrons les uns aux autres un généreux office, en
335. conservant la liberté qui sera notre noble linceul. Mais d'abord détruisons par le feu nos richesses et la forteresse ! Les Romains, je le sais bien, seront affligés de n'être pas les maîtres de nos per-
336. sonnes et d'être frustrés de tout gain. Laissons seulement les

1. La vieille traduction latine porte *culpae* ; un ms. grec a παρανομίας, mot qu'omettent les autres.

vivres ; ceux-ci témoigneront pour les morts que ce n'est pas la disette qui nous a vaincus, mais que, fidèles à notre résolution première, nous avons préféré la mort à la servitude. »

337. 7. Telles furent les paroles d'Éléazar. Elles ne produisirent pas la même impression sur tous les assistants. Les uns avaient hâte d'obéir, et ils étaient presque joyeux à la pensée d'une
338. mort aussi belle ; mais il y en avait d'autres, d'un cœur moins ferme, qui étaient touchés de compassion pour leurs femmes et leurs familles, et sans doute aussi pour eux-mêmes, voyant la mort de si près. Ils se regardaient les uns les autres, et leurs
339. larmes disaient assez leur refus. Éléazar, les voyant céder à la crainte et leurs âmes fléchir devant la grandeur de son dessein, craignit que ceux même qui avaient entendu avec fermeté son discours ne fussent amollis par les supplications et les larmes des
340. autres. Il ne renonça donc pas à les exhorter et, s'enflammant lui-même, s'animant d'une brûlante ferveur, il commença une harangue plus brillante encore sur l'immortalité de l'âme, en proie à une vive indignation et regardant fixement ceux qui pleuraient :

341. « Certes, dit-il, je me suis bien trompé, en croyant avoir pour compagnons, dans ces luttes pour la liberté, des hommes coura-
342. geux, résolus à bien vivre ou à mourir. Mais vous ne différiez nullement des premiers venus, ni pour la vertu ni pour l'audace, car vous craignez la mort, qui peut vous délivrer des plus grands maux, quand il ne fallait ni en retarder l'instant, ni attendre un
343. conseiller. Depuis longtemps, et dès que s'ouvrit notre intelligence, les préceptes divins, transmis par la tradition et dont le témoignage était confirmé par les actions et les sentiments de nos pères, nous ont constamment enseigné que la vie, non la mort,
344. est un malheur pour les hommes. La mort, en effet, libérant nos âmes, leur permet de s'échapper vers le pur séjour qui leur est propre pour y être exemptes de toute calamité ; mais tant qu'elles sont unies au corps mortel et sensibles à ses maux, alors, à dire toute la vérité, elles sont mortes ; car le divin ne doit pas être associé
345. à ce qui est mortel. Assurément l'âme, même enchaînée au corps, possède une grande puissance ; elle fait de lui son propre instru-

ment de perception ; invisible, elle le meut et le pousse à des
346. actions qui dépassent sa nature mortelle ; mais quand l'âme, délivrée de ce poids qui l'entraîne vers la terre et s'attache à elle, occupe le séjour qui est proprement le sien, elle jouit alors d'une énergie bienheureuse et d'une puissance entièrement indépendante, restant, comme Dieu lui-même, invisible aux regards mortels.
347. Car même quand elle est dans le corps, on ne l'aperçoit point ; elle s'en approche invisible et le quitte encore sans être vue ; elle n'a qu'une nature, l'incorruptibilité, mais elle est la cause des
348. changements qu'éprouve le corps. En effet, toute partie de ce corps que touche l'âme vit et fleurit ; toute partie dont elle se retire meurt et se flétrit. Tant il y a en elle surabondance d'immortalité !

349. « Le sommeil peut fournir la preuve la plus claire de ce que j'avance ; dans cet état, l'âme, que le corps ne sollicite pas, jouit en parfaite liberté du repos le plus agréable ; elle s'unit à Dieu par la communauté de sa substance, erre de tous côtés et prédit beau-
350. coup de choses à venir. Pourquoi donc craindre la mort, quand on aime le repos du sommeil ? Quelle folie n'y a-t-il pas à rechercher la liberté dans la vie, en se refusant l'immortelle liberté ?

351. « Nous devrions, après avoir été instruits dans nos familles, donner aux autres hommes l'exemple d'être prêts à la mort. Pourtant, si nous avons encore besoin que les étrangers nous garantissent cette croyance, regardons ces Indiens qui font pro-
352. fession de pratiquer la sagesse. Bien que braves, ils supportent avec impatience le temps de la vie, comme une redevance néces-
353. saire due à la nature, mais ils se hâtent de séparer leur âme de leur corps et, sans y être engagés ni poussés par aucun mal, cédant au désir de la vie immortelle, ils annoncent d'avance aux autres leur intention de quitter ce monde. Il n'y a personne pour les en
354. empêcher ; tous, au contraire, les jugent heureux, et leur donnent des lettres pour leurs proches, tant ils considèrent comme assurées et parfaitement vraies les relations qui unissent les âmes entre
355. elles. Puis, quand ces sages ont entendu les messages qui leur sont confiés, ils livrent leur corps au feu, afin de séparer du corps

l'âme rendue à la pureté la plus parfaite, et ils meurent parmi les
356. hymnes de louanges. Leurs amis les plus chers les accoompagnent
à la mort, plus volontiers que les autres hommes n'accompagnent
leurs concitoyens partant pour un très long voyage ; ils pleurent
sur eux-mêmes, mais vantent le bonheur de ces sages, qui déjà
357. reçoivent leur place dans l'immortel séjour. N'avons-nous donc
pas honte d'être inférieurs en sagesse aux Indiens et d'outrager
honteusement, par notre timidité, ces lois de nos pères qui sont
358. un objet d'envie pour tous les hommes ? Mais, quand même nous
aurions été instruits tout d'abord dans des préceptes tout contraires, dans la pensée que pour les hommes la vie est un bien et
la mort un mal, l'événement nous invite cependant à supporter
la mort avec courage, car nous périssons par la volonté de Dieu
359. et la force de la nécessité. Depuis longtemps, à ce qu'il semble,
Dieu avait porté ce décret contre la race entière des Juifs, qu'il
fallait renoncer à une vie dont nous ne savions pas user avec
360. justice. Gardez-vous de vous accuser vous-mêmes, ni d'en faire
honneur aux Romains, si la guerre que nous soutenons contre
eux a entraîné notre ruine totale ; ce n'est pas leur puissance qui
a produit cet effet, mais une cause bien supérieure qui leur a donné
l'apparence de la victoire.

361. « Est-ce sous les armes des Romains qu'ont péri les Juifs de Cé-
362. sarée ? [1] Ils n'avaient pas même l'intention de se révolter contre
Rome ; ils s'occupaient de célébrer le sabbat, quand la foule des
habitants de Césarée s'élança contre eux, et, sans même qu'ils
levassent les bras, les égorgea avec leurs femmes et leurs enfants.
Cette foule n'avait aucune crainte des Romains qui, certes, considéraient seulement comme ennemis les révoltés de notre nation.
363. Mais, dira-t-on, les habitants de Césarée furent toujours hostiles à
ceux qui séjournaient parmi eux ; profitant de l'occasion, ils ont
364. assouvi leur ancienne haine. Que dire alors des Scythopolitains ?
Ils ont osé, dans l'intérêt des Grecs, nous faire la guerre, mais
non se venger des Romains avec notre aide, alors que nous étions

1. Voir plus haut, II, 206.

365. parents. La bienveillance et la fidélité que les Juifs avaient té-
moignées aux habitants leur a été vraiment d'un grand secours ;
ils ont été cruellement égorgés en masse, eux et leurs familles, et
366. c'est là le prix qu'ils ont reçu de leur alliance. Le mal dont nous
les avions défendus, ils l'ont fait subir à nos concitoyens, comme
si ceux-ci avaient eu l'intention de l'infliger [1]. Il serait long main-
367. tenant de mentionner en détail tous ces événements; vous savez
qu'il n'y a pas une ville de Syrie qui n'ait tué les Juifs, habitant
dans ses murs, avec plus de haine pour nous que pour les Romains.
368. C'est dans ce pays que le peuple de Damas, incapable même de
forger un prétexte spécieux, a rempli la ville du carnage le plus
abominable, égorgeant dix-huit mille Juifs avec leurs femmes et
369. leurs enfants. Quant à la multitude des Juifs d'Égypte, torturés
et tués, elle dépasse peut-être, on nous l'a dit, le nombre de
soixante-mille.

« Si ces Juifs ont péri de la sorte, c'est apparemment parce
que, sur une terre étrangère, ils n'ont trouvé aucun secours qu'ils
pussent opposer à leurs ennemis. Mais à ceux qui, sur leur propre
territoire, ont tous ensemble engagé la guerre contre les Romains,
qu'a-t-il donc manqué de ce qui pouvait leur inspirer l'espoir
370. d'un solide succès ? Des armes, des remparts, des forteresses
imprenables, un cœur inaccessible aux périls affrontés pour la
371. cause de la liberté, tout les a encouragés à la révolte. Mais ces
forces, suffisantes pour quelque temps et qui excitaient nos
espoirs, parurent bientôt la source des plus grands malheurs ; tout
fut pris, tout tomba aux mains des ennemis, comme si ces prépa-
ratifs eussent été faits pour rehausser leur triomphe, non pour le
372. salut de ceux qui en étaient les auteurs. Ceux qui sont tombés
dans les combats, il faut les estimer heureux, car ils sont morts
en défendant la liberté, non en la trahissant. Mais qui n'aura pitié
de la multitude tombée au pouvoir des Romains ? Qui ne voudra
373. mourir plutôt que de subir le même sort ? Les uns ont péri sur
la roue, torturés par le feu ou le fouet ; d'autres, à demi dévorés

1. Texte incertain.

par les bêtes fauves, ont été conservés, vivants encore, pour leur servir une seconde fois de pâture, après avoir offert aux ennemis
374. matière à rire et à s'amuser. Mais il faut considérer comme les plus infortunés de ces Juifs ceux qui vivent encore, et qui, implorant souvent la mort, sont dans l'impossibilité de la trouver.
375. « Où est cette grande cité, la métropole de toute la nation juive, qui devait sa force à tant d'enceintes de murailles, qui opposait aux ennemis un si grand nombre de forts et de hautes tours, qui avait peine à contenir les approvisionnements de la guerre et renfermait, pour sa défense, tant de myriades de combattants ?
376. Où est celle qui passait pour une création de Dieu ? Elle a été arrachée de ses fondements, renversée de fond en comble, et il ne reste d'elle, sur ses ruines, d'autre monument que le camp de
377. ceux qui l'ont détruite [1]. De malheureux vieillards y demeurent encore près des cendres du Temple, avec quelques femmes que les ennemis ont réservées aux outrages les plus vils.
378. « Lequel de nous, songeant à un pareil spectacle, souffrira de voir la lumière du soleil, pût-il même vivre à l'abri du péril ? Qui donc est assez ennemi de sa patrie, assez lâche, assez attaché à la vie
379. pour ne pas regretter d'avoir vécu jusqu'à ce jour ? Ah ! plût à Dieu que nous fussions tous morts avant d'avoir vu cette sainte cité sapée par les mains des ennemis, ce Temple saint renversé
380. par un tel sacrilège ! Mais puisque le noble espoir qui nous a soutenus, de réussir peut être à nous venger de ce crime sur les ennemis, s'est maintenant dissipé, et nous laisse seuls en présence de la nécessité, hâtons-nous de mourir avec honneur ! Prenons-nous en pitié, nous, nos enfants et nos femmes, tandis qu'il nous
381. est encore permis d'avoir pitié de nous-mêmes. Car c'est pour la mort que nous sommes nés et que nous avons engendré nos
382. enfants ; même les heureux ne peuvent pas y échapper. Mais les outrages, l'esclavage, la vue de nos femmes ravies avec nos enfants pour le déshonneur, ce ne sont pas là des maux d'une

1. Texte incertain ; nous suivons la version qualifiée de *perhaps right* par Thackeray (p. 611, note *b*).

nécessité naturelle pour les hommes ; de telles épreuves, ils les supportent par lâcheté, parce qu'ils ne veulent pas, en ayant le
383. pouvoir, les prévenir par la mort. Or, c'est enorgueillis de notre courage que nous nous sommes révoltés contre les Romains, et même tout dernièrement, quand ils nous offraient la vie sauve, nous n'avons pas cédé. Qui ne prévoit les effets de leur rage,
384. si nous tombons vivants en leur pouvoir ? Infortunés seront les jeunes gens dont la vigueur pourra souffrir tant de tourments ; infortunés les hommes sur le retour de l'âge, incapables de les
385. supporter. L'un verra sa femme entraînée pour subir la violence ; un captif, les mains liées, entendra la voix de son fils, implorant
386. le secours paternel. Mais tant que ces mains sont libres et tiennent le glaive, qu'elles s'acquittent de leur noble ministère ! Mourons sans être esclaves de nos ennemis ; sortons ensemble, libres, de la
387. vie, avec nos enfants et nos femmes ! C'est là ce que nos lois ordonnent [1], ce qu'implorent de nous nos femmes et nos enfants. C'est une nécessité que Dieu nous impose ; toute contraire est la volonté des Romains, qui craignent que l'un de nous ne meure
388. avant la prise de la ville. Hâtons-nous donc de leur laisser, au lieu de cette joie qu'ils espèrent goûter en nous prenant, un sentiment de stupeur devant notre mort et d'admiration pour notre courage ! »

1. Aucun texte biblique ne confirme cette assertion ; l'esprit de ce discours est d'ailleurs bien plus stoïcien que juif. On peut comparer au discours d'Éléazar celui de Vulteius dans la *Pharsale*, IV, 476 et suiv.

IX

1-2. *Prise de Masada.*

389. 1. Il voulait continuer ses exhortations quand tous l'interrompirent et, pleins d'une irrésistible ardeur, s'empressèrent pour accomplir l'acte qu'il leur conseillait. Agités comme d'un transport divin, ils s'éloignaient, impatients de se devancer les uns les autres, jugeant que c'était une preuve éclatante de courage et de sagesse de ne pas se laisser voir parmi les derniers. Tant était fort l'amour de leurs femmes, de leurs enfants et de leur
390. propre mort qui les inspirait ! Quand ils arrivèrent à l'acte suprême, ils n'eurent pas, comme on l'eût cru, de défaillances ; ils gardèrent leur résolution aussi fermement tendue qu'à l'instant où ils entendirent le discours d'Éléazar ; chez tous subsistaient des sentiments émus et affectueux, mais la raison l'emportait, parce qu'elle leur paraissait avoir pris le parti le plus sage pour les
391. êtres qui leur étaient les plus chers. Ensemble, ils embrassèrent, étreignirent leurs femmes, serrèrent dans leurs bras leurs enfants,
392. s'attachant avec des larmes à ces derniers baisers ; ensemble, comme si des bras étrangers les eussent assistés dans cette œuvre, ils exécutèrent leurs résolution, et la pensée des maux que ces malheureux devaient souffrir, s'ils tombaient aux mains des ennemis, était pour les meurtriers, dans cette nécessité de donner
393. la mort, une consolation. Enfin, nul ne se trouva inférieur à un si grand dessein ; tous percèrent les êtres les plus chéris. Malheureuses victimes du sort, pour qui le meurtre de leurs femmes et de leurs

enfants, exécuté de leur main, paraissait le plus léger de leurs maux !
394. Aussi, ne pouvant plus supporter l'angoisse dont ces actes une fois accomplis les accablait, et croyant que ce serait faire injure aux victimes de leur survivre même un court instant, ils entassèrent promptement au même endroit tous leurs biens et y mirent le feu ; puis ils tirèrent au sort dix d'entre eux pour être
395. les meurtriers de tous ; chacun s'étendit auprès de sa femme et de ses enfants qui gisaient à terre, les entourant de ses bras, et tous offrirent leur gorge toute prête à ceux qui accomplissaient ce.
396. sinistre office. Quand ceux-ci eurent tué sans faiblesse tous les autres, ils s'appliquèrent les uns aux autres la même loi du sort : l'un d'eux, ainsi désigné, devait tuer ses neuf compagnons et se tuer lui-même après tous ; de cette manière, ils étaient assurés qu'il y aurait égalité pour tous dans la façon de porter le coup et
397. de le recevoir. Enfin, les neuf Juifs souffrirent la mort et le dernier survivant, après avoir contemplé autour de lui la multitude des cadavres étendus, craignant qu'au milieu de ce vaste carnage il ne restât quelqu'un pour réclamer le secours de sa main et ayant reconnu que tous avaient péri, mit le feu au palais, s'enfonça d'un bras vigoureux son épée tout entière dans le corps,
398. et tomba près de ceux de sa famille. Ils étaient morts dans la pensée de n'avoir laissé aucun être vivant au pouvoir des Romains ;
399. cependant une vieille femme et une parente d'Éléazar, remarquable entre toutes par son intelligence et son savoir, avaient échappé aux regards et s'étaient cachées avec cinq enfants dans les souterrains qui, à travers le sol, apportaient l'eau à la ville, pendant que les autres habitants étaient absorbés par le massacre.
400. Le nombre des morts s'élevait à neuf cent-soixante, en comptant
401. les femmes et les enfants. Ce désastre arriva le 15 du mois de Xanthicos [1].

402. **2.** Cependant les Romains, qui s'attendaient encore à combattre, équipés dès l'aurore, rejoignirent par des ponts volants les terrasse-
403. ments aux abords de la place et commencèrent l'assaut. Comme ils

1. 2 mai 72 ou 73.

n'apercevaient aucun ennemi et voyaient de toutes parts une affreuse solitude, et à l'intérieur, dans un profond silence, l'incendie, ils se demandaient avec inquiétude ce qui s'était passé. Enfin, quand ils furent arrivés à portée de trait, ils poussèrent de grands
404. cris pour attirer quelqu'un des défenseurs. Les pauvres femmes entendirent cette clameur ; elles sortirent des souterrains et racontèrent aux Romains ce qui était arrivé ; l'une d'elles rapporta exactement le discours d'Éléazar et les circonstances de la tuerie.
405. Les Romains ne crurent pas d'abord à ce récit, car la grandeur d'un pareil acte les laissait incrédules ; ils entreprirent d'éteindre le feu et bientôt, se frayant une route dans l'incendie, ils arrivèrent à
406. l'intérieur du palais. Alors, voyant cette multitude de cadavres, ils ne se réjouirent pas comme en présence d'ennemis morts, mais admirèrent la noblesse de cette résolution et ce mépris de la vie, attesté par tant d'hommes qui avaient agi avec constance jusqu'au bout.

X

1. *Les sicaires en Egypte.* — 2-4. *Destruction du temple d'Onias.*

407. 1. Après la prise de Masada, effectuée dans ces conditions, le général laissa dans la place une garnison, puis se rendit à Césarée
408. avec ses troupes. Car il ne restait plus un ennemi dans le pays, déjà soumis tout entier par une longue guerre qui avait répandu dans beaucoup de colonies juives, même très éloignées, des
409. rumeurs et des dangers de troubles. C'est ainsi qu'après les événements, de nombreux Juifs trouvèrent encore la mort à Alexandrie
410. d'Egypte. Car ceux des sicaires qui purent échapper à la répression de la révolte et s'y réfugièrent, non contents de s'être sauvés, commencèrent de nouvelles menées révolutionnaires et persuadèrent à une grande partie des hôtes qui les avait accueillis de revendiquer leur indépendance, de nier que les Romains fussent
411. supérieurs et de considérer Dieu comme leur seul maître. Quand ils virent quelques Juifs de condition élevée se dresser contre eux, ils les égorgèrent et s'attachèrent aux autres en les exhortant à se
412. révolter. Alors les chefs du conseil [1], en présence de ces égarements des sicaires, jugèrent qu'il serait dangereux pour eux de négliger ces tentatives ; ils réunirent donc tous les Juifs en assemblée et condamnèrent la fureur désespérée des sicaires en les
413. dénonçant comme les auteurs de tous ces troubles ; ils déclarèrent que ces hommes, n'ayant pas, même dans la fuite, l'espérance d'un

1. La *Gérousia*.

salut assuré, — car reconnus par les Romains, ils seraient bientôt mis à mort — faisaient maintenant retomber tout le malheur mérité par eux sur ceux qui n'avaient participé à aucun de leurs crimes.
414. Ils supplièrent donc la multitude de se garder de la ruine dont ces sicaires la menaçaient, et de se justifier elle-même auprès des
415. Romains en les leur livrant. Comprenant la grandeur du péril, les Juifs se laissèrent persuader par cet avis, et, s'élançant
416. avec fureur contre les sicaires, ils les firent prisonniers. On en captura aussitôt six cents, et tous ceux qui s'enfuirent en Egypte et dans la ville égyptienne de Thèbes furent en peu de
417. temps arrêtés et ramenés. Il n'y avait personne qui ne fût frappé de leur constance et de leur fureur, que l'on doit peut-être appeler
418. force d'âme. On imagina contre eux toutes sortes de tourments et de supplices dont on accablait leur corps, à seule fin de leur faire reconnaître César pour leur maître ; mais aucun ne céda ni ne parut sur le point de prononcer ces mots ; tous gardèrent leur opinion élevée au-dessus de la contrainte, comme s'ils recevaient la torture et le feu sur un corps insensible, sur une âme presque
419. joyeuse. Ce fut surtout la conduite des enfants qui étonna les spectateurs ; on ne put contraindre aucun d'eux à nommer César son maître. Tant la force de l'intrépidité dominait en eux la faiblesse du corps !
420. 2. Lupus [1], qui était alors gouverneur d'Alexandrie, manda
421. aussitôt à César ce mouvement des Juifs. Celui-ci, qui se méfiait des Juifs à cause de leur continuel penchant à la révolte, craignant qu'ils ne se réunissent en corps et n'attirassent à eux quelques alliés, ordonna à Lupus de détruire dans la région dite
422. d'Onias le temple des Juifs [2]. Celui-ci s'élève en Égypte dans une région qui a été colonisée et a reçu son nom dans les circonstances que
423. voici. Onias, fils de Simon, un des grands-prêtres de Jérusalem,

1. Personnage inconnu.
2. A Léontopolis (Tell el Yehudiyeh), au nord-est de Memphis, où l'on a retrouvé les fondations du temple juif.
3. Antiochos Epiphane.

fuyant Antiochos, roi de Syrie[a], qui était alors en guerre avec les Juifs, vint à Alexandrie, où Ptolémée le reçut avec bienveillance à cause de la haine de ce roi contre Antiochos. Onias lui promit de lui procurer l'alliance du peuple juif, s'il se laissait persuader par
424. ses paroles. Comme le roi lui promettait de faire ce qu'il pourrait, Onias lui demanda l'autorisation de construire un temple en quelque point de l'Égypte, et de servir Dieu suivant les coutumes
425. des ancêtres ; il ajouta qu'ainsi les Juifs seraient encore plus hostiles à Antiochos, qui avait ruiné le Temple de Jérusalem, qu'ils témoigneraient au roi d'Égypte encore plus de bienveillance, et que la tolérance de leur culte en attirerait un plus grand nombre auprès de lui.

426. 3. Gagné par ces paroles, Ptolémée lui assigna un territoire situé à cent quatre vingts stades de Memphis, dans le nome dit
427. d'Héliopolis. C'est là qu'Onias bâtit une citadelle, puis éleva un temple, non point pareil à celui de Jérusalem, et ressemblant plutôt à une tour faite de grandes pierres qui s'élevait à soixante
428. coudées. Mais l'autel fut construit à l'image de celui de la métropole et le temple orné d'objets semblables, sauf le chande-
429. lier ; à la place de celui-ci, Onias fit fabriquer une lampe d'or, répandant une lumière éclatante, qu'il suspendit à une chaîne d'or. Toute l'enceinte était fermée d'un mur de briques cuites, muni
430. de portes de pierre. Le roi fit don à ce temple de grandes terres pour lui constituer des revenus, assurant ainsi aux prêtres une
431. vie facile et à Dieu tout ce qu'exigeait la piété. Dans tout cela Onias n'obéissait pas à des sentiments louables ; il y avait en lui l'intention de rivaliser avec les Juifs de Jérusalem, car il leur en voulait de son exil — et il espérait que par la construction de ce
432. temple il y attirerait la multitude loin de la métropole. Il y avait d'ailleurs une prophétie qui remontait à six cent ans en arrière[1] et dont l'auteur, sous le nom d'Isaïe, annonçait la fondation de ce temple en Egypte, par la main d'un Juif. C'est donc ainsi que ce temple fut construit.

1. *Isaïe*, XIX, 18 ; voir *Antiq.*, XIII, 68. On a souvent considéré ce verset d'Isaïe comme interpolé.

433. **4**. Quand Lupus, le gouverneur d'Alexandrie, eut reçu la lettre
de César, il se rendit à ce sanctuaire, se fit livrer quelques-unes des
434. offrandes et ferma le temple. Lupus mourut peu après ; Paulinus,
qui lui succéda dans ce gouvernement, ne laissa en place aucun
des objets du culte et menaça les prêtres de peines graves s'ils ne
les lui apportaient pas tous. Il ne permit pas à ceux qui voulaient
435. honorer Dieu d'entrer dans le temple, en ferma les portes et le
rendit complètement inaccessible, de manière à ne laisser dans ce
436. lieu aucune trace du culte divin. Depuis la fondation du temple
jusqu'à sa fermeture, il s'était écoulé trois cent quarante trois ans
ans [1].

1. Le nombre 343, historiquement inexact, est égal à 7 × 7 × 7 ; un pareil calcul, fondé sur des raisons mystiques, a pu motiver l'erreur de chronologie (R. Eisler).

XI

1. *Sédition des sicaires à Cyrène.* — 2. *Conduite infâme de Catullus.* — 3. *Accusation contre Josèphe.* — 4. *Fin misérable de Catullus.* — 5. *Epilogue de l'histoire de la guerre des Juifs.*

437. **1.** La fureur des sicaires s'attaqua aussi comme une épidémie
438. aux villes de la Cyrénaïque. Jonathas, le plus scélérat des hommes, tisserand de son métier, se réfugia à Cyrène ; il persuada un assez grand nombre de pauvres gens de le suivre et les emmena au désert, leur promettant de leur montrer des signes divins et des apparitions.
439. Son entreprise et ses fourberies restèrent généralement ignorées ; cependant les Juifs les plus distingués de Cyrène dénoncèrent à Catullus, gouverneur de la Libye pentapolitaine, l'exode et les
440. menées de Jonathas. Le gouverneur envoya des cavaliers et des fantassins et s'empara facilement de cette troupe désarmée. La plupart furent tués, d'autres pris vivants et amenés à Catullus.
441. Quant à l'instigateur, Jonathas, il se sauva sur l'heure, mais fut pris après des recherches actives faites dans tout le pays. Conduit devant le gouverneur, il imagina un moyen d'échapper lui-même au supplice et de fournir ainsi à Catullus l'occasion de sévir injus-
442. tement, car il prétendit faussement que les Juifs les plus riches lui avaient suggéré son dessein.
443. **2.** Catullus accueillit avec empressement ces calomnies et enfla considérablement l'affaire, en prenant un ton tragique pour se

donner l'apparence d'avoir, lui aussi, triomphé d'une guerre
444. juive. Qui pis est, non content d'ajouter foi aux mensonges des si-
445. caires, il en fut encore l'inspirateur ; c'est ainsi qu'il donna l'ordre à Jonathas de dénoncer un certain Juif, du nom d'Alexandre, dont il était depuis longtemps l'ennemi et auquel il portait une haine ouverte ; il enveloppa dans ses accusations Bérénice, la femme d'Alexandre, les mit à mort tous deux et fit égorger après eux tous les Juifs connus par leur richesse, c'est-à-dire en-
446. viron un millier d'hommes. Il croyait commettre ces crimes avec sécurité, parce qu'il confisquait leurs patrimoines au profit du fisc impérial.

447. **3**. Pour empêcher même que des Juifs d'autres pays pussent dénoncer son injustice, il poussa plus loin le mensonge et persuada Jonathas et quelques-uns de ceux qui avaient été pris avec lui d'étendre l'accusation de révolte aux Juifs les plus considérés
448. d'Alexandrie et de Rome. Un de ceux qui furent ainsi accusés frauduleusement était Josèphe, l'auteur de cette histoire [1].
449. Cependant cette machination ne réussit pas au gré des espérances de Catullus. Il vint à Rome, amenant enchaînés Jonathas et ses compagnons, pensant que l'enquête se bornerait aux fausses ac-
450. cusations formulées auprès de lui et par son ordre. Mais Vespasien conçut des soupçons sur l'affaire ; il rechercha la vérité, reconnut l'injustice de l'accusation portée contre ces Juifs, les remit en liberté sur les instances de Titus et infligea à Jonathas la peine qu'il méritait ; il fut, en effet, torturé, puis brûlé vif.

451. **4**. Catullus, grâce à l'humanité des empereurs, fut seulement réprimandé ; mais il devint, peu de temps après, la proie d'une maladie compliquée et incurable qui le fit mourir douloureusement. Ce n'est pas seulement dans son corps qu'il était puni, car
452. la maladie dont souffrait son âme était encore plus atroce. En proie à des terreurs, il s'écriait souvent qu'il voyait les spectres de ceux qu'il avait tués se dresser devant lui ; incapable de réprimer ses transports, il s'élançait de sa couche comme s'il

1. Il en parle dans sa *Vie*, 424.

453. était soumis à des tortures et au supplice du feu. Le mal faisait de jour en jour des progrès ; ses entrailles rongées sortaient de son corps ; c'est ainsi qu'il mourut, donnant la preuve la plus manifeste que la Providence divine punit les méchants.

454. **5.** Ici se termine cette histoire, que nous avons promis d'écrire avec une grande exactitude pour l'instruction de ceux qui veulent connaître les circonstances de cette guerre des Romains contre
455. les Juifs. Pour le style [1], je laisse à mes lecteurs le soin de l'apprécier. Mais quant à la vérité des faits, je ne crains pas de dire avec assurance que ce fut, dans tout le cours de mon récit, le seul but où j'aie visé.

1. Josèphe avait d'abord écrit son histoire en araméen (plus haut, I, 3) ; des collaborateurs (*servi litterati*) l'aidèrent à produire l'édition grecque. Thackeray a cru distinguer deux secrétaires, dont l'un imitait Thucydide, l'autre les Tragiques grecs. Voir son livre intitulé : *Josephus, the Man and the Historian*, New York, 1929.

APPENDICE

LE TEXTE SLAVE DE LA GUERRE

Avec l'aide de M. Robert Eisler, feu St. John Thackeray a traduit, à la fin du troisième volume de son édition de Josèphe (*Loeb Classical Library*, 1928), les principaux passages des quatre premiers livres du texte de la *Guerre* en vieux-russe qui s'écartent du texte grec, et dressé la liste des passages du texte grec qui ne figurent pas dans le texte slave. On sait que ce dernier, connu en Russie depuis 1866, a été révélé en partie, à l'ouest de l'Europe, par feu Berendts, professeur à Dorpat (1906), puis étudié en Belgique par Goethals (1909-1914), enfin mis en pleine lumière par M. Rob. Eisler (1929), après avoir été traduit en allemand par feu K. Grass (1924-8). Ce n'est pas le lieu de répondre ici aux savants qui ont tenté de réduire à peu de chose ou même à rien l'importance de cette version slave, faite peut-être sur une traduction byzantine de la première édition araméenne donnée par Josèphe, en tous les cas apportant des informations essentielles qu'on ne trouve pas ailleurs. Les interpolations chrétiennes, qui sont évidentes, sont aisées à reconnaître (ç'a été un des mérites de M. Eisler) et laissent intacte la valeur historique du reste. J'ai exposé la question avec quelque détail dans la *Revue des Etudes juives* d'octobre 1929 (réimprimé dans mon ouvrage *Amalthée*, t. II, 1930, p. 307-335) [1] et me contente de reproduire ici, dans une traduction faite de l'anglais, ce que le texte vieux-russe apporte de plus nouveau.

S. Reinach

1. La « littérature » polémique à ce sujet est déjà considérable ; le travail e plus récent (1931) et peut-être le plus original est celui de M. Rendel Harris, *Josephus and his testimony*, Cambridge, tout à fait favorable à la thèse d'Eisler et l'appuyant d'arguments nouveaux (S. R.).

TRADUCTION, D'APRÈS THACKERAY ET EISLER, DES PASSAGES ESSENTIELS DU TEXTE SLAVE DE LA GUERRE DES JUIFS

I

1, 588 (au lieu de la phrase grecque : « Il y avait ces têtes d'hydre les fils d'Aristobule et d'Alexandre ») : « Voici que les têtes de l'hydre repoussent contre moi et mes enfants, dit Antipater. Comme Hercule essaya de couper avec son sabre les cent têtes du monstre, qui repoussaient avant qu'il eût coupé la dernière, et dut finalement appeler à son secours Iolaos qui brûlait la naissance des cols, arrêtant ainsi la renaissance des têtes — de même j'ai coupé Aristobule et Alexandre, mais inutilement, car leurs fils ont pris leur place et je n'ai pas d'Iolaos pour m'aider. »

[Il est impossible de voir en ce passage érudit une interpolation juive ou chrétienne du moyen âge. — S. R.]

II

1, 641-644 (extrait) : « Abraham, l'ancêtre de notre race, fut conduit hors de son pays parce qu'il avait offensé son frère dans la division de leur territoire. »

[Il est impossible d'attribuer à un interpolateur tardif une légende dont il n'y a aucune trace ailleurs. — S. R.]

III

Entre II, 110 et III : « En ces temps-là marchait parmi les Juifs un homme singulièrement accoutré [Jean-Baptiste]. Il avait collé des poils

d'animaux sur son corps là où il n'était pas velu et son aspect était celui d'un sauvage. Il exhortait les Juifs à conquérir leur liberté : « Dieu, disait-il, m'a envoyé pour vous montrer la voie de la Loi et comment vous pouvez vous affranchir de vos nombreux tyrans pour n'obéir qu'au Très-Haut qui m'a envoyé. » Les gens du peuple l'écoutaient avec plaisir ; il ne leur faisait pas autre chose que de les plonger dans les eaux du Jourdain, en les exhortant à s'abstenir du mal ; ainsi auraient-ils un roi qui les rendrait libres et assujettirait les dissidents, mais lui-même ne serait le sujet de personne. Sur ce, quelques-uns se moquaient, d'autres croyaient. Et quand il fut mené devant Archélaüs [— 4 à + 6] et les docteurs assemblés de la Loi, on lui demanda qui il était et ce qu'il avait fait jusque-là. Il répondit : « Je suis un homme ; l'Esprit de Dieu m'a appelé ; je vis de roseaux, de racines et de fruits. » Menacé de torture au cas où il ne cesserait pas de parler et d'agir de la sorte, il parla néanmoins : « C'est plutôt à vous qu'il convient de renoncer à votre honteuse conduite et de vous soumettre au Seigneur votre Dieu. »

Simon, scribe d'origine essénienne[1], se leva et dit : « Nous lisons tous les jours les livres sacrés ; mais toi, qui sors à présent des bois comme une bête sauvage, tu oses nous en remontrer et séduire la foule par tes maudits discours ! » Et il se précipitait sur lui pour le mettre en pièces. Mais l'autre parla d'un ton de reproche : « Je ne vous révèlerai pas le secret qui est au milieu de vous, parce que vous ne le désirez pas. Un malheur terrible nous menace par votre faute. » Ayant ainsi parlé, il gagna l'autre rive du Jourdain et continua, comme par le passé, sans que personne lui fît de mal.

IV

Après II, 168 : « Philippe, pendant son gouvernement, eut un songe ; il lui sembla qu'un aigle lui arrachait les yeux. Il réunit donc les sages, qui ne purent se mettre d'accord, quand soudain apparut l'homme mentionné plus haut, qui se couvrait de poils de bête et purifiait le peuple dans le Jourdain. « Écoute, dit-il, la parole du Seigneur. L'aigle, c'est ta vénalité ; ce péché arrachera tes yeux, à savoir ton royaume et ta

1. Lire « sadducéenne ». C'est une erreur de copiste (R. Eisler).

femme. » Or, Philippe mourut avant le soir et son royaume fut donné à Agrippa. Sa femme [Hérodiade] fut donnée à son frère Hérode. A cause d'elle, tous les gens fidèles à la Loi l'abhorraient, mais n'osaient l'accuser en face. Seul l'homme que nous avons qualifié de sauvage vint à lui plein de colère et lui dit : « Transgresseur de la Loi, pour avoir pris la femme de ton frère, tu seras retranché par la faux divine, comme ton frère est mort d'une mort cruelle. Le décret divin ne sera pas aboli ; il te détruira par des maux mortels sous d'autres climats [allusion au bannissement d'Antipas en Gaule], parce que tu n'as pas donné postérité à ton frère, mais satisfais tes désirs charnels et commets un adultère, puisqu'il a laissé quatre enfants [il n'y a donc pas lieu d'appliquer la loi du lévirat, *Deut.*, 25,5]. » Hérode furieux, commanda qu'on le mît dehors et qu'on le battît. Mais partout où il trouvait Hérode, il l'accusait, jusqu'à ce que le roi, exaspéré, le fît mettre à mort. »

« La nature de cet homme était étonnante et ses voies n'étaient pas humaines, car il vivait comme un esprit sans corps. Sa bouche ignorait le pain ; même à Pâque, il s'abstenait de pain sans levain, disant : « En mémoire de Dieu qui a délivré le peuple de l'esclavage, on donne le pain à manger, mais c'est seulement pour le voyage, vu qu'il faut manger vite » [*Ex.*, 12, 11]. Il ne permettait pas même que le vin et les boissons fortes approchassent de lui ; il avait horreur de toute chair animale ; il flétrissait toute injustice et les fruits des arbres suffisaient à ses besoins. »

V

Entre II, 174 et 175. « En ce temps là apparut un homme, si on peut l'appeler ainsi [1]. Sa nature était humaine, mais son apparence plus qu'humaine. Il faisait d'étonnants miracles. Pourtant, vu la nature qu'il avait en partage avec tous, je ne l'appellerai pas un ange [2]. Tout ce qu'il

1. Le nom de Jésus n'est pas dans le texte. Il faut comparer ce passage avec celui des *Antiquités*, dont le fonds seul est authentique. Ici, les interpolations chrétiennes sont en italiques.

2. Dans le *Dialogue avec Tryphon* de Justin (vers 150), on voit que la question ainsi posée est fort ancienne : ἄγγελος καὶ ἄνθρωπος (34) ; cf. *ibid.*, 128, (R. Harris, *op. cit.*, p. 10 ; la source commune serait le recueil des *Testimonia*, datant du milieu du Ier siècle ; cf. *Rev. arch.*, 1917, I, p. 354).

réalisait par une puissance cachée l'était par la force de sa parole. Quelques-uns disaient : « Notre premier législateur [Moïse] est ressuscité, il a opéré nombre de guérisons » ; d'autres disaient qu'il était un envoyé de Dieu. Pourtant, en bien des choses, il désobéissait à la Loi et n'observait pas le Sabbat suivant la coutume des ancêtres. D'autre part il ne faisait rien de honteux, ni [de tours magiques] avec ses mains ; la parole était son seul instrument.

« Bien des gens du peuple le suivaient et écoutaient son enseignement ; bien des âmes étaient émues, dans la pensée que les tribus juives pouvaient par lui être affranchies du joug romain. Il se tenait d'ordinaire devant la ville, sur le mont des Oliviers, et c'est là qu'il opérait des guérisons.

« Autour de lui il avait 150 disciples et une multitude de peuple. Ceux-ci, voyant qu'il pouvait accomplir ce qu'il voulait par la parole, lui révélèrent leur désir : qu'il entrât dans la ville, tuât les soldats romains et Pilate et régnât sur eux. Mais lui ne nous méprisa pas [cinq mots douteux et lacune].

« Quand les chefs des Juifs furent informés de ce qui se passait, ils se réunirent avec le grand-prêtre. « Nous sommes, dirent-ils, trop faibles pour résister aux Romains. Mais puisque l'arc bandé nous menace aussi [1], allons, communiquons à Pilate ce que nous avons appris, et il nous laissera en paix ; car s'il apprend cela par d'autres, nous serons tués et dépouillés de nos biens et nos enfants seront dispersés. » Ils allèrent donc et firent rapport à Pilate. Celui-ci envoya des soldats et fit tuer nombre de gens. Il fit amener devant lui le thaumaturge et, après enquête, prononça le jugement : « C'est *un bienfaiteur*, *non* un malfaiteur, *ni* un rebelle, *ni* un aspirant à la royauté. » *Et il le laissa partir, car il avait guéri sa femme mourante. Et* [Jésus] *revint là où il se tenait d'habitude et fit ses œuvres accoutumées. Et quand plus de gens encore s'assemblèrent autour de lui, il se glorifia encore plus par ses actes. Les docteurs de la Loi, dévorés d'envie, donnèrent* 30 *talents à Pilate pour qu'il le mît à mort. Il prit l'argent et les laissa libres d'agir comme ils le voulaient.* Ils mirent la main sur lui et le crucifièrent en accord avec la loi des empereurs [texte roumain] [2]. »

1. Expression purement biblique ; cf. *Psaumes* 11, 2 ; *Zacharie*, 9, 3. Cela a été écrit par un Juif pour des Juifs.

2. Le texte roumain du XVIIe siècle (manuscrit de la collection Gaster) a parfois des leçons meilleures que les mss slaves.

VI

A la place de II, 221 et suiv. « Avant d'avoir achevé le travail, il [Agrippa I] mourut à Césarée après trois ans de règne. Comme il n'avait par de fils [en âge de régner], Claude envoya de nouveau ses officiers à ces royaumes, Cuspius Fadius et Titus Alexander, qui maintinrent le peuple en paix en ne permettant aucune transgression des lois. Quiconque s'écartait de la lettre de la Loi était dénoncé aux docteurs ; coupable, il était puni, banni ou envoyé à l'empereur.

« A l'époque de ces gouverneurs, beaucoup de partisans du thaumaturge susdit parlaient de leur maître au peuple, disant qu'il était vivant quoique mort et qu'il les affranchirait de la servitude. Beaucoup les écoutaient et leur obéissaient, *mais non en raison de leur situation*, car c'étaient d'humbles gens, les uns tailleurs, les autres faiseurs de sandales, d'autres artisans. *Mais ils accomplissaient de merveilleux miracles, en vérité tout ce quils voulaient.*

« Mais quand les nobles procurateurs virent la désaffection du peuple, ils décidèrent, d'accord avec les scribes, d'arrêter [les chefs] *et de les mettre à mort*, par peur que ce qui paraissait encore peu de chose ne finît par devenir considérable. *Mais ils furent effrayés à la vue des miracles et dirent : « Ce ne sont pas des philtres magiques qui accomplissent de telles merveilles. Si elles ne résultent pas de la volonté divine, elles seront vite démasquées. » Et ils leur permirent d'aller où ils voulaient. Mais plus tard, agacés* [?] *par eux*, ils les envoyèrent, les uns à César, les autres à Antioche pour être jugés dans des pays lointains. »

VII

Après IV, 547. « [Le premier jour Othon fut vainqueur, le second Vitellius]. Car pendant la nuit il avait semé des chaussetrapes (fers à trois pointes). Le matin, après qu'on se fut rangé en bataille, quand Vitellius feignit la fuite, Othon le poursuivit avec ses troupes. Elles arrivèrent à l'endroit où étaient semés les fers. Ainsi les chevaux furent blessés et ni les chevaux ni les hommes ne purent se dégager. Les soldats de Vitellius,

qui s'étaient retournés, tuèrent tous ceux qui étaient là. Othon vit ce qui s'était passé et se tua [1] ».

VIII

Inséré dans V, 195 : « Il y avait là des piliers égaux et sur eux des épigraphes en caractères grecs, latins et juifs, énonçant la loi de pureté, à savoir qu'aucun étranger ne devait entrer ; car c'était ce qu'on appelait le sanctuaire intérieur, où l'on accédait par quatorze marches. L'aire supérieure était de forme carrée. Au-dessus des épigraphes était suspendue une autre dans les mêmes caractères, disant que Jésus roi n'avait pas régné, mais avait été crucifié *par les Juifs*, parce qu'il prédisait la destruction de la cité et la dévastation du Temple. »

IX

Après V, 114 : *Ce rideau (katapetasma) était entier avant cette génération, parce que les gens étaient pieux ; maintenant, il était piteux à voir, car il fut soudainement déchiré de haut en bas quand, en corrompant [Pilate], ils livrèrent à la mort le bienfaiteur des hommes, celui qui par ses actes n'était pas un homme.*

Et l'on pourrait parler de bien d'autres signes effrayants qui se montrèrent alors. On dit qu'après qu'il eut été tué et mis au tombeau, on ne le trouva pas. Quelques-uns affirment qu'il avait ressuscité, d'autres qu'il avait été dérobé par ses amis. Pour moi, je ne sais pas que décider. Car un homme mort ne peut ressusciter de lui-même, bien qu'il puisse le faire par l'effet de la prière d'un autre juste, à moins d'être un ange ou une autre

1. J'ai longuement insisté (*C. R. de l'Acad. Inscr.*, 15 fév. 1929 ; *Rev. arch.*, 1929, II p. 19-23 = *Amalthée*, t. II, p. 336-341) sur l'importance capitale de ce passage, suffisant pour établir que le texte vieux-russe remonte bien à la fin du Ier siècle, c'est-à-dire à Josèphe. Il y a là, en effet, un menu détail d'histoire militaire, inconnu de tous les historiens anciens que nous avons conservés, sur ces évènements de l'an 69 dont seul un contemporain a pu entendre parler. Il est remarquable que, de tous les critiques hostiles à la haute antiquité du texte sous-jacent au vieux-russe, aucun, à ma connaissance, n'ait discuté mon observation. — S. R.

puissance céleste, ou que Dieu lui-même apparaisse sous forme humaine et accomplisse tout ce qu'il veut, et marche avec les hommes, tombe, s'étende et se lève de nouveau, suivant sa volonté. Mais d'autres dirent qu'il n'était pas possible de le dérober parce qu'on avait mis des gardes autour de sa tombe, 30 Romains et 1.000 *Juifs* [1].

Telle est l'histoire rapportée sur ce rideau. Il y a aussi des [*objections*] *contre la raison alléguée de sa déchirure.*

X

A la place de VI, 313 : « Quelques-uns comprenaient que cela [l'oracle relatif au maître futur du monde] signifiait Hérode, d'autres le thaumaturge crucifié [Jésus], d'autres Vespasien.

1. Il est difficile de distinguer ici les interpolations, mais tout n'est pas interpolé. Le mot *katapetasma* (rideau) semble marquer une source grecque. Pour d'amples commentaires de tous ces passages, voir les deux volumes de M. Robert Eisler, *Jesus basileus ou basileusas*, Heidelberg, 1928-1930.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE IV

Depuis la soumission de presque toute la Galilée jusqu'au séjour de Vespasien à Alexandrie. 1.

		Pages
I.	Siège de Gamala	1
II.	Jean à Gischala ; sa fuite à Jérusalem	11
III.	Les zélateurs et Ananos	16
IV.	Intervention des Iduméens	28
V.	Mort d'Ananos et de Zacharie	26
VI.	Crimes des zélateurs	44
VII.	Jean prend le pouvoir absolu	49
VIII.	Vespasien subjugue la Judée	55
IX.	Simon fils de Gioras et les zélateurs	61
X.	Vespasien, proclamé empereur, libère Josèphe	72
XI.	Défaite et mort de Vitellius ; Vespasien à Alexandrie	78

LIVRE V

Depuis l'avance de Titus contre Jérusalem jusqu'aux premiers ravages de la famine. 83.

I.	Les factions à Jérusalem ; l'avance de Titus	83
II.	Dangers que court Titus	89
III.	Jean pénètre dans le Temple ; revers des Romains	95
IV.	Description de Jérusalem	100
V.	Description du Temple	106
VI.	Travaux de siège des Romains	115
VII.	Revers des Romains	121
VIII.	Les Romains prennent le second mur	127
IX.	Discours de Josèphe aux Juifs	130

X. Désertions, misère et famine à Jérusalem..... 140
XI. Cruautés des Romains ; revers et succès de Titus..... 144
XII. Conseil de guerre de Titus..... 150
XIII. Simon tue Mathias ; Jean pille le Temple ; affreuse famine..... 155

LIVRE VI

Depuis l'achèvement des travaux romains jusqu'à la prise de la ville, 161.

I. Chute de la tour Antonia ; violents combats..... 162
II. Malgré Josèphe et Titus, le parti de la résistance l'emporte ; incendie des portiques du Temple..... 172
III. La famine s'aggrave ; une mère dévore son enfant..... 182
IV. Nouveau Conseil de guerre sur le sort du Temple ; incendie du Temple, malgré les efforts de Titus..... 187
V. Ravages de l'incendie ; prédictions et oracles..... 194
VI. Discours de Titus à Simon et à Jean ; il décide de détruire la ville.... 200
VII. Sort du Palais Royal ; les Juifs tentent d'échapper par les mines..... 206
VIII. Livraison des trésors du Temple ; les Romains prennent la ville haute. 209
IX. Entrée de Titus à Jérusalem ; sort des captifs..... 214
X. Coup d'œil sur le passé de Jérusalem..... 217

LIVRE VII

Depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à la fin de la guerre, 219.

I. Jérusalem est rasée ; Titus récompense les vainqueurs..... 219
II. Simon est fait prisonnier..... 222
III. Les Juifs d'Antioche sont accusés d'être des incendiaires..... 224
IV. Réception de Vespasien à Rome ; révolte des Gaulois et incursions des Sarmates 228
V. Triomphe de Vespasien et de Titus ; fondation du temple de la Paix.. 232
VI. Siège et prise de Machaeron..... 239
VII. Malheurs de la Commagène ; invasions des Alains..... 246
VIII. Les Romains assiègent Masada..... 250
IX. Prise de Masada ; suicide de la population..... 265
X. Les sicaires en Égypte ; destruction du temple d'Onias..... 268
XI. Les sicaires à Cyrène ; accusation portée contre Josèphe. Épilogue... 272

APPENDICE (par S. Reinach)

Le texte slave de Josèphe ; notice et extraits..... 275

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE R. BUSSIÈRE — 3-2-1932

Chez Ernest LEROUX, éditeur, 28, rue Bonaparte

ŒUVRES COMPLÈTES DE FLAVIUS JOSÈPHE

Traduites en français sous la direction de Théodore REINACH

7 vol. in-8° *(En cours de publication)*

Tome I : **Antiquités judaïques,** livres I-V, par Julien WEILL **40 fr.**

Tome II : **Antiquités judaïques,** livres VI-X, par Julien WEILL . . . . . **40 fr.**

Tome III : **Antiquités judaïques,** livres XI-XV, par Joseph CHAMONARD . . . . . **40 fr.**

Tome IV : **Antiquités judaïques,** livres XVI-XX, par L. HERMANN et G. MATHIEU . . . . . **40 fr.**

Tome V : **Guerre des Juifs,** livres I-III, par René HARMAND **40 fr.**

Tome VI : **Guerre des Juifs,** livres IV-VII, par René HARMAND . . . . . **40 fr.**

Tome VII : 1er fascicule : **Contre Apion,** par Léon BLUM . . **20 fr.**

Chez DURLACHER, 142, rue du Faubourg-Saint-Denis

REVUE DES ÉTUDES JUIVES

Prix de l'abonnement. . . . . **50 fr.**

En vente : T. I-XCI (Années 1880-1931)

INDEX ALPHABÉTIQUE DES CINQUANTE PREMIERS VOLUMES DE LA REVUE DES ÉTUDES JUIVES

Gr. in-8° de VIII-430 pages . . . . . **30 fr.**